This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II. B. 1172

ZAHAROFF
FUND

2 TR

Bibliothèque de Cour

Mont.

24

7 vols
Complete set.

BIBLIOTHEQUE

DE COUR, DE VILLE, ET DE CAMPAGNE,

CONTENANT

LES BONS MOTS DE PLUSIEURS Rois, Princes, Seigneurs de la Cour, & autres Perſonnes Illuſtres,

AVEC

Un choix des meilleurs Piéces de Poëſie des Poëtes célébres, Latins & François, tant Anciens que Modernes; de penſées ingénieuſes propres à orner l'eſprit; d'Anecdotes ſingulieres & de Remarques critiques ſur différens Ouvrages.

On y trouve auſſi un aſſemblage de Traits naïfs, Gaſcons & Comiques; des Traits d'hiſtoire les plus curieux & une collection exacte des Bons mots & des Apophthegmes des Anciens.

Nouvelle Edition conſidérablement augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS, AU PALAIS,

Chez Théodore Le Gras, au troiſiéme Pilier de la Grand-Sale, à l'L couronnée.

M DCC XLVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 NOV 1976
OF OXFORD
LIBRARY

JE

,

E.

Ce que la Cour penſe des grands Capitaines.

Bons mots & ſentimens d'Henri IV.

ISSEMENT.

ge l'on donne au Public ſous le ti-
ecque de Cour, de
Compagne, contient
lleurs Rois, Prin-
e la Cour & autres
res ; un Recueil
des meilleurs Bons
ans différens Auteurs
ians tous les Livres
traits naifs, Gaſcons
ompagnés de penſées
res à orner l'eſprit.

ra auſſi les plus beaux
, des anecdotes ſingu-
rques critiques ſur dif-
es ; pluſieurs Piéces
ètes célebres, Latins

& François, tant anciens que modernes, avec une collection fidéle & exacte des Bons mots & des Apophthegmes des Anciens.

En sorte que c'est avec raison que l'on a donné à ce Recueil (qui a paru déja sous le titre de Bibliothéque des Gens de Cour) *celui de* Bibliothéque de Cour, de Ville & de Campagne, *puisqu'il renferme une variété infinie de matieres serieuses & enjouées sur toute sorte de sujets, qui n'ont point été compriſes dans les Editions précédentes, ce qui en fait espérer un accueil favorable de la part du Public auquel l'on a cherché uniquement de plaire en l'amusant.*

BIBLIOTHEQUE DE COUR, DE VILLE ET DE CAMPAGNE.

FRANÇOIS premier disoit que les grands Capitaines au retour d'une campagne glorieuse, le premier jour étoient regardés à la Cour comme des Rois, le second comme des Princes, le troisiéme comme des Soldats.

Ce que la Cour pense des grands Capitaines.

¶ L'Histoire regarde Henri IV. comme un de nos meilleurs Rois : à mesure qu'il s'éloigne de nous, son portrait s'embellit. J'ai recueilli ses bons mots, ses sentimens & plusieurs traits qui le regardent.

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

Ce Monarque en montrant le Maréchal de Biron aux Députés du Parlement, qui le félicitoient sur une

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

victoire qu'il avoit remportée : Messieurs, leur dit-il, voilà un homme que je présente également à mes amis & à mes ennemis.

Le Duc de Nevers ayant dit à Henri IV. dans le tems que ce Prince travailloit à conquérir son Royaume à la pointe de l'épée, & qu'il étoit le maître de la Rochelle : Si vous aviez besoin d'argent, vous n'auriez pas le crédit de mettre un impôt dans cette Ville ; ce Prince répondit : Je fais à la Rochelle ce que je veux, parce que je n'y veux que ce que je dois.

A la bataille de Coutras, il dit aux deux Princes du Sang, Condé & Soissons : Je ne vous dirai autre chose, sinon que si vous êtes de la Maison de Bourbon, vive Dieu, je vous montrerai que je suis votre aîné.

Plusieurs Gentilshommes se mettant devant lui dans cette bataille pour le couvrir & le défendre : A quartier, je vous prie, leur dit-il, ne m'offusquez pas.

Il enfonça les premiers rangs des ennemis, fit des prisonniers de sa main, & vint jusqu'à colleter Château-Regnard, Cornette d'une Compagnie de Gendarmes, en lui disant : Rens-toi, Philistin.

La bataille gagnée, comme on lui dit que l'armée du Maréchal de Matignon paroiſſoit : Hé bien, dit-il, mes amis, on verra ce qu'on n'a jamais vu, deux batailles en un jour.

Bons mots & ſentimens d'Henri IV.

A Yvri, il dit à ſon eſcadron tout compoſé de Gentilshommes : Si vous courez aujourd'hui ma fortune, je cours la vôtre, je veux vaincre, ou mourir avec vous ; ſi vous perdez vos Enſeignes, ne perdez point de vue mon Aigrette (en leur montrant une plume blanche qu'il avoit à ſon caſque) vous la trouverez toujours dans le chemin de l'honneur & de la victoire.

Quelques Hiſtoriens rapportent qu'il dit ſeulement à ſes troupes : Je ſuis votre Roi, vous êtes François, & voilà l'ennemi.

C'eſt la même Harangue que le Dictateur Camille avoit faite à ſes troupes. *An me, an vos, an hoſtem ignoratis ?* Le P. Bouhours dit là-deſſus qu'Henri IV. n'a pas voulu copier le Dictateur Romain, mais que les grandes ames penſent & ſentent les mêmes choſes dans les mêmes occaſions.

A la bataille d'Yvri, Gontaud de

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

Biron, Maréchal de France, pere de celui qui fut décapité, contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi : Henri IV. s'exposa comme un aventurier ; le Maréchal de Biron lui dit : Sire, vous avez fait ce que devoit faire Biron, & Biron, ce que devoit faire le Roi.

Henri IV. écrivit à Crillon, pend-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étois pas.

Le Colonel de Schomberg qui commandoit quelques Compagnies de Reistres, lui ayant demandé de l'argent à la veille du combat, le Roi lui répondit : Comment, Colonel, est-ce le fait d'un homme d'honneur de demander de l'argent, quand il faut prendre des ordres pour combattre ? Le lendemain le Roi se souvint qu'il avoit maltraité cet Officier, il en eut un remors ; il l'alla trouver, & lui dit : Colonel, nous voici dans l'occasion, je puis y demeurer, il n'est pas juste que j'emporte l'honneur d'un brave homme comme vous : je déclare donc que je vous reconnois pour homme de bien & incapable de faire une lâcheté ; il l'embrassa affectueusement. Le Colonel ayant de tendresse

la larme à l'œil, lui répondit : Ah ! Sire, en me rendant l'honneur que vous m'aviez ravi, vous m'ôtez la vie ; car j'en serois indigne, si je ne la sacrifiois pas aujourd'hui à votre service. Il périt dans cette bataille.

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

Le soir, le Maréchal d'Aumont venant rendre compte au Roi de ce qu'il avoit fait, le Roi qui soupoit se leva, alla au-devant de ce Maréchal ; l'ayant embrassé, il le fit asseoir à table, en lui disant : Il faut bien que vous soyez du festin, puisque vous m'avez si bien servi à la noce.

Il affectoit souvent de dire dans le tems que sa Cour étoit la plus nombreuse, afin de faire voir le cas qu'il faisoit de la Noblesse : Nous sommes tous Gentilshommes.

Varenne, homme de fortune, avoit donné un Gentilhomme à son fils ; Henri IV. demanda qui étoit cet homme qu'il voyoit ordinairement avec son fils : Varenne répondit, que c'étoit un Gentilhomme qu'il lui avoit donné : Comment, dit le Roi, donner ton fils à un Gentilhomme ? je comprens cela ; mais donner un Gentilhomme à ton fils, c'est ce que je ne puis comprendre.

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

Dom Pedre, Ambassadeur d'Espagne, exaltant la grandeur de son Roi, & faisant des menaces, Henri IV. lui dit qu'il porteroit le feu jusques dans l'Escurial, & que s'il montoit une fois à cheval, on le verroit bientôt à Madrid : l'Espagnol lui répondit arrogamment, le Roi François y fut bien : C'est pour cela, repartit le Roi, que j'y veux aller venger son injure, celle de la France & la mienne ; puis abaissant le ton de sa voix : Monsieur l'Ambassadeur, lui dit-il, vous êtes Espagnol, je suis Gascon, ne nous échauffons point, nous pousserions loin la rodomontade.

Le Roi montrant à cet Ambassadeur ses bâtimens de Fontainebleau, où il n'y avoit que deux Chapelles qui étoient assez petites, il lui dit : Que vous en semble, Monsieur l'Ambassadeur ? L'Espagnol répondit, qu'on avoit logé Dieu bien à l'étroit ; le Roi piqué de ce qu'on taxoit sa piété, répondit : Vous, Messieurs les Espagnols, ne sçavez donner à Dieu que des Temples matériels, nous autres François, nous ne le logeons pas seulement dans les pierres, mais dans nos cœurs ; quand il seroit logé dans

les vôtres, je craindrois qu'il ne fût encore dans des pierres.

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

Le Roi lui montrant un jour sa galerie du Louvre, lui en demanda son avis: L'Escurial, dit Dom Pedre, est tout autre chose. Je le crois, repartit le Roi; mais y a-t-il un Paris au bout comme à mes galeries?

Un jour cet Ambassadeur voyant au Louvre l'épée du Roi entre les mains d'un Porte-manteau, s'avança, mit un genou en terre & la baisa, rendant cet honneur, disoit-il, à la plus glorieuse épée de la Chrétienté.

Le Maréchal d'Estrées étant dans le carrosse du Roi, ce Prince lui montra un Garde qui marchoit à sa portiere: Voilà, dit-il, le soldat qui me blessa à la journée d'Aumale.

Il disoit dans les batailles qu'il avoit gagnées, qu'il ne pouvoit se réjouir de voir les François ses sujets étendus morts sur la place, qu'il achetoit trop cher le gain qu'il faisoit.

Il ne voulut point accorder l'abolition d'un excès commis sur des Officiers de Justice: Je n'ai que deux yeux, dit-il, deux mains, deux pieds, comme mes sujets; je ne differe d'eux que

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

parce que j'ai la force de ma justice en ma disposition.

Il dit à un homme de condition, qui lui demandoit grace pour un assassinat que son neveu avoit commis: Je suis bien fâché de ne pouvoir pas vous accorder ce que vous me demandez: il vous sied bien de faire l'oncle, & à moi de faire le Roi; j'excuse votre demande, excusez mon refus.

Un Ambassadeur d'Espagne lui ayant témoigné qu'il étoit surpris de voir que quantité de Gentilshommes l'environnoient & le pressoient un peu: Un jour de bataille, dit-il, ils me pressent bien davantage.

Le Duc de Savoye lui ayant demandé ce que lui valoit la France: Elle me vaut, répondit-il, ce que je veux; le Duc voulant le presser de s'expliquer davantage: Oui, repliqua-t-il, ce que je veux, parce qu'ayant le cœur de mes sujets, j'en aurai ce que je voudrai; & si Dieu me laisse vivre encore quelque tems, il n'y aura point de Laboureur dans mon Royaume qui n'ait le moyen d'avoir tous les jours une poule dans son pot; & je ne laisserai pas, poursuivit-il, d'avoir de-

quoi entretenir des gens de guerre pour mettre à la raison ceux qui choquent mon autorité.

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

Quelques troupes qu'il envoyoit en Allemagne, ayant fait des désordres en Champagne & pillé quelques maisons de Payſans, il dit aux Capitaines qui étoient demeurés à Paris : Partez en diligence, donnez-y ordre, vous m'en répondrez : quoi ! ſi on ruine mon peuple, qui me nourrira, qui ſoutiendra les charges de l'Etat, qui payera vos penſions, Meſſieurs ? Vive Dieu, s'en prendre à mon peuple, c'eſt s'en prendre à moi.

Quand il ne pouvoit pas aſſiſter à la Meſſe les jours ouvriers, il diſoit aux Prélats qui étoient à la Cour : Quand je travaille pour le public, il me ſemble que c'eſt quitter Dieu pour Dieu même.

Il diſoit quelquefois à ſes confidens : Les François ne me connoiſſent pas bien, ils ſçauront ce que je vaux quand ils m'auront perdu ; puis levant les yeux au Ciel : Seigneur, diſoit-il, je ſuis prêt à partir quand il vous plaira, mais que deviendra ce pauvre peuple ?

Quand on lui repréſentoit qu'il [redacted]

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

devoit pas aller si souvent seul & mal accompagné : La peur, disoit-il, ne doit pas entrer dans une ame Royale, je suis entre les mains de Dieu ; qui mépriſera ſa vie, ſera toujours maître de la mienne, ſans que mes Gardes puiſſent l'empêcher ; je vis d'une maniere qui doit bannir toute défiance ; il n'appartient qu'aux Tyrans d'être toujours en frayeur.

Un Ambaſſadeur d'Eſpagne, après la paix de Verwins, ſurpris de voir Paris embelli, lui dit : Sire, voici une Ville qui a bien changé de face. Ne vous en étonnez pas, lui dit le Roi ; quand le maître n'eſt pas en ſa maiſon, tout y eſt en déſordre : mais quand il eſt revenu, ſa préſence y ſert d'ornement, & tout y profite.

Il avoit été dans de grandes néceſſités au commencement de ſon Regne ; il diſoit qu'il s'étoit vu Roi ſans Royaume, mari ſans femme, & faiſant la guerre ſans argent. Comme ſes cheveux & ſa barbe griſonnerent de bonne heure, il diſoit en les montrant : Le vent de l'adverſité a ſouffé de ce côté-là.

Nereſtan, fort brave Gentilhomme, lui faiſoit un beau Régiment ; & com-

me il protestoit qu'il ne désiroit pour récompense que la gloire de le servir, le Roi répondit : C'est ainsi que doivent parler les bons sujets ; ils doivent oublier leurs services, mais le Prince doit s'en souvenir.

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

Les Huguenots lui demandant des places de sureté, il leur dit : Je suis la seule assurance de mes sujets, je n'ai encore manqué de foi à personne ; & comme ils repliquerent que Henri III. leur en avoit bien donné : Henri III. leur dit-il, cédoit au tems, il vous craignoit & ne vous aimoit point ; mais moi je vous aime & ne vous crains pas. On a dit que Louis XIV. disoit, qu'il ne les aimoit & ne les craignoit point.

On lui parloit d'un certain Capitaine qui avoit été Ligueur, & qui étoit fort brave ; on lui disoit que malgré le pardon qu'il avoit obtenu de ce Prince, & quelques bienfaits qu'il en eût reçus, il ne l'aimoit pourtant point : Je lui veux, dit-il, faire tant de bien, que je le forcerai de m'aimer.

Il se promenoit dans les allées de Monceaux, & étoit suivi du Duc de Mayenne, qui lui avoit fait la guerre,

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

& lui avoit disputé la Couronne : ce Duc étoit fort gras & mauvais piéton ; le Roi prit plaisir à le lasser, en le faisant marcher long-tems : le Duc lui demanda quartier : Mon Cousin, lui dit le Roi, voilà la seule vengeance que je prendrai jamais de vous.

Un Prélat lui parlant de la guerre, & assez mal, il lui demanda de quel Saint étoit l'office ce jour-là dans son Breviaire.

Son Tailleur ayant fait imprimer un Livre de Réglemens, qu'il disoit être nécessaires pour le bien de l'Etat, il prit ce Livre en riant, & en ayant lu quelques pages, il dit à un de ses Valets de Chambre : Allez-moi chercher mon Chancelier pour me faire un habit, puisque mon Tailleur fait des Réglemens.

Un Médecin fameux, qui étoit Huguenot, s'étant converti, il dit à Sulli : Mon ami, ta Religion est bien malade, les Médecins l'abandonnent.

La Reine faisant un Ballet, & ayant choisi pour cela quinze Dames des plus belles & des plus qualifiées, il dit au Nonce : Monsieur, je n'ai jamais vu de plus bel escadron, ni de plus périlleux que celui-là.

Un Ambaſſadeur d'Eſpagne le menaçant d'une armée de cent mille Eſpagnols, il lui dit : Vous vous trompez, en Eſpagne ce ne ſont pas des hommes, ce ſont des ombres ; *Ombre en Eſpagnol veut dire homme.*

Bons mots & ſentimens d'Henri IV.

Un certain Seigneur qui avoit balancé long-tems durant les troubles, ſans prendre de parti, l'étant un jour venu trouver, il lui dit : Approchez-vous, Monſieur, ſi nous gagnons, vous ſerez des nôtres.

Le Prevôt des Marchands & les Echevins lui demanderent la permiſſion de mettre un impôt ſur les tuyaux des fontaines, pour leur aider à ſupporter les frais d'un feſtin qu'ils devoient donner aux Députés des Suiſſes, venus à Paris pour le renouvellement de l'Alliance : Trouvez, dit-il, quelqu'autre expédient, il n'appartient qu'à notre Seigneur de changer l'eau en vin.

Le Marquis de Rôni jouant à la paume avec Henri IV. & ayant fait un beau coup, ce Prince s'écria : Voilà un coup de Roi : Oui, Sire, lui répondit Rôni, ſi on ôtoit une N de mon nom : Ventre ſaint gris, dit le Roi, je ne voudrois pas qu'on en fît

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

autant au mien, car on m'appelleroit Roi de France & Avare.

Ce Monarque aimoit les impromptu ; il rencontra un Ecclésiastique, à qui il dit : D'où viens-tu ? où vas-tu ? que demandes-tu ? l'Ecclésiastique lui répondit sur le champ : De Bourges, à Paris, un Bénéfice : Tu l'auras, répliqua ce Monarque.

Un vieux Courtisan obtint de ce Prince une grace considérable, il s'habilla en jeune homme, il fit peindre en noir ses cheveux blancs, & alla remercier le Roi, qui feignit de le méconnoître, & lui dit qu'il ne pensoit pas lui avoir fait cette grace, mais qu'il croyoit l'avoir accordée à son pere : La faveur de mon Roi, reprit le Courtisan, m'a rajeuni.

L'Empereur Adrien a dit la même chose qu'Henri IV.

Un Jardinier de Bearn, à qui Henri IV. avant que d'être Roi de France, avoit eu la bonté de se communiquer avec une grande familiarité, alla à la Cour dès que ce Prince fut paisible possesseur de sa Couronne ; il fut charmé quand il le vit dans un fauteuil, soutenir parfaitement la dignité Royale, pendant que les Seigneurs qui

étoient debout l'entouroient & lui faisoient la Cour ; il regardoit de tems en tems le Roi, & lui faisoit des mines, auxquelles Sa Majesté n'avoit garde de répondre : ce qui scandalisoit un peu le Béarnois, qui se rappelloit le tems où il avoit eu un accès si libre auprès d'Henri IV. Ce Monarque entra seul dans son cabinet, & fit venir son Compatriote qu'il embrassa, & lui demanda en Béarnois, s'il n'étoit pas ravi de l'élévation de son Prince : Oui, Sire, répondit le Jardinier, mais il y a une chose qui me fâche, c'est qu'il me semble que vous avez pris un peu trop de vanité depuis que vous avez fait fortune ; on auroit dit tantôt, à vous voir devant tout ce beau monde, que nous ne nous connoissions plus : le Roi rit de cette naïveté, & renvoya le Béarnois chez lui, comblé de présens.

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

Ce Prince étant chez Gabrielle d'Estrées, qu'il aimoit éperduement, entendit un bruit sourd que faisoit en se remuant une personne cachée sous le lit ; il soupçonna que c'étoit un amant de la Dame, & son soupçon étoit juste : c'étoit le Duc de Bellegarde ; Henri IV. ne voulut point

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

s'éclaircir ; comme on lui servit quelque tems après une collation magnifique, il prit une boëte de confiture qu'il jetta sous le lit, en disant : Il faut que tout le monde vive.

Un Maréchal de France, qui s'étoit fait donner une grosse somme d'argent pour reconnoître Roi, Henri IV. dit au Prévôt des Marchands de Paris, qui venoit faire ses soumissions à ce Monarque : Il faut rendre à César ce qui est à César. Oui, dit le Prevôt des Marchands, il le lui faut rendre, & non pas vendre.

Ce Prince étoit dans sa chambre avec une Dame qu'il aimoit : Sulli entra dans l'anti-chambre & voulut passer outre ; on lui dit que cela ne se pouvoit pas : il se douta aussi-tôt qu'il y avoit quelque intrigue qu'on vouloit lui cacher. Sa curiosité le fit appuyer sur une fenêtre qui regardoit vers le petit escalier du Cabinet du Roi ; il vit sortir une Dame vêtue d'un habit verd, qu'il ne put reconnoître. Un moment après le Roi vint à lui, & lui dit : Comment te portes-tu, Sulli ? Sire, répondit Sulli, je suis toujours le très-humble serviteur de votre Majesté ; mais reprit-il,

voyant le Roi un peu ému, la santé de votre Majesté me paroît un peu altérée : C'est, dit le Roi, que j'ai eu la fièvre pendant toute la journée : Il est vrai, Sire, dit Sulli, je l'ai vu passer, elle étoit verte : Ventre saint gris, lui dit le Roi, on ne te sçauroit tromper, tu vois trop clair.

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

Un Officier criblé de coups, qui s'étoit distingué en plusieurs occasions au service de ce Prince, lui présenta un Placet, où il demandoit quelque récompense ; il exposoit le nombre des blessures qu'il avoit reçues : Henri IV. après avoir lu le Placet, dit : Nous verrons. Il ne tient qu'à Votre Majesté de voir maintenant, répondit l'Officier d'un ton hardi & respectueux tout ensemble ; il ouvrit son juste-au-corps, & déchirant sa chemise, il mit au jour les glorieuses cicatrices de ses blessures. Cet objet éloquent persuada tellement ce Prince, qu'il le récompensa au-delà de ses espérances.

Un autre Officier, borgne, boiteux & manchot, répondit encore avec plus de fierté : Henri IV. dans une pareille conjoncture, lui dit : Nous verrons. Sire, répondit l'Officier,

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

non sum dignus. Le nouveau Cordon-bleu ayant dit ces paroles : Je le sçais bien, répondit le Roi, aussi ne vous l'ai-je accordé qu'aux prieres de mon Cousin de Nevers.

Un Président Normand lui faisant une Harangue, & ayant demeuré court, ce Prince dit : Il n'en faut pas être surpris, les Normands sont sujets à manquer de parole.

Visitant un jour le Jardin de Fontainebleau, avec le Duc d'Espernon, il se plaignit au Jardinier de ce qu'il y avoit quelques carreaux mal semés : C'est, Sire, répondit le Jardinier, qu'il ne peut rien prendre dans cet endroit ; Mon ami, repartit le Roi au Jardinier, ayant regardé le Duc d'Espernon, semes-y des Gascons, ils prennent par tout.

On lui parloit d'un Poëte qui avoit quitté sa Cour, & étoit allé à celle du Duc de Savoye, où il avoit fait fortune ; il y avoit mis sur pied un carrosse à quatre chevaux : Il a bien fait, dit ce Prince, il n'auroit jamais fait ici un pareil quatrain.

Il fit un Edit, où il défendit la dorure ; il étoit conçu dans ces termes : Nous défendons expressément à tous

nos sujets, de quelque qualité & condition qu'ils puissent être, dans tous les lieux & terres de notre obéissance, de porter de l'or, ni de l'argent sur leurs habits, excepté cependant les filles de joie & les filoux, en qui nous ne prenons pas assez d'intérêt pour donner notre attention à leur conduite. Quoiqu'il y eût un mois de terme depuis le jour que l'Edit fut publié, pour donner le tems de faire d'autres habits, le lendemain personne n'osa porter de la dorure, tant on eut peur de passer pour privilégié.

Bons mots & sentimens d'Henri IV.

On lui disoit que le Maréchal de Biron jouoit bien à la paume : Il est vrai, dit-il, qu'il joue bien, mais il fait mal ses parties. Ce Prince avoit découvert dans ce tems-là une conspiration que ce Maréchal avoit tramée contre l'Etat.

Etant au siége d'Amiens, il envoya un ordre au Comte de Soissons, qui tiroit cent mille livres de pension de la Couronne, de le venir joindre avec le plus de troupes qu'il pourroit rassembler : le Comte répondit qu'il étoit vieux & infirme, que les guerres l'avoient épuisé, que tout ce qu'il pouvoit dans cette conjoncture pour

Sentimens d'Henri IV.

le service de sa Majesté, étoit de prier Dieu pour l'heureux succès de ses armes. Le Roi mécontent de cette réponse, dit : La priere sans le jeûne n'est point efficace ; je ferai jeuner mon Cousin de Soissons, en ne le payant point, afin que ses prieres puissent être exaucées.

Ce Monarque étant sur le point de donner la bataille d'Yvri, écrivit à Gabrielle d'Estrées ; il lui dit : Si je suis vaincu, vous me connoissez assez pour croire que je ne fuirai pas, mais ma derniere pensée sera à Dieu, & l'avant-derniere à vous.

Il employoit la patience pour ramener les esprits des Ligueurs, il dissimuloit même leurs mauvaises volontés : Il disoit, qu'un sage Roi étoit comme un habile Apothicaire, qui des plus méchans poisons compose d'excellens antidotes.

Dans le tems qu'on déploroit le feu que la ligue avoit allumé dans toute la France : Si je voulois, dit-il, je l'éteindrois avec un seul seau d'eau. Et comment, Sire, lui demanda un de ses Courtisans ? En le faisant boire au Cardinal de Lorraine, répliqua-t-il en riant.

Je passe des bons mots & des sentimens d'Henri IV. à ceux de Louis XIV. ces deux Monarques ont mérité le nom de Grand.

Bons mots & sentimens de Louis XIV.

¶ Quand on haranguoit Louis XIV. on avoit besoin d'une grande fermeté; parce que ce Prince regardoit un Orateur, comme s'il eût voulu lire dans son ame. Un Prélat fort éloquent, malgré la grande habitude qu'il avoit de parler en public, fut déconcerté dans un discours qu'il fit à ce Monarque, & il hésita quelque tems: ce Prince tempérant alors cette noble fierté qui éclatoit sur son front, dit d'un de ces tons de voix qui entrent dans le cœur, & qu'il sçavoit prendre si à propos: Nous vous sommes obligés, Monsieur, de nous donner le loisir d'admirer les belles choses que vous nous dites. Le Prélat se remit sur les voies, & continua son discours avec succès.

Ce que l'on doit le plus admirer dans Louis XIV. c'est que ses réponses concises & heureuses, partoient toujours de sa bonté; la Lettre qu'il écrivit à M. de Marsillac, pour lui appren-

Bons mots & sentimens de Louis XIV.

dre qu'il l'avoit nommé Grand-Maître de sa garde-robe, fait également d'honneur à son cœur & à son esprit. Elle commençoit ainsi :

Je me réjouis comme votre Ami, du présent que je vous fais comme votre Maître.

Ce Prince ne s'étoit pas contenté de s'interdire la raillerie ; il lui imposoit silence. Un petit-Maître voulant jetter un ridicule sur l'incapacité d'un jeune Seigneur, dit à ce Monarque, qu'on feroit un fort gros Livre de ce que ce Seigneur ne sçavoit pas. Ce Prince prenant alors un air severe, dit à ce Railleur : Et on en feroit un fort petit de ce que vous sçavez.

Monsieur le Duc de .... ayant eu dans sa jeunesse une conduite qui déplut à ce Prince, voulut regagner son estime au siége de Mons : il alla au feu dans plusieurs occasions avec un sang-froid, une intrépidité & un jugement de Héros. Le Roi lui rendit alors son estime, & lui dit : Monsieur le Duc, vous n'étiez pas content de moi, je n'étois pas content de vous, oublions le passé, & dorénavant *datons* de Mons.

Il fit paroître la droiture de son cœur

cœur & ſa ſenſibilité à la mort de la Reine : Eſt-il poſſible, s'écria-t-il, que la Reine ſoit morte, & que je la perde pour toujours, elle qui ne m'a jamais donné de chagrin que celui de ſa mort ?

Bons mots & ſentimens de Louis XIV.

Ce Prince avoit des phraſes qu'il plaçoit avec beaucoup de juſteſſe.

Le Maréchal de Catinat, oncle de M. Pucelle Conſeiller au Parlement, le remercia du choix qu'il avoit fait de ce Magiſtrat pour être Premier Préſident du Parlement de Dauphiné. Ce Prince qui aſſaiſonnoit toujours des traits de ſa bonté les graces qu'il faiſoit, dit à ce Maréchal : Soyez perſuadé, Monſieur, que je ne ſuis jamais *en garde* contre l'envie que j'ai de vous faire plaiſir.

Un Muſicien parla fort mal d'un des premiers Seigneurs de la Cour. Son diſcours fut rapporté à celui qu'il avoit offenſé. Il connut ſa faute : afin de prévenir le malheur qui le ménaçoit, il alla ſe jetter aux pieds du Roi, pour lui demander grace d'un crime énorme qu'il diſoit avoir commis, & que la honte l'empêchoit de confeſſer. Le Roi lui demanda s'il avoit volé & aſſaſſiné : J'ai fait pis que tout celá,

Bons mots & sentimens de Louis XIV.

lui répondit le Musicien, j'ai parlé mal de Monsieur.... il nomma le grand Seigneur qu'il avoit désobligé. Le Roi lui pardonna, après lui avoir fait une réprimande. Quelque tems après le Musicien chanta un Motet à la Chapelle de Versailles, pendant que le Roi y entendoit la Messe. Le Courtisan offensé dit au Roi : Sire, Votre Majesté ne remarque-t-elle pas que ce Musicien ne chante plus bien ? Vous vous trompez, répondit le Roi, il chante bien, mais il parle mal.

Despréaux ayant fait l'éloge du Roi, présenta son Ouvrage à ce Monarque, qui lui dit après l'avoir lu : Je vous louerois si vous ne m'aviez pas loué.

C'est ainsi que commencent les Mémoires de la Reine Marguerite * : Je louerois davantage votre œuvre, si elle ne me louoit tant. Elle parle au Baron de la Chatagneraye, Chambellan du Duc d'Alençon.

Un des premiers Valets de Chambre du Roi lui demanda un Bénéfice pour un de ses amis. Ce Prince lui répondit d'un ton grave ; Et quand cesserez-vous de demander ? Il ajoûta en riant,

* Elle étoit sœur d'Henri III, elle épousa Henri IV.

pour les autres, & jamais pour vous. La grace, pourſuivit le Roi, que vous me demandez en faveur d'un de vos amis, je l'accorde à votre fils.

Bons mots & ſentimens de Louis XIV.

Louis XIV. avoit l'air fier & impoſant. Ce Prince a avoué au Comte de Buſſi-Rabutin, qu'il n'auroit été que trop porté à tempérer la fierté qui le diſtinguoit ſi noblement ; mais qu'il craignoit d'être obligé de punir le François né familier, qui pourroit peut-être lui manquer de reſpect. Ainſi la fierté extérieure de ce Monarque prenoit ſa ſource dans ſa bonté.

La vie eſt un tréſor précieux qu'on ne doit commettre que ſagement ; comme on ne la doit pas épargner dans des occaſions glorieuſes, on ne la doit pas ſacrifier lorſqu'on ne peut acquérir aucune gloire. Un Capitaine aux Gardes attaqué dans Paris par cinq voleurs qui lui demanderent la bourſe, la leur diſputa avec tant de valeur, qu'il en tua deux & écarta les autres ; il ſortit du combat bleſſé dangéreuſement. On louoit fort ſa bravoure ; mais Louis XIV. qui n'admiroit que ce qu'il faut admirer, dit dans cette occaſion : Cet Officier eſt

Bons mots & sentimens de Louis XIV.

très-brave, mais il aime bien l'argent.

On doit ajouter aux réponses heureuses de Louis XIV. celle qu'il fit à un Courtisan, qui n'aimoit pas le Maréchal de Choiseuil, à qui ce Prince avoit donné le commandement de son armée en Allemagne. Le Courtisan représentoit au Roi, que ce Général avoit la vue basse : Hé bien, lui répondit le Roi, il en verra les ennemis de plus près.

On ne doit pas oublier ce que ce Prince dit, pour louer le Duc de Vendôme, quand il apprit la nouvelle de la victoire gagnée à Villaviciosa sur les Alliés. Quoi, dit-il, cette armée qui a été vaincue, il y a trois mois, est victorieuse à présent ! Voilà ce que c'est qu'un homme de plus.

Je ne finirois jamais, si je rapportois toutes les louanges délicates que ce Monarque a données à ceux qui les méritoient. Il dit au Marquis d'Uxelles, qui le vint saluer après avoir rendu Mayence au Duc de Lorraine : Vous avez défendu la place en homme de cœur, & vous avez capitulé en homme d'esprit. Le souverain plaisir de l'amour-propre, c'est d'être loué par son Roi.

Monsieur le Prince, venant saluer le Roi après la bataille de Senef, ce Monarque se trouva au haut du dégré. Monsieur le Prince, à cause de la goutte, montoit fort doucement; il dit au Roi au milieu du dégré : Je demande pardon à Votre Majesté, si je la fais attendre. Mon Cousin, lui répondit le Roi, ne vous pressez pas; quand on est chargé de lauriers comme vous, on ne sçauroit aller vîte. Bons mots & sentimens de Louis XIV.

Le Sieur de la Pleigniere rendoit compte au Roi d'une affaire dont il étoit chargé; il étoit immédiatement sous une gouttiere dans le tems d'une petite pluie, il ne changea point de situation. Le Roi dit alors aux Dames de la Cour : Vous voyez de la Pleigniere, il mépriſe également les dangers de la guerre & les injures de l'air.

Ce Monarque ayant donné une pension à M. Talon Avocat Général, Monsieur de Lamoignon, aussi Avocat Général, alla saluer le Roi quelque tems après. Ce Prince lui dit : Monsieur de Lamoignon, vous ne me demandez point de pension : J'attendois, répondit ce Magistrat, que je l'eusse méritée. En ce cas-là, reprit le

Bons mots & sentimens de Louis XIV.

Roi, il y a long-tems que je vous endois les arrérages, & il le gratifia d'une pension de deux mille écus.

Quand il donna l'Evêché de Nîmes à l'Abbé Fléchier, il lui dit : Ne soyez pas surpris, si j'ai récompensé si tard votre mérite, j'appréhendois d'être privé du plaisir de vous entendre prêcher, si je vous faisois Evêque.

Voici un trait qui caractérise assez bien la bonté de ce Prince. On avertit un Portier du Parc de Versailles, que le Roi devoit passer par la porte qu'il gardoit : cependant quand Sa Majesté y arriva, il ne s'y trouva point. On s'empressa de le chercher. Le pauvre homme, qui courut tant qu'il put, arriva tout essoufflé ; on l'accabloit de reproches : Hé pourquoi, dit le Roi, le tourmentez-vous ? croyez-vous qu'il ne soit pas assez affligé de m'avoir fait attendre ?

Ce Monarque avoit l'art de louer magnifiquement la vertu. Il dit au sujet d'une belle action de l'Abbé Jeannon : Cet exemple de probité & de désintéressement me paroît si rare, que je le regarde comme un ornement de mon regne.

Monsieur de Mesmes Premier Pré-

fident, parlant de ce Monarque, dit : Que Sa Majesté pouvoit aussi peu souffrir un mot hors de sa place, qu'un soldat hors de son rang.

Bons mots & sentimens de Louis XIV.

Quand on apprit que le Duc de Vendôme avoit gagné la bataille de Cassan, le bruit courut à la Cour, que le Prince Eugéne avoit été tué ; Louis XIV. s'écria, Quel dommage !

Ce Monarque s'est dépeint tel qu'il étoit, dans une Lettre qu'il écrivit au Duc de Vendôme, au sujet de la bataille de Calcinato.

« Je ne sçais qui est le plus aise, ou » de vous, ou de moi, de nos heureux » succès. Rien n'est si brillant, ni si » avantageux pour les affaires d'Italie, » que le commencement de cette campagne : je ne doute pas que vous ne » la souteniez avec la même sagesse & » la même valeur. Personne n'en est si » persuadé que moi, ni ne le souhaite » davantage, par toutes les raisons qui » nous sont communes ; pensant l'un » comme l'autre, & pour le bonheur » de la France, comme nous faisons. » Vous devez être convaincu, que » dans toutes les occasions je vous ferai » connoître mon amitié, & la confiance que j'ai en vous. »

Bons mots & sentimens de Louis XIV.

Cette Lettre est la plus belle récompense que le Duc de Vendôme pouvoit recevoir, & la plus conforme à son inclination.

Le Duc de la F***, avoit une fausse idée du caractere d'un Controlleur Général. Louis XIV. lui ayant dit qu'il avoit jetté les yeux sur Monsieur Pelletier, pour lui donner cet emploi, ce Duc lui dit : Sire, il n'est pas assez dur pour l'exercer ; C'est à cause de cela, répondit le Roi, que je le choisis, afin qu'il ménage mon peuple que j'aime & qui m'aime aussi.

Avec quelque constance que Louis XIV. souffrît l'opération de la fistule, dans un mouvement d'impatience qui lui échapa, il dit à Bessiere, qui faisoit l'incision ; Aurez-vous bientôt fait ? ce Chirurgien Gascon qui avoit encore un doigt de chair à retrancher, dit à ce Monarque : Sire, je n'ai plus qu'à rafraîchir les bords ; le Roi souffrit sans dire mot ce cruel rafraîchissement.

Un Abbé qui vouloit faire sécularifer son Abbaye, disoit à Louis XIV. qu'il avoit les plus méchans Moines du monde, & qu'il y avoit même un *Exaudiat* fondé chez eux, qu'ils ne

disoient jamais ; le Roi lui dit : Puisqu'ils sont si méchans, je ne dois pas faire fond sur leurs prieres, je les tiens quittes de leur *Exaudiat*.

Bons mots & sentimens de Louis XIV.

¶ Un Commissaire d'armée, dont le génie étoit médiocre, manda à Monsieur de Louvois, qu'un Capitaine qu'il lui nomma étoit sorcier. Ce Ministre lui écrivit : *J'ai fait part au Roi de l'avis que vous m'avez donné. Sa Majesté m'a dit là-dessus : Que si ce Capitaine étoit sorcier, pour vous, vous ne l'étiez pas.*

Il n'y eut jamais de Prince à qui on présenta des Placets plus ingénieux qu'à Louis le Grand, & à qui l'on demanda des graces avec plus d'art.

REQUESTE AU ROI.

Placets au Roi Louis XIV.

Sanguin de Peronne.

Il ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires,
Ce seroit un peu trop de curiosité ;
Cependant l'autre jour songeant à mes miseres,
Je calculois le bien de Votre Majesté ;
Tout bien compté, j'en ai la mémoire récente :
Il vous doit revenir cent millions de rente,
Qui rendent par jour plus de six cens mille francs,
Cent mille écus par jour, en font quatre par heure.

Pour réparer les maux preſſans,
Que le Tonnerre a faits à ma Maiſon des champs ;
Ne pourrai-je obtenir, Sire, avant que je meure,
Un quart d'heure de votre tems ?

PLACET AU ROI.

Sur la taxe des Iſles.

Roubin. Favorable autrefois aux chanſons de ma Muſe,
Grand Roi, tu daignas l'écouter,
Et ce doux ſouvenir dont mon ame eſt confuſe,
L'enhardit encore à chanter.
Tu ſçais que par mes ſoins & mes ardentes veilles,
Cet Obeliſque ſi vanté,
De ton Regne fameux conſacre les merveilles à la poſtérité ;
Qu'ayant gravé ton nom au Temple de Mémoire,
Tu tiras le mien de l'oubli,
En verſant dans mon ſein un rayon de ta gloire,
Dont tout mon ſang fut ennobli.

Mais tu me fis grand tort m'accordant cette grace,
Je n'en ſuis que plus malheureux ;
Car être Gentilhomme & porter la beſace,
Il n'eſt rien de ſi douloureux.

Ce vain titre d'honneur que j'eus tort de poursuivre,
Ne garantit pas de la faim,
Je sçais qu'après la mort la gloire nous fait vivre,
Mais en ce monde il faut du pain.

Je n'avois qu'un Domaine au rivage du Rhône,
Qui m'en donnoit pour subsister,
On m'en veut dépouiller & me mettre à l'aumône,
Si je n'ai de quoi l'acheter.

J'ai donc tout mon recours à ta bonté suprême,
Et si l'on me met en procès,
Pourvu que ton grand cœur le décide lui-même,
J'en dois peu craindre le succès.

Qu'est-ce en effet pour toi, Grand Monarque des Gaules,
Qu'un tas de sable & de gravier?
Que faire de mon Isle? il n'y croît que des Saules,
Et tu n'aimes que le Laurier.

Egalement puissant dans la paix, dans la guerre,
Comblé de gloire & de bonheur,
Maître d'un grand Etat, quelques arpens de terre
Te rendront-ils plus grand Seigneur?

Laisse-m'en donc jouir, la faveur n'est pas grande,
Ne me refuse pas ce bien ;
C'est tout ce qu'aujourd'hui ce Placet te demande,
Grand Roi, ne me demande rien.

Requête de Mademoiselle Bernard au Roi.

Sire, deux cens écus sont-ils si nécessaires
Au bonheur de l'Etat, au bien de vos affaires,
Que sans ma pension vous ne puissiez dompter,
Les foibles Alliés & du Rhin & du Tage ?
A vos armes, Grand Roi, s'ils peuvent résister,
Si pour vaincre l'effort de leur injuste rage,
Il falloit ces deux cens écus,
Je ne les demanderois plus.
Ne pouvant au combat pour vous perdre la vie,
Je voudrois me creuser un illustre tombeau,
En souffrant une mort d'un genre tout nouveau,
Mourir de faim pour la Patrie.
Sire, sans ce secours tout suivra votre loi,
Et vous pouvez en croire Apollon sur sa foi.
Le sort n'a point pour vous démenti ses oracles,
Ah ! puisqu'il vous promet miracles sur miracles,
Faites-moi vivre & voir tout ce que je prévoi.

Placet d'un Homme d'Affaires au Roi.

Le Payſ, autre que l'Auteur du Livre *Amitiés, Amours, Amourettes.*

Je fais des vœux ardens, Grand Roi, pour vos conquêtes,
Et mes vœux ſont du Ciel exaucés chaque jour,
Vos armes ont conquis Manheim & Philiſbourg,
Tous les François charmés font des feux & des fêtes,
Où l'on voit éclater leur joie & leur amour,
Parmi tant de ſujets fidéles,
Pour briller je n'épargne rien.
Je chante du Vainqueur les palmes immortelles;
Et peu menager de mon bien,
Quand de vos grands ſuccès on apprend des nouvelles,
Je brule des fagots, j'allume des chandelles,
C'eſt beaucoup pour un homme accablé d'un procès,
Qui devroit épargner juſques aux moindres frais.
Sous votre nom, hélas! on me fait une inſtance,
Dont j'aurois ſujet de trembler.
Mais après tout quelle apparence,
Que ſous ce nom auguſte on veuille m'accabler?
Après qu'en votre nom on a pris tant de Villes,
Voudroit-on m'enlever le peu que j'ai d'argent?
Non, non, ce ſont pour moi des frayeurs inutiles;

Que peut votre trésor tirer d'un indigent ?
C'est un foible secours pour payer la Campagne
De ce fils glorieux, qui marchant sur vos pas,
Vaillant & libéral, adoré des Soldats,
Met la terreur dans l'Allemagne,
Et ravit tous nos cœurs dès ses premiers combats.
Pour fournir aux frais de la guerre
Il a conquis assez de terre.
De l'Allemand vaincu les contributions
Nourriront grassement vos fieres Légions.
Si j'en payois ma part, Grand Roi, quelle équivoque !
Mon petit bien n'est pas un fief Impérial,
N'attaquez jamais de bicoque
Indigne d'un Siége Royal.
Subjuguez tout le Rhin, la gloire en sera grande,
La Justice le veut, votre droit le demande ;
Ce sont des coups dignes d'un Roi.
Prenez sur l'Empereur, prenez sur la Hollande ;
Mais, Sire, au nom de Dieu, ne prenez rien sur moi.

Autre Placet du même.

Sire, je l'ai perdu ce procès si terrible,
Qui peut m'enlever tout mon bien.
Hélas ! ce tout n'est presque rien,
Que ce coup m'est sensible !
Je le perds, & pourquoi ? pour m'être associé
D'un homme qui montroit de sages apparences :

Il a ce faux prudent dissipé vos finances,
Pour lui dois-je être châtié ?
D'un innocent ayez pitié.
Votre ame à la Justice en tout tems est ouverte,
Vous, ou moi, nous perdrons, consultez votre cœur,
Qui de nous deux dans un malheur
Peut mieux supporter une perte !

Un des plus jolis Ouvrages de Bussi-Rabutin, c'est sans doute la Requête qu'il présenta au Roi, au nom de trois Prisonniers.

Grand Roi, le plus galant & le mieux fait du monde,
Car nous laissons à part ces autres qualités
Qui vous font respecter sur la Terre & sur l'Onde ;
Et nous n'avons besoin dans les adversités,
Qui nous obligent de nous plaindre,
Que des endroits par où vous sçavez tout charmer,
Et non de ceux qui vous font craindre.

Grand Roi donc, que l'amour avec des traits charmans,
Forma pour attendrir les plus cruelles ames,
Ecoutez les soupirs de trois pauvres amans,
Non pas de ces soupirs qu'ils poussoient pour leurs Dames ;
Ce doux tourment leur est ôté :
Mais ils ont bien depuis autre peine soufferte,

Il soupirent après la perte
De leur derniere liberté.

Ils sont au désespoir d'avoir pu vous déplaire,
L'amour les aveugloit, il les a fait broncher,
En faveur de ce Dieu calmez votre colere,
Grand Prince, il pourra bien un jour s'en revancher.
Ayez pitié de ces coupables;
Votre indignation les rend trop malheureux:
Quand ils ne seront qu'amoureux,
Ils seront assez misérables.

Comme il vous est aisé de vous rendre plus doux,
Et que les maux d'amour sont des maux incurables,
Délivrez ces amans de votre âpre courroux,
Ces tourmens assemblés leur sont insupportables.
Personne ne sçauroit nier
Que la prison ne soit une cruelle gêne;
Mais rien n'est égal à la peine
D'être amoureux & prisonnier.

Puisqu'à surmonter l'un on ne doit pas prétendre,
Jugez comment des deux un cœur se peut trouver?
Il les faut ressentir pour les pouvoir comprendre,
L'imagination n'y peut seule arriver.
Votre sort differe du nôtre.

Grand Prince, cependant ceci nous eſt commun,
Vous pourriez vous ſauver de l'un,
Je ne vous répons pas de l'autre.

Mais vous qui vivez bien avec vos Alliés,
Vous donnez à l'Amour un ſujet de ſe plaindre,
Vous prenez des Amans qu'il tient déja liés;
Cependant quoiqu'un Dieu n'ait rien du tout à craindre,
Il vous a toujours reſpecté,
Et jamais de ces gens que votre ordre empriſonne,
Lui qui ne ménage perſonne,
N'entreprit ſur la liberté.

Vous déplaît-il, Grand Roi, qu'il occupe nos ames?
Auriez-vous là-deſſus des ſentimens jaloux?
Vous ne le devez pas, nous ne ſervons les Dames
Que quand nous ne pouvons nous employer pour vous.
Le ſerment que l'on fait aux belles
N'eſt pas incompatible avec d'autres ſermens,
Et les plus fidéles amans
Sont les ſujets les plus fidéles.

D'ordinaire, Grand Roi, nous vous donnons l'Eſté
Et de l'hyver encor la plus grande partie,
Et nous voyons Cloris quand Votre Majeſté

Accordez-lui de grace un petit Bénéfice ;
En s'acquittant de son Office,
Il en jeûnera moins, mais il en priera mieux.

Bussi-Rabutin a traduit heureusement une Epigramme de Martial, qu'il adresse au Roi.

Dès long-tems je vous importune
De rétablir ma mauvaise fortune ;
Si vous ne voulez m'assister,
Trouvez bon que je vous demande.
On n'offense pas Jupiter,
En lui présentant une offrande :
Quoiqu'il n'exauce pas, d'un regard gracieux,
Il voit toujours celui qui le supplie.
Ce n'est pas le Sculpteur, Sire, qui fait les Dieux,
C'est celui qui les prie.

Placet au Roi, pour obtenir un Bénéfice.

Sanléque. Nous avons dans l'esprit deux desseins différens,
Vous de vaincre cent Rois, & moi cent concurrens.
Mais l'un de ces desseins est mieux conduit que l'autre ;
Pourtant tout iroit bien,
Si vous me répondiez du mien,
Comme je vous répons du vôtre.

Gumis présenta ce Placet au Roi.

Plaise au Roi me donner cent livres,
Pour avoir Livres & vivres;
De Livres je me passerois,
Mais de vivres je ne sçaurois.

Placet de Pierrot à Monseigneur.

Pierrot de la Comédie Italienne, présenta ce Placet à Monseigneur, le premier Dauphin, pour avoir une part entiere dans la Comédie.

Jeune Prince, vaillant & sage,
Devant qui l'Empereur & le Rhin filent doux,
Souffrez que je vous rende hommage.
On m'a dit que malgré tant d'ennemis jaloux,
Cet Esté vous avez fait rage,
Et je suis fort content de vous.

Si de moi vous l'étiez de même,
Ou que vous m'aimassiez autant que je vous aime,
J'obtiendrois surement l'effet
De mon petit Placet.
Je ne veux point d'argent, c'est une bonne affaire,
Peut-être n'en avez-vous pas:
Je sçais que vous avez l'ame peu menagere,
Et vous avez pensé ruiner votre pere,
Pour donner tout à vos Soldats.

Le cornet de la Renommée,
Dit que votre Beau-frere & deux autre voisins,
Pour n'avoir point de bruit se sont trouvé contraints
A nourrir long-tems votre armée.
Vos hôtes ont droit de crier,
Six mois sur leurs Etats vous tenez table ouverte,
Et vous décampez sans payer,
Ce tour est Grec & fort alerte.

Tout le monde n'a pas des voisins obligeans,
Pour tout train je n'ai qu'une femme,
Et ma moitié dans huit enfans:
Mais ils sont chez moi si mangeans,
Que je crois que bientôt ils me mangeront l'ame,
Si vous ne me sauvez au plutôt de leurs dents.
M'accordant le bien où j'aspire,
Je serai plus content que Seigneur de la Cour;
Je vous ai fait quelquefois rire,
Faites-moi rire à votre tour.

Je le repéte encor, conservez vos pistoles,
Je ne prétens de vous que deux ou trois paroles.
Pourriez-vous bien, Grand Prince, être avare d'un mot?
Un mot, coûte-t-il tant à dire?
Et ce mot, quel est-il? Lisez, vous sçavez lire,
Qu'on donne une part à Pierrot.

¶ Jamais Prince n'a été loué avec tant d'art & de délicateſſe que Louis XIV. & nous devons convenir que ce Prince a mérité d'être orné des plus belles guirlandes du Parnaſſe.

Louanges données à Louis XIV.

Benſerade a donné à ce Monarque déguiſé en Berger dans un ballet, une louange bien noble.

Mille autres Bergers charmans
Dont on parle ne font gloire
Que d'embellir les Romans,
Celui-ci pare l'Hiſtoire.

Voici trois Madrigaux à la louange de ce Prince, qui ſont dans la bouche de tout le monde ; mais ils ſont ſi aiſés & ſi délicats tout enſemble, que je n'ai pu réſiſter à la tentation d'en embellir cet Ouvrage.

Mlle Scuderi.

Les Héros de l'Antiquité
N'etoient que des Héros d'Eté,
Ils ſuivoient le Printems comme les Hirondeles,
La Victoire en Hyver pour eux n'avoit point d'ailes ;
Mais malgré les frimats, les neiges, les glaçons,
Louis eſt un Héros de toutes les ſaiſons.

Aux Poëtes sur les Conquêtes de Louis le Grand.

Le même.

Vous à qui les neuf Sœurs au milieu du repos
Ont appris à chanter les hauts faits des Héros,
A notre Conquérant venez tous rendre hommage,
Par des vers immortels célébrez son courage;
Et n'appréhendez pas que la postérité,
Puisse vous accuser de l'avoir trop vanté,
Quoi que vous puissiez dire en publiant sa gloire,
Vous le ferez moins grand que le fera l'Histoire.

M. Petit.

Louis plus digne du Trône
Qu'aucuns Rois que l'on ait vus,
Enseigne l'art à Bellone
De faire des impromptus.
C'est une chose facile
Aux Disciples d'Apollon :
Mais ce Conquérant habile
A plutôt pris une Ville,
Qu'ils n'ont fait une chanson.

M. Pellisson.

Dialogue d'Acante & de Pegase.

ACANTE.

A mon secours, Pegase, en ce besoin extrême ;
Il me manque un cheval, il faut suivre le Roi.

PEGASE.

PEGASE.

Le suivre & quel moyen, je ne le puis moi-même,
Non plus que ton bidet & ton grand palefroi.

ACANTE.

Tu suivis autrefois le diligent Achille
Dans le cours glorieux de ses hardis exploits.

PEGASE.

D'accord, mais en dix ans il prenoit une Ville,
En prit-il jamais quatre en la moitié d'un mois?

ACANTE.

Et le fameux César, qui presque sans combattre
Venoit, voyoit, vainquoit, ne le suivois-tu pas?

PEGASE.

Jamais il n'eût quitté la belle Cléopatre,
Pour venir prendre Dole un jour de Mardi gras.

ACANTE.

Mais Alexandre enfin vîte comme un Tonnerre,
Toujours à ses côtés te voyoit galoper.

PEGASE.

Je le perdois souvent, il alloit tant que terre:

Mais quand il s'enivroit, on pouvoit l'attraper.

ACANTE.

Je t'entens, rien ne fuit un Roi que rien n'arrête,
Ni plaisirs, ni douleurs, ni brouillards, ni beaux jours,
Ni calme décevant, ni terrible tempête,
Ni le froid des Hyvers, ni le feu des amours.
Comme toi je l'admire, & ne m'en sçaurois taire,
Sur un si grand sujet on ne peut achever.
Mais, adieu pour le coup, tu n'es pas mon affaire;
Je cherche un vrai cheval que je puisse crever.

Du grand Monarque des Cieux
Le Tonnerre furieux,
Dans la froide saison semble épargner la Terre.
Ses feux dans les frimats n'embrasent point les airs;
Mais Louis en tout tems fait ouïr son Tonnerre,
Et sçait lancer sa foudre au plus fort des Hyvers.

Rien n'est plus délicat que cette pensée de Racine, dans une Idylle, à la louange du Roi.

Qu'il vive autant que sa gloire!

Après les tourbillons d'une horrible tempête,
Enfin le calme est de retour.
Le Vainqueur aujourd'hui veut se vaincre à
son tour,
Et Louis de Louis est la propre conquête.
Ciel, qui fais ce miracle en faveur de la
Paix!
Ciel, qui benis un Roi que le monde révere,
Un Roi qui sur les cœurs de ses heureux
sujets,
Regne moins en Maître qu'en Pere;
Je ne fais point pour lui mille vœux em-
pressez;
Qu'il vive! c'est assez.

Mais parle-t-on de bonne foi?
Est-ce une fable? est-ce une histoire?
Et dans lui qui le pourroit croire?
L'homme est aussi grand que le Roi!

Louis premier du nom fut un Roi débon-
naire,
Louis second fut sage, héroïque & clément,
Louis trois, quoique jeune, étoit brave &
prudent,
Louis quatre eut le sort favorable & con-
traire,
Louis cinq fut docile, & n'eut point d'ad-
versaire,
Louis six pour l'Eglise eut un zele éclatant,
Louis sept fut les flots fit plier le Croissant,
Louis huit eut de Mars le parfait caractére,
Louis neuf fut vaillant, sobre, chaste & pieux,
Louis dix fit punir un Ministre odieux,
Louis onze fut grave, & rusé politique,

Louis douze eut du peuple & le cœur & la voix,
Louis treize fut juste, intégre & magnifique,
Louis quatorze seul vaut tous les autres Rois.

On a mis un beau vers dans une priere que l'on a faite à Dieu pour ce Monarque.

Met le centre du monde au cœur de ses Etats.

Voici deux prieres où la piété s'allie avec la beauté des pensées.

Arbitre souverain du monde,
Toi qui formas Louis pour modelle des Rois,
Rend-le victorieux sur la terre & sur l'onde,
Tout sera soumis à ses loix.

Qu'il puisse vivre heureux, ce fameux Conquérant!
Pour l'intérêt du Ciel il fait toujours la guerre.
Qu'il y soit un jour aussi grand,
Qu'il l'est aujourd'hui sur la Terre.

Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una,
Unà domas Batavos luna, quid annus eris?

Il prit en un jour la Lorraine,
La Bourgogne en une semaine,
La Hollande en un mois, malgré le Castillan;
Que ne prendra-t-il dans un an?

Bussi-Rabutin.

Sa vertu n'eût paru qu'une vertu commune;
S'il n'eût jamais du sort éprouvé le revers:
Mais puisqu'enfin son cœur sçait vaincre la fortune,
Sa gloire est consommée aux yeux de l'Univers.

Un Poëte a dit :

Je m'éveille toujours au bruit de ses exploits.

Il est aisé de commencer à louer Louis le Grand, il est malaisé de finir.

Un Poëte dit au Duc de Bourgogne, qui devint depuis Dauphin de France.

Pour te rendre parfait,
Un seul Livre t'est nécessaire,
C'est le Livre où l'on voit les faits de ton grand-pere.

On a dit au Gouverneur de ce jeune Prince :

Pour instruire le Fils, étudiez le pere.

Despréaux a donné au Roi deux traits de louanges fort éclatans.

Et ton bras en dix jours a plus fait à nos yeux,
Que la fable en dix ans n'a fait faire à ses Dieux.

Il dit ailleurs en parlant du passage du Rhin.

Louis les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Un Poëte a dit sur le rigoureux Edit des duels.

S'il en punit quelqu'un, c'est pour les sauver tous;
Sa douceur fait agir sa puissance suprême,
Et sa justice naît de sa clémence même.

Duperier. *Pace bona totum, qui bello terruit orbem.*

Pacifique & guerrier, la terreur de la terre,
Il rend heureux les cœurs désolés par la guerre.

On a fait pour le Louvre une pompeuse inscription.

Aula capit Romam, regnumque Lutetia, Reges
Tu, Lodoice, capis, majus in orbe nihil.

Monde vien voir ce que je voi,
Et ce que le Soleil admire;
Rome dans un Palais, dans Paris un Empire;
Et tous les Césars dans un Roi.

Quelque magnifiques que ſoient ces vers, je m'accommode bien mieux de ceux qui ſuivent.

Non tales Roma vidit ſibi Jupiter Ædes, Merigot.
Nec talem coluit Roma ſuperba Jovem.

Non, Jupiter n'eut pas à Rome un tel Palais,
Non, un tel Jupiter n'y domina jamais.

Je préférerois encore ceux-ci.

Pande fores veſtras ſublimis Lupara; non eſt,
Terrarum imperio dignior ulla domus.

Que tes appartemens, Louvre, nous ſoient ouverts;
Quel plus digne Palais du Roi de l'Univers!

Quid valeat bello Lodoix centum oppida monſtrant,
Monſtrat quid valeat pace vel una domus.

Cent Remparts abbatus, un Palais magnifique,
Montrent le prix d'un Roi guerrier & pacifique.

Voici le portrait de ce Monarque, c'eſt l'ouvrage d'une bonne main.

Eſtre Roi par mérite autant que par puiſſance, Boſquillon.
Avoir un front auguſte, un air majeſtueux,
Effacer tout par ſa préſence,

Eſtre agiſſant, tranquille, impénétrable,
Sans employer la flâme ni le fer,
Exterminer une Hydre épouvantable,
Que dans ſa rage avoit vomi l'Enfer.
Ciel! quel éclat, que cette image eſt belle,
Cet amas de vertus & de faits inouis
D'un Héros achevé préſente le modelle:
Mais il ne montre pas la moitié de Louis.

Tyrannie des jugemens des hommes ſur les Rois.

Je fermerai ce Recueil des éloges de ce grand Roi, par ces vers de la Tragédie de Vinceſlas, qui nous montrent la tyrannie que les jugemens des hommes exercent ſur les Rois.

Rotrou.

Un Roi nous ſemble heureux, & ſa condition
Eſt douce au ſentiment de notre ambition.
Il diſpoſe à ſon gré des fortunes humaines,
Mais comme les douceurs en voyons-nous les peines?
A quelque heureuſe fin que tendent ſes projets,
Jamais il ne fait bien au gré de ſes ſujets.
Il paſſe pour cruel, s'il garde la juſtice;
S'il eſt doux, pour timide & partiſan du vice;
S'il ſe porte à la guerre, il fait des malheureux;
S'il entretient la paix, il n'eſt pas généreux;
S'il pardonne, il eſt mol; s'il ſe venge, barbare;
S'il donne, il eſt prodigue; & s'il épargne, avare.

Ses desseins les plus purs & les plus innocens,
Toujours en quelque esprit jettent un mauvais sens,
Et jamais sa vertu dans sa Cour prévenue
En l'estime des siens ne passa toute nue.
Ainsi pour mériter de régir les Etats,
La plus pure vertu même ne suffit pas.

Discours du Marquis d'Arcy sur les devoirs des Princes.

¶ Le Roi Guillaume fit dans une nuit à Nervinde des retranchemens, qui sembloient être inattaquables : La valeur des François s'ouvrit néanmoins un passage à travers ces retranchemens. Le Régent, alors Duc de Chartres, se présenta pour passer ; le Maréchal de Luxembourg dit au Marquis d'Arcy, Gouverneur du Prince, de le retenir. Pourquoi le retenir ? dit le Marquis d'Arcy, les Princes sont nés pour la guerre, pour s'y faire distinguer par leurs belles actions, & pour montrer par leur exemple, aux troupes à combattre avec vigueur : Vous y passez, mon Prince y passera aussi ; & puisqu'il peut acquérir de la gloire dans cette occasion, je l'y conduis ; & tant que j'aurai l'honneur d'être son Gouverneur, je le guiderai dans les dangers de la guerre. Il seroit inutile dans le monde, s'il n'appre-

noit ſon métier, & s'il ne ſe diſtinguoit autant par ſa valeur, qu'il l'eſt par ſa naiſſance; ſi le péril où il s'expoſe me livre à quelques réflexions, c'eſt pour chercher les moyens de ne lui pas ſurvivre, ſi ſa valeur le ſacrifioit. Doit-on être ſurpris qu'un Prince qui a un naturel grand & heureux, ait fait bien du progrès ſous un tel Gouverneur?

Sentimens héroïques du Régent.

¶ Ce Prince en prenant poſſeſſion de la Régence, qui lui donnoit en dépôt l'autorité ſouveraine, dit: Je veux avoir les mains liées pour punir; mais je les veux avoir libres pour récompenſer & faire du bien.

C'eſt la penſée de Titus, qui dit, qu'il n'avoit ſouhaité d'être revêtu de l'autorité ſouveraine, uniquement que pour conſerver ſes mains pures de toute effuſion de ſang humain.

Diodore de Sicile, dit en louant le Dieu Oſiris, qu'il punit au-deſſous du crime, & qu'il récompenſe au-deſſus du mérite.

Le Régent choiſit pour remplir une grande dignité, un ſujet dépourvu de mérite. Pour le coup, dit-il, on me prendra pour un Janſeniſte; j'ai tout accordé à la grace, & rien au mérite.

Ce même Prince voulut après la bataille de Steinkerque, que l'on mît dans nos chariots nos blessés & ceux des Ennemis. Après le combat, dit-il, il n'y a plus d'ennemis sur le champ de bataille.

Il faisoit souvent au Roi des leçons sur la politique ; Je ne vous cacherai rien, Sire, lui disoit-il, pas même mes fautes.

¶ Louis XII. étant dans le Milanez se voyoit obligé de décamper. On lui représenta que les Ennemis s'étoient emparés du seul camp qu'il pouvoit prendre. Sire, où camperez-vous ? lui demanda un grand Seigneur de sa Cour : Sur leur ventre, répondit-il. Valeur héroïque de Louis XII.

¶ On représenta au Comte de Montal, qui alloit au-devant d'un Parti des Ennemis, qu'il devoit les envoyer reconnoître pour en sçavoir le nombre. Nous les compterons, dit-il, quand nous les aurons défaits. Bon mot du Comte de Montal.

¶ Le grand Prince de Condé nous a retracé César par la force & la vivacité de son esprit, & par sa science militaire. Il semble que la nature en le faisant paroître sur le théâtre du monde, ait voulu renouveller le même spectacle qu'elle donna, lorsqu'elle Bons mots du Grand Prince de Condé.

mit au jour les grandes qualités de ce célébre Empereur.

Un Maréchal de France, envieux & flateur, lui dit après la bataille de Rocroi : Que pourront dire à préſent les envieux de votre gloire ? Je n'en ſçais rien, lui dit Monſieur le Prince, je voudrois vous le demander.

Monſieur le Comte D** grand parleur, voulut par ſes diſcours ennuyeux l'empêcher de dormir : Ou laiſſez-moi dormir, lui dit ce Prince, ou ne m'endormez pas.

Un Député des Etats de Bourgogne, très-embarraſſé, lui ayant fait une harangue fatiguante, lui demanda ce qu'il diroit aux Etats de la part de ſon Alteſſe. Dites-leur, répondit le Prince, que nous avons eu tous les deux bien de la peine, vous à achever votre harangue, & moi à vous entendre.

Un autre Orateur en le haranguant, bredouilla ſi fort, qu'on n'entendit aucune parole. Le Prince en lui répondant, imita le même bredouillement, & puis il dit à ſon Secretaire : Ecrivez la harangue & la réponſe.

Le Duc de L*** ſe promenoit avec ce Prince dans ſa Cour de Chantilli,

lui montrant la Statue Equeſtre du Connétable de Montmorenci, dont il prétendoit deſcendre, il lui dit : Voilà notre grand-pere. Le Prince indigné de ce parallele, lui répondit : Le vôtre eſt entre les jambes du mien.

Lorſqu'il commandoit l'Armée du Roi en Flandres, il voulut dans une occaſion faire avancer une petite troupe. Un Officier, bon Gentilhomme, qui la commandoit, n'obéit pas aſſez promptement ; le Prince alla à lui la canne haute ; l'Officier fut piqué juſqu'au vif de ce geſte menaçant, il ſe crut deshonoré : mais il ne laiſſa pas de faire ſon devoir. Le rang de celui qui l'avoit offenſé lui fermoit les voies à toutes ſortes de ſatisfactions ; il affecta néanmoins de ſe préſenter devant lui avec un viſage extrêmement triſte. Le Prince partit pour Paris à la fin de la campagne, l'Officier le ſuivit. Le Prince après avoir fait ſa cour, alla à Chantilli ; l'Officier s'y rendit auſſi, & ſe montra aſſidument à ſes yeux à toutes les heures où il le pouvoit voir, toujours avec la contenance d'un homme pénétré d'une profonde douleur. Le Prince ayant fait attention ſur les

assiduités de l'Officier, qui avoient commencé depuis l'affront qu'il lui avoit fait à l'Armée, le fit entrer dans son cabinet, & seul à seul, il commença avec lui cette conversation : J'ai démêlé à travers toutes vos démarches & les soins que vous prenez de paroître toujours devant moi, que vous êtes très-sensible à la menace que je vous fis à la tête de votre troupe ; mais quand votre honneur seroit intéressé, est-ce que vous croyez qu'il y ait quelque remede à cela ? L'Officier jugea bien qu'en répondant précisément à cette demande, il s'écarteroit du respect qu'il devoit au Prince ; il se contenta de montrer un visage plus ouvert, & de faire voir par-là qu'on étoit entré dans sa pensée. Le Prince poursuivit : Vous ne me répondez point, est-ce que vous exigeriez que je vous fisse satisfaction ? L'Officier continua toujours de garder le silence : Je vous entens, reprit le Prince, je veux vous contenter ; trouvez-vous demain matin dans la grande allée de Chantilli, j'y viendrai seul, vous m'y verrez l'épée à la main. L'Officier fit alors une profonde réverence, & montra par la joie qui

brilloit dans ſes yeux, combien il étoit ſenſible à l'honneur que le Prince lui faiſoit. Il ſe trouva au rendez-vous; le Prince mit l'épée à la main, & lui ordonna de la mettre. L'Officier alors ſe jetta à ſes genoux, en lui diſant: C'eſt trop qu'un grand Prince veuille bien ſe mettre en état de me ſatisfaire, je demande à votre Alteſſe mille pardons de ma témérité, & je vous ſupplie d'excuſer l'extrême ſenſibilité d'un honneur qui s'eſt cru bleſſé. Le Prince reçut parfaitement bien l'excuſe de l'Officier; il lui promit ſa protection, & il travailla dans la ſuite à l'avancement de ſa fortune.

On a fait à la louange de ce Prince un Madrigal qui eſt ſi beau, qu'il n'a rien perdu de ſa beauté, quoiqu'il ſoit devenu fort commun.

Portrait du Grand Prince de Condé.

J'ai le cœur comme la naiſſance, Le Laboureur.
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant,
J'ai de la foi, de la conſtance;
Je ſuis prompt, je ſuis fier, généreux & vaillant,
Rien n'eſt comparable à ma gloire.
Les plus fameux Héros qu'on vante dans l'Hiſtoire
Ne me la ſçauroient diſputer.

Si je n'ai pas une couronne,
C'eſt la fortune qui la donne,
Il ſuffit de la mériter.

Alcibiade dit dans la Tragédie qui en porte le nom.

Si je n'ai pas une couronne,
Ce n'eſt pas la vertu, c'eſt le ſort qui la donne;
Si le Ciel n'a pas mis un ſceptre dans ma main,
Je ne dois pas rougir des fautes du deſtin.

Bouts-rimés ſur M. de Vendôme.

Je prétens pour le grand Vendôme,
Epuiſer les rimes en ôme,
En grec que ne ſuis-je un Jérôme?
En éloquence un Chryſoſtôme?
Que n'ai-je l'eſprit de Brantôme?
Ce Prince auroit un ample Tôme.
Des Soldats il eſt l'Oeconôme,
Sa valeur n'eſt point un fantôme,
Ici finit ſon Epitôme.

Caractere aimable de M. le Duc de Vendôme.

¶ Ce Prince avoit une grande bonté d'ame; un de ſes Valets de Pied le vint avertir qu'un de ſes Officiers le voloit: Hé bien, lui dit ce Prince, laiſſe-le faire, & volè-moi comme lui.

Il étoit dans ſa chambre, fort avant dans la nuit, en converſation avec le Sieur Palaprat, qui lui repréſenta qu'il devoit ſe coucher, & il voulut appeller

les gens de ce Prince : Non, lui dit-il, mais voyons dans ma poche s'ils y ont mis mon bonnet de nuit. On trouva le bonnet de nuit dans sa poche : Il ne faut pas les éveiller, reprit ce Prince, je me mettrai au lit sans eux.

Ce Prince vouloit que ses Soldats dormissent. Il disoit qu'un Soldat qui avoit bien dormi en valoit deux.

Philippe V. après la bataille de Villaviciosa, dit au Duc de Vendôme qu'il lui devoit son Royaume. Ce Général qui avoit beaucoup de jaloux, dit au Roi en lui renvoyant l'honneur de cette victoire : Votre Majesté a vaincu ses ennemis, j'ai vaincu les miens.

Un Prince disoit au Duc de Vendôme : Il est surprenant qu'étant le fils d'un pere dont le genie étoit si borné, vous excelliez dans la science militaire : Mon esprit, dit ce Duc, vient de plus loin. Il vouloit faire entendre qu'il ressembloit à Henri IV. dont il avoit l'honneur de descendre.

Traits & bons mots de M. de Harlay.

¶ Lorsque M. de Harlay fut élevé à la dignité de Premier Président, le Corps des Procureurs lui vint demander sa protection. Ma protection, leur dit-il, les fripons ne l'auront pas, les gens de bien n'en ont pas besoin.

Traits & bons mots de M. de Harlay.

¶ Les Comédiens vinrent en corps lui demander une grace ; l'Acteur qui porta la parole, lui dit, qu'il lui parloit au nom de sa *Compagnie*. Ce Magistrat lui répondit : Je veux déliberer avec ma *Troupe*, pour sçavoir si je dois accorder à votre *Compagnie* la grace qu'elle me demande.

¶ Monsieur le Duc de.... employa la même figure pour faire sentir à Monsieur le Marquis de.... sa fausse & ridicule vanité. Où sont mes *Valets de pied ?* demandoit le Marquis. Le Duc lui dit : Monsieur, ils sont là-bas qui se divertissent avec les *Laquais* du Roi. Revenons au célébre Magistrat que j'ai quitté.

¶ Une Marchande de vin fort âgée & vêtue comme une jeune Princesse, vint lui recommander un grand procès où elle étoit intéressée. Il la prit pour une Dame de la premiere qualité, il la démêla dans son antichambre, & alla à elle, par préférence & distinction. Ayant reconnu la condition de cette femme dans son Placet, & jettant les yeux sur sa jupe de velours rouge toute chamarrée de galons d'or : Voilà, dit-il, de beaux cerceaux sur une vieille futaille.

¶ Une Marquise qu'un amant auroit trouvée laide, vint aussi solliciter auprès de lui un procès de conséquence qu'elle poursuivoit. Il la reçut avec un front sourcilleux. Elle crut que cet accueil triste lui annonçoit qu'elle perdroit son procès. Elle s'en alla fort mécontente, & dans sa colere elle ne désignoit ce Magistrat que par le nom de vieux Singe. Les discours de cette Dame revinrent jusqu'à lui. Sourd à la voix de son ressentiment, il écouta l'équité qui lui parloit en faveur de la Marquise ; elle gagna son procès. Surprise de ce succès favorable, elle alla remercier ce Magistrat, & lui montra un cœur plein de reconnoissance. Ce que j'ai fait pour vous, Madame, lui dit-il, est très-naturel : les vieux Singes aiment à faire plaisir aux Guenons.

Traits & bons mots de M. de Harlay.

¶ Une autre Dame de qualité ne put obtenir de lui une grace qu'elle demandoit. Elle fut très-piquée de ce refus ; il la voulut reconduire ; elle s'y opposa, & à tous les complimens qu'elle lui faisoit, il ne lui répondoit que par un silence opiniâtre. Il feignit à la fin de se rendre ; elle poursuivit son chemin en murmurant contre le

Traits & bons mots de M. de Harlay.

Magiſtrat, qu'elle appelloit Barbe de chat, & à qui elle donnoit à demi-voix pluſieurs autres injures. Il la ſuivoit fort doucement; elle ſe tourna; quand elle fut au bas du dégré: Ah! Monſieur, lui dit-elle, vous êtes-là. Vous dites, Madame, lui répondit-il, de ſi belles choſes, que l'on ne ſçauroit vous quitter, & il l'accompagna juſqu'à ſon carroſſe.

¶ Dancourt, célébre Comédien, fit un beau diſcours à Meſſieurs les Adminiſtrateurs de l'Hotel-Dieu; lorſqu'il leur préſenta les rétributions que la Comédie eſt obligée de donner à cet Hopital. L'Archevêque de Paris, & Monſieur de Harlay étoient à la tête du Bureau. Dancourt s'efforça de prouver que les Comédiens méritoient par les ſecours qu'ils procuroient aux pauvres, d'être à l'abri de l'excommunication. Il eut recours à des figures fort pathétiques; ſon éloquence ne fut pas heureuſe. Monſieur de Harlay lui répondit: Dancourt, nous avons des oreilles pour vous entendre, des mains pour recevoir les aumônes que vous faites aux Pauvres: mais nous n'avons point de langue pour vous répondre.

¶ Un Conseiller dont le pere, dit-on, avoit porté la mandille, avoit une culote de velours rouge. Monsieur de *Harlay* qui crut qu'elle étoit indécente dans un Magistrat, lui dit : Je ne suis point surpris de vous voir cet habillement cavalier, on aime les couleurs dans votre famille. Traits & bons mots de M. de Harlay.

¶ Deux Magistrats habillés en Petit-Maître l'allerent voir dans sa maison de campagne. Leurs amples steinkerques qui serpentoient dans leurs boutonnieres fraperent Monsieur de Harlay. Après les premiers complimens, il leur dit avec cette liberté qui sied si bien dans le commerce du monde : Messieurs, vous voulez bien me permettre de finir une petite affaire domestique. Ils lui témoignerent qu'ils seroient très-fâchés de le gêner. Il fit venir son Intendant à qui il ordonna en leur présence qu'il mît dehors Petit-Jean, son Valet de Chambre, après lui avoir payé ses gages. Cet ordre donné, il continua la conversation. Un moment après, l'Intendant revint lui dire qu'il avoit signifié à Petit-Jean son congé, que ce Domestique ignoroit la cause de sa disgrace ; que connoissant son Maître inflexible, il

Traits & bons mots de M. de Harlay.

n'oſoit pas eſpérer qu'il revoquât l'ordre qu'il avoit donné de le chaſſer ; mais qu'il demandoit pour toute grace d'apprendre de ſa bouche la faute qu'il avoit commiſe. Hé bien, dit Monſieur de Harlay, qu'il paroiſſe devant moi. Petit-Jean qui étoit à la porte, vint la larme à l'œil, embraſſer les genoux de ſon Maître, qu'il preſſoit, en lui diſant : Que n'ayant rien oublié pour lui plaire, il étoit bien malheureux de lui avoir déplu, & d'ignorer ſon crime. Ce diſcours fut à chaque mot interrompu par des ſanglots qui attendriſſoient les ſpectateurs. Monſieur de Harlay lui dit alors : Puiſque vous m'obligez à vous dire votre crime, vous en aurez toute la confuſion. Quoi ! vous oſez porter une ſteinkerque, à l'exemple de nos Magiſtrats, vous vous oubliez juſques-là. Ce n'eſt point à vous à ſuivre une mode qui leur eſt réſervée, & à vous habiller comme eux en Petit-Maître. Les Magiſtrats ſentirent le contrecoup de la réprimande ; ils intercederent pour Petit-Jean, & obtinrent ſa grace.

¶ N** célébre Partiſan accaparoit des bleds dans une année de diſette. Monſieur de Harlay l'envoya querir.

Le

Le Partisan vint dans un carrosse doré, comblé de Laquais devant & derriere. Les courtiers fringans qui faisoient retentir le pavé, en entrant dans la cour firent un fracas qui imitoit le bruit du tonnerre. Il avoit de gros diamans aux doigts, & un habit relevé d'une broderie d'un goût exquis. Monsieur de Harlay affecta de le laisser morfondre dans son antichambre; il le fit enfin entrer. Quand je vous ai fait attendre, lui dit-il, j'ai consulté ma vanité, votre carrosse orne ma cour, & votre personne mon antichambre. Son visage serein devint ensuite sombre tout à coup. Monsieur, poursuivit-il, je vous ai mandé pour vous dire que j'ai appris que vous prévalant de la cherté des bleds, vous en faisiez de grands amas. Vous prétendez vous enrichir par la misere du peuple, & vous engraisser de sa substance; j'arrêterai le cours de votre projet. Si tous ces bleds que vous avez amassés ne sont pas vendus dans un mois, je vous ferai pendre; la faveur & le crédit ne vous déroberont point à la Justice. Le Partisan interdit se retira, il osa porter ses plaintes au Roi sur le discours du Magistrat. Il

Traits & bons mots de M. de Harlay.

Traits & bons mots de M. de Harlay.

vous conseille, lui dit le Roi, d'exécuter les ordres qu'il vous a prescrits; car s'il vous a menacé de vous faire pendre au cas que vous lui désobéissiez, il le fera, comme il l'a dit.

¶ Il étoit à Versailles, assis sur un banc dans une antichambre : il attendoit que le Roi passât. Un Page qui le vit dans cette attitude eut la malice d'attacher, sans qu'on y prît garde, la perruque de ce Magistrat à la tapisserie avec une grosse épingle. Un moment après on cria : Voici le Roi. Monsieur de Harlay se leva avec beaucoup d'empressement, mais sa perruque resta où on l'avoit attachée, & il parut devant le Roi avec un crâne pelé; il ne se déconcerta point, & sans rien diminuer de sa gravité, il dit au Roi : Je ne croyois pas avoir l'honneur de saluer aujourd'hui Votre Majesté en enfant de Chœur. Le Roi eut bien de la peine à s'empêcher de rire; il comprit bien que c'étoit un tour de Page; il voulut sçavoir qui étoit l'Auteur de la piéce; le Page parut; & pour s'excuser, il dit : Que c'étoit une petite represaille pour un grand procès que ce Magistrat avoit fait perdre à sa famille. Le Roi lui

ordonna de ne point paroître qu'il n'eût demandé pardon à Monsieur de Harlay. Le Page attendit qu'il fût minuit pour exécuter l'ordre ; alors il monta à cheval, & courut au grand galop chez Monsieur de Harlay où tout le monde étoit couché. On fut bientôt éveillé par le bruit qu'il fit à la porte, tout le quartier en fut ému. Les gens de Monsieur de Harlay parurent aux fenêtres. On demanda pourquoi on faisoit ce carillon. Il faut, dit le Page, que je parle à votre Maître, de la part du Roi. On fut avertir ce Magistrat qui se leva, & mit sa Simarre de velours ciselé, pour recevoir en habit décent le Courier que le Roi lui envoyoit. On l'introduisit en cérémonie dans la Sale des Audiences. Quand il fut entré, il dit : Monsieur, je suis ici de la part du Roi, pour vous demander pardon d'avoir hier accroché votre perruque. Monsieur de Harlay sans s'émouvoir, dit : Cela n'étoit pas bien pressé. Le Page s'en retourna après avoir fait tout ce tintamarre, & parut le lendemain au levet du Roi, à qui on raconta ce que le Page avoit fait. Le Roi plia les épaules, en disant : Cela est bien Page.

Traits & bons mots de M. de Harlay.

Traits & bons mots de M. de Harlay.

¶ Madame C** eſt une de ces coquettes célébres qui font beaucoup d'honneur à leur métier par les pratiques illuſtres qu'elles ont. L'éclat de ſes intrigues lui attira une Lettre de cachet, qui la reléguoit dans une Ville de Province fort éloignée de Paris. Elle ſoupçonna Monſieur de Harlay de lui avoir procuré cette diſgrace; elle alla lui faire ſes plaintes. Ce Magiſtrat peu ſenſible à ſon malheur, prit le parti de la railler. Vous en parlez bien à votre aiſe, lui dit-elle; vous ſeriez bien embarraſſé ſi l'on vous reléguoit au fond de la Baſſe-Bretagne. Il eſt vrai, répondit le Magiſtrat, & mon embarras ſeroit plus grand que le vôtre; car vous pouvez faire votre métier partout, & je ne puis faire le mien qu'à Paris.

Eloge de M. d'Harlay de Chanvallon, Archevêque de Paris; ſa préſence d'eſprit.

¶ Harlay de Chanvallon prédéceſſeur du Cardinal de Noailles, fut nommé au Cardinalat par la voix publique, & il eut en effet la nomination du Roi. Le Pere de la Rue, Jéſuite, fit ſur ce Prélat une deviſe fort heureuſe: Elle avoit pour corps un bouton de roſe verd éclairé par un Soleil, & pour ame ces paroles.

Le Soleil le fera rougir.

¶ Ce Prélat avoit une éloquence facile qui lui obéiſſoit ſur le champ. L'Archevêque de Rouen ſon oncle prêchoit devant le Roi : la mémoire de ce Prédicateur le ſervit ſi mal qu'il héſita, & ne put jamais ſe remettre ſur les voies. Harlay de Chanvallon qui étoit alors Coadjuteur de cet Archevêque, dit au Roi : Sire, permettez-moi de faire mes fonctions de Coadjuteur. Il monta en chaire, & acheva le ſermon de ſon Oncle avec beaucoup d'applaudiſſement.

¶ Il étoit Archevêque de Paris, lorſque le Roi au milieu des acclamations publiques, ſe rendit à l'Egliſe de Notre-Dame pour aſſiſter à la Bénédiction des Drapeaux. Ce Prélat à qui l'on avoit témoigné que le Roi ſouhaitoit qu'on ne lui fît point de harangue, ſe contenta de lui dire à la porte de l'Egliſe, où il le reçut : Sire, vous me fermez la bouche pendant que vous l'ouvrez à la joie publique.

Bons mots du Comte de Grammont.

¶ Louis XIV. dit au Comte de Grammont : Avouez-moi la vérité, vous avez bien 80. ans. Le Comte ſe jetta aux genoux du Roi, & lui baiſa les mains, en lui diſant : Votre Majeſté ne ſe laſſe jamais de me donner ;

Bons mots du Comte de Grammont.

comme des Courtisans qui l'entendirent vouloient le féliciter, il leur dit: Le Roi vient de me donner deux ans de plus que je n'ai.

¶ Un Gentilhomme d'une valeur fort équivoque, offrit par ostentation ses services à un de ses amis qui avoit été insulté dans une Académie. Vous avez raison, dit le Comte de Grammont, les petits présens entretiennent l'amitié.

¶ On a observé que les Dévots de profession sont plus sensuels que les autres hommes; leur santé leur est si chere, qu'au moindre accident qui la pourroit altérer, ils se dispensent des abstinences que l'Eglise leur prescrit. Tous les Dévots de la Cour mangeoient de la viande dans un Carême. Le Roi demanda au Comte de Grammont s'il faisoit gras: Sire, répondit-il, je ne suis pas assez dévot pour cela.

¶ Dans un Eté, la petite verole faisoit de grands ravages parmi les Dames de la Cour. On lisoit devant le Roi une liste de toutes celles que ce mal avoit emportées: on vint à en nommer une extrêmement coquette, que l'on supposa aussi être morte de

la petite verole : Pas tant petite, Sire, reprit le Comte de Grammont.

Bons mots du Comte de Grammont.

¶ Il étoit à Londres au dîner du Roi d'Angleterre, qui étoit servi à genoux suivant l'usage que l'on observe pour le Roi dans ce Royaume ; & comme la table de ce Prince ne fut pas bien servie, il lui dit : Sire, votre Maître-d'Hotel vous demande pardon de vous faire faire si mauvaise chere.

¶ Ce même Seigneur étoit malade dangéreusement : son épouse qui avoit un esprit insinuant, lui persuadoit de mettre ordre à sa conscience. Ebranlé par toutes les raisons qu'elle mit en œuvre, il dit à un Jésuite de ses amis qui arriva dans le tems de l'exhortation : Vous arrivez trop tard, mon Pere, ma femme vous a escamoté ma conversion.

¶ Le Marquis D*** dans un petit choc qui arriva en Flandres, fit une retraite très-précipitée. Quelque tems après on montra au Roi plusieurs chevaux Anglois ; on disoit qu'ils étoient extrêmement vîtes à la course : le Comte de Grammont lui dit : Sire, je sçais un meilleur coureur que tous ces

Bons mots du Comte de Grammont.

Anglois, c'eſt le cheval du Marquis D***.

¶ Le Comte de Grammont diſoit que s'il falloit être humble de néceſſité pour être ſauvé, il déſeſpéroit du ſalut d'un Gaſcon.

¶ Le Comte D*** a un menton d'une aûne, le Marquis C*** n'en a point. Il arriva qu'à une chaſſe eux ſeuls ayant apperçu un Cerf, coururent de ce côté-là. Le Roi dit: Où vont-ils ſi vîte? Le Comte de Grammont, répondit: Le Comte emporte le menton du Marquis, & le Marquis court après pour le ravoir.

¶ Le Comte de Grammont prit le deuil, voyant qu'un grand Seigneur par vanité le portoit après la mort de Madame l'Electrice de Baviere. Le Roi demanda au Comte de qui il portoit le deuil? D'un Notaire qui eſt mort à Paris, répondit le Comte. Etoit-il votre parent, lui demanda le Roi? Non, reprit le Comte: Mais puiſque Monſieur, dit-il, en nommant le grand Seigneur, porte le deuil de Madame de Baviere, j'ai cru qu'on pouvoit porter le deuil de tout le monde.

¶ Le Comte de Grammont disoit au sujet d'un Huguenot qui se fit Catholique deux jours avant que de mourir : *Il est doux de vivre Huguenot & de mourir Catholique.*

Bons mots du Comte de Grammont.

¶ On pendit à Paris la Sage-femme qui avoit fait blesser Mademoiselle D.... fille d'honneur de la Reine, pour laquelle on avoit fait ce beau sonnet :

Toi qui meurs avant que de naître.

Le Comte de Grammont passa à la Gréve dans le tems de l'exécution. Le soir il fut au coucher du Roi ; ce Prince lui demanda quelle nouvelle il y avoit à Paris. Le Comte de Grammont lui répondit : Sire, j'ai vu pendre la Sage-femme des filles d'honneur de la Reine.

¶ Madame D... disoit que la Charge de la Cour la plus difficile à exercer, étoit celle de fille d'honneur.

¶ L'Evêque D... & l'Abbé C... eurent chez Madame G... une conversation fort vive. L'Evêque trouvant des ciseaux sous sa main, coupa à l'Abbé un côté de cheveux, en disant qu'il ne convenoit point à un Ecclésiastique d'avoir une tête si fri-

Bons mots du Comte de Grammont.

sée. L'Abbé outré de colere, répondit par un soufflet bien appliqué sur les joues du Prélat. On fit cette histoire au Roi, en présence du Comte de Grammont, qui dit que l'Evêque ne donneroit jamais la tonsure, qu'il ne se souvînt de la confirmation.

¶ Le Comte de Grammont parloit au Roi d'un événement qui s'étoit passé durant les guerres de Paris. Le Roi lui demanda quand cela arriva. Le Comte lui répondit : C'est du tems que nous servions Votre Majesté contre le Cardinal Mazarin. La réponse est d'autant plus hardie, que le parti du Cardinal étoit le parti des Royalistes.

¶ Ce même Comte trouva un jour deux de ses Valets qui se battoient l'épée à la main ; il leur ordonna de finir leur combat, ils lui obéirent ; il voulut sçavoir le sujet de la querelle, ils se défendirent long-tems, & refuserent de le dire ; il leur arracha leur secret, & apprit qu'ils lui avoient volé cinq louis, & que la querelle venoit de ce que l'un d'eux en vouloit avoir trois. Le Comte en tira un qu'il donna à celui qui n'en avoit que deux, & leur dit ; Vous êtes de grands

marauts de vous égorger pour un louis.

Plusieurs traits sur Bautru, & ses bons mots.

¶ Un Président au Parlement de Bourdeaux, fâcheux au suprême dégré, s'étant présenté à la porte de Bautru, le demanda. Le Laquais lui ayant dit que son Maître y étoit, l'alla avertir de cette visite : Comment, lui dit Bautru, tu as dit à cet homme-là que j'y étois, je suis perdu ; va vîte lui dire que je suis extrêmement malade. Le Laquais s'acquitta de sa commission : Cela ne peut pas être, lui dit le Président, je le vis hier en parfaite santé ; je lui veux tâter le pouls pour connoître la force de son mal. Le Laquais vint apprendre à Bautru le mauvais succès de son artifice : Va, lui cria son Maître, va lui dire que je suis mort. Le domestique porta en tremblant cette triste nouvelle au Président, qui levant les yeux au Ciel, dit qu'il vouloit lui donner de l'eau benite, le Laquais revint encore avertir son Maître de l'obstination du Président : *Hé bien*, dit Bautru outré de colere, *dis lui que le diable m'a emporté.*

¶ Bautru aimoit le jeu passionnément, il se confessa ; on lui prescrivit

Bons mots de Bautru.

pour pénitence de méditer sur l'endroit de la Passion qu'il voudro choisir : il prit pour le sujet de sa méditation le jeu de hazard auquel on joua la robe de Notre Seigneur.

¶ Bautru jouant avec le Comte de Soissons, s'apperçut qu'il en étoit trompé : il n'osoit pas le lui dire, il ne vouloit pas néanmoins être dupe. Voici le tempérament qu'il prit : il dit tout bas à un spectateur du jeu, qu'il avoit reconnu que ce Prince le trompoit. Quoiqu'il parlât bas, il en pouvoit être entendu facilement : Le Prince piqué jusqu'au vif, lui dit : Bautru, vous êtes un sot. Ah ! c'est justement, repartit Bautru, ce que je voulois vous dire.

¶ Le Duc d'Espernon ayant appris que Bautru avoit mal parlé de lui, l'invita à diner. Il donna ordre qu'on avertît ce Gentilhomme au milieu du repas, comme si quelqu'un le demandoit. Bautru étant sur le dégré, on lui donna des coups de bâton par ordre du Duc. Après la cérémonie, ce Seigneur se mit à la fenêtre pour le voir sortir, & lui cria : Bautru, ne remontez-vous pas ? Bautru lui répondit : Votre vin est un peu trop verdelet.

¶ A propos de *verdelet*, je me rappelle une femme de soixante & quinze ans, qui étant au lit de la mort, disoit qu'elle aimoit mieux mourir verdelette que d'être accablée des infirmités de la vieillesse.

Un jeune homme qui avoit épousé une femme surannée, qui lui avoit fait sa fortune, disoit : J'ai épousé une femme fraîche, qui a trente à soixante ans.

Dernière résolution d'un débiteur.

¶ Un homme ruiné, après avoir mis tout en usage pour satisfaire ses créanciers, leur dit : Messieurs, j'ai été fort en peine jusqu'ici pour vous satisfaire ; mais après y avoir travaillé très-inutilement, je prens mon parti, & je me détermine à vous laisser ce soin.

Bons mots de Bautru.

¶ Revenons à Bautru. Pour se venger du Duc d'Espernon, il fit un Livre qui avoit pour titre : *Les hauts faits du Duc d'Espernon* ; tous les feuillets du Livre étoient en blanc.

¶ Il s'étoit fait peindre avec un bâton à la main. On demandoit si c'étoit un bâton de commandement. Le Duc d'Espernon dit : Ne voyez-vous pas qu'il est représenté comme Martyr, tenant à la main l'instrument de son supplice ?

Bons mots de Bautru.

¶ Bautru voyant dans une ſale où l'on jugeoit des procès, la Juſtice & la Paix qui ſe baiſoient dans un tableau, dit à un de ſes amis : Elles s'embraſſent & ſe diſent adieu, pour ne ſe revoir jamais.

¶ Pourquoi ne parlerois-je pas, diſoit un grand parleur, puiſque ſi je parle beaucoup, je parle bien ? Je ſuis de votre avis pour la moitié, lui dit Bautru.

¶ Bautru avoit l'inſpection ſur les Gazettes, il y trouva un jour qu'une Ville avoit été priſe par Monſieur D*** qui ne paſſoit pas pour être brave, il dit bruſquement au Gazetier : Vous êtes un ignorant d'avoir mis cela dans la Gazette, il falloit le mettre dans l'Extraordinaire.

¶ Bautru étant tombé malade de la maladie dont il mourut, ſes Médecins opinerent pour la ſaignée ; à quoi il ne voulut pas conſentir. Le Roi qui l'aimoit ayant ſçu ſa réſiſtance, lui envoya ordre de le faire ; il dit à celui qui lui apporta cet ordre : Je n'aime pas les ſaignées de la part du Roi.

¶ Bautru diſoit du Comte de.... qu'il étoit le Plutarque des Laquais,

parce qu'il n'entretenoit les gens que de contes bas, propres à amuser la lie du peuple. Je lui dois, disoit-il, un grand mépris, je le lui paye avec usure. Le public qui est aussi son débiteur, le paye régulierement. Bons mots de Bautru.

¶ Bautru visita la Bibliothéque de l'Escurial. Le Bibliothécaire étoit si ignorant, qu'à peine sçavoit-il lire. Bautru conseilla au Roi d'Espagne de lui donner son trésor à garder. Pourquoi, lui demanda ce Monarque? Parce que, répondit Bautru, c'est un dépositaire qui ne touche point au dépôt qu'on lui confie.

¶ L'Abbé Montreuil a donné au public un recueil de Lettres. Je le tiendrois volontiers quitte de la part que j'ai à ce présent, & je me réserverois seulement sa relation d'Espagne & cette Lettre qui m'a paru fort plaisante. Jolie Lettre de Montreuil.

« Un cheval borgne ne vaut pas » grand chose; mais un cheval aveugle vaut encore moins. Votre Coureur a jugé à propos de manger un » des yeux de mon bidet, pour son » déjeuner. Il est à croire que pour » son dîner, qui le laisseroit faire, il » ne manqueroit pas de manger l'autre.

» Libéral comme je vous connois, » vous voudriez me le payer : civil » comme je suis, je ferois obligé de » vous faire des complimens là-dessus, » & de n'en rien prendre. Pour éviter » tout cet embarras, j'ai mis votre » cheval dans la rue, vous y pouvez » donner ordre. »

Son habit de friperie reconnu.

¶ Montreuil étoit si économe, qu'il s'habilloit toujours à la friperie. Un jour il vint dans une bonne compagnie avec un habit complet de velours noir, qui paroissoit tout neuf. On se recria fort sur cette nouveauté. L'Abbé de Cosnac dit : Que pour lui, il donnoit un démenti à ses yeux, qu'il ne pouvoit point croire que l'habit fût neuf ; qu'on le visitât, qu'il parieroit sa tête qu'on trouveroit sur l'habit des vestiges d'ancienneté. On épluche de fort près tout l'*accoutrement* de Montreuil ; mais on trouva par tout cette fleur d'un habit qui sort de chez le Marchand. Montreuil triomphoit, lorsque l'Abbé de Cosnac dit : Je veux examiner l'habit à mon tour. Il trouva dans un repli très-caché, une trace de cire qui avoit donné quelque atteinte à l'étoffe, & qu'on n'avoit pas entierement levée. Ah ! s'écria-t-il,

voici l'Enigme expliquée. Montreuil a acheté d'un Fripier un drap mortuaire, qui n'a servi qu'une fois à l'enterrement d'un homme de distinction. Montreuil qui entendoit bien raillerie, dit à l'Abbé qu'il avoit deviné, & il fut le premier à se railler.

¶ Voici un joli inpromptu que Montreuil fit à l'honneur d'une Dame, dont le mérite avoit réuni tous les suffrages. Inpromptu qu'il fit.

La femme parfaite en tout point
Est celle qu'on ne trouve point.
Saint Evremont l'a dit,
Et si-tôt qu'on le nomme,
Un connoisseur prend d'abord son parti.
Que vous a fait un si grand homme,
Pour lui donner un démenti.

¶ Santeul, dont la Bruyere a fait un portrait si singulier & si ressemblant, où ce Poëte est mépriſé & loué avec excès, & toujours avec justice; convenoit que son Peintre avoit bien saisi tous ses traits. C'est bien moi, disoit-il, je m'y reconnois parfaitement. Bons mots de Santeul.

Il traversoit la cour du College du Cardinal le Moine. Il prit un air terrible en s'approchant d'un Ecolier qui alloit en classe au Collége des Jésuites,

Bons mots de Santeul.

& qui en chemin faisant repassoit son thême. Santeul qui jugea quelle étoit son occupation, lui arracha le thême, & lui en composa un d'une latinité exquise, & en le lui rendant; il lui dit: Si ton Régent te demande qui t'a composé ton thême, dis-lui que c'est le Diable. Il s'éloigna de l'Ecolier au plus vîte en étendant son manteau, & faisant élever un gros nuage de poussiere. L'Ecolier effrayé porta sa peur en classe, & raconta à son Régent l'histoire de l'apparition du Diable. Le Jésuite qui voyoit un thême d'une latinité fort élégante, & à qui l'Ecolier faisoit ce récit avec un air persuasif, qui accompagne la vérité & la bonne foi, étoit fort incertain sur le jugement qu'il devoit porter. Quelque tems après Santeul se trouva dans une Assemblée nombreuse, que l'explication d'une Enigme attiroit dans une sale des Jésuites. L'Ecolier reconnut le Diable, & extrêmement épouvanté il cria de toute sa force: Voilà le Diable, en montrant Santeul. Cette seconde Enigme valut mieux que la premiere, & ce Poëte en l'expliquant réjouit tout le monde.

¶ Santeul s'est distingué par des

Vers latins fort heureux. Louis XIV. guéri d'une grande maladie, alla diner à l'Hotel-de Ville, où il fut servi par le Prevôt des Marchands & les Echevins. Santeul s'écrie là-dessus :

Bons mots de Santeul.

Quis tibi, Prætor, honos, quæ vobis gloria cives !
Se Regem oblitus Rex propè civis erat.

Un Traducteur enchérissant sur la pensée, dit :

La Cité paroît Reine, & le Roi Citoyen.

¶ Un mari se plaignoit à Santeul de l'infidélité de sa femme : C'est un mal d'imagination, dit Santeul, peu en meurent, beaucoup en vivent.

¶ Ce Poëte ayant l'honneur de diner avec Madame la Duchesse, en reçut un soufflet : il parut fâché, elle lui flaqua un verre d'eau : Voilà, dit-elle, pour laver l'affront. Santeul dit alors : La pluie est venue après le tonnerre. C'est la pensée de Sosie soufleté dans Plaute ; il dit que Mercure a fait Jupiter sur ses joues.

¶ Il dit dans une compagnie, que par le débit de son portrait un Marchand avoit gagné assez pour marier

Bons mots de Santeul.

trois de ſes filles. Je n'en doute point, lui dit un Plaiſant, mais on n'en marieroit pas une ſur l'original. Je n'en ſçais rien, dit Santeul, l'original peut faire des choſes que la copie ne feroit point.

¶ Charles Santeul ſon frere avoit auſſi le génie poëtique : il dit en parlant de la plume qu'il appelle la Sage-femme de l'eſprit :

Ingenii obſtetrix puros ſine corpore fœtus
Eruis è cerebri penetralibus.

C'eſt ainſi qu'il décrit une montre,

Intenſus ſtat ſune calybs, ſeſeque remittens
Æquali celeres temperat axe rotas.

¶ Le célébre Santeul a fait ces beaux Vers ſur la Pompe du Pont Notre-Dame.

Sequana cum primùm regina allabitur urbi,
Tardat præcipites ambitioſus aquas.
Captus amore loci rurſum oblivifcitur anceps,
Quo fluat, & dulces nectit in urbe moras.
Hinc varios implens fluctu ſubeunte canales,
Fons fieri gaudet qui modo flumen erat.

Santeul a copié Balzac, qui dit d'une petite riviere : Cette belle eau aime

tellement ce pays, qu'elle se divise en mille branches, & fait une infinité d'Isles & de tours, afin de s'y amuser davantage. Bons mots de Santeul.

Voici la traduction que le grand Corneille a fait de ces beaux Vers de Santeul.

Que le Dieu de la Seine a d'amour pour Paris !
Dès qu'il en peut baiser les rivages chéris,
De ses flots suspendus la descente plus douce,
Laisse douter aux yeux s'il avance, ou rebrousse ;
Lui-même à son canal il dérobe ses eaux,
Qu'il y fait rejaillir par de secretes veines,
Et le plaisir qu'il prend à voir des lieux si beaux,
De grand fleuve qu'il est, le transforme en fontaine.

Pour la Fontaine des Quatre Nations, vis-à-vis le Louvre, quand on y en aura fait une.

Sequanides flebant imo sub gurgite Nymphæ,
Cum premerent densa pigra fluenta rates,
Ingentem Luparam, nec jam spectare potestas,
Tarpei cedat cui domus alta Jovis,
Hùc almacres Rex ipse vocat, succedite Nymphæ,
Hinc Lupara adverso littore tota patet.

C'est trop gémir, Nymphes de Seine,
Sous le poids des batteaux qui cachent votre lit,

Bons mots de Santeul.

Et qui ne vous laiſſoient entrevoir qu'avec peine,
Le chef-d'œuvre étonnant dont Paris s'embellit,
Dont la France s'enorgueillit.
Par une route aiſée auſſi-bien qu'imprévue,
Plus haut que le rivage, un Roi vous fait monter;
Qu'avez-vous plus à ſonhaiter?
Nymphes, ouvrez les yeux, tout le Louvre eſt en vue.

Voici les Vers que Santeul fit pour être mis au-deſſous de la ſtatue du Roi, à la Place des Victoires.

Credere poſteritas ſi tam arduæ facta recuſas,
Suſpice & hæc facient Principis ora fidem.
Vincere dum properas ſeſe ſimul omnia ſubdunt,
Qui mora Cæſaribus ſit tibi Rhenus iter.
Major hic Auguſto ter jam limina clauſit.
Plus pacaſſe orbem quàm domuiſſe fuit.
Aſpice quem fauſtis ambit Victoria pannis,
Hic Pelago, hic terris, hic ſibi jura dedit.

Ces Vers meritoient bien d'être préferés aux Vers François qu'on lit au bas de ce Monument.

¶ Sannazar a déployé ſur Veniſe la magnificence de la Poëſie Latine.

Viderat Hadriacis Venetam Neptunus ondis,
Stare urbem, & toto ponere jura mari.

Nunc mihi Tarpeias quantum vis Jupiter arces,
Objice, & illa tui mœnia Martis, ait.
Si placeat Tiberim præferre, urbem aspice utramque,
Illam hominum dices hanc posuisse Deos.

Bons mots de Santeul.

Aussi-tôt que Neptune aux rochers formidable,
Sur Venise eut jetté les yeux,
Et qu'il eut contenté ses regards curieux,
En la voyant regner sur la mer redoutable,
Par un art admirable,
Il parla d'un ton fier à Jupiter tonnant:
Venez donc, dit-il, maintenant
Me vanter votre capitole,
Où plus d'une victime à toute heure on immole,
Et ces murs renommés de Mars,
Où l'on voit vos Romains s'exposer aux hazards.
Regardez Rome, & contemplez Venise,
Voyez celle des deux que le Ciel favorise;
Dans Rome on reconnoît l'ouvrage des humains,
Et dans Venise on voit les Miracles divins.

¶ Tel Poëte voudroit que tout Paris fût brûlé, pourvu que ses Vers fussent approuvés dans l'incendie. C'est une pensée de Santeul.

Voici comme Despréaux peint la façon dont Santeul récitoit ses Ouvrages:

A voir de quel air effroyable,

Bons mots de Santeul.

Roulant les yeux, tordant les mains,
Santeul nous lit ſes Hymnes vains,
Diroit-on pas que c'eſt le Diable
Que Dieu force à louer les Saints?

¶ Santeul ayant appris qu'on lui avoit ôté une penſion de huit cens livres, que lui avoient meritée ſes belles Inſcriptions, fit des Vers pour la faire rétablir. Le Duc de la Feuillade dont il imploroit la faveur, lui dit qu'il avoit montré ſes Vers à Monſieur de Meaux, qui n'en étoit pas content. Monſieur de Meaux, répondit bruſquement Santeul, bon ignorant. Comment, reprit le Duc, Monſieur de Meaux ignorant, lui dont l'eſprit eſt d'une ſi vaſte étendue; Monſieur de Meaux, une des plus brillantes lumieres de l'Egliſe. Je demeure d'accord, repliqua Santeul, qu'il eſt tout ce que vous dites, grand Evêque, grand Théologien, grand Prédicateur, grand Controverſiſte; il a fait enrager Claude & Jurieu; mais c'eſt un ignorant en Vers Latins, dont je ne voudrois pas pour être mon Caudataire ſur le Parnaſſe. Il faut que vous & lui vous ayez oublié que je ſuis Santeul; lui pour avoir la hardieſſe de blâmer mes Vers, & vous

pour

pour avoir l'assurance de me le dire. Le Duc de la Feuillade qui s'apperçut qu'il y avoit plus que de l'enthousiasme dans Santeul, avoit déja mis la main sur la garde de son épée, au cas que la fureur poëtique de ce Moine allât plus loin, quand Santeul ajoûta à ce qu'il venoit de lui dire : Comme vous êtes le premier homme du monde pour la guerre, je suis le premier homme du monde pour les Vers Latins, & je ne crois pas qu'il y ait sur la terre aucun homme assez hardi pour nous disputer la primauté. Adouci par cette flaterie, le Duc de la Feuillade dit à Santeul de l'attendre, & s'en alla sur le champ trouver le Roi, qui lui parut de fort belle humeur : Sire, lui dit-il, Votre Majesté aura peine à croire ce que je lui vais dire. Je viens de voir un homme plus fou que moi. Le Roi qui se prit à rire, lui demanda qui ce pouvoit être : C'est Santeul, lui répondit le Duc ; mais un fou qui a un mérite que bien des sages n'ont pas, & qui a fait des Vers à la gloire de Votre Majesté, qui ne dureront pas moins que sa statue de la Place des Victoires. Il n'est pas juste qu'un homme capable d'en

Bons mots de Santeul.

Bons mots de Santeul.

immortaliſer d'autres, ſoit en danger de mourir de faim. Il parla avec tant de force pour le rétabliſſement de la Penſion de Santeul, qu'il obtint ce qu'il demandoit. Santeul lui fit un remerciment tel que Virgile en faiſoit à Mecenas.

EPITAPHES.

Cy gît le célébre Santeul,
Poëtes, fous, prenez le deuil.

La Parque de Santeul a terminé le ſort,
Pleurons tous cet illuſtre mort,
A qui la Bourgogne fut ſi bonne & ſi chere,
Jamais fils ne nourrit un amour ſi parfait;
Il trouva ſon tombeau dans le ſein de ſa mere,
Pour avoir trop pris de ſon lait.

Hiſtoire de pluſieurs Harangueurs.

¶ Un de nos Rois paſſa par la Ville de... Le Maire & les Conſuls voulant ſignaler leur zéle, firent pluſieurs bévues.

Ils porterent leur attention juſqu'à donner une chemiſe blanche, & à faire faire la barbe à un pendu, qui étoit expoſé à des fourches publiques, devant leſquelles le Roi devoit paſſer.

Ils mirent un gant avec une frange d'or magnifique à une main de bois, qui servoit de guide dans le grand chemin de la Ville.

Le Maire voulut haranguer ce Prince à la porte de la Ville. En lui présentant les clefs : Sire, lui dit-il, la joie que nous avons en voyant Votre Majesté est si grande, que... Il fut alors si interdit qu'il rappella en vain sa mémoire. Un Seigneur pour l'aider à se tirer de ce mauvais pas, lui dit alors : Oui, la joie que vous avez est si grande, que vous ne pouvez l'exprimer.

Le Roi trouva fort bons les vins de ce pays-là, dont on le regala ; il loua le terroir. Le Maire pour le faire valoir davantage, lui dit : Sire, nous avons bien encore de meilleurs vins qu'il a produits. Un homme de la Cour lui dit : Monsieur le Maire, vous les gardez, sans doute, pour quelque meilleure occasion.

Le Roi témoigna qu'il avoit envie de jouer à la paume ; le Maire se déroba sur le champ ; il fit détendre ses tapisseries ; il emprunta encore plusieurs tentures de ses voisins pour tapisser le jeu de paume. Le Roi y étant

arrivé, fut très-surpris de cette décoration ; & comme il souhaitoit de jouer, il voulut que les murailles fussent toutes nues.

Le Roi ayant trouvé que l'eau qu'on buvoit dans cette Ville étoit fort bonne, le lendemain on trouva dans son antichambre plus de six cens cantines d'eau, par les soins du Maire.

¶ Le Maire d'une autre petite Ville, embarqué dans une longue harangue, ne pouvoit point finir. Un de nos Rois qu'il haranguoit, souhaita qu'il arrivât au port : Finissez, lui dit-il, en trois mots. Le Maire s'arrêta alors tout court, & puis il s'écria : Vive le Roi !

¶ Louis XIII. à la porte d'une petite Ville, supportoit avec beaucoup de patience une harangue ennuyeuse. Bautru crut qu'il feroit plaisir au Roi d'interrompre l'Orateur : Monsieur, lui demanda-t-il, les ânes dans votre pays de quel prix sont-ils ? L'Orateur s'arrêta, & après avoir regardé Bautru depuis les pieds jusqu'à la tête : Quand ils sont, lui répondit-il, de votre poil & de votre taille, ils valent dix écus ; & il reprit le fil de sa harangue.

Ce Monarque disoit que les longues harangues l'avoient fait grisonner de bonne heure.

¶ Un autre Orateur haranguant le même Prince, commença ainsi : Sire, mon Bisaïeul, mon Aïeul, mon Pere & Moi, nous sommes tous morts à votre service. Le Roi lui tourna le dos, en lui disant qu'il ne vouloit pas entendre la harangue des morts.

¶ Un Prince âgé de quatorze ans, alla à Bourges. Le Maire qui se flatoit d'égaler Cicéron par son éloquence, prépara une harangue où il mit en œuvre les figures les plus pompeuses, mais il ne put pas étaler toutes ces richesses. A peine eut-il commencé son discours, que le Prince qui étoit fort agile, mettant les deux mains sur les épaules du Maire, sauta par-dessus, & tomba fort adroitement sur ses jambes derriere l'Orateur, qui surpris de le voir disparoître, le cherchoit des yeux. Alors le Prince se jetta à califourchon sur les épaules du Maire avec beaucoup de légereté, en lui disant : Me voici. Il s'élança ensuite à terre, & lui dit : Poursuivez, où en êtes-vous ? L'Orateur ne se sentit pas assez

ferme pour continuer ; il prit congé du Prince.

¶ Le Duc d'Eſpernon étoit extrêmement fier ; on ne lui manquoit pas de reſpect impunément. Il paſſoit dans le Marquiſat de Bagé ; le Juge de cette Terre alla au-devant de lui pour le haranguer. Il commença ainſi : Monſieur, Monſeigneur le Marquis de Bagé. Le Duc interrompit bruſquement le Harangueur, en lui diſant : Le Marquis de Bagé eſt Monſieur, je ſuis Monſeigneur, & vous êtes un ſot ; il lui tourna enſuite le dos.

¶ Le grand Prince de Condé paſſant par une petite Ville de Bourgogne, fut harangué par un Maire qui ne put jamais dire que *Monſeigneur*. Le fils du Maire lui ayant ſuccedé, voulut haranguer Monſieur le Prince l'année ſuivante, & il demeura court après avoir dit : *Monſeigneur, la Ville*. Le Prince lui dit : Vous êtes plus éloquent que votre Pere, il ne me dit que *Monſeigneur* ; mais vous avez dit deux mots de plus.

¶ Ce Prince dans une ſemblable occaſion arrêta un Orateur d'une pe-

tite Ville au milieu de ſa carriere, en lui diſant : Qui êtes-vous ? Monſeigneur, lui répondit le Harangueur, je ſuis le ſecond Conſul de la Ville. Pourquoi, lui demanda le Prince, le premier Conſul s'eſt-il diſpenſé de me rendre le devoir que vous rempliſſez ? Ayez la bonté de l'excuſer, lui répondit ce Conſul, il en a une raiſon indiſpenſable : c'eſt qu'il mourut hier. Alors le Prince ordonna à ce Conſul de continuer.

¶ La Reine Chriſtine, quand elle vint en France, auroit bien ſouhaité d'épouſer le Roi. Elle trouvoit dans ce Prince toutes les qualités qui pouvoient faire naître l'amour & l'admiration. Un Orateur qui devoit haranguer cette Princeſſe, flata ainſi ſa vanité :

Suecia Chriſtinam te fecit, Roma Chriſtianam; utinam Gallia Chriſtianiſſimam !

La Suéde vous a donné le nom de Chriſtine, Rome vous a donné celui de Chrétienne ; plût au Ciel que la France vous donnât celui de très-Chrétienne !

Un Maire d'une petite Ville harangua cette Reine longuement, & en-

nuyeuſement. On invita la Reine à lui faire une libéralité ; Cela eſt trop juſte, dit-elle, quand ce ne ſeroit que parce qu'il vient de finir.

Le Cardinal de Bonzi étoit homme de naiſſance, Italien d'origine. Il vint en France où il s'intrigua ſi bien à la Cour, qu'il fut fait Archevêque de Narbonne, premier Aumônier de la Reine. Enfin la Couronne de Pologne lui donna ſa nomination au Cardinalat. Il paſſoit par Montpellier pour aller au Conclave : M. Sidobre Doyen à la tête de la Faculté de Médecine, le vint haranguer : Voici ce qu'il lui dit.

Italia te fecit nobilem, Gallia potentiſſimum, Polonia Eminentiſſimum : O utinam & Roma Sanctiſſimum, & noſtra Facultas incolumem !

Vous devez à l'Italie la nobleſſe de votre naiſſance, votre grandeur à la France, le titre d'Eminence à la Pologne ; plût au Ciel que vous duſſiez à Rome le titre de Sainteté, & à notre Faculté le don d'une longue ſanté.

¶ Monſieur de Novion Premier Préſident du Parlement, haranguant Monſeigneur le Duc de Bourgogne dans ſon berceau, ſe contenta de lui dire :

Nous venons, Monseigneur, vous offrir nos respects ; nos enfans vous offriront leurs services.

¶ Louis XIII. passant par une petite Ville de Languedoc, jetta le Maire & les Consuls dans un grand embarras sur la réception qu'ils lui devoient faire. Ils consulterent un Boucher du lieu qui passoit pour un homme d'esprit. Cet Artisan fier de se voir recherché, voulut leur servir d'Introducteur auprès du Roi. C'est ainsi qu'il débuta en les présentant à ce Prince : Sire, comme je suis Boucher de mon métier, voici des bêtes que je vous amene. Le Maire & les Consuls firent alors une profonde réverence.

¶ Des Députés de la Ville de Chauni ayant préparé une harangue pour Louis XIV. à son passage, trois de ces Députés passerent le Pont, & se trouverent en présence du Roi avant que le quatriéme qui devoit porter la parole, fût arrivé : Sire, dit au Roi l'un d'eux, la harangue de Votre Majesté est de-là l'eau.

¶ Le plaisant médiocre est souvent préferé au serieux sublime. Le Noël que le Curé de Monthléri chanta au

Roi d'Espagne, au lieu de le haranguer, déplut surement moins à ce Monarque, que n'auroit fait un discours étudié : Sire, dit-il, comme les longues harangues sont incommodes, & les Harangueurs ennuyeux, je me contenterai de dire à Votre Majesté que... Il entonna sur l'air d'un vieux Noël :

Tous les Bourgeois de Chartres & ceux de Monthléri,
Menent fort grande joie en vous voyant ici,
Petit-Fils de Louis, que Dieu vous accompagne,
Et qu'un Prince si bon, don don,
Cent ans & par de-là, la la,
Regne dedans l'Espagne.

Le Monarque charmé du zéle chansonier du Curé, lui dit : *Bis*. Le Pasteur chantant obéit. Le Roi lui fit donner dix louis. Le Curé ayant reçu la libéralité, dit au Prince : Sire, *bis*. On redoubla la somme.

¶ La harangue qui fut faite à un Officier Général par le Maire d'une petite Ville, doit plaire à certains beaux esprits de ce siécle, qui renouvellent avec ardeur le goût des pointes toujours proscrit par le bon sens.

Monſeigneur, tandis que Louis le Grand gêne les Genois, berne les Bernois, & fait cantonner le reſte des Cantons; tandis qu'il fait aller l'Empire de mal en pire, damner les Danois & ſuer les Suédois; tandis que ſon digne rejetton fait baver les Bavarois, rend les troupes de Zel ſans zéle, & fait faire des eſſes aux Heſſois; tandis que M. de Luxembourg fait fleurir la France à Fleurus, met en flammes les Flamands, lie les Liégeois, & fait danſer Caſtanaga ſans caſtagnettes, tandis que le Turc hongre les Hongrois, fait eſclaves les Eſclavons, & réduit en ſervitude la Servie; tandis que M. de Catinat démonte les Piémontois, que M. de Saint Rhut ſe rue ſur les Savoyards, que M. de Larré les arrête; vous, Monſeigneur, non content de faire ſentir la peſanteur de vos doigts aux Vaudois, vous faites encore la barbe aux Barbets; ce qui nous oblige d'être avec un profond reſpect les très-humbles & très-obéiſſans ſerviteurs, les Maire & Echevins de la Ville.

¶ Voici des Epitaphes anciennes que j'ai ſéparées de pluſieurs autres piéces

Pluſieurs Epitaphes.

de ce genre, fades & triviales qui les obscurcissoient.

Cy gît qu'on appelloit Dando,
Mon compere, Messire Estienne;
Il est céans qui fait dodo,
S'il est bien aise, qu'il s'y tienne.

Cy dessous gît en ce tombeau,
Un Savetier nommé Blondeau;
En son vivant rien n'amassa,
Et puis après il trépassa;
Marris en furent les voisins,
Car il enseignoit les bons vins.

Cy gît Guillaume Départi,
De notre bon Duc Secretaire;
Il est de ce monde parti,
Sans sçavoir ce qu'il venoit faire.

Ces deux dernieres Epitaphes n'auroient-elles point servi d'original à l'Epitaphe que la Fontaine a faite sur lui-même ?

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds après son revenu,
Jugeant le bien chose peu nécessaire;
Mais pour son tems le sçut mieux dispenser,
Deux parts en fit, dont il souloit passer,
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Cy gît Monſieur l'Abbé, Menage
Qui ne ſçavoit ni A ni B,
Dieu nous en donne bientôt un autre,
Qui ſçache mieux ſa patenôtre.

Cy gît un fort homme de bien,
Aimant l'autrui comme le ſien;
Son pere étoit bon roturier,
Et lui a tort fait Chevalier,
Jamais armé fors qu'en peinture,
Priez Dieu pour la créature.

Nud je ſuis venu dans ce monde,
Nud j'entre dans la nuit profonde;
Donc pour être ici-bas venu,
Je n'ai ni gagné ni perdu.

Ici gît un gourmand inſigne,
Dont l'exercice le plus digne
Fut de manger à tout propos.
Se voyant réduit à l'extrême,
Il auroit mangé la mort même,
Mais il n'y trouva que des os.

Ici deſſous gît Monſieur Dix, Malherbe.
Ah! plût à Dieu qu'ils fuſſent dix,
Mes trois ſœurs, mon pere & ma mere,
Le grand Eléazar mon frere,
Mes trois tantes & Monſieur Dix,
Ne les nommai-je pas tous dix?

Un Gaſcon dont une potence termina

le sort, fut ensuite suspendu à des fourches publiques ; son cousin qui ne rougissoit pas de cette alliance, fit sur lui cette Epitaphe.

Cy gît mon cousin d'Avenas,
Qui repose quand il ne vente pas.

Scarron a poussé plus loin la pensée de cette Epitaphe.

En ce gibet Henry repose,
Quand le vent cesse, ou qu'il est bas ;
Quand il vente, c'est autre chose,
On diroit qu'il ne s'y plaît pas.

L'on voit à Dijon cette belle Epitaphe de Monsieur de Mercy.

Siste Viator, Heros est quem calcas.

Arrête ici passant, tu foules un Héros.

En voici une dont la morale est exprimée bien noblement.

Inveni portum, spes & fortuna valete,
Nil mihi vobiscum, ludite nunc alios.

Me voilà dans le port, espoir, fortune adieu,
Vous m'avez trop joué, pour d'autres votre jeu.

Sous cette Epitaphe repose,
Un ignorant nommé Lanon,
Et qui sçavoit si peu de chose,
Qu'à peine sçavoit-il son nom.

¶ Scaron étoit persécuté par une femme de condition qui le prioit de lui faire son Epitaphe. Non, lui dit-il, entreprendre l'Epitaphe d'une personne qui se porte bien, voilà ce que je ne sçaurois faire. Cette Dame continua de le presser vivement. Hé bien, Madame, lui dit-il, pour vous accommoder à la foiblesse de mon imagination, cachez-vous derriere une porte. En ne vous voyant pas, je gagnerai sur moi de croire que vous êtes dans un tombeau. La Dame exécuta ce que lui dit le Poëte; mais après s'être froté le front à plusieurs reprises, & avoir fait bien des contorsions, il ne put, ou ne voulut tirer de son cerveau que ces deux Vers:

Cy gît derriere cette porte,
Une femme qui n'est point mortel.

Epitaphe du monde.

Cy gît une masse profonde,
Ce grand cahos, ce vaste lieu,
Ce composé de tout le monde,

Enfin ce chef-d'œuvre d'un Dieu :
Cette divine architecture,
Maison de toute la nature,
A, dans les horreurs du tombeau,
Repris sa même figure,
Confondant sous même monceau
Son cadavre & sa sépulture.

Voici l'Epitaphe de Messieurs de Cinq-Mars & de Thou.

Morte pari periêre duo; sed dispare causâ :
Fit reus ille tacens, fit reus ille loquens.

Tous deux pour même crime ont le chef abbattu,
Mais l'un pour l'avoir dit, l'autre pour l'avoir tu.

Sur un Avare, mari d'une coquette.

Maynard. Jean qui dans ce tombeau repose entre les morts,
Prenant de toutes mains, amassa des trésors,
Plus qu'il n'en espéroit de sa bonne fortune :
Il posseda beaucoup; mais il ne donna rien,
Et n'étoit qu'il avoit une femme commune,
Jamais homme vivant n'eût eu part à son bien.

¶ Scaron a fait une jolie Epitaphe sur un pendu.

Cy gît, & s'il t'en prend envie,
Tu sçauras en deux mots son sort,

Une Parque a filé sa vie,
Un Cordier a filé sa mort.

Sur un Conseiller qui après avoir mené une vie fort libertine, voulut mourir avec l'habit d'un Capucin.

Cy gît au bas de cette Eglise
Un Conseiller en Robe grise;
Quand il fut proche de sa fin,
Il prit l'habit d'un Capucin,
Il n'en mérita que la corde,
Dieu lui fasse miséricorde.

¶ Un Musicien disoit qu'il n'avoit jamais eu d'autre ami que le vin.

On grava sur son tombeau cinq notes de musique.

La, mi, la, mi, la.

L'Epitaphe que Regnier a faite sur lui-même, nous montre son libertinage.

J'ai vécu sans nul penſement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle,
Et je m'étonne fort pourquoi,
La mort pensa jamais en moi,
Qui ne pensai jamais en elle.

Afin de faire un contraste à cette Epitaphe, je lui oppose celle-ci.

Paſſant, arrête ici tes pas ;
Autre part tu ne liras pas
Une hiſtoire ſi merveilleuſe,
Que celle qu'à tes yeux ce marbre vient offrir.
Cy gît de ſon Epoux une femme amoureuſe,
Que ſon chaſte amour fit mourir.
Aux Dames elle a fait une leçon commune
De mourir en femme de bien.
Mais elle n'a ſuivi l'exemple de pas une,
Pas une ne ſuivra le ſien.

¶ Une Epitaphe courte que je mets au-deſſus de pluſieurs Ouvrages de ce genre, qui ont beaucoup d'étendue ; c'eſt l'Epitaphe du fameux Maréchal de Trivulce.

Hic quieſcit qui nunquam quievit.

Ici repoſe enfin qui n'eut aucun repos.

¶ Un Profès dans l'Ordre des Coſteaux ſouhaita en mourant, qu'une table de pierre ſur laquelle il avoit accoutumé de boire, lui ſervît de tombe, & il legua mille écus à celui qui lui feroit une plus belle Epitaphe. Celle qui ſuit ayant concouru avec de très-beaux Vers, eut le prix :

Cy gît deſſous qui but deſſus.

¶ Epitaphe de Moliere.

Paſſant, ici repoſe un qu'on dit être mort ;
Je ne ſais s'il l'eſt, ou s'il dort.
Sa maladie imaginaire
Ne peut l'avoir fait mourir,
C'eſt un tour qu'il joue à plaiſir,
Car il aimoit à contrefaire,
C'étoit un grand Comédien ;
Quoi qu'il en ſoit, cy gît Moliere,
S'il fait le mort, il le fait bien.

Un Poëte Latin penſe bien différemment ſur le même ſujet.

Dum ludit mortem, mors indignata jocantem
Corripit, & mimum fingere ſæva negat.

Lorſqu'il jouoit la mort, elle eut la cruauté
De changer bruſquement la feinte en vérité.

¶ On donna cent écus à un Poëte, pour faire l'Epitaphe d'un homme qui n'avoit aucun mérite.

Cy gît un grand perſonnage,
Qui fut d'un illuſtre lignage,
Qui poſſeda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort ſage.
Je n'en diray pas davantage,
C'eſt trop mentir pour cent écus.

Imitation de la même.

Le ſieur D.... eſt mort Teſtateur olographe.

Tu dis que si je veux faire son Epitaphe ;
J'aurai les cent écus legués à cet effet,
Parbleu ! l'argent est bon dans le siécle où nous sommes,
Comptez toujours : cy gît le plus méchant des hommes ;
Ça, donnez, l'ouvrage est fait.

La Pereire ici gît, ce bon Israëlite,
Huguenot, Catholique, enfin Préadamite.
Quatre Religions lui plurent à la fois,
Et son indifference étoit si peu commune ;
Qu'après quatre-vingt ans qu'il eut à faire un choix,
Le bon homme partit, & n'en choisit pas une.

Applications heureuses des passages de l'Ecriture Sainte.

¶ On estime beaucoup les applications des passages de l'Ecriture Sainte, lorsqu'elles sont justes ; en voici plusieurs qui paroissent assez heureuses.

¶ Madame de Pontac étoit sœur de Monsieur de Thou qui fut décapité à Lyon. Quand elle vit le Cardinal de Richelieu dans son lit de parade, elle lui adressa ces paroles que Marthe dit à Jesus-Christ. *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.* Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frere ne seroit pas mort.

¶ Monsieur de Fieux Doyen du Châtelet, étant à la tête de la Com-

pagnie, répondit à la harangue Latine de l'Orateur des Licenciés de Théologie, qui l'invitoit à assister à la cérémonie des Paranymphes, avec tous les Conseillers de ce Présidial : *Lætati sumus in his quæ dicta sunt nobis, in domum vestram ibimus.* Votre discours nous a causé du plaisir, nous irons en votre maison. Cette réponse surprit d'autant plus de la part de Monsieur de Fieux, qu'il avoit, dit-on, oublié entiérement son Latin.

¶ Le Roi ne consultant que sa générosité, donna à Jacques II. Roi d'Angleterre un asyle dans son Royaume, où il fut reçu comme un grand Roi devoit l'être. Un Anglois parlant de cette réception, dit : *Dixit Dominus Domino meo : Sede à dextris meis : Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à servir d'escabeau à vos pieds.

¶ Pie IV. dit à Dom Barthélemi des Martyrs, Archevêque de Prague, en lui étalant les richesses du Saint Siége : Nous ne sommes plus dans le tems où le Pape disoit : *Argentum & aurum non habeo.* Je n'ai ni or ni argent. Dom

Barthélemi lui répondit : Dites aussi que le tems est passé, où le Pape disoit à un Boiteux : *Surge & ambula.* Tenez-vous droit & marchez.

¶ Le Cardinal de Bouillon étant disgracié, le Roi lui envoya demander le Cordon-bleu. Le Cardinal répondit : *Ne projicias me à facie tua, & Spiritum sanctum tuum ne auferas à me.* Ne m'éloignez pas de vous, & ne m'ôtez pas votre Saint-Esprit.

¶ Le Parlement de Paris pria François I. de ne pas choisir Morvillier pour être Premier Président. Ce Monarque répondit : Qu'il avoit déja fait choix de ce Sujet, & qu'il ne devoit pas se démentir. Lorsque ce Magistrat prit possession de sa Charge, Dorléans, Avocat Général, son ami, prit ces paroles pour texte : *Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, factus est in caput anguli :* Cette pierre rebutée de tous les Architectes, est placée au lieu d'honneur & à la tête de l'angle.

¶ L'Ambassadeur de Charles-Quint fit part au Sénat de Vénise de l'heureux succès de la bataille de Pavie, & de la prise du Roi François I. Le Doge témoigna qu'il ressentoit la joie que

ces grandes nouvelles causoient à l'Empereur. Le lendemain il fut obligé d'entendre en plein Sénat l'Ambassadeur de France, qui lui apprit, les larmes aux yeux, la douleur universelle du Royaume. Le Doge lui dit qu'il entroit dans son affliction, & qu'il mêloit ses larmes avec les siennes; que s'il s'étoit réjoui le jour d'auparavant avec l'Ambassadeur de l'Empereur, il avoit voulu pratiquer le précepte de l'Ecriture Sainte, qui nous prescrit de pleurer avec ceux qui pleurent, & de rire avec ceux qui rient : *Flere cum flentibus, ridere cum ridentibus.*

¶ Benoît XII. disoit en parlant du Népotisme, que beaucoup de Papes pouvoient s'appliquer ce verset d'un Psaume de David : *Si mei non fuerint dominati, tunc immaculatus ero, & emundabor à delicto maximo.* Si mes proches n'avoient pas dominé, je serois sans tache, & exemt d'un grand crime.

Benoît XIII. se présenta pour servir la Messe d'un Prêtre qui n'avoit point de Répondant; le Prêtre s'y opposa à cause de la souveraine dignité de Benoît XIII. Ce Pape lui répondit;

Vous représentez J. C. quand vous dites la Messe ; puisque je suis son Vicaire, je fais ma fonction en vous servant : il servit la Messe.

¶ Un homme mourant d'une maladie que l'on ne nomme point, disoit dans les dernières heures de sa vie : *Gustans gustavi parumper mellis in summitate virgæ, & ecce ego morior.* Reg. lib. 1. c. 14. ℣. 43.

¶ Dans quel Poëte trouve-t-on des images plus vives que dans le second Chapitre du Livre de la Sagesse ? Voici le langage que l'Ecrivain sacré prête à un impie.

Belles images tirées de l'Ecriture sainte.

Quia ex nihilo nati sumus, & post hoc erimus tanquam non fuerimus, quoniam fumus flatus est in naribus nostris, & sermo scintilla ad commovendum cor nostrum. Quia extincta cinis erit corpus nostrum, & spiritus diffundetur tanquam mollis aër, & transibit nostra vita tanquam vestigium nubis, & sicut nebula dissolvetur quæ fugata est à radiis Solis & à calore illius aggravata ; umbræ enim est transitus tempus nostrum & non est reversio finis nostri, quoniam consignata est, & nemo revertitur. Venite ergo & fruamur bonis, & utamur creaturâ tanquam in juventute celeriter, vino

vino pretioso & unguentis nos impleamus, & non prætereat nos flos temporis. Coronemus nos rosis antequam marcescant, & nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra. Nemo nostrûm exors sit luxuriæ nostræ ; ubique relinquamus signa lætitiæ, quoniam hæc est pars nostra, & hæc est sors.

Nous sommes tirés du néant, nous serons après notre mort comme si nous n'avions jamais été ; notre vie est un souffle dans nos narines, notre parole une étincelle qui émeut notre cœur ; quand nous serons éteints, notre corps ne sera que poussiere, & notre esprit se dissipera comme un air léger. Le passage d'une nuée qui se retire, & s'anéantit par l'ardeur du rayon du Soleil, est l'image de notre vie, c'est une ombre vagabonde qui ne retourne plus, la voie lui est fermée. Venez, jouissons des biens de ce monde, usons-en rapidement dans notre jeunesse qui s'écoule ; parfumons-nous ; rempliſſons-nous de vin exquis ; faisons usage de la fleur de notre jeunesse ; couronnons-nous de roses avant qu'elles flétrissent ; qu'il n'y ait point de lieux délicieux où notre volupté ne séjourne ; en se par-

courant ; assouvissons toute notre cupidité ; laissons par tout des traces de la joie qui nous inonde, c'est-là notre sort & notre unique partage.

Consummatus in brevi explevit tempora multa. Sap. IV. ℣ 13.

On ne peut mieux louer un Héros mort jeune.

Un Gascon en mangeant ne parloit que par monosyllabes.

¶ Un Officier Gascon mourant de faim, arriva dans une auberge où plusieurs Officiers étoient à table ; il s'y plaça, & mangeoit fort vîte pour regagner le tems que les autres avoient employé. Ses camarades qui s'en apperçurent crurent l'embarrasser, en lui faisant plusieurs questions successivement ; que mange-t-on plus communément en Gascogne les jours gras ? lui demande l'un : Bœuf, répondit-il, & les jours maigres ? Œufs. Quel pain mangez-vous demanda un autre, Bis. Quel vin buvez-vous ? Gris. Vous êtes en deuil, Monsieur, peut-on sçavoir de qui ? Pere. Comment est-il mort ? Subitement ; enfin quelques questions qu'on put lui faire, un monosyllabe fut sa réponse, & ne l'empêcha pas de bien diner.

¶ Un Gascon qui avoit perdu son argent au jeu, coucha avec celui qui

le lui avoit gagné ; la nuit il gliſſa en tapinois ſa main ſous le chevet ; déja il avoit trouvé la culote de ſon compagnon de lit, & il commençoit à s'emparer du tréſor, lorſque le perſonnage qu'on voloit s'éveilla ; il ne dormoit que d'un ſommeil inquiet, parce qu'il ſongeoit à ſon argent. Il chercha d'abord ſa bourſe, il trouva en chemin la main du Gaſcon. Que faites-vous-là, lui dit-il ? Le Gaſcon lui répondit : Mon ami, je prens ma revanche.

¶ Un Cavalier Gaſcon qui ne faiſoit point ſon chemin dans le ſervice, diſoit qu'il étoit ſi malheureux, que s'il étoit Chapelier, tous les hommes naîtroient ſans tête. Ayant obtenu ſon congé, il embraſſa à Paris la condition de Porteur d'eau : il diſoit à ſes camarades, qui étoient étonnés de lui voir exercer ce métier : Que le Roi pour le récompenſer de ſes ſervices, lui avoit donné dix mille écus à prendre ſur la riviere de Seine ; que ne la pouvant pas vendre en gros, il la vendoit en détail.

¶ La paſſion du vin dure ſouvent juſqu'au tombeau.

Ivrogne peint au naturel.

Quand l'ivrogne Boivin fut vieux,
Il avoit l'œil humide & bordé d'écarlate;
Un Médecin lui dit de la part d'Hypocrate:
Ou renoncez à boire, ou vous perdrez les yeux.
Lors Boivin fermant la paupiere:
Adieu, dit-il, adieu lumiere,
Juſqu'ici Boivin a trop vu,
Et n'a pas encore aſſez bu,
Aveugle, je ferai connoître
Que j'obéis à la raiſon;
Il faut condamner la fenêtre,
Afin de ſauver la maiſon.

Sanlecque dit en parlant d'une coquette ſurannée.

Et l'on te voit les ſoirs
Tenir avant le bal un conſeil de miroirs,
Changer en faux Printems ta véritable Automne,
Et ne montrer en toi rien moins que ta perſonne.

Plus bas il dit:

Une vieille coquete a beau ſe contrefaire,
Dans ſon œil qui s'enfonce, on lit ſon baptiſtere;
Par-là tout ſon viſage eſt ſi déconcerté,
Qu'en dépit de lui-même, il dit la vérité.
Qu'il coûte à cinquante ans de ſoins pour être belle!
Plus que d'efforts à vingt pour faire la cruelle.

Le même Auteur dit encore dans la même Satyre :

Dès qu'une femme adore un fou qui la rend folle,
Dès qu'elle eſt d'un galant l'idolâtre & l'idole,
Auſſi-tôt ſon époux n'eſt vu qu'avec dédain;
Auſſi qu'eſt-il chez lui ? rien qu'un Georges-Dandin.
S'il devenoit pourtant commode & pacifique,
Madame le feroit ſon premier domeſtique.

Dans une Satyre qu'il adreſſe à un Evêque, il lui dit :

Non, Prélat, tu n'es plus enfant du premier homme,
Tu n'as plus dans ton cœur des pepins de la pomme.
Quels ſeroient les défauts qu'on pourroit t'avoir vus ?
Tu ſçais donner un frein juſques à tes vertus;
Ni ſage par froideur, ni dévot par caprice,
Tu n'as jamais été vertueux par un vice;
On ne remarque en toi ni bruſque activité,
Ni zele impatient, ni dure fermeté.

Il dit plus bas à ce même Prélat :

Tes diſcours animés, mais ſans fiel & ſans bile,
Font avaler par tout le lait de l'Evangile.

Si cet Auteur avoit ſemé ſes Satyres

de beaucoup de Vers de cette force, il auroit marché à côté de Despréaux.

Plusieurs Histoires d'Ordinans.

¶ La source des contes sur les Ordinans est très-féconde. Un Aspirant à la Prêtrise avoit une ignorance si étendue qu'elle embrassoit tout ; il étoit parent de l'Intendant de son Evêque. Ce domestique du Prélat pria son Maître de menager la foiblesse de l'Ordinant, & de ne lui faire à son examen que des questions dont la réponse fût toute mâchée, s'il est permis de parler de la sorte. L'Evêque qui aimoit beaucoup son Intendant, lui promit cette grace. L'ignorant se présenta ; le Prélat lui demanda : Sem, Cham & Japhet, fils de Noé, de qui étoient-ils fils ? Le stupide Ecclésiastique bégayant, & ne sçachant que répondre fut renvoyé. L'Intendant qui vouloit l'instruire, crut qu'une comparaison seroit plus claire qu'un raisonnement. Si je vous demandois, lui dit-il : Monsieur le Marquis, Monsieur l'Abbé & Monsieur le Chevalier, fils de Monsieur notre Gouverneur, de qui sont-ils fils ? Ne me répondriez-vous pas : De Monsieur notre Gouverneur ! Hé bien, c'est cela. L'Ordinant crut à la lueur de cette

comparaiſon découvrir la difficulté qui l'avoit embarraſſé ; il alla ſe préſenter de nouveau à l'Evêque, ſe flattant d'être à l'épreuve de la queſtion épineuſe. Le Prélat lui demanda encore ; Sem, Cham & Japhet, fils de Noé, de qui étoient-ils fils ? De Monſieur notre Gouverneur, Monſeigneur, répondit-il.

¶ Un Eccléſiaſtique plus préſomptueux que ſçavant, alla demander la Prêtriſe au Cardinal de Richelieu, Archevêque de Lyon. Son air ſuffiſant irrita le Prélat, qui après avoir appris ce qu'il lui demandoit, lui dit en Latin : *Studuiſti-ne Theologiæ ?* Avez-vous étudié en Théologie ? L'Eccléſiaſtique répondit avec un air nonchalant qui partoit de ſon orgueil : *Aliquantulum.* Un peu. Nous l'allons voir, reprit le Prélat : *Muſca in genitivo ?* Dites-moi le génitif de *Muſca ? Aquila*, repliqua le préſomptueux Ordinant, *non capit Muſcas*, un Aigle ne prend pas des mouches ; *neque Eccleſia ſuperbos*, ni l'Egliſe des orgueilleux, repartit ſur le champ le Cardinal : c'eſt pourquoi allez-vous-en.

¶ Un jeune Eccléſiaſtique dont les

heureuſes diſpoſitions avoient fait un ſçavant prématuré, étant étroitement lié d'amitié avec un de ſes confreres, honnête homme, bon ſujet, mais fort ignorant, crut pouvoir employer une ſupercherie pour le faire paſſer à la Prêtriſe ſans bleſſer ſa conſcience. Le jour de l'Ordination il ſe préſenta le premier, & répondit en maître à toutes les demandes que l'Evêque lui fit; il parla avec tant de facilité, que l'Evêque lui demanda dans quelle ſource il avoit puiſé une ſi rare doctrine: Voilà mon maître, répondit-il, en lui montrant ſon ami. L'Evêque le félicita d'avoir un diſciple ſi éclairé, & lui confera les Ordres ſans oſer l'interroger.

Excellente repartie.

¶ Un Evêque faiſant la viſite de ſon Diocèſe, trouva un Curé qu'il jugea être fort ignorant, & cela ſur la mine baſſe du perſonnage. Je parierois, lui dit-il, que vous ignorez combien il y a de péchés capitaux: Il y en a huit, répondit le Curé. Je ne me ſuis pas trompé, reprit le Prélat, dans le jugement que j'ai fait de votre ſcience; Dites-moi, je vous prie, quel eſt l'âne d'Evêque qui vous a fait Prêtre, & quels ſont ces huit péchés capitaux?

C'eſt vous, Monſeigneur, répondit le Curé, qui m'avez conferé les Ordres : à l'égard des péchés capitaux, outre les ſept que tout le monde connoît, on doit y en ajoûter un huitiéme, qui eſt le mépris que l'on fait des pauvres Prêtres.

Trait Gaſcon.

¶ Le grand Prince de Condé preſſoit un Gaſcon plein d'eſprit de le divertir par quelque gaſconnade : Non, Monſeigneur, lui dit le Gaſcon, je n'en ferois pas une à préſent pour cent mille écus. Le Prince rit de celle-là ; mais il en demanda encore une autre : Monſeigneur, lui répondit le Gaſcon, ne m'excitez pas davantage ; car j'en ferois une qui vous feroit trembler.

Bons mots de Madame la Ducheſſe de Bouillon.

¶ Madame la Ducheſſe de Bouillon alloit voir à la campagne une Dame de ſes amies ; on la fit attendre ſi longtems à la porte qu'elle s'impatientoit, lorſqu'un goſier enroué qui crioit, Attendez, lui annonça qu'il y avoit quelqu'un dans la maiſon qui lui venoit ouvrir : ce quelqu'un qui marchoit à pas lents, parut enfin ; c'étoit une femme décrepite, dont le corps courbé en demi cercle, tendoit ſans ceſſe à faire le cercle entier. Elle ap-

puyoit des deux mains sur un bâton son corps chancelant : levant la tête avec effort, pour regarder en face la Ducheſſe, elle montra un viſage décharné, plus reſſemblant à la mort qu'à une perſonne vivante. Ma Maitreſſe n'y eſt pas, dit-elle. Hé bien, dit la Ducheſſe, ſi vous êtes encore en vie quand elle reviendra, dites lui que j'étois venue pour avoir l'honneur de la voir.

¶ La Voiſin, noircie de tant de crimes horribles, étant tombée entre les mains de la Juſtice, dit dans ſes réponſes que la Ducheſſe de B*** l'étoit venue conſulter, & avoit eu la curioſité de parler au Diable. M. de la Reinie, Commiſſaire nommé par le Roi, ſe tranſporta chez cette Ducheſſe pour s'éclaircir de ce myſtere. La laideur affreuſe du Magiſtrat, & ſa gravité concertée, auroient effrayé toute autre que cette Dame. Elle le laiſſa tranquillement s'acquitter de ſa charge, elle avoua le déſir qu'elle avoit eu de lier converſation avec le Diable, & qu'elle avoit même vu cet Ange infernal. Comment étoit-il fait, lui demanda le Commiſſaire ? Ma foi, répondit la Ducheſſe, ſi vous voulez

que je vous le dépeigne au naturel, tenez, Monsieur, il vous ressembloit comme deux gouttes d'eau ; puis s'adressant au Greffier : Ecrivez ma réponse, lui dit-elle. Le Commissaire qui vit que cette procédure apprêteroit à rire à ses dépens, jugea à propos de supprimer ce procès-verbal.

¶ La langue Latine a de certaines expressions ausquelles la nôtre ne peut atteindre : telle est cette expression qu'un Orateur Latin mis en œuvre sur le sujet de la longue stérilité d'Anne d'Autriche, stérilité qui se changea dans une fécondité merveilleuse, puisqu'elle nous donna LOUIS LE GRAND. *Cogitabunda*, dit l'Orateur, *herbat natura*. Que l'Académie Françoise elle-même rende heureusement, si elle peut, ce terme, *Cogitabunda* ; diront-ils, La nature *songe creux* ?

Expression Latine qui a un grand sens.

¶ On dit qu'un Juif commit à Dijon, il y a quelques siécles, l'horrible sacrilege de donner un coup de coûteau à une Hostie consacrée, & qu'il en sortit du sang : on la montre dans cette Ville. On dit encore que dans un incendie du Temple, où on conservoit cette Hostie, elle s'éleva jusqu'à la voûte, où elle fut garantie du

feu : ce double miracle a donné lieu à un Poëte Latin de faire ce Distique.

Excellent Distique.

Impie, quid dubitas hominemque, Deumque fateri ?
Se probat esse hominem sanguine & igne Deum.

Toi que par tout pour impie on renomme ;
Tu ne crois pas que Dieu puisse s'unir à l'homme ;
Ce sang miraculeux prouve l'humanité,
Et ce feu te convainc de sa divinité.

Origine de plusieurs Proverbes.

¶ Un Bourgeois qui n'aimoit pas les Religieux Quêteurs, sortant de sa maison recommanda à sa servante de dire à ceux qui se présenteroient : *Nescio vos*, je ne vous connois point. Un Cordelier parut quelque tems après : *Nescio vos*, lui dit d'abord la servante : Ah ! répondit le Cordelier, ce n'est pas sans raison que nous plaçons votre maître au rang de nos bienfacteurs : *Nescio vos*, ma fille, veut dire que vous me donniez ce levraut & ce coq d'Inde qui sont pendus à votre croc. La servante le crut, & lui donna ce qu'il demandoit. Le Maître étant rentré, n'eut pas plutôt appris la simplicité de sa servante, qu'il s'écria : Ne devois-je pas sçavoir qu'il

ne faut pas parler Latin devant les Cordeliers ?

¶ Les Commis qui reçoivent les Droits du Roi, n'ont pas toujours été d'une fidélité inébranlable ; puiſque la facilité que quelques-uns ont eue à être corrompus, a donné cours à cette expreſſion proverbiale : *Le Tour du Bâton.* Dans les commencemens que leurs Bureaux furent établis, ces petits Meſſieurs étoient en uſage, lorſqu'ils ſurprenoient quelqu'un qui fraudoit les Droits du Roi, de faire ſonner bien haut l'amende preſcrite par les Ordonnances ; & puis ſe radouciſſant après avoir jetté l'épouvante dans l'ame du coupable, ils lui diſoient en baiſſant la voix : Nous vous remettons la moitié de l'amende que vous devez, & nous nous contentons de convertir l'autre moitié à notre profit. Payez-là vîte, ſans vous faire tirer l'oreille, & admirez notre bonté. Voilà l'origine du Proverbe, *Tour du Bâton.*

¶ Quand un Domeſtique retient une partie de l'argent que ſon Maître lui donne à dépenſer pour le ménage, l'on dit qu'il ferre la Mule. Ce Proverbe tire ſon origine du tems que les

Conseillers au Parlement de Paris, montés sur des Mules alloient au Palais. Leurs Laquais pendant la Séance jouoient, & pour avoir de l'argent, ils en demandoient à leurs Maîtres, sous prétexte que leurs Mules avoient besoin d'être ferrées. On dit qu'un Avare se ferre la Mule à lui-même sur sa propre dépense.

¶ Plusieurs Evêques en France avoient autrefois le droit de faire battre monnoie ; c'est l'origine de *Parisis* & de *Tournois*. *Parisis* prenoit son nom de Paris, & *Tournois* de Tours. La monnoie de Paris étoit plus forte que la monnoie des autres lieux. Un sol Parisis valoit quinze deniers, une livre Parisis vingt-cinq sols. La monnoie que faisoit battre l'Evêque du Mans étoit plus forte de la moitié que la monnoie de Normandie. Cela donna lieu à ce Proverbe : *Un Manceau vaut un Normand & demi.*

¶ *Non licet omnibus adire Corinthum.*

Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.

La situation avantageuse de Corinthe avoit donné lieu à ce Proverbe. On ne pouvoit pas approcher facile-

ment de cette Ville ; ſes fortifications étoient même reſpectables aux Romains avant que Lucius Mummus l'eût ſaccagée, l'an 146. avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

On a cherché une autre origine de ce Proverbe, dans le caractere des Courtiſanes de Corinthe, qui vendoient ſi cher leurs faveurs, que les plus opulens ſe ruinoient auprès d'elles. C'eſt ce qui donna lieu à Démoſthéne de dire à ceux qui l'invitoient d'aller voir ces Courtiſanes : Ma Philoſophie ne m'a pas procuré une fortune aſſez conſidérable, pour pouvoir acheter ſi cher un repentir.

Inconſtance de Charles Duc de Savoye.

¶ Charles-Emmanuel Duc de Savoye, qui échangea la Breſſe contre le Marquiſat de Saluces, prenoit indifféremment tantôt le parti de la France, tantôt le parti de l'Eſpagne. Il avoit un juſte-au-corps blanc d'un côté, & rouge de l'autre, qui pouvoit ſervir également des deux côtés. Etoit-il pour la France ? le juſte-au-corps étoit blanc. Etoit-il pour l'Eſpagne ? le juſte-au-corps étoit rouge. Voilà l'origine du Proverbe, *Tourner Caſaque*. Comme il étoit boſſu, & que le Piémont eſt un pays de Monta-

gnes, un Poëte François fit ces Vers :

Si le bossu mal à propos
Quitte la France pour l'Espagne
On lui laissera de Montagne,
Que celle qu'il a sur son dos.

Un Historien a dit de lui, qu'il fut trop inquiet pour être regreté par ses sujets, & trop infidéle pour l'être par ses alliés.

La mort en Arlequin.

¶ Une pauvre femme, faute de drap, envelopa sa mere morte dans un habit d'Arlequin, que sa bonne fortune lui fit trouver. La morte empaquetée fut mise dans une mauvaise biere, dont les ais pourris ne tenoient à rien. Deux Prêtres précedés d'une croix de bois, vinrent querir la défunte ; mais la biere se défit par les dégrés. L'Arlequine roulant, sembloit courir après les Prêtres, qui prirent la fuite, fort épouvantés de voir la morte jouer le rolle d'Arlequin ; ils ne voulurent point revenir.

Parodie sur une jeune fille déreglée.

¶ Une Demoiselle, dès l'âge de douze ans, retraçoit par sa beauté & ses déreglemens Laïs & Phriné, ce fut pour elle qu'on parodia ces Vers du Cid :

Je suis jeune ; il est vrai, mais aux âmes bien nées,
La vertu n'attend pas le nombre des années.

¶ Dans un Jardin de simples, on plaça le buste de Louis le Grand : on mit ces Vers sur le piedestal. Bel éloge de Louis XIV.

Vitales inter succos, plantasque salubres,
Quàm bene stat populi vita, salusque sui !

Ah ! qu'on a bien placé le buste d'un grand Roi,
Parmi des simples pleins d'un suc salutaire ;
Puisqu'il est le salut & le Dieu Tutelaire
De cent peuples divers qui vivent sous sa Loi.

¶ Un Payſan vint à Paris pour la premiere fois ; le ſpectacle de cette grande Ville le jetta d'abord dans l'admiration : aucune enſeigne ne lui échapoit : il conſideroit tous ces differens tableaux, & ſa curioſité le porta juſqu'à vouloir ſçavoir toutes les marchandiſes qui ſe vendoient dans chaque boutique. Il vit un homme tout ſeul dans le Bureau du Change du Roi : Monſieur, lui demanda-t-il, d'un air niais, dites-moi ce que vous vendez. Le Changeur crut qu'il pouvoit ſe divertir du perſonnage : Je Bon mot d'un Payſan.

vens, lui répondit-il, des têtes d'ânes : Ma foi, lui repliqua le Payſan, vous en faites un grand débit ; car il n'en reſte plus qu'une dans votre boutique.

Belle action du Marquis de Fourbin.

¶ Le Marquis de Fourbin, Commandant des Mouſquetaires, punit très-ſévérement un Gentilhomme de ſa Compagnie, qui s'étoit écarté de ſon devoir. Ce Mouſquetaire pénétré juſqu'au vif, l'attendit ſur le chemin de Verſailles, ayant ſçu que ce Commandant ne devoit pas être accompagné, il le joignit, & lui demanda ſatisfaction : ils étoient tous deux à cheval. Le Marquis qui vit que ce jeune homme avoit réſolu de ſe battre avec lui au piſtolet, lui dit : Hé-bien, commencez à tirer. Le Mouſquetaire ſe retrancha ſur le reſpect qu'il devoit à ſon Commandant : mais comme le Marquis ne vouloit point démordre de ce qu'il exigeoit, le Mouſquetaire tira, & manqua ſon coup. Le Commandant lui demanda alors : Aviez-vous formé le deſſein de tirer votre ſecond piſtolet, ſi le premier coup que nous tirerions chacun ne faiſoit aucun effet ? Le Mouſquetaire répondit : Que c'étoit-là ſon deſſein. Tirez

donc votre second coup, reprit le Marquis. Le jeune homme s'en défendit avec beaucoup de fermeté ; mais le Marquis insista toujours : C'est ma maniere, lui dit-il, je laisse toujours tirer mon ennemi dans un combat singulier, tous les coups dont on est convenu ; je ne changerai point ma méthode pour l'amour de vous, ne me résistez pas davantage, je ne veux pas médiocrement ce que je veux. Le Mousquetaire fut obligé de tirer son second coup, qui fut aussi inutile que le premier. Le Marquis lui dit alors avec un sang-froid admirable : Apprenez, jeune homme, à tirer, & le renvoya sans vouloir se battre avec lui.

Fils qui se dégagent de l'autorité paternelle.

¶ Un Officier dans un repas étant à côté de son pere, en reçut un soufflet : il le rendit à son voisin, & l'invita à faire courir le soufflet : De main en main, lui dit-il, mon pere le recevra.

¶ Un autre Officier, ou peut-être le même, la circonstance ne sert de rien pour le conte, avoit irrité son pere, qui lui fit une mercuriale fort vive : il prit un bâton & alla à son fils, qui céda la place en murmurant.

Le pere le ſuivit ſur le dégré. Quand le fils eut deſcendu quatre marches : Le reſpect que je vous dois, lui dit-il, m'a déſarmé ; mais toute conſidération ceſſe à préſent, il n'y a plus de parenté entre nous : car me voici au quatriéme dégré. Cette équivoque n'a de mérite que par le ſang froid, dont elle fut dite, qui rendit au pere celui qu'il avoit perdu.

¶ Un fils auſſi indocile que celui dont je viens de parler, quoique majeur, étoit régalé par Monſieur ſon pere de pluſieurs coups de bâton : il prenoit la fuite. Le pere qui le pourſuivoit, dans le fort de ſa colere, vint à lui dire : Va, tu n'es plus mon fils. Cela eſt-il bien vrai, lui demanda alors le battu ? Le battant lui répeta alors la même choſe. Que vous me faites plaiſir, lui dit le battu, votre paternité étouffoit mon reſſentiment ; mais puiſque vous n'avez plus cette qualité, au lieu d'eſquiver les coups, je vais vous répondre ſur le même ton. Et comme il ſe mit en devoir de repouſſer la force par la force, il arrêta ſon pere au milieu de ſa carriere.

¶ Qui ne condamneroit ce fils, qui diſoit que ſon pere étoit éternel, &

qui demanda à un Libraire l'abregé de la vie des Peres ? Un Pauvre crut exciter ſa charité, en lui diſant : Ayez pitié d'un orphelin ? Tu t'y prens mal, lui dit-il, au lieu d'exciter ma compaſſion, tu me fais envier ton bonheur.

¶ Un pere avare ne pouvoit ſe réſoudre à marier ſa fille, à cauſe de la dot qu'il falloit donner. Il mourut enfin. On dit à cette fille que cette mort lui procureroit un mari : Au contraire, dit-elle, nos mariages ne ſont-ils pas écrits au Ciel ? mon pere qui y eſt monté, & qui avoit réſolu de ne me point marier, déchirera ſans doute le feuillet où mon mariage eſt écrit.

¶ Voici un couplet qui m'a paru aſſez joli ; il a été fait pour un amant complaiſant,

Je fais l'ami de votre époux,
Afin de l'être plus de vous,
Je lui feins un cœur tendre,
Hé bien ;
S'il ne ſçait pas m'entendre,
Vous m'entendez bien.

¶ Damon compoſa une hiſtoire qu'il dédia à un grand Seigneur étranger. Badinage de Damon.

afin de lui témoigner qu'il acceptoit le combat. Le Gascon qui se douta de son dessein, mit l'épée à la main, & la lui plongea dans le corps ; heureusement le coup ne fut pas mortel. Voilà comme je paie, lui dit-il, la trahison d'un homme comme vous.

¶ Barsabas demandoit dans un Village le Maréchal ; on lui en montra la boutique, il y entra : Mon ami, dit-il à l'Ouvrier, donne-moi des fers à cheval ; il rompit sans peine tous ceux qu'on lui présenta, disant qu'ils étoient d'un fer aigre & cassant. Le Maréchal en voulut forger d'autres : Barsabas prit alors l'enclume, & la cacha sous son manteau. L'Ouvrier voulant battre son fer, ne comprenoit point quel pouvoit être le sort de son enclume ; mais quel fut son étonnement lorsqu'il la revit, Barsabas l'ayant mise à sa place ! Il crut qu'il avoit affaire à un Diable, il abandonna sa boutique, & il n'y voulut rentrer qu'après que ce Diable eut disparu.

¶ Il avoit une sœur aussi forte que lui. Afin de perpétuer la race, on auroit marié ensemble le frere & la sœur, si on n'avoit pu obtenir une dispense.

penſe, Comme il quitta la maiſon paternelle de bonne heure, & que ſa ſœur vint au monde pluſieurs années après lui, il ne la connoiſſoit point. Il la rencontra dans une petite Ville de Flandre où elle étoit Cordiere; il lui marchanda les plus groſſes cordes qu'elle eût. Il les rompoit comme les plus petits filets, en diſant qu'elles ne valoient rien. Je vous en donnerai de bien meilleures, dit la Cordiere; mais me les payerez-vous bien? Tout ce que vous voudrez, ma chere, lui répondit-il, en lui montrant pluſieurs écus; elle les prit, & en rompit deux ou trois: Vos écus, lui dit-elle, ne valent pas mieux que mes cordes; donnez-moi de l'argent de meilleur aloi. Barſabas ſurpris de la force de cette fille, lui demanda alors ſon pays & ſa famille; & reconnut quelle étoit ſa ſœur.

¶ Monſeigneur le premier Dauphin ſouhaita de voir des preuves de la force de Barſabas. Il ſe jetta ſous ſon cheval, le ſouleva, & le porta ſur ſon dos plus de cinquante pas; & ſe baiſſant enſuite, il le mit à terre, ſans lui faire aucun mal.

Force prodigieuse de Maximin Empereur.

Maximin Empereur étoit si fort ; qu'il traînoit seul des chariots chargés. D'un seul coup de poing il faisoit sauter les dents d'un cheval ; quelques Historiens ont dit qu'il écrasoit des pierres entre ses doigts, & fendoit les arbres avec les mains. Il n'y avoit nul homme au monde qu'il craignît : il avoit huit pieds de hauteur : il mangeoit quarante livres de viande par jour.

Force prodigieuse du Roi Auguste.

¶ Le Roi Auguste a passé aussi pour un prodige de force. A la table de l'Empereur, je ne sçais pas lequel, je suis de bonne foi, il prit une assiette d'argent où il y avoit du vin ; en la serrant dans sa main, il en fit un gobelet, & il le comprima tellement, que le vin en réjaillit jusqu'au plancher.

Heureuse application de Virgile.

¶ Les applications des pensées des Auteurs profanes n'ont pas un prix médiocre, lorsqu'elles ont beaucoup de justesse. Un Prédicateur prêchant la Passion, étoit au milieu de son discours, lorsque la Reine Mere arriva : comme il fut obligé de recommencer, il s'écria : *Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.* Vous m'obligez, ô

Reine, de renouveller une douleur qu'on ne peut exprimer.

Segrais a traduit ainſi ce Vers.

Que ton commandement, incomparable Reine,
Renouvelle en mon cœur une cruelle peine !

Traits burleſques de divers Prédicateurs.

¶ Le Pere Honoré célébre Capucin, étoit de Cannes, petite Ville de Provence. Il s'eſt frayé une route que perſonne n'avoit tenue avant lui, & où l'on ne doit pas entrer. Il rendoit terribles les vérités de la Religion, en les faiſant paroître ſous une forme burleſque.

¶ Dans une prédication contre la vanité du monde, il prit une tête de mort entre les mains : Parle, diſoit-il, dans ſon langage Provençal; ne ſerois-tu point la tête d'un Magiſtrat ? Qui ne dit rien, conſent. Il lui mettoit alors un bonnet de Juge. Hé bien, pourſuivoit-il, n'as-tu point vendu la juſtice au poids de l'or ? N'as-tu point ronflé pluſieurs fois à l'Audience ? Ne t'es-tu pas entendu avec l'Avocat & le Procureur, pour violer la Juſtice, cette belle Vierge, malgré ſes cris ? Combien de Magiſtrats ne ſe ſont aſſis ſur les fleurs-de-lis, que pour met-

tre la vertu mal à son aise. Il jettoit alors sa tête dans une espéce d'emportement. Il prenoit une autre tête à qui il disoit : Ne serois-tu point la tête d'une de ces belles Dames, qui ne s'occupent que du soin de prendre des cœurs à la pipée ? Il lui mettoit alors une fontange qu'il tiroit d'une de ces sept poches, que les Capucins ont, dit-on, à leur soutane, lesquelles ont chacune un nom different. Il repétoit la même figure : Qui ne dit rien, consent ; & poursuivant son discours : Hé bien, disoit-il, tête éventée, où sont ces beaux yeux qui jouoient si bien de la prunelle ? cette belle bouche qui formoit des ris si gracieux, qui feront pleurer tant de gens dans l'enfer ? Où sont ces dents, qui ne mordoient tant de cœurs que pour les mortifier, afin de les pouvoir faire mieux manger au Diable ? ces oreilles mignones, ausquelles tant de godelureaux ont chucheté si souvent pour pouvoir entrer dans le cœur par cette porte ? Où est ce fard, cette pommade & tant d'autres ingrédiens, dont tu t'enluminois le visage ? Que sont devenus ces roses & ces lis naturels ou artificiels que tu laissois cueillir :

par des baiſers impudiques? Il pouſſoit ſon enthouſiaſme encore plus loin, & parcouroit toutes les conditions. Il mettoit à ſa tête de mort, ou un chapeau, ou un bonnet, ou une cornette, ou un capuchon, ſuivant le rolle qu'il jouoit; il ſe muniſſoit de tout l'attirail quand il devoit prêcher ce Sermon.

Enfin ce bon Religieux avec ſes Sermons farcis de quolibets & de turlupinades, ébranloit vivement les ſens. Il s'inſinuoit dans les eſprits malgré le ſon de ſa voix aigre & glapiſſante, en répétant pluſieurs fois dans un même Sermon: Votre ame perdue, tout eſt perdu, chers Auditeurs; tout cédoit à ſon zéle impétueux. Ce fut le témoignage que le Pere Bourdaloue en rendit au Roi, qui lui demanda ſon ſentiment ſur ce Capucin extraordinaire: Sire, lui dit-il, il écorche les oreilles, mais il déchire les cœurs.

Il a fait des Miſſions preſque dans toute la France, il les a ſignalées par de grandes converſions, des reſtitutions abondantes: il plantoit par tout de grandes Croix, & il a laiſſé des

vestiges de son zéle qui ne s'effaceront jamais.

¶ Pellisson dans son Histoire de l'Académie Françoise, nous dit, que sous le regne passé le burlesque étoit si fort à la mode, qu'un Docteur de Sorbonne osa mettre la Passion de Jesus-Christ en Vers burlesques. Qui ne seroit indigné contre ce Prédicateur extravagant, qui s'avisa de dire que Notre-Seigneur dans le Jardin des Olives, avant que de boire le Calice de sa Passion, le porta à la santé du genre humain ?

Idées générales des jeux.

¶ Un Officier que la fortune du jeu s'étoit acharnée à persécuter, perdit une grosse somme. Transporté de fureur, il cherchoit quelqu'un qui voulût se couper la gorge avec lui ; personne ne se présenta ; il se jetta dans un fauteuil, où il s'endormit. Un autre joueur qui survint ayant essuyé les mêmes revers, entra dans des transports de rage aussi violens, & fit un pareil défi à l'assemblée. On lui dit, en lui montrant le premier joueur : Voilà un Officier qui a dans la tête le même dessein que vous, vous pourrez vous battre avec lui, si bon vous sem-

ble. Il alla éveiller ſon athlete, & lui fit la propoſition. L'Officier dont la fureur étoit calmée, lui dit : Monſieur, croyez-moi, dormez comme moi dans un fauteuil une petite heure ſeulement, & je vous répons que vous perdrez l'envie de vous battre.

Quand on ne ſçait pas le Trictrac rien n'eſt ſi ennuyeux que d'y voir jouer. Un homme qui en ignoroit juſqu'aux termes, paſſa une nuit à côté de deux autres qui jouoient avec beaucoup d'attention. Vers le matin, il ſurvint un coup ſingulier qui cauſa une diſpute entre les joueurs : d'un commun accord ils s'en rapporterent au tiers qui les regardoit jouer ; mais ils furent bien ſurpris, quand il leur dit qu'il ne ſçavoit pas le jeu : Hé, pourquoi donc êtes vous reſté-là ſi conſtamment, lui demanderent-ils ? C'eſt, leur répondit-il, que je vous ai entendu dire à tout moment * *Je m'en vais,* je vous attendois pour m'en aller avec vous.

¶ Une Dame diſoit : Que le Diable voulant faire perdre la patience à Job, étoit un ſot, de ne s'être pas aviſé de le faire jouer au Trictrac.

* Terme de Trictrac.

¶ Un homme ſage ne ſe livre point à la paſſion du jeu, parce que le plaiſir que cauſe le gain, n'égale jamais le chagrin qu'engendre la perte. Le plaiſir eſt toujours empoiſonné par quelque réflexion. Le joueur que Renard a pris dans la nature, qu'il a copié, dit-on, d'après lui-même, murmure encore après avoir fait un gain conſidérable; il s'écrie :

Sans le cruel revers de deux coups inouis,
J'aurois encore gagné plus de mille louis.

¶ Si Moliere vivoit, il ne déſavoueroit point la Comédie du Joueur, & je crois qu'il pardonneroit facilement à celui qui mettroit le Grondeur ſur ſon compte.

¶ Deux habiles Joueurs jouerent cent écus à deux dez, au premier coup, étant convenus que celui qui auroit moins de point gagneroit. Le premier ayant fait deux as, vouloit ſe jetter ſur l'argent. Mais le ſecond l'arrêta, & ayant jetté les deux dez, de ſorte que l'un étant monté ſur l'autre, on ne découvroit qu'un ſeul as, on jugea qu'il avoit gagné.

¶ Un joueur de profeſſion, & un voleur ne s'enrichiſſent gueres : tout

deux dominés par leur passion, n'ont pas la force de se borner à un gain considérable. A la fin le premier se ruine, & le gibet dérange le projets de fortune du second. Comparer un joueur de profession à un voleur, quelle comparaison étrange! Mais ne dit-on pas, qu'un joueur qui dans une occasion délicate résiste à la tentation de tromper est un Phénix? Madame Deshoullieres parlant du jeu, ne dit-elle pas?

On commence par être duppe,
On finit par être fripon.

¶ Madame de Lambert dit fort sensément, que le jeu est un renversement de toutes les bienséances; que le Prince y oublie sa dignité, & la femme sa pudeur; qu'on se donne le mot à de certaines heures pour se ruiner & pour se haïr.

¶ Le sieur Richard, frere du sieur de la Baroliere, Doyen du Grand-Conseil, avoit acquis de la réputation par sa bravoure. Il se défendit de servir de second dans un duel: Je me battrois fort mal, dit-il à celui qui lui en fit la proposition, je me sens beaucoup d'argent, je gagnai hier huit cens

louis ; mais allez trouver celui à qui je les ai gagnés, il se battra comme un Diable, car il n'a pas le sol.

¶ Le Duc de Roquelaure jouant contre D*** & perdant son argent, disoit entre ses dents : Je suis bien sot de jouer contre un fripon. D***, qui étoit associé avec le Marquis de .... lui dit : Au moins, Monsieur, vous êtes de moitié de tout.

¶ Un homme d'une taille beaucoup au-dessus de la médiocre, avoit un nez d'une grandeur prodigieuse ; on disoit que c'étoit un petit homme attaché à un grand nez. Il regardoit jouer au Lansquenet, il se baissoit & avançoit sa tête sur la table du jeu. Un Camus lui cria : Monsieur, rangez votre nez qui m'empêche de voir le jeu. Le Nazon lui répondit : Je vois bien que vous m'en voulez, il faut sans doute, que vous vous soyez imaginé que mon nez a été fait aux dépens du vôtre.

¶ Sans rendre difforme un visage laid qui n'est point défiguré, on n'y sçauroit rien changer. Un Camus doit l'être par rapport à certaines élévations, certains enfoncemens qu'il a dans le visage ; autrement il ne seroit

plus de symmétrie avec les autres parties de son visage. Ainsi selon certaines regles très-parfaites en elles-mêmes, un Camus doit être Camus ; selon ces regles, son nez seroit un monstre s'il étoit aquilin. Nous ne devons donc pas nous moquer de personne à cause de ces défauts apparens : ce que nous croyons un défaut appartient à un ordre de beauté qui a ses régles.

¶ Le Marquis de .... a le nez si plat, qu'on le prendroit plutôt pour une troisiéme joue, que pour un nez. Monsieur le Comte de .... a un nez extrêmement long ; on diroit que ce sont deux nez que l'on a joints ensemble. Un homme d'esprit dit, qu'à la résurrection générale tous les corps seroient refondus & seroient parfaits, & qu'alors le Marquis de .... auroit un nez, & le Comte de .... n'en auroit qu'un.

¶ *Sachot* plaidoit pour un Boulanger à qui un de ses voisins avoit arraché le nez en partie, dans une querelle. L'Avocat de la partie adverse étoit tellement camus, qu'à peine lui voyoit-on un petit bout de nez : il s'avisa dans sa défense de traiter cet accident de bagatelle. Sachot lui ré-

pliquant, lui dit : Hé quoi ! Maître L.... comptez-vous un nez pour rien ?

¶ Un boſſu par-devant entra dans la Ville de Sienne : un Bourgeois voulant le railler, lui demanda pourquoi il portoit ſon paquet par-devant ? On en uſe ainſi, dit le boſſu, en pays de filoux.

Caractere de le Noble.

¶ Il eſt ſurprenant que le *Noble* qui avoit un eſprit vaſte & cultivé, une imagination vive & féconde, écrivît ſi mal. Ses Ouvrages ſont enrichis de traits d'hiſtoire & d'érudition, & farcis de proverbes & de quolibets.* Tantôt il prend un bel eſſor, tantôt il rempe honteuſement. Ce caractere ſe fait encore mieux ſentir dans ſa poëſie. On y voit des Vers travaillés de génie qui orneroient un Poëme Epique, ils ſont mêlés avec d'autres Vers négligés, propres à être placés dans les Ouvrages du Chantre du Pont-neuf. Après avoir pincé mélodieuſement le lut ; il joue triſtement de la vielle, il écorche un moment après les oreilles qu'il vient d'enchanter. On peut regarder ſes dialogues

* Le Noble étoit de Troyes en Champagne, pays des proverbes & des quolibets.

comme des festins de Cour & des noces de Villages ; les honnêtes gens & la canaille y peuvent être admis ; chacun y trouvera des mets de son goût. On a porté un pareil jugement sur Rabelais. *

¶ Nos ennemis, ne leur en déplaise, ont tort de nous reprocher que nous sommes fanfarons, c'est un titre que nous ne leur avons jamais disputé. Non-seulement ils chantent des *Te Deum*, & font des feux de joie sur des batailles équivoques, mais aussi sur des victoires certaines & constantes que nous avons remportées sur eux ; témoins les *Te Deum* qu'ils ont fait chanter sur les batailles de Fleurus, de Neervinde & de Villaviciosa. Cette politique a donné lieu à un Poëte de dire :

Les réjouissances des ennemis sont équivoques.

Quoi donc voulez-vous faire croire,
Qu'être vaincu par les mains des François,
Est un honneur qui vaut une victoire ?

L'Abbé Poncet depuis Evêque d'Angers.

¶ Le Suisse Politique ** animé d'un esprit François très-délicat, dit là-dessus agréablement : A la bonne

* La Bruyere.
** Lettre d'un Suisse à un François.

heure, qu'on décide par des *Te Deum*, lequel des deux partis a eu l'avantage; on jugera toujours que nous sommes victorieux, parce que notre musique est meilleure. On a eu raison de dire que leurs feux étoient des feux d'artifice, & les nôtres de véritables feux de joie.

Officier qui oblige Louis XIV. à lui rendre justice.

¶ Un ancien Officier, dont le mérite distingué échapa à Louis XIV. dans une promotion d'Officiers Généraux, alla saluer ce Prince, & lui dit: Sire, j'avois bien compté de mourir au service de Votre Majesté; mais je ne croyois pas y mourir de douleur. Le Roi toujours équitable eut bientôt trouvé le secret de le satisfaire.

L'Excellent coûte beaucoup.

¶ Il y a de certains esprits qui ont une grande facilité d'écrire & de parler. Mais qu'est-ce que cette facilité? Une abondance stérile; elle ne produit que des choses médiocres. Ils peuvent surprendre l'admiration du vulgaire: c'est-là où ils doivent borner leur ambition. Car on a observé que quand ils apportent une plus grande application, ils ne réussissent gueres mieux que dans leur in-promptu. Soyons persuadés que les beaux Ouvrages coûtent beaucoup, même

aux esprits du premier ordre. Despréaux se vantoit d'avoir appris à Racine à produire difficilement d'excellentes piéces.

¶ On a fait sous le dernier Regne, de belles défenses de Places. Matthieu de Castelas se signala dans Haguenau, quoique les ennemis en eussent emporté tous les dehors, & que sa garnison fût fort affoiblie ; il répondoit à ceux qui représentoient qu'il devoit faire sa Capitulation : Et moi, je ne veux pas me rendre. Il écrivit au Roi : *Sire, tant que Matthieu de Castelas sera Matthieu de Castelas, Haguenau sera au Roi.* Son opiniâtreté fut le salut de cette Place, dont les ennemis leverent le Siége, parce que notre armée étant assemblée s'approcha pour secourir cette Ville. Fermeté de M. de Castelas.

¶ Le Roi étant déterminé à souffrir une opération douloureuse, apprit que ce Commandant avoit été atteint d'une maladie pareille à la sienne, & qu'il avoit eu recours à ce même remède. On lui manda de venir éclaircir le Roi là-dessus. Matthieu de Castelas ne pouvant point se rendre à la Cour, parce qu'il étoit malade dans son lit, envoya au Roi son valet Antoine, Artifice du valet de Matthieu de Castelas.

domestique recommandable par l'ancienneté de ses services. C'étoit un de ces valets qui secouant peu à peu le joug, deviennent compagnons, maîtres, & enfin tyrans de leurs Maîtres. Antoine ayant paru devant le Roi, donna à Sa Majesté toutes les lumieres qu'elle souhaitoit. Et lorsque dans son récit animé de son accent Gascon, il eut dit à ce Prince que l'appareil de l'opération fit frémir Matthieu de Castelas, il eut l'adresse d'insinuer que pour l'encourager il lui rappella toutes ses glorieuses actions, où il n'avoit point été ébranlé par la crainte du danger. Le devoir d'Historien engagea alors naturellement le Valet à faire un récit succint des actions éclatantes de son Maître. Le Roi admira l'esprit du Valet, il soupçonna Matthieu de Castelas de cet artifice. Le fruit du récit fut l'augmentation des pensions de ce Commandant.

Cheval qui rapporte comme un Barbet.

¶ Un Officier de Cavalerie avoit un cheval d'Espagne fier & docile tout ensemble : il lui avoit appris à lui rapporter tout ce qu'il lui jettoit. Monsieur de Louvois voulut être témoin de son expérience. L'Officier fit un paquet rond qu'il envelopa d'un

papier ; il le présenta au Ministre, afin qu'il le jettât au cheval le plus loin qu'il pourroit ; ce que Monsieur de Louvois ayant fait, l'animal docile lui apporta le paquet. Le Ministre dépliant le papier y lut ces Vers :

Ainsi qu'un Barbet je rapporte,
Vous louez ma docilité,
Lorsque le Maître que je porte,
Par sa valeur sollicité,
Dans une bataille s'expose,
A cent dangers des plus affreux :
Ah ! si vous nous voyez tous deux,
Que vous verriez bien autre chose !

Il eut une pension.

¶ On fit présent à Trajan d'un cheval rare, par sa forme & par sa couleur ; & si bien dressé, qu'en arrivant devant cet Empereur, il mit de bonne grace les genoux en terre, & inclina profondément sa tête comme pour le saluer. Cheval respectueux.

¶ Un Perroquet procura une pension considérable à un Gentilhomme. La Reine-Mere aimoit fort les oiseaux de cette espéce. Le Gentilhomme qui avoit appris quelques mots à son Perroquet, en le présentant à la Reine, voulut lui persuader que cet oiseau parloit à propos, & qu'il avoit un génie particulier. La Reine le plaça Perroquet qui parle à propos.

dans une grande sale toute remplie de Perroquets : celui-ci tournant la tête de tous côtés, s'écrioit de tems en tems : Que de Perroquets ! têtebleu que de Perroquets ! vertubleu que de Perroquets ! S. M. crut, ou feignit de croire que cet oiseau avoit été déterminé à parler de la sorte à la vue de ce chapitre d'oiseaux de son espéce. Elle le garda, & dédommagea son maître en Reine.

Bon mot de Vaugelas.

¶ Le Cardinal de Richelieu ayant augmenté la pension de Vaugelas, lui dit fort agréablement : Vous n'oublierez pas, Monsieur, dans le Dictionnaire où vous travaillez le mot de *pension*. Non, Monseigneur, lui répondit Vaugelas ; mais j'oublierai encore moins le mot de *reconnoissance*.

Bon mot de Despréaux.

¶ Le mot de *gros* a été tellement à la mode qu'on le plaçoit partout, & qu'on le confondoit avec le mot de *grand*. Le Roi dit dans ce tems-là à Despréaux : Je souhaite que l'Académie Françoise qui est établie pour déterminer le véritable sens des termes de la Langue, distingue précisément la signification de ces mots de *gros* & de *grand*, afin que l'usage ne les confonde pas pour toujours. Votre Ma-

jesté n'a rien à craindre, lui répondit ce Poëte, la postérité distinguera toujours bien Louis le Grand, de Louis le Gros.

¶ Un Payſan qui plaidoit alla voir ſon Avocat, qui lui dit : Mon ami, tu perdras ton procès, la Loi décide formellement contre toi. Il lui montra en même tems avec le doigt dans ſon Corps de Droit, la Loi en queſtion. Le Payſan lui dit alors : Monſieur, ne laiſſez pas de plaider, que ſçait-on ? Les Juges ſe tromperont peut-être. Dans ce tems-là une affaire appella l'Avocat hors de ſon cabinet ; il y laiſſa le Payſan, qui profita de cette abſence pour déchirer le feuillet où il avoit remarqué qu'on lui avoit déſigné la Loi dont il s'agiſſoit. Il mit ce feuillet dans ſa poche, & s'échapa ſecrettement, comme un homme qui auroit fait un mauvais coup. L'Avocat plaida avec beaucoup de vivacité, il éblouit les Juges, il gagna ſa cauſe. Le Payſan au ſortir de l'Audience, l'aborda : Mon ami, lui dit l'Avocat, tu as gagné ton procès contre mon ſentiment. Oh ! Monſieur, lui dit le Payſan, je ne pouvois pas perdre, parce que j'avois bien caché la Loi

Naïveté d'un Payſan.

qui me condamnoit. Tenez, la voilà, continua-t-il, en lui montrant le feuillet qu'il tira de sa poche.

Angloise Gascone.

¶ Une Dame Angloise dans une compagnie, faisoit ces exagérations que l'air de la Garonne inspire. On lui demanda froidement s'il n'y avoit pas une Gascogne en Angleterre.

Enrollemens subtils.

¶ Une grande peine d'un Officier d'Infanterie, est de faire une recrue. Un Officier Gascon qui étoit dans cet embarras, disoit qu'il ne voudroit être Roi qu'un quart-d'heure, pour pouvoir faire pendant ce tems-là le Roi Officier d'Infanterie, afin que ce Prince pût comprendre la peine qu'on a de faire une recrue.

¶ Les Officiers qui ont le génie souple ont besoin de tout leur talent pour faire des enrollemens. Un Officier dans un Village feignit d'être amoureux d'une très-jolie Paysanne. Assiduités, cadeaux, présens, il mit tout en usage pour lui persuader sa passion; il trouva le chemin du cœur de la Belle. Il rassura le pere & la mere qui étoient fort ombrageux, en leur demandant leur fille en mariage. Le jour fut pris pour la cérémonie, on dressa le contrat, un des amis de

l'Officier joua le rolle de Notaire. On invita un grand nombre de Payſans pour ſigner le contrat qui devoit être ſuivi d'un repas magnifique. Ce n'étoit pas le feſtin de l'Evangile, où il n'y avoit que des borgnes & des boiteux. Dans celui-ci on n'avoit choiſi que des Payſans qui payoient de taille & de mine. Le faux Notaire après avoir lu gravement le contrat le préſenta à ſigner : ceux qui ne ſçavoient pas écrire firent une croix. Tout le monde enſuite but largement ; trois grandes tables contenoient à peine les conviés. Ce jour où tant de gens nagerent dans la joie, fut ſuivi d'un jour bien triſte. Car le lendemain le Sergent de la Compagnie alla fort incivilement éveiller ces Meſſieurs, & leur apprit que penſant ſigner un contrat ils avoient ſigné leur enrollement. Des perſonnes de conſidération s'intéreſſerent dans cette affaire. Voici le tempérament que prit l'Officier. Il étoit néceſſaire qu'il remît preſque ſa Compagnie ſur pied, & il avoit beſoin d'une quarantaine d'hommes ; il ſe contenta de ce nombre. Il choiſit ceux dont la preſtance convenoit à leur nouvel état. A l'égard de la Belle,

TAYLOR INST. OXFORD

il n'y eut que de faux frais de tendreſſe, & ſon honneur ne fut pas ſeulement effleuré, graces à la conſcience délicate du Capitaine.

¶ Lerida trouva le ſecret d'enroller ſix hommes avec une piéce de trente ſols. Le premier ſe préſenta, gagné par l'appât de la promeſſe de ſix louis. Hé oui, lui dit Lerida, c'eſt pour vous de l'or en barre, voilà toujours une piéce de trente ſols d'arrhes. Le Soldat crédule s'engagea. Un ſecond donna tête baiſſée dans le même piége : Lerida lui tint le même langage, il demanda à emprunter la piéce de trente ſols qu'il avoit donnée au premier, il la remit pour arrhes au ſecond. Quatre autres vinrent à la file ; la piéce circula de main en main juſqu'au ſixiéme, qui crut que ſon honneur l'obligeoit de régaler de cet argent ſes camarades au cabaret.

¶ Lerida paſſant dans une place d'une grande Ville, jetta d'abord les yeux ſur douze grands hommes, qui étoient plantés-là, les bras croiſés, attendant qu'on leur donnât de l'ouvrage : Voilà, dit-il en lui-même, dequoi faire une belle tête de Compagnie ! ruſons pour avoir cette proie.

Il endoſſa un habit Bourgeois ; & après avoir appris à un de ſes amis à jouer le perſonnage d'un Notaire, il aborda la troupe : Mes enfans, leur dit-il, je dois faire un grand voyage, j'ai fait mon Teſtament, un Notaire vient de le recevoir ; j'aurois beſoin de ſept bons témoins, pourriez-vous me ſervir à cet uſage ? Je vous payerai comme des témoins d'importance ; ils firent tous offre de ſervice. L'Officier traveſti ajoûta : Un autre que moi en excluroit quatre ou cinq de votre troupe : mais la prévoyance eſt une belle choſe ; il y en a peut-être parmi vous qui ne ſeroient pas habiles à porter un témoignage ; ainſi je vous retiens tous, afin que les uns ſuppléant au défaut des autres, mon Teſtament ne ſoit pas nul. Il mena enſuite dans ſa chambre les douze hommes qu'il avoit choiſis. Le Notaire ſuppoſé, après avoir lu un faux Teſtament, invita les témoins à ſigner, ce que la plupart exécuterent. Ceux qui ne ſçavoient pas ſigner en furent duement enquis. Le Notaire de la Comédie leur recommanda bien le ſecret. Et le lendemain nos témoins furent obligés d'aller en Flandre, où ils devoient

témoigner au bruit de leurs mousquets leur zéle pour le service du Roi.

¶ Lerida engage des Soldats moitié gré & moitié force. Un homme assez aguerri étant tombé dans ses filets, se débattit vainement. Je ne veux point, lui dit Lerida, enroller personne par force : je vous déclare pourtant que dès que vous m'avez parlé, vous êtes à moi : signez donc de bonne grace votre engagement. J'aime mieux vous devoir vous-même à votre complaisance, qu'à la violence dont je pourrois user contre vous. Le pauvre Soldat se retrancha alors sur les conditions de son engagement. Vous prenez, lui dit cet Officier, un mauvais parti avec moi : Fi, fi ! je n'aime point ces ames venales & intéressées. Livrez-vous à ma discrétion, je vous conseille contre moi-même, je n'y trouverai pas mon compte, parce que je vous donnerai plus que vous ne me demanderiez : les belles manieres dans mes Soldats me charment & m'enlevent. Le Soldat séduit consentit à tout.

¶ Un Capitaine d'Infanterie fit dans une petite Ville de Province une recrue à peu de frais. Il supposa une Princesse étrangere, il lui donna un bel

bel appartement bien meublé, & publia qu'elle vouloit se faire une maison composée de plusieurs Officiers. Bien des personnes parurent à la scene pour avoir des emplois à la fausse Princesse après avoir fait quelques questions, les renvoya à son Intendant qui demeuroit en un autre appartement; ils y allerent de la meilleure foi du monde. Ce soi-disant étoit le Sergent de la Compagnie, un grivois & demi qui les renferma sous la clef, & les envoya au Quand ils furent mis en Compagnie, ils reçurent les ordres des emplois qu'ils avoient demandés. L'un s'appelloit Monsieur de l'Hôtel d'Hotel, l'autre Monsieur celui-là Monsieur le Secretaire, ci, Monsieur le Sommelier, ainsi des autres.

¶ Une belle Dame avoit un mari d'une beauté égale à la sienne; mais ils étoient tous deux sujets à la Poëte touché de leur Vers:

Parve puer, quod habes formose matris, & ardens,
Sic tu cacus Amor, sic eris ipse Deus.

Aimable enfant, croi-moi, fais préſent à ta mere
De cet œil qui te reſte, & te privant du jour,
Tu nous retraceras l'aveugle Dieu d'amour;
Elle ſera Vénus Déeſſe de Cithere.

Bon mot d'un Payſan qui réuſſit.

¶ Un Intendant de Province rejetta avec mépris un Placet que lui préſenta un Payſan. Celui-ci ne ſe rebuta point, il parut une ſeconde fois devant l'Intendant, ſon Placet à la main. Ce Magiſtrat lui dit des injures qui ne firent aucune impreſſion ſur le Payſan, qui revint à la charge une troiſiéme fois. L'Intendant perdant patience, lui donna des coups de canne: Ma foi, Monſeigneur, lui dit le pauvre battu, ſi vous appointez ainſi toutes les Requêtes qu'on vous préſente, vous n'avez pas beſoin de Secretaire. Cette plaiſanterie dérida le front du Magiſtrat; le Payſan profitant de cet intervalle de belle humeur, obtint ce qu'il demandoit.

Equivoque.

¶ Une femme fondoit en larmes pendant que ſon mari étoit à l'agonie. On voulut lui dérober ce triſte ſpectacle; & pour l'en arracher, un ami officieux la prenant par le milieu du corps, la voulut porter dans une cham-

bre voisine : Laissez-moi ici, lui dit-elle, on est toujours bien aise de voir mourir un mari.

¶ Une femme vive prenoit plaisir à insulter la patience de son époux, qui étoit un Artisan fort riche. Un jour qu'il fut poussé à bout, il la battit vigoureusement, & lui cassa le bras. Je n'entreprendrai point d'exprimer la colere de la femme & le torrent d'injures où elle se répandit. On eut recours à un habile Renoueur qui réussit bien dans cette cure. La femme pour faire perdre à son mari l'envie de la maltraiter si cruellement, inspira au Renoueur de demander quinze louis pour son payement. Le mari ne s'étonna point de cette demande : Tenez, dit-il à l'Opérateur, en lui présentant sa bourse, les voilà ; en voici encore quinze autres d'avance, pour l'opération que vous ferez en lui raccommodant le bras que je lui casserai dans la premiere querelle que nous aurons ensemble. Cette résolution de l'Artisan effraya tellement sa femme, qu'elle devint très-raisonnable. Un mari trouva le secret de rendre raisonnable une femme emportée.

¶ Iphis avoit un génie délicat & un cœur grossier ; quoiqu'il fût élevé par sa naissance, il s'étoit abaissé par ses Plusieurs traits d'Iphis. Son caractere.

manieres. Dès qu'il fut sorti de l'enfance, Louis XIV. qui apprit qu'Iphis n'étoit pas riche, lui donna une pension : Iphis, lui dit-il, cette pension croîtra à mesure que croîtra votre sagesse. Ah ! répondit Iphis, j'espere de ruiner bientôt Votre Majesté. Il fut bien éloigné de tenir sa parole. On lui reprochoit de n'avoir pas tenu dans une affaire essentielle ce qu'il avoit promis. Je ne suis point coupable, répondit-il, je n'ai pas voulu donner ma parole ; mais je n'ai voulu donner que des paroles.

¶ Il entra dans une maison de jeu dans le tems que la vieille Araminte, qui remue continuellement la tête par foiblesse, tailloit à la Bassette : Va, dit-il, trois louis sur un as. La carte vint en perte, Iphis retira ses trois louis ; Araminte les demanda ; grand éclaircissement là-dessus. Iphis soutint que la vieille Dame n'avoit pas voulu tenir les trois louis ; il se fonda sur ce qu'elle avoit remué la tête, & il interprétoit ce mouvement comme un signe de refus. Une Femme de Chambre s'efforça de lui faire comprendre que c'étoit un tic, dont la vieillesse avoit fait présent à Araminte. Mais

Iphis ne se paya point de cette raison. Je viens, dit-il, dans cette maison pour la premiere fois; je ne suis pas obligé de connoître les infirmités d'Araminte. Je me suis reposé, poursuivit-il, sur la bonne foi de ce signe de tête. Araminte le seconda alors, elle querella la Femme de Chambre, la traita d'impertinente, en soutenant qu'elle n'avoit point de tic: Oui, dit-elle, en faisant toujours la pagode, je ne remue pas la tête ordinairement; & si je l'ai remuée tantôt; c'est parce que je n'ai pas voulu tenir à Iphis, je m'en souviens à présent. C'est ainsi qu'elle sacrifia son intérêt à une fausse & ridicule vanité.

¶ Il disoit dans une compagnie: Je viens de demander au Comte de Clincan de l'argent à emprunter, il m'a remis sa bourse entre les mains. Charmé de cette générosité, de trente pistoles que contenoit sa bourse, je n'en ai pris que quinze. Après cela ne serai-je pas toujours la dupe de la bonté de mon cœur?

¶ Il se *faufiloit* sans cesse avec des Comédiens de Campagne. Il rencontra à Lyon dans la rue, Philemon Acteur comique, qui revenoit avec

sa Troupe d'un voyage de long cours. Il sauta au cou du Comédien, & il faillit à l'étouffer par ses embrassades. Il honora des mêmes convulsions de civilité chaque personne de la Troupe, dans laquelle on comptoit cinq hommes & quatre femmes. Il les voulut régaler chez un célébre Traiteur, il les y mena sur le champ, ils ne firent aucune résistance. Un Comédien & une Comédienne qui refusent de tenir leur coin dans un repas, sont deshonorés sans ressource. Iphis ordonna une grande profusion de plats distribués dans plusieurs services. Son nom distingué imposa au Traiteur, qui n'oublia rien pour faire à la Troupe comique une chere délicate ; & la Troupe n'oublia rien pour faire honneur au repas : chacun se signala à l'envi. On en étoit au fruit, lorsqu'Iphis tâta le pouls à Philémon, & lui demanda tous bas, si sa bourse étoit un corps sans ame. Hélas oui ! répondit tristement Philémon : cette question fut faite de bouche en bouche à toute la Troupe. On sçut bientôt que de toutes les bourses de l'assemblée, celle qui se portoit mieux étoit à l'agonie : Hé bien, dit alors Iphis, c'est

à moi de prendre mon parti ; c'eſt mon bon cœur qui m'a engagé ici, c'eſt à lui à me défrayer. Le repas fini, ils deſcendirent tous dans la cuiſine. Iphis fit défiler les conviés les uns après les autres. Il reçut enſuite avec un air aiſé la femme du Traiteur, qui l'aborda armée d'une carte griſonnée à la hâte, & pleine d'erreurs de calcul à ſon avantage. Je me ſuis, dit-il, engagé légérement dans une grande dépenſe ; je vois à préſent toute l'étendue de ma faute ; mais, pourſuivit-il, en la regardant d'un air tendre, & lui préſentant ſon épée :

Frappez mon cœur, il eſt le ſeul coupable.

Cette femme qui ne s'étoit jamais vue payée d'une telle monnoie, & qui étoit retenue par le reſpect qu'elle avoit pour Iphis, fut interdite, la carte lui tomba des mains ; à la faveur de cette ſurpriſe il fit une prompte & heureuſe retraite.

¶ Il fit jouer une Comédie de ſa façon, mais tout le fruit qu'il recueillit de ſon travail, fut d'ajouter à ſes titres celui de mauvais Auteur. Il n'y eut que deux traits qui furent goûtés dans ſon Ouvrage. L'un étoit contre

une fausse prude, qui étant sur le retour de l'âge, faisoit la fonction de surveillante à l'égard de sa fille. On dit là-dessus dans la Comédie, que le plus habile gardien de l'honneur d'une fille, est une mere qui n'a point d'honneur. Le second trait, il le lança sur un certain Vendeur de Caffé qui figuroit parmi les gros Joueurs, & qui faisoit de grandes pertes. Il faut bien, Monsieur Branchet, lui dit-on dans cette Piéce, bruler des fèves pour attraper un paroli perdu.

¶ Iphis tomba enfin dans le dernier décri auprès des honnêtes gens de la Ville de Lyon qu'il avoit choisie pour son séjour. Il se détermina à la quitter, n'ayant pour tout équipage qu'une petite malle toute trouée pleine de ses Ouvrages, qui s'échapant voyoient le jour de tous côtés. Il renvoya des Crocheteurs qui se présenterent pour porter la malle; il obligea le Poëte *Mai*, dont les Vers sont rares par le ridicule, de la charger sur ses épaules, & de la porter jusqu'au port où elle devoit être embarquée. Vous ne pouvez vous en défendre, lui dit-il, vous êtes le Crocheteur né des Muses.

¶ Décrié dans une grande Ville, il alla travailler à se décrier dans une autre. Il y arriva à peine, qu'il perdit tout de suite plus de vingt cartes qu'il faisoit aller au Lansquenet. Il jouoit gros jeu; il s'écria : Voilà des coups extraordinaires qui ne se peuvent payer. Une femme d'une condition très-médiocre, touchée de sa perte, le plaignit alors. Epargne-toi, lui dit-il, ma chere petite, le soin d'être si pitoyable, ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, je ne perds pas, ce sont ceux à qui je dois qui perdent.

¶ Il mourut usé de débauches & noyé de dettes : sa mort fut assortie à la vie qu'il avoit menée.

¶ On oublie, ou on élude les vœux qu'on a faits dans un grand danger; lorsqu'on en est à l'abri : telle est la foiblesse de l'homme.

Vœu dans le danger qui fut interprété favorablement.

Un Payſan apperçut dans une petite riviere une œuf qui flottoit sur l'eau; il crut pouvoir le prendre avec la main; mais il s'étendit tant, que le poids de son corps l'entraîna dans l'eau, & l'œuf lui échapa. La riviere étoit profonde, il ne sçavoit point nager; il disputa, comme il put, sa vie contre les flots. Dans ce danger, il

s'imagina que Dieu vouloit punir sa gourmandise. Pour fléchir la colere du Ciel, il fit vœu de ne manger jamais d'œuf. Une branche touffue d'un arbre se présenta à lui, il s'y accrocha & il gagna le port. Il fit alors réflexion sur la conséquence de son vœu, qui pouvoit l'obliger à mourir de faim les jours maigres. Oh! dit-il en lui-même, je m'explique, je fais vœu de ne point manger d'œuf, à moins qu'il ne soit cuit.

Bon mot de Louis XII.

¶ Louis XII. avoit accoutumé de dire, que la plupart des Juges qui avoient acheté la Justice en gros par le prix de leurs Charges qu'ils avoient payées, la vendoient en détail aux Cliens. Mais si la contagion ne gagne pas les Officiers de la haute-Robe, on accuse ceux de la basse-Robe de ne s'en pas défendre; je veux dire les Procureurs. La principale étude de quelques-uns de ces Messieurs est de faire beaucoup de rolles d'écritures; de mettre à chaque page de grandes marges, fort peu de lignes, & dans chaque lignes deux mots & une virgule tout au plus. Ils choisissent des Clercs qui allongent la panse de chaque lettre, & qui en étendent les

jambages & multiplient les traits. Un Procureur de ce caractere n'avoit mis dans une ligne que ces mots, *il y a*. Les Juges indignés trouverent encore de la place pour mettre dans la même lignes, *six écus d'amende contre le Procureur*, & il fut contraint de subir ce jugement équitable.

¶ Un Procureur qui passe toute sa vie dans son Etude, ne peut parler que procès ; toutes ses idées en ont la teinture ; toutes ses expressions sont marquées au coin de la chicane. Un homme de cette profession étoit dans sa chaise roulante ; le Valet qui la conduisoit étoit dans un chemin bordé d'un précipice dont il approchoit de trop près. Le Procureur lui cria tout en colere : Veux-tu donc me laisser de la marge ? Son Valet lui répondit : Monsieur, je ne fais point de marge, parce que c'est une copie que je fais. Dans un repas il donna un os à ronger à un chien : Mets cela au net, lui dit-il. En parlant de la guerre, il disoit que le Prince Eugene ayant voulu faire valoir l'hypothéque de l'Archiduc sur Landrecy, Monsieur le Maréchal de Villars, Procureur du Roi, lui avoit opposé les fins de non

Nos termes décelent notre profession.

recevoir, qui l'avoient fait débouter de sa demande avec dépens; & que le Roi avoit eu pour ses dommages & intérêts toutes les munitions de bouche & de guerre qui étoient dans Denain & dans Marchienne. Il regaloit ses amis, il appella le bouilli qu'on servit d'abord, *la production principale*; le rôt, *la production nouvelle*; le dessert, *le résidu*. Un homme fit devant lui un faux pas dans la rue, il lui tendit la main, & l'empêchant de tomber, il lui dit, *Tenu pour bien relevé*.

Belle louange de M. de Turenne dans la bouche d'un Soldat.

¶ Un Soldat de l'Armée de Monsieur de Turenne, se faisoit appeller du nom de ce Général, qui lui témoigna qu'il s'en offensoit: Morbleu, lui dit le Soldat, mon Général, j'ai la folie des noms; si j'avois sçu un plus beau nom que le vôtre, je l'aurois pris.

Traits sur la cruelle année 1709.

¶ Quelle année que celle de 1709! quels fléaux de la colere de Dieu n'a-t-on pas éprouvés! quelle horrible disette! Un Confesseur demandoit à un Bourgeois mal aisé, qui se confessoit à Pâques de cette année-là: Avez-vous jeûné le Carême? Hé oui, Monsieur, répondit le Pénitent, & par force.

¶ Un Payſan répondit à la même queſtion de ſon Confeſſeur dans cette même année. Hé non, Monſieur, heureuſement, mais j'en avois grand peur; car je n'avois point de pain dans ma huche.

¶ Dans cette année-là, un Payſan qui mouroit de faim, & qui ne pouvoit ſe ſoutenir, tant il étoit épuiſé, marchoit après un homme qui ne pouvoit pas ſe ſoutenir tant il étoit ivre. Ces deux excès oppoſés faiſoient un contraſte. On croyoit que celui qui étoit plein de vin étoit malade; on le plaignoit, & on ne plaignoit pas le Payſan, qui pour faire connoître ſon état & celui de l'autre, dit alors: Ah! ſi j'avois la moitié de ſa maladie, nous nous porterions bien tous deux.

¶ Un mauvais Poëte voulut la même année faire imprimer ſes Vers; on lui dit: Vous le pouvez, les petits grains réuſſiſſent cette année-ci; ils fructifierent prodigieuſement en 1709.

¶ Monſieur le Duc de C.... & Monſieur le Marquis de G..... ſe promenant dans une maiſon de plaiſance, rencontrerent un Payſan qui paſſoit pour un grand ivrogne, & qui

Bon mot d'un Payſan.

ſoutenoit bien ſa réputation. Le Duc après lui avoir fait pluſieurs queſtions, lui dit : Avoue la dette, il n'y a ici que Monſieur le Marquis & moi : n'eſt-il pas vrai que tu es un ivrogne ? Le Payſan ſe défendit pendant quelque tems de ſatisfaire à cette demande ; mais comme le Duc le preſſoit vivement, il lui dit : Attendez, Monſeigneur, je vais vous répondre. Il ſe plaça entr'eux, & puis regardant tantôt l'un tantôt l'autre : Vous voulez donc, dit-il, ſçavoir de ma propre bouche ſi je ſuis un ivrogne ; je vous répondrai : Entre deux, Meſſeigneurs, entre deux.

¶ Un jeune Abbé extrêmement laid, neveu de Licidas à qui l'on pardonnoit ſa laideur affreuſe en faveur de ſon mérite diſtingué, nourriſſoit une grande préſomption. Il donna lieu à Damon de lui envoyer ces Vers :

Au fameux Licidas parfaitement ſemblable,
Je vois que cet éloge enfle ta vanité :
Tout beau ! tu n'en as pas l'eſprit, la pieté,
Mais ſeulement la laideur effroyable.

¶ Un jeune homme Pointeur d'Ar-

tillerie, s'aviſa de faire un mauvais Sonnet acroſtiche ſur le nom de ſa Maitreſſe. Damon choiſit ce Verſificateur pour le ſujet d'une Epigramme.

Quand Licas le Pointeur par un effort nouveau,
Tire de mauvais Vers du fond de ſon cerveau,
Inſpiré par l'amour qu'il a pour ſon Aminte,
L'on juge qu'en ſes Vers ſa tendreſſe eſt mal peinte :
Mais pour moi de ſes feux j'y vois toute l'ardeur,
Puiſqu'il perd la raiſon, l'amour brule ſon cœur.

¶ Un homme riſiblement laid préparoit une Satyre groſſiere contre ce même Auteur, qui pour le prévenir lui envoya ces Vers :

A Monſieur ***.

Quand tu veux m'inſulter dans ta verve indiſcrete,
D'abord je te regarde, & ma vengeance eſt prête ;
Sans me frotter le front & ſans mordre mes doigts,
J'aurai bientôt réduit ton génie aux abois.
Je n'ai qu'à te dépeindre, on pâmera de rire,
Et ta ſeule figure enferme une Satyre.

Décision naïve d'un Payſan.

¶ Deux Religieux de l'Ordre de Saint Auguſtin, dont l'un étoit d'une Communauté où l'on revêtoit un ſurplis ſur la tunique; & l'autre étoit d'une Communauté où le ſurplis n'étoit pas en uſage, ſe diſputoient entre eux l'honneur de porter le véritable habit de Saint Auguſtin. Ils fouillerent dans les traditions les plus anciennes; ils citerent beaucoup de paſſages. Ils étalerent en vain leur érudition pour ſe convaincre l'un & l'autre. Ils s'aviſerent dans un eſprit de plaiſanterie de prendre pour juge un Payſan qui tomba ſous leur main. Le Payſan après s'en être défendu, ſe rendit à leur priere. Il leur demanda ſi Saint Auguſtin avoit de l'eſprit. Belle demande! répondirent-ils tous deux enſemble. Hé bien, reprit le Payſan, en s'adreſſant au Religieux qui portoit le ſurplis, vous avez donc tort; car je ne puis croire que Saint Auguſtin qui n'étoit pas bête, à ce que vous dites, eût voulu mettre ſa chemiſe ſur ſon habit.

Avocat citant les Loix à faux, dépeint par Damon.

¶ Clitandre plaidant une cauſe déſeſperée fabriqua ſur le champ une Loi, qui parut très-préciſe & très-formelle. Les Juges qui n'étoient pas fort fami-

liers avec les Loix, crurent que le Législateur avoit prévu le cas dont il s'agissoit, & qu'il avoit décidé en faveur de l'espéce que soutenoit Clitandre. Bertau qui plaidoit contre lui, ne s'étant point attendu à cette citation, en fut extrêmement surpris. La Loi paroissoit si claire, que le sens ne pouvoit pas en être éludé ; enfin il perdit sa cause. Il fut à peine rentré dans son cabinet, qu'il feuilleta son Corps de Droit pour trouver cette Loi qui l'avoit fort embarrassé. Voyant ses recherches inutiles, il alla prier instamment Clitandre de lui indiquer l'endroit ou il avoit puisé cette Loi. Clitandre mettant la main sur son front : C'est-là, mon ami, lui dit-il, où je l'ai trouvée.

Damon sous le voile d'une fable a peint cet Avocat d'après nature.

Au tems que les bêtes parloient,
Tems que l'on voit souvent revivre,
Le tien & le mien les brouilloient ;
De l'ardeur de plaider l'agneau même étoit ivre.
Le Lion Roi des animaux,
Forma les Loix d'une exacte police ;
Il créa plusieurs Tribunaux
Où l'on dispensoit la Justice :
Mais où trouver un habile Avocat ?

Le Perroquet fit offre de ſervice ;
De ſa voix le bruyant éclat,
Ses redites, ſecours d'un Orateur novice ;
Le firent bannir du Barreau.
Le Singe ſuccéda. Cet Avocat nouveau
Donnoit un air comique au ſujet le plus grave,
Le Juge de ſa joie étoit le foible eſclave.
On choiſit le Renard, orateur dangéreux,
Citant les Loix à faux, pere des procédures,
La Juſtice par lui reçut maintes bleſſures,
On lui fit enfouir ſon talent malheureux.
Tout procès fut éteint. Je ſçais un perſonnage
Singe tout à la fois, Renard & Perroquet ;
Son nom eſt.... Mais je vois ſa peur ſur ſon viſage ;
Tout beau, ma muſe : Epargne-lui ce trait.

Ignorance d'un Procureur.

¶ Cléon brouillé tout à la fois avec le Latin, les bons termes de ſa langue, la ſcience même du Palais, entreprit de plaider une affaire hériſſée de pluſieurs queſtions de Droit épineuſes, dans une Juriſdiction * où les Procureurs font la fonction d'Avocat. Un Juriſconſulte de ſes amis compoſa cette Cauſe que Cléon apprit par cœur mot à mot ; mais ſa mémoire ne lui put jamais rendre fidélement un plaidoyer qu'il ne comprenoit pas. A l'exemple du Petit-Jean de Racine, ce

* La Conſervation de Lyon.

qu'il sçavoit le mieux étoit son commencement ; aussi ne put-il devant ses Juges réciter que cela. De toutes ses citations, il ne se souvint confusément que de Loüet. Ah oui ! Messieurs, dit-il, Monseigneur Loüet s'est expliqué sur notre question. Hé de quel sentiment croyez-vous qu'il est ? Il soutient mon opinion, vous pouvez m'en croire là-dessus. Le Président * dit alors à l'oreille d'un des Juges : On voit bien que ce Procureur n'est gueres familier avec Loüet, car il le traite avec beaucoup de respect. Cléon s'accrocha à une maxime Latine qu'il défigura entiérement. Ce fut ainsi qu'il la cita : *Quod initio non valuit, per tractum temporis convalescere nequit.* Il repéta plusieurs fois *nequit*, comme un mot victorieux. Et insultant Dorante le Procureur qui plaidoit contre lui, & qui étoit brouillé aussi-bien que Cléon avec le Latin : *Nequit*, Dorante, lui dit-il, répondez à cela si vous pouvez. Il voulut ensuite finir malgré son soufleur, qui parlant fort haut s'efforçoit en vain de le remettre sur les voies. La partie de Cléon fut contrainte elle-même de plaider sa cause. Les Juges

* M. Vaginai.

qui durant le plaidoyer de Cléon avoient goûté le plaisir de la comédie, ne purent jamais opiner sérieusement; & le Président oubliant sa gravité, prononça : Ayant ouï Souffleur, Procureurs & Parties, il est dit, &c.

Présence d'esprit d'un Avocat.

¶ Licas Maître de Danse, s'étoit engagé pour trente pistoles d'apprendre à faire la réverence & à danser parfaitement à Floridor jeune homme de condition. L'Ecolier qui avoit l'oreille & la jambe fines, devint en peu de tems aussi habile que le Maître. Il ne laissoit pas de vouloir toujours, malgré Licas, figurer parmi ceux qui prenoient leçon dans la sale de danse, sous prétexte qu'il ne dansoit pas encore parfaitement. Grand procès entr'eux. Floridor sollicita vivement ses Juges. Le jour du Jugement il se présenta au Parquet, & par une réverence qu'il leur fit suivant les régles de l'art, il voulut leur rafraîchir la mémoire de ses sollicitations. Bertau* Avocat de Licas prit alors la parole : Messieurs, dit-il, je demande acte de cette réverence, j'en tirerai mes avantages dans la suite. Il plaida si bien, qu'il gagna son procès.

* M. Aubert célébre Avocat de Lyon.

¶ Ce même Avocat dans qui l'esprit orne la science, plaidoit une affaire criminelle dans une Cour subalterne. Comme il prévit bien que sa partie succomberoit, parce que les Juges ne lui étoient pas favorables, afin de lui donner le tems d'obtenir un Arrêt de défense, il s'embarqua dans un long plaidoyer qu'il divisa en plusieurs moyens. Il s'étendoit beaucoup sur tous les points qu'il traitoit. Le Président qui connut son dessein, lui dit; Maître Bertau, soyez court. Cet Avocat qui est au-dessus de la médiocre taille, répondit: Monsieur, la nature y a pourvu, & il continua. Etant interrompu une seconde fois par le même Magistrat, il lui dit avec beaucoup de fermeté: En m'imposant la nécessité de parler, vous vous êtes, Monsieur, imposé celle de m'entendre. Il vint à ses fins, & consuma l'audience sans être jugé.

Avocat qui réussit dans une ruse de Palais.

¶ Timon Officier de Dragons, est un Misantrope qui n'ouvre jamais la bouche que pour blâmer quelqu'un. Il trouva un jour sur sa toilette les Vers qui suivent; ils sont de la façon de Damon.

Misantrope.

Toi qui reçus du Ciel un esprit satyrique,

Dans l'absynthe & le fiel tu détrempes ton pain,
Tu noircirois ton pere en ton humeur caustique,
Croi-moi, Timon, fais grace au pauvre genre humain,
Tout se conduit, dis-tu, par cabale & par brigue,
Tu te pares par tout de ta sincérité;
Quand je serois en butte à ta fureur dragonne,
Je veux faire à tes yeux briller la vérité.
Personne ne te plaît, tu ne plais à personne.

Repartie heureuse.

¶ Le Chanoine N.... dans une conversation avec un de ses confreres, lui dit: Si vous vouliez faire assaut de bel esprit avec moi, vous ne feriez que blanchir. Vous vous trompez, lui répondit son adversaire, je rougirois plutôt d'avoir un confrere d'un génie aussi bas que le vôtre.

Plusieurs traits du Comte de Méchatin.

¶ Le Comte de Méchatin a un enjouement spirituel & délicat, dont la source ne tarit point. Il a un esprit fertile en histoires plaisantes. Jamais on n'eut tant de ressources pour rendre la conversation agréable. Il a l'art de préparer & d'amener de bons mots, & par le froid merveilleux avec lequel il les débite, il redouble la surprise que causent ordinairement ces jeux d'esprit. En sorte, qu'un bon mot

dans sa bouche a plus d'agrément & plus de sel que dans la bouche de l'homme le plus enjoué. On peut dire qu'un bon mot se naturalise chez lui, & que dès qu'il est cité par un autre, c'est un étranger que l'on ne connoît point.

¶ Il prêta à Paris vingt pistoles à une Dame qui n'avoit d'autres rentes que l'intrigue & l'industrie ; sa conduite avoit été censurée plusieurs fois par des Commissaires de Police qu'elle n'avoit pas pris soin de corrompre. Comme elle changea de quartier, elle se flata de pouvoir étouffer sa petite histoire scandaleuse. Elle s'érigeoit en Dame de qualité ; elle soutenoit ce rang par une grande dépense, & elle assujettissoit ceux qui la voyoient à avoir de grands égards pour elle. La Dame ne fut point exacte à payer le Comte dans le tems qu'elle lui avoit promis. Il vit bien qu'il étoit menacé d'être la dupe de cette aventuriere, & il voulut rendre cette menace inutile. S'étant trouvé seul avec elle dans le tems qu'elle passoit dans une autre chambre, il se paya lui-même en prenant dans un tiroir à peu près la somme qu'il avoit prêtée. Dès qu'elle

revint, il lui avoua ce qu'il venoit de faire : elle s'emporta fort ; le Comte ne lui opposa qu'un sang-froid extraordinaire, qui l'irrita encore davantage; elle menaça de le faire jetter par les fenêtres. Ah ! Madame, lui dit le Comte toujours avec la même froideur, vous me prenez apparemment pour un de vos meubles.

¶ Il jouoit à l'Hombre avec une Dame de qualité qui avoit été l'héroïne de plusieurs petits-Maîtres de la Cour. La Dame exigea que le Comte lui cédât un coup qui étoit fort douteux : comme il étoit en perte, il ne crut pas devoir prendre cela sur sa complaisance, & il disputa sur le fait avec beaucoup de chaleur. La Dame qui croyoit qu'on devoit avoir de plus grands égards pour elle, le regardant avec mépris, lui dit fiérement : Me connoissez-vous bien, Monsieur ? Hé oui, Madame, lui répondit le Comte sur le champ, je vous ai vue sur des tabatieres à la mode.

¶ Il racontoit dans une compagnie qu'ayant voulu acheter un cheval d'un célébre Maquignon, il s'apperçut que le cheval boitoit un peu. Que signifie donc, dit-il au Maquignon, cette allure

allure de votre coureur ? Monſieur, répondit le Maquignon, ce n'eſt rien, c'eſt qu'il badine. Ah ! reprit le Comte, vous le garderez, je ſuis trop ſerieux pour m'accommoder de ces chevaux badins. Il finiſſoit à peine ſon récit, lorſque Sionos le boiteux entra : ſa tête quand il marche décrit un cercle très-vaſte, & ſon corps ne conſerve l'équilibre que par un balancement continuel qui ſemble menacer à tout moment d'une chute. Si mon Maquignon, dit le Comte tout bas à l'oreille de ſon voiſin, voyoit cet homme-là, il le trouveroit extrêmement badin.

¶ Il dit à une Bourgeoiſe qui prenoit le titre de Marquiſe, afin de paſſer pour une femme de qualité : Prenez garde à ce que vous faites, Madame, le ſobriquet de Marquiſe pourroit bien vous reſter.

¶ Je ſuis perſuadé avec Moliere, Qu'un ſot ſçavant eſt ſot plus qu'un ſot ignorant.

On ne peut être ſçavant ſans avoir de l'eſprit.

Je me paye de la raiſon qu'il apporte de cette vérité : en parlant du dernier, il dit que,

La ſotiſe dans lui ſe fait voir toute pure :

Il dit enſuite :

Mais l'art dans le ſçavant ajoute à la nature.

Poppe Poëte Anglois, a tourné autrement cette penſée :

Tel eſt devenu fat à force de lecture,
Qui n'eût été que ſot en ſuivant la nature.

¶ Le Poëte Théophile éludoit par des raiſonnemens captieux les argumens d'un homme ſçavant qui diſputoit contre lui : le Sçavant fatigué des ſophiſmes du Poëte, lui dit : C'eſt dommage, Monſieur, que vous ne ſoyez pas ſçavant ; car vous avez beaucoup d'eſprit. Théophile lui répondit : C'eſt dommage, Monſieur, que vous n'ayez point d'eſprit ; car vous êtes bien ſçavant. Si le Poëte avoit raiſon, j'aurois refuſé à ſon adverſaire le nom de ſçavant ; c'eſt abuſer de ce titre que de le donner à des perſonnes qui n'ont pas un grand fonds d'eſprit. Je ne crois pas que ſans cet avantage on puiſſe faire un grand fonds de ſcience. J'appelle tous ces prétendus Sçavans qui n'ont qu'une mémoire très-heureuſe, des mulets chargés du bagage de l'Anti-

quité, ou des Hibernois hériſſés d'un jargon obſcur, dont la cervelle eſt le répertoire de tout le fratras de l'école. En un mot, la ſcience n'eſt gueres utile, ſi l'eſprit qui la poſſede ne ſçait pas diſcerner non-ſeulement le bon du mauvais, mais le meilleur du bon; elle eſt obſcure & à charge à celui qui l'a acquiſe, & à ceux à qui il la veut diſpenſer. Un Sçavant de ce caractere fatiguoit tout le monde par ſon érudition. Je voudrois bien, dit une Dame, pouvoir entrer dans le cerveau de cet homme pour y découvrir toutes les connoiſſances qu'il y a aſſemblées. Hélas! qu'y verriez-vous? lui dit Clélie, le cahos ſe préſenteroit à vous.

Comment on doit répondre aux injures d'une Dame.

¶ Un Cavalier qui eſt en bute aux injures d'une Dame irritée, eſt dans un pas fort difficile: répondra-t-il ſur le même ton? il ſe rend plus mépriſable qu'elle. Gardera-t-il le ſilence d'un Stoïcien, ou d'un Chrétien? le dernier parti eſt ſans doute préférable. L'honnête homme, ſelon le monde, tient un certain milieu; évitant les injures groſſieres comme un écueil, il lance deux ou trois traits délicats, & puis il ſe tait.

¶ Une Dame ne consultant que sa colere, disoit au Marquis de ... qui étoit l'objet de son ressentiment, des injures très-piquantes. Le Marquis lui imposa silence, en lui disant : Madame, n'abusez point de la considération que j'ai pour votre sexe, & du mépris que j'ai pour votre personne.

¶ Une Dame vieille, laide, & dont l'air masculin faisoit croire que la premiere intention de la nature avoit été d'en faire un homme, s'emporta fort dans le jeu contre un Magistrat dont elle attaquoit la probité. Son bonnet mal attaché alloit & venoit au gré des différens mouvemens de sa tête agitée. Prenez garde, Madame, lui dit le Magistrat, de laisser tomber votre coëffure : car je vous prendrois alors pour un homme, & je vous battrois bien.

Comment il faut réfuter une absurdité grossiere.

¶ La Fontaine enseigne dans ses Fables qu'on ne doit point réfuter serieusement une absurdité grossiere ; mais que pour en mieux faire sentir le ridicule, il faut enchérir sur les hyperboles extravagantes qu'on ose vous débiter.

Un Gascon qui se flatoit d'avoir la vue extrêmement fine, marchoit à

Paris dans la rue de Notre-Dame à côté d'un bon Bourgeois de cette Ville. Sandis, lui dit-il, admirez la fineſſe de ma vûe, je vois une mouche marcher au haut du clocher de l'Egliſe Notre-Dame. Je n'ai pas, lui dit le Bourgeois, la vue ſi fine que vous : mais en récompenſe, pourſuivit-il, j'ai l'ouïe bien plus ſubtile, j'en ſuis ſûr ; car ſi je ne vois pas la mouche dont vous parlez, je l'entens marcher.

¶ Un Evêque très-ſçavant * faiſoit ſa principale occupation de l'étude : un Payſan de ſon Diocèſe qui avoit une affaire à lui communiquer, ayant été renvoyé pluſieurs fois, ſous prétexte que l'Evêque étudioit, s'écria en levant les yeux au Ciel : Dieu nous faſſe la grace de nous donner bientôt un autre Evêque qui ait fait toutes ſes études.

Pluſieurs traits ſur les Médecins.

¶ La Fontaine diſtingue deux ſortes de Médecins, les premiers ſont les Médecins Tantmieux, qui ne déſeſperent jamais des malades ; les ſeconds ſont les Médecins Tantpis, qui en déſeſperent toujours.

¶ Un Médecin voyoit un malade :

* M. Huet Evêque d'Avranches.

quelque fâcheux que fussent les symptômes du mal, il avoit toujours à la bouche : Cela ne sera rien. Un Abbé pour se réjouir aux dépens du Médecin, lui vint annoncer que son malade venoit de mourir. Ah ! dit alors le Disciple d'Hypocrate, je prévoyois bien que sa maladie étoit mortelle, mais je ne voulois pas désespérer ceux à qui sa vie étoit chere. Hé bien, Monsieur le Médecin, lui dit alors l'Abbé, votre prévoyance est fausse ; car le malade recouvre sa santé à vue d'œil. J'ai voulu vous en imposer pour vous surprendre agréablement. Il est vrai, reprit alors le Suppôt de la Faculté, que le mal dont il est atteint passe pour incurable ; mais rien ne peut résister à un remède aussi efficace que le mien. L'Abbé recommença encore à se jouer du Médecin sur nouveaux frais. C'est trop long-tems, lui dit-il, se moquer de vous, je parle à présent sérieusement : Votre malade est mort. Le Docteur homicide se trouva fort embarrassé. L'Abbé le pressa vivement : Avouez, lui dit-il, votre ignorance, vous ne pouvez plus maintenant la déguiser.

¶ Un malade qui s'abandonne à la nature, hazarde ; celui qui s'abandonne aux Médecins, hazarde encore davantage. Il n'eſt pardonnable de s'y livrer qu'à celui qui eſt ſur la fin de ſa vie, comme celui-là ſeul doit jouer qui eſt ſur la fin de ſon bien. Dufrény, amuſemens ſerieux & comiques.

¶ Un homme d'eſprit diſoit : Quand je vois dans un Hôpital un Médecin qui dit : Purgez-moi ce rang-là, ſaignez-moi celui-ci, il me ſemble qu'il dit : Egorgez-les-moi tous.

¶ On diſoit d'un Médecin, qu'il n'avoit d'autre ſcience que celle de faciliter l'agonie.

¶ L'ami d'un Médecin lui envoya ces Vers :

Dans le compliment affecté, Le Brun.
Que ſouvent tu me réiteres,
Tu me ſouhaites la ſanté,
Tes ſouhaits ſont-ils bien ſinceres ?

¶ Un homme d'eſprit diſoit qu'il ne comprenoit pas comment un Médecin en pouvoit regarder un autre ſans rire. *

¶ On a dit qu'on devroit obliger les Médecins à ſe marier, pour rendre Dufrény.

* Caton a dit ce bon mot-là des Devins.

à l'Etat quelques sujets pour tous ceux qu'ils lui enlevent.

¶ La femme d'un Médecin qui est coquette est plus pardonnable qu'une autre ; elle veut réparer le mal que fait son mari, du moins c'est la pensée d'un Poëte.

Pendant que Bassinet d'un nombre de vivans,
Délivre par son art la terre tous les ans,
Et fait craindre l'effet de sa science immonde,
De concert avec quelque ami,
Son épouse prend soin de repeupler le monde,
Pour expier les crimes du mari.

Sur un Médecin.

Sans vous être servi d'Irus, vous avez tort,
D'en parler, dites-vous, sur un ton de Satyre ;
Si je m'étois servi d'Irus, je serois mort,
Et je n'en pourrois plus médire.

¶ Un Médecin tout bouffi d'orgueil disoit qu'il ne donnoit ses soins qu'à des gens d'une qualité & d'une naissance distinguées : un Plaisant lui dit : La Ville où vous demeurez ressemblera donc bientôt à la Suisse. On n'ignore pas que dans ce pays-là on y trouve très-peu de Gentilshommes.

Vous voulez vous en défaire ;
Ne cherchez point d'aſſaſſins,
Donnez-lui deux Médecins,
Et qu'ils ſoient d'avis contraire.

¶ Le ſieur Falconet, habile Médecin, fut mandé par une Dame malade imaginaire : il l'interrogea, elle lui avoua qu'elle mangeoit, buvoit & dormoit bien, & qu'elle avoit toutes les apparences d'une ſanté parfaite ; Hé bien, dit-il, laiſſez-moi faire, je vous donnerai un remede qui vous ôtera tout cela.

¶ On a fait cette Epitaphe ſur un Médecin.

Cy gît celui par qui giſoient les autres.

¶ Patin dit que la Charlatanerie eſt la cinquiéme, & même la principale partie de la Médecine.

¶ Un Huguenot ſe fit Médecin ; on dit qu'il vouloit venger ſes peres du maſſacre de la S. Barthélemi.

¶ On dit que les Médecins ne pardonnent pas plus à leurs amis malades qu'à leurs ennemis.

¶ Le Pape Nicolas III. vouloit chaſſer les Médecins de Rome : ſon Conſeil ne le jugea pas à propos, parce

qu'il craignit que les hommes ne multipliaſſent trop.

¶ On applique aux Médecins ce paſſage de l'Ecriture Sainte : *Non mortui laudabunt te*, les morts ne font pas leurs éloges.

¶ L'amant de la fille d'un Médecin, fit ces Vers, qu'il adreſſa à ſa cruelle Maitreſſe.

De fléchir vos rigueurs, tout amant déſeſpere,
Mille ſont morts pour vous, mille autres vont mourir ;
Leur mal eſt ſans remède : Hé quoi donc votre pere
Ne vous apprendra-t-il jamais l'art de guérir !
Que dis-je ? ignorante, ou cruelle,
Ainſi que ce pere inhumain,
Comme lui voulez-vous, la belle,
Anéantir le genre humain.

Comédie Italienne.

¶ On a oublié pluſieurs Scénes des anciennes piéces Italiennes que jouoit le fameux Dominique, où il y avoit des traits fort plaiſans. J'en ai retenu quelques-unes qui méritent d'être placées dans ce Recueil.

¶ Arlequin promet au Docteur de le guérir infailliblement de ſa boſſe. Comment t'y prendras-tu ? lui dit le Docteur. Je vous mettrai ſous un grand

preſſoir de vendange, répond Arlequin, & puis je donnerai un petit coup de roue : Mais je crierai, dit le Docteur. Je le ſçais bien, reprend Arlequin, je ne m'embarraſſerai pas de vos cris, j'irai toujours mon chemin, & je donnerai un ſecond coup de roue qui aura beaucoup de force : Mais je creverai, s'écrie le Docteur. J'en conviens, répond Arlequin ; mais auſſi après cela vous ſerez mince comme une feuille de papier.

¶ Trivelin monté ſur un beau cheval d'Eſpagne bien harnaché, ſe laiſſe gagner par le ſommeil ; il a à peine le tems de deſcendre de cheval, de ſe jetter au pied d'un arbre où il s'endort, après avoir eu pourtant la précaution d'engager la bride autour de ſon bras. Des voleurs qui ſurviennent dégagent adroitement le cheval qu'ils emmenent, laiſſant la bride au dormeur. Il s'éveille un moment après : il eſt fort ſurpris de ne point voir ſon cheval. Voici le raiſonnement qu'il fait dans ſon infortune : Ou je ſuis Trivelin, ou je ne le ſuis point. Si je ſuis Trivelin, que je ſuis malheureux ! car j'ai perdu un beau cheval : mais ſi je ne ſuis pas Trivelin, que je ſuis

heureux ! car j'ai gagné une belle bride. Il s'attache à ce dernier ſentiment, & ſe livre aux plus doux tranſports de la joie.

Traits naïfs. ¶ Le Pere Bouhours ſe récrie fort ſur ces Vers :

Gombaut.

Colas eſt mort de maladie ;
Tu veux que j'en pleure le ſort,
Que Diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas eſt mort.

Il veut que ce ſoit-là un chef-d'œuvre de naïveté : en voici une qui ne lui céde en rien.

Cy gît ma femme, Ah ! qu'elle eſt bien
Pour ſon repos & pour le mien.

¶ Ces Vers de Charleval peuvent encore diſputer le prix par leur naïveté.

Liſe a beau faire la Mignarde,
Chaque jour elle s'en aidit,
Ce n'eſt pas que je la regarde,
Mais tout le monde me le dit.

Epigrammes Latines. ¶ Un Régent d'un Collége de l'Univerſité fut bien récompenſé de deux Vers Latins qu'il fit ſur le Louvre & ſur Paris.

Par domus hæc urbi, domui urbs, sed neutra triumphis,
Et belli & pacis par, Lodoïce, tuis.

Paris égal au Louvre, & le Louvre à Paris;
Mais ils n'égalent point la grandeur de Louis.

C'eſt une imitation d'une penſée de Martial.

¶ Au bas du Portrait d'un Greffier en Chef d'une Cour Souveraine, on y mit ces Vers de Martial.

Currant verba licet, manus eſt velocior illis,
Nondum lingua ſuum, dextra peregit opus.

La langue agile cede à la main empreſſée,
La langue parle encor, la parole eſt tracée.

Auſone a donné plus d'étendue à cette penſée, & l'a enrichie d'expreſſions plus vives.

Quam præpetis dextra fugâ!
Tu me loquentem prævenis,
Quis, quæſo, quis me prodidit?
Quis iſta jam dixit tibi
Quæ cogitabam dicere?
Quæ furta corde in intimo
Exercet ales dextera?
Quis ordo rerum tam novus,
Veniat in aures tuas,
Quod nondum lingua abſolverit?

Que votre main eſt rapide & preſſée?

Vous prévenez le discours que je fais ;
Un esprit me trahit lisant dans ma pensée,
Vous la révéle à peu de frais :
Ou plutôt votre main qui vole & que j'admire,
Dérobe dans mon cœur ce que je voulois dire.
Comment dans votre oreille avez-vous pu tracer
Des termes que ma langue alloit vous prononcer.

Plusieurs Patriciens se donnoient à Rome cet air de grandeur, d'avoir des Domestiques Sécretaires, qui les suivoient par tout, & qui par des notes en abregé, écrivoient ce qu'ils leur dictoient ; ils étoient extrêmement habiles. Cicéron, nonobstant sa rapidité, ne pouvoit leur échaper ; quand ils vouloient copier un discours, ils étoient plusieurs qui se soulageoient en se partageant le travail.

Jeux de mots. ¶ Madame du Tort célébre par sa beauté, & plus célébre par son esprit, s'étant fait peindre, M. de Fontenelle fit ces Vers pour être mis au bas du Tableau.

C'est ici Madame du Tort,
Qui la voit sans l'aimer a tort ;
Mais qui l'entend & ne l'adore,
A mille fois plus tort encore.

Pour celui qui fit ces Vers-ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

¶ Cela me rappelle l'Epitaphe de Monsieur de Marca, qui mourut avant que de prendre possession de la dignité d'Archevêque de Paris, à laquelle il avoit été nommé.

Cy gît l'illustre de Marca,
Que le plus grand des Rois marqua
Pour le Prélat de son Eglise :
Mais la mort qui le remarqua,
Et qui se plaît à la surprise,
Cruellement le démarqua.

¶ L'Epitaphe qu'on a faite sur le fameux Amiral Ruiter, est dans le même goût.

Terruit Hispanos Ruiter, ter terruit Anglos,
Terruit in Gallos, territus ipse ruit.

On ne peut pas rendre en François ce jeu de mots.

Ces sortes d'ouvrages sont plus ingénieux que solides. Ceux qui proscrivent tous ces jeux de mots se fondent sur ce qu'une pensée véritablement belle, en quelque langue qu'on la traduise, doit conserver toute sa beauté, & une beauté ennemie de l'affectation. Mais quand on condamneroit les Epi-

taphes de Monſieur de Marca & de l'Amiral Ruiter, tout le monde demanderoit grace pour l'Eloge naïf de Madame du Tort.

Trait vif d'un Soldat.

¶ Il vaudroit mieux ne point récompenſer une belle action que de la récompenſer mal. Un Soldat s'étant fort diſtingué dans un combat, y avoit eu les deux bras emportés. Son Colonel lui offrit un écu; le Soldat lui dit en jurant en Grenadier & demi: Vous croyez, ſans doute, mon Colonel, que je n'ai perdu qu'une paire de gants.

Traits d'hiſtoire ſinguliere.

¶ Voici un trait d'hiſtoire que Mezeray & Varillas ont oublié dans la vie de François premier. Ce Prince étant Priſonnier en Eſpagne, joua ſi heureuſement avec un Grand, qu'à la fin du jeu il gagna une ſomme immenſe. Le Grand piqué de ſon malheur, en payant le Roi, lui dit avec beaucoup de fierté: Garde cela pour ta rançon. Ce Prince à qui on ne manquoit pas de reſpect impunément, donna un coup d'épée ſur la tête à ce Grand, qui mourut peu de jours après de cette bleſſure. Les parens de ce Seigneur Eſpagnol demanderent juſtice à Charles-Quint, qui ayant appris ce

qui s'étoit passé, leur dit : François premier a bien fait, tout Roi est Roi par tout.

¶ Philippe II. Roi d'Espagne, que l'Histoire nous représente comme un Prince severe & impérieux, dit à son Cocher en partant de Madrid pour l'Escurial, qu'il vouloit y arriver à une heure qu'il lui marqua. Le Cocher étant au milieu du chemin, vit que l'heure s'approchoit ; il n'épargna pas à ses mules les coups de fouet, il s'emporta contre elles en les appellant mules de Maquereau. Le Roi remarqua l'épithéte : Etant arrivé à l'Escurial, il demanda au Cocher à qui étoient les mules. Le Cocher se souvint fort heureusement du trait qui lui étoit échapé ; Sire, répondit-il, elles sont à moi. Si elles sont à toi, reprit le Prince, garde-les, je ne veux point avoir de mules de Maquereau à mon carrosse. La présence d'esprit du Cocher lui valut cet attelage & lui sauva la vie : car s'il eût répondu que les mules étoient au Roi, ce Prince l'auroit fait mourir infailliblement.

¶ Henri IV. étoit un Prince qui se communiquoit avec beaucoup de bonté. Il souffroit les familiarités des Sei-

gneurs qui l'approchoient, particuliérement de ceux qui l'avoient aidé à conquérir son Royaume. Il vit sur la manche de Biron un petit insecte qui est le signe de la misere. Il dit à demi-voix à ce Seigneur ce qu'il avoit vu. Sire, lui dit Biron, parlez encore plus bas : On pourroit croire que je n'ai recueilli que cela de tous les services que j'ai rendus à Votre Majesté.

Bussi-Rabutin, Madame Sévigné, la Bruyere.

¶ C'est une pensée fort heureuse que celle que l'Abbé Bignon a mise en œuvre dans l'Eloge de Bussi-Rabutin, lorsqu'il dit dans le remerciment qu'il fit à sa réception à l'Académie Françoise, que cet Auteur avoit gémi sous le poids de sa propre gloire. Cela convient parfaitement à Bussi-Rabutin qui a fait un Ouvrage très-délicat, animé d'une médisance qui lui fuscita des ennemis puissans qui le traverserent toute sa vie.

¶ La Bruyere fut reçu le même jour que l'Abbé Bignon, son Discours ne fut pas applaudi, il négligea le style oratoire. Cet Auteur accoutumé à faire des Ouvrages *décousus*, si l'on peut parler de la sorte, à travailler par pensées détachées, & à s'interrompre soi-même avec grace, ne put pas exécuter

un discours qui demandoit de la suite & de la liaison. On s'imagina qu'il continuoit ses caracteres, & qu'il regaloit l'Académie de l'augmentation qu'il préparoit pour une nouvelle édition de son Livre : il hazarda les mêmes tours, les mêmes expressions qu'il avoit fait valoir si heureusement dans son Ouvrage. Là, il avoit charmé par son style ; mais alors il fatigua ses Auditeurs.

¶ Bussi-Rabutin fit peu de tems avant sa mort une fausse démarche, qu'il répara heureusement.

On parloit au lever du Roi de la difficulté de bien écrire l'Histoire de son Regne. Bussi-Rabutin prit la parole ; & dit que pour se soutenir dans une matiere si riche, il falloit être tout ensemble grand Capitaine & excellent Ecrivain. Il insinua que réunissant ces deux qualités, il étoit le seul homme qui pût donner à un pareil Ouvrage la forme qu'il devoit avoir. Le Roi entra dans sa pensée, & il lui permit de travailler à son Histoire. Quelques jours après Bussi-Rabutin présenta un Placet au Roi dans lequel il exposa que la gloire de Sa Majesté étoit intéressée à accorder une pension à son

Historien. Cette demande ne plut pas au Roi, qui dit qu'il vouloit voir le travail avant que de donner la récompense. Ce mauvais succès jetta un ridicule sur Bussi-Rabutin; il présenta un second Placet au Roi, qui le reçut fort fierement contre la coutume, & qui lui dit: Monsieur de Bussi, deux Placets coup sur coup, c'en est trop. C'est la dernière importunité, lui dit alors Bussi-Rabutin, que Votre Majesté essuiera de moi, je la prie de vouloir lire mon Placet, vous ne sçaurez, Sire, m'accorder une plus grande grace. Le Roi se laissa flechir. Le sens du Placet étoit qu'il avoit fait une faute indigne de pardon, en demandant une pension qu'il avouoit ne pas meriter; & que si Sa Majesté toujours indulgente avoit portée à la lui accorder, il la supplioit de ne point écouter la bonté, quoi qu'elle pût dire en faveur d'un ancien Officier Général de ses Armées; mais de ne contenter que son équité qui demandoit qu'une telle faute fût punie par le refus de la pension. Ce tour tout-à-fait ingenieux frappa le Roi, qui lui accorda une pension considerable. Après une entrepise aussi hardie, puis-je pas plus en droit

que le Pere Bouhours dans sa maniere de bien penser, de m'écrier ? Quel Ecrivain du siécle d'Auguste a demandé une grace d'une maniere plus délicate & plus singuliere !

¶ Nous n'avons rien dans le style Epistolaire qui surpasse le style fin & aisé de Bussi-Rabutin. Cet Auteur dit dans une Lettre à Madame de Sévigné : « Dans le tems que je vous écris, » mon Fermier m'apporte de l'argent; » je vous quitte pour lui, quoiqu'il ne » soit pas si aimable que vous : mais » c'est qu'il m'apporte de quoi vivre, » & je veux vivre pour vous aimer. » Si Bussi eût déguisé avec plus d'art son amour-propre dont ses Lettres sont bouffies, elles plairoient davantage. Il se plaint délicatement, & il diversifie cette matiere par des tours nouveaux & des expressions heureuses. Mais l'éloquence n'a point de ressources pour sauver une longue plainte du malheur d'ennuyer. Le Lecteur qui souffre avec un Auteur qui se plaint, ne s'accommode pas d'être toujours dans un état violent. Graces à la vivacité des images que vous avez tracées, vous m'avez pénetré du même trait dont vous êtes blessé. Vous ne vous

en tenez pas-là, vous voulez encore me déchirer le cœur en continuant de vous plaindre. Je vous laisse alors, & je vais chercher un Auteur agréable qui m'arrache la tristesse que vous m'avez inspirée.

¶ Quelques beaux-esprits placent les Lettres de Madame de Sévigné au-dessus de celles de Bussi. Ils veulent que cette Dame eût encore une plus grande légereté de style. Pour le juger ainsi, il y faut regarder de bien près. Il faut vouloir ressembler à ces fins gourmets qui en se récriant sur un vin délicat, y saisissent un certain goût imperceptible à tout autre qu'à eux. Il ne seroit pas étrange que Madame de Sévigné & Bussi ayant un génie pour écrire, formé sur le même modele, s'admirant l'un l'autre & s'imitant mutuellement, eussent écrit dans le même goût & de la même force.

¶ Madame de Sévigné s'embarrassant dans le récit d'un procès qu'elle faisoit, dit au Président de Bellievre à qui elle parloit : Je sçais bien l'air, mais je ne sçais pas les paroles. Elle dit, en parlant d'une personne qui avoit les dents mal propres & gâtées :

Ses dents puent aux yeux, avant que d'empoiſonner le nez.

¶ Parmi les Ouvrages d'eſprit, il y en a que j'appellerois plutôt des Ouvrages de corps que des Ouvrages d'eſprit. Telles ſont les tables des Livres, les compilations, les rapſodies, certains Dictionnaires, des renverſemens de noms ou des Anagrammes, des Sonnets acroſtiches dont la premiere lettre & l'hémiſtiche de chaque Vers forment deux fois le nom d'une perſonne. En un mot, tous les Ouvrages où un Auteur ne tire rien de ſon crû, ou ne tire que des choſes communes. J'ai vu des Vers Latins dont chaque mot commence par une même lettre, par exemple :

Satyre de certains Ouvrages d'eſprit.

Cum Conſul confert, cum carmine cantus.

C'eſt prendre beaucoup de peine pour acquérir peu de gloire, ou plutôt pour ſe deshonorer, afin de ne faire aucune grace aux Auteurs de ces ſortes d'Ouvrages.

¶ Je mets dans la même claſſe ces Poëmes, où l'on évitera d'employer une lettre de l'alphabet des plus communes. On dit à un Poëte qui montroit un Ouvrage de ce genre, qu'il

seroit encore mieux, s'il en retranchoit toutes les lettres. Ces rafinemens étoient en usage parmi les Grecs.

¶ Je voudrois que pour les Collecteurs, Compilateurs, *Rapsodiateurs*, qui dans leurs Recueils ne mettent rien de leur fonds, il y eût un quartier separé dans la République des Lettres; on appelleroit cela la Friperie du Parnasse.

Morale contre le tabac.

¶ Ma Philosophie m'a exemté de la passion du tabac; on dira que c'est un plaisir que j'ai de moins, mais je dirai que c'est une peine que je m'épargne. Louis XIV. ne prenoit point de tabac, un pareil exemple est d'un grand poids. Quand on a contracté l'habitude du tabac, le nez le demande, comme l'estomac demande le boire & le manger. N'avons-nous pas assez de besoin dans la vie, sans nous en faire de nouveaux? Plus nous sommes dégagés de ceux auxquels la nature nous assujettit, plus nous sommes heureux. Ne multiplions pas nos chaînes, guidés par l'attrait d'un plaisir que notre imagination trompeuse y attache. Que diront de cette morale les amateurs du tabac?

¶ Le

¶ Le Pere Deschamps, Jésuite, dans une Lettre imprimée qu'il écrit au Prince de Conti, frere du fameux Prince de Condé, rapporte qu'un Religieux conjurant un possedé, ordonnoit au Diable, par les mérites de l'immaculée Conception de la Vierge, de sortir de l'ame de ce misérable. Tu ne m'y tiens pas, répondit le démon, je suis Thomiste. Ce trait jette avec justice un ridicule sur les Catholiques qui ne croient pas ce Mystére. Bon mot du Diable.

¶ Boursault déchiré dans les Satyres de Despréaux, a vu enfin cet Auteur satyrique verser de l'huile sur les plaies qu'il lui avoit faites. La réconciliation, dit-on, a été sincere. Boursault avoit un génie aisé, propre à peindre la nature telle qu'elle est. Ses Lettres d'amour & les réponses de Babet sont originales. On n'y voit pas cette teinture de Cour & cette noblesse de style qui font le caractére des Lettres de Bussi. C'est un Bourgeois & une Bourgeoise spirituels qui s'aiment, & qui expriment leur passion avec une naïveté charmante. Caractere de Boursault.

¶ Les Gentilshommes prennent le titre d'Ecuyer, qui les distingue des Bourgeois. Il y a plusieurs degrés dans Distinction à faire dans la roture.

la Nobleſſe. Le Marquis prend le pas ſur le Comte qui ſe place au-deſſus du Baron. Tous les Gentilshommes ne ſont pas en droit de prendre le titre de Chevalier. On devroit auſſi créer des titres dans la Bourgeoiſie, qui diſtinguaſſent un Bourgeois d'une ancienne famille, d'un Bourgeois fraîchement éclos, qui a encore les mains durcies des calus que la charrue lui a laiſſés. Le titre d'*Honorable homme* pourroit être pris par un Bourgeois de la premiere eſpéce. Un Bourgeois de cette claſſe-là, homme à fracas & à équipage, fut choiſi pour être Parrein du fils de ſon Cocher. Quand il fallut inſcrire les qualités ſur le regiſtre Baptiſtaire, le pere prit celle de Bourgeois. Le Curé s'adreſſa enſuite au Parrein : Mettez, lui dit-il, Bourgeois comme mon Cocher.

L'homme univerſel.

¶ Un Gentilhomme qui voyageoit étant arrivé dans une petite Ville de Provence, choiſit le meilleur cabaret pour y loger. Il demanda un Maréchal, l'Hôte ſe préſenta à lui, & lui dit : Vous pouvez m'employer, je ſuis Maréchal de ma profeſſion. Hé bien, lui dit le Gentilhomme : Monſieur mon Hôte, ferrez donc, je vous prie,

mon cheval. Cette conversation étoit à peine finie, qu'on vint demander l'Hôte pour stipuler un acte. Vous êtes donc Notaire, lui demanda alors le Gentilhomme : Oui, Monsieur, lui répondit le Cabaretier, & je suis outre cela Procureur & Avocat, pour & contre. Un moment après on vint appeller ce nouveau Protée pour visiter un malade. Quoi, vous seriez Médecin ! lui demanda encore le Gentilhomme étonné. Oui, Monsieur, lui répondit l'Hôte, Médecin, Apothicaire & Chirurgien, fort à votre service, prêt à éprouver sur vous mes petits talens. Tous mes appartemens, poursuivit-il, sont de plain pied. Le vestibule où nous sommes, est comme vous voyez percé en trois endroits. Voilà ma Pharmacie à droite, voici mon étude à gauche, & dans le fond je me suis menagé ma cuisine ; & sur le derriere sont les chambres pour recevoir ceux qui me font l'honneur de loger chez moi ; mon fourneau de Maréchal est au fond de ma cour. Quoique je me mêle de plusieurs professions, le tems est si misérable, que je ne m'enrichis gueres. Vit-on jamais tant de métiers sur la tête d'un seul

Hiſtorien. Cette demande ne plut pas au Roi, qui dit qu'il vouloit voir le travail avant que de donner la récompenſe. Ce mauvais ſuccès jetta un ridicule ſur Buſſi-Rabutin; il préſenta un ſecond Placet au Roi, qui le reçut fort fiérement contre ſa coutume, & qui lui dit: Monſieur de Buſſi, deux Placets coup ſur coup, c'en eſt trop. C'eſt la derniere importunité, lui dit alors Buſſi-Rabutin, que Votre Majeſté eſſuiera de moi, je la prie de vouloir lire mon Placet, vous ne ſçauriez, Sire, m'accorder une plus grande grace. Le Roi ſe laiſſa fléchir. Le ſens du Placet étoit qu'il avoit fait une faute indigne de pardon, en demandant une penſion qu'il avouoit ne pas mériter; & que ſi Sa Majeſté toujours indulgente étoit portée à la lui accorder, il la ſupplioit de ne point écouter ſa bonté, quoi qu'elle pût dire en faveur d'un ancien Officier Général de ſes Armées; mais de ne conſulter que ſon équité qui demandoit qu'une telle faute fût punie par le refus de la penſion. Ce tour tout-à-fait nouveau frapa le Roi, qui lui accorda une penſion conſidérable. Après cet exemple ne ſuis-je pas plus en droit

que le Pere Bouhours dans sa maniere de bien penser, de m'écrier ? Quel Ecrivain du siécle d'Auguste a demandé une grace d'une maniere plus délicate & plus singuliere !

¶ Nous n'avons rien dans le style Epistolaire qui surpasse le style fin & aisé de Bussi-Rabutin. Cet Auteur dit dans une Lettre à Madame de Sévigné : « Dans le tems que je vous écris, » mon Fermier m'apporte de l'argent; » je vous quitte pour lui, quoiqu'il ne » soit pas si aimable que vous : mais » c'est qu'il m'apporte de quoi vivre, » & je veux vivre pour vous aimer. » Si Bussi eût déguisé avec plus d'art son amour-propre dont ses Lettres sont bouffies, elles plairoient davantage. Il se plaint délicatement, & il diversifie cette matiere par des tours nouveaux & des expressions heureuses. Mais l'éloquence n'a point de ressources pour sauver une longue plainte du malheur d'ennuyer. Le Lecteur qui souffre avec un Auteur qui se plaint, ne s'accommode pas d'être toujours dans un état violent. Graces à la vivacité des images que vous avez tracées, vous m'avez pénetré du même trait dont vous êtes blessé. Vous ne vous

toute prévention, nous le comparerons à Horace, & nous n'envierons point à cet égard le bonheur du siécle qui a possedé ce Poëte Latin. Lorsque le Poëte moderne imite l'ancien, il déguise avec tant d'art les pensées qu'il emprunte de lui, qu'il est original, lors même qu'il le copie. La Bruyere a dit que Boileau créoit les pensées d'autrui. Mais quand il se livre à son génie, & qu'il ne puise que dans son propre fonds, il réussit encore mieux. Telle est la satyre à son esprit qui est son chef-d'œuvre, dont le dessein, l'exécution, les pensées, les figures sont purement de lui. Oserai-je le dire ? parmi ce grand nombre de Poëtes François que la mort nous a ravis ; car je ne parle point de ceux qui vivent, je ne sçache que deux Poëtes, Boileau & Racine, qui ayent excellé dans l'expression Poëtique : je veux dire qu'eux seuls, à mon avis, ont sçu garder constamment dans leurs Ouvrages une versification pure, riche, nombreuse, harmonieuse. On trouve ailleurs des Vers de la même force & de la même élévation de génie ; & l'imagination qui est la source des richesses de la Poësie, n'a pas été plus vive &

plus belle dans ces deux Poëtes que dans ceux qu'on pourroit leur opposer. Je ne parle préciſément que de l'expreſſion Poëtique qui eſt toujours égale & correcte dans leurs Ouvrages, & qui conſerve la même nobleſſe depuis le commencement juſqu'à la fin. L'un & l'autre ont beaucoup de ces Vers heureux, qu'on eſt d'abord tenté d'apprendre par cœur dès qu'on les lit. Et pour ne parler ici que de Boileau, tel eſt ce portrait qu'il fait dans ſon Lutrin d'un des Acteurs de ſon Poëme.

La jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage,
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double étage,
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gémir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.

Et dans ſa Satyre des femmes, il dit en faiſant le tableau d'un Directeur de Dévotes :

Le Printemps dans ſa fleur ſur ſon viſage eſt peint.

Quoi de plus heureux que ces Vers dans ſa Satyre à Moliere !

Maudit ſoit le premier dont la verve inſenſée

Dans les bornes d'un Vers renferma sa pensée,
Et donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison.

Où trouve-t-on un Vers plus magnifique que celui-ci, qui fait une si belle description de l'Opéra dans la Satyre des femmes ?

D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse.

Et ceux-ci sur le même sujet dans la même Satyre, font une peinture bien vive & bien hardie :

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lully réchauffa des sons de sa Musique.

Peut-on donner des coups de pinceau plus forts & mieux marqués ?

Un talent qui distingue ce Poëte, c'est qu'à l'exemple d'Homere il a fait de beaux Vers sur de petits sujets.

Quand Boirude qui voit que le péril approche,
Les arrête, & tirant un fusil de sa poche,
Des veines d'un caillou qu'il frape au même instant,
Il fait jaillir un feu qui petille en sortant.
Et bientôt au brasier d'une mêche enflamée

Montre à l'aide du souffre une cire allumée.
Cet astre tremblotant dont le jour les conduit,
Est pour eux un Soleil au milieu de la nuit.

Je mettrois en piéces tous les Ouvrages Poëtiques de Boileau, si j'en rapportois tous les Vers qui frapent par la force & la richesse de l'expression. Ce qui caractérise encore ce Poëte, est une plaisanterie où l'on trouve une heureuse naïveté très-éloignée de la bassesse, témoins ces Vers dans la Satyre des femmes :

Car de tous mets sucrés, secs, en pâte, ou liquides,
Les estomacs dévots furent toujours avides ;
Le premier massepain pour eux je crois se fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit.

C'est ce caractére qui étoit cause que ses Vers, comme il le dit lui-même,

Par le prompt effet d'un sel réjouissant ;
Devenoient quelquefois Proverbes en naissant.

Cet Auteur auroit une gloire plus pure, s'il ne fût pas monté sur le Parnasse dans sa vieillesse. On prétend que l'Ode sur la prise de Namur, la

Satyre des femmes ; en un mot, tous ſes derniers Ouvrages ne ſont pas dignes d'un auſſi grand nom que le ſien. On peut dire que ce ſont les Ouvrages de la vieilleſſe, mais de la vieilleſſe de Boileau.

Un de mes amis qui eſt né ſerviteur des Dames, indigné de les voir attaquées par ce célébre Poëte, s'efforça de les venger. Il n'ignoroit pas la Loi qui veut qu'on parle avec reſpect des excellens Ecrivains. Mais il crut que Boileau qui eſt de ce nombre, en ſe déchaînant contre Corneille & Moliere, & s'érigeant en Miſanthrope dans ſes Satyres, & en parlant contre le ſexe avec beaucoup d'emportement, avoit donné lieu de violer cette régle à ſon égard, ou avoit permis du moins qu'on ne s'y attachât pas ſcrupuleuſement. Voici la Satyre de mon ami.

Deſpréaux dans la guerre qu'il a faite aux Auteurs, aiguiſoit les traits qu'il préparoit contre le beau ſexe. Il l'a enfin combattu avec une plume trempée dans le fiel depuis long-tems, & un génie aguerri dans la Satyre : il a cru ſans doute, qu'en triomphant des Dames, il s'éléveroit au-deſſus des plus grands hommes qu'elles ont

soumis. S'il eût pu émousser les traits de leurs beaux yeux, on auroit pu, en le louant, lui appliquer ces Vers d'Alaric, dont il a fait une censure si amere.

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre.

Mais pouvoit-il réussir dans un pareil dessein ? quand il auroit été animé du double génie d'Horace & de Juvenal, & qu'il auroit été l'original même du Misanthrope de Moliere. Le Médecin de cet Auteur comique veut faire changer de place au cœur, & le mettre au côté droit. L'entreprise de Despréaux est bien plus difficile ; car il veut faire le cœur de l'homme d'acier ou de diamant. Raillerie à part, comment n'a-t-il pas senti qu'en se brouillant avec la plus belle moitié du monde, il se brouilloit avec le monde entier ? Efforçons-nous par une supposition de le lui faire comprendre. Je suppose que notre ame connoisse dans nos mains, dans nos pieds & dans tout notre corps, & qu'elle y sente les impressions des passions. Dans cette supposition quelle haine ne concevroient pas toutes ces parties, con-

tre un ennemi qui blesseroit les yeux du corps qu'elles composeroient : Les Dames sont les yeux des hommes, hé pouvois-je leur en donner de plus beaux ? Cet Auteur dans un violent accès d'une noire Misanthropie, s'en prend à elles, il les déchire impitoyablement, peut-être parce qu'il n'a pas trouvé de Dame de mérite qui ait daigné faire à son cœur la plus légere égratignure. La loi du Talion n'est pas observée dans cette vengeance. N'a-t-il pas mérité après cela la haine de la plus saine partie des hommes ? Oui sans doute. Il a même reveillé par sa Satyre la colere des morts. Et Marot malgré l'encens que cet Auteur lui donne, lorsqu'il dit :

Imitons de Marot l'élegant badinage,

n'a pu se défendre dans l'autre monde d'accorder cette Epigramme à son ressentiment.

Quand Desprèaux fut sifflé sur son Ode,
Ses Partisans crioient dans tout Paris :
Pardon, Messieurs, le Pauvret s'est mépris,
Plus ne loura, ce n'est pas sa méthode.
Il va draper le sexe feminin,
A son grand nom vous verrez s'il déroge,
Il a paru cet Ecrit tout divin,
Pis ne seroit, quand ce seroit éloge.

Marot, comme on voit, étoit bien instruit du succès de l'Ode sur Namur. Par quelle voie a-t-il envoyé cette Epigramme dans ce monde? Je connois un Ecrivain * qui pourroit résoudre la question.

* M. Fontenelle.

Je ne prétens pas néanmoins qu'on encense jusqu'aux défauts des Dames. A la bonne heure qu'on releve leurs vices: mais qu'on n'en fasse pas des portraits où l'on voie dominer la bile & le fiel du Peintre; que guidé par la sincérité même on loue les belles qualités qu'elles ont en partage. Ce mêlange de Satyre & d'Eloge instruira les Dames sans les offenser. Ces sages tempéramens ont été inconnus à Despréaux, qui emporté par sa verve, alloit proscrire généralement toutes les femmes; mais heureusement le mérite éclatant d'une Dame dans ce moment vint à l'éblouir: en sa faveur il a reconnu qu'il pouvoit y avoir dans Paris trois femmes de bien.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Voilà un grand avantage remporté sur un Misanthrope. Mais tout sauvage qu'il est, il a encore pris sur lui de faire quelque excuse dans sa Préface

au beau ſexe qu'il offenſe. Cela me rappelle le Médecin malgré lui, qui demande pardon à Geronte des coups de bâton qu'il a eu l'honneur de lui donner. Ou afin de battre cet Auteur de ſes propres armes, on lui peut dire :

Deſpréaux à genoux dans une humble Préface,
Aux Dames qu'il inſulte a beau demander grace,
Il ne gagnera rien ſur le ſexe irrité,
Qui lui fait ſon procès de pleine autorité.

Cet Auteur qui attribue aux femmes des défauts qu'elles n'ont pas, en a omis un dont quelques époux ſe plaignent. C'eſt qu'elles n'oublient jamais, diſent-ils, les fautes qu'un mari aura commiſes contre elles, de quelque pardon qu'elles ayent été ſcellées. Au premier démêlé elles les rappellent ; & le tems qui diminue tout, ne ſert qu'à embellir les images qu'elles en conſervent ſoigneuſement dans leur mémoire. Ces images ſont ſemblables à des tableaux qui empruntent leur perfection d'un intervalle de pluſieurs années. Dans les premiers ſiécles que les femmes vivoient des 7. ou 800. ans, elles renouvelloient, ſans

doute, dans les querelles qu'elles avoient avec leurs maris de pareilles histoires de 500. de 600. ans bien circonstanciées. Quelles heureuses mémoires! ces sortes de traits ne tombent que sur quelques femmes, ainsi que le reproche qu'on leur fait d'être curieuses, indiscrétes, ennemies du silence. Celles qui sont enrichées de ces vices-là, trouvent dans beaucoup d'hommes leurs modéles, ou leurs copies. Et ces copies sont comme celles qui sont faites par de grands Peintres qu'on confond avec les originaux.

Mon ami ne s'en est pas tenu là: après s'être efforcé de venger les Dames, il a tâché de venger Moliere & Corneille que Despréaux n'a point épargnés. C'est ainsi que mon ami continue.

Despréaux dans la guerre qu'il fait aux Auteurs, choisit les plus illustres pour les objets de sa Satyre. Il ménage si peu le Terence de notre siécle, qu'il dit dans son Art Poëtique.

C'est par-là que Moliere illustrant ses Ecrits,
Peut-être de son Art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,

Il n'eût point fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et ſans honte à Terence allié Tabarin :
Dans ce ſac ridicule où Scapin s'envelope,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſanthrope.

Il faut obſerver que ce Cenſeur qui dit ailleurs :

Et dès qu'un mot brillant vient luire à mon eſprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne ſoit en écrit.

Il a bien ſçu pendant la vie de Moliere mettre un frein à l'ardeur de le cenſurer. Que dis-je ! il l'a comblé d'éloges, témoin la Satyre qu'il adreſſe à Moliere. Il appréhendoit qu'une Comédie où il n'auroit point été épargné ne fût le prix de ſa critique. Qu'auroit-il pû oppoſer ? la plus belle Satyre eſt très-froide auprès d'une belle Comédie, où le ridicule démaſqué par une main fine & hardie, eſt en proie à un Parterre formidable. Un Moliere à la tête de tous les Rieurs du Royaume, ayant le beau ſexe pour troupes auxiliaires, auroit exterminé ſans peine cet Auteur Miſanthrope & tous ſes chagrins partiſans.

Despréaux a osé attaquer le grand Corneille. Il veut que l'orient & le couchant de la Poësie de cet Auteur tragique ne vaillent rien. Il lui est même échapé de dire que ce fameux Poëte travailla vingt ans pour se détruire, sans en pouvoir venir à bout. Quelle comparaison entre le Soleil de la Poësie de Corneille & la Cométe de la Poésie de Despréaux, qui ne brille que d'une lumiere réfléchie de deux grands astres du Parnasse, je veux dire d'Horace & de Juvenal ! Oseroit-il dans son midi se comparer à Corneille dans son couchant ? Le Soleil de la Poësie de Corneille anime, excite & réjouit toute la nature : mais la Cométe Satyrique de Despréaux ne verse que des influences malignes qui ternissent la beauté des Dames, flétrissent leurs plus belles qualités, ôtent la force & la vigueur aux jeunes Auteurs qui grimpent sur le Parnasse, desséchent les lauriers des Ecrivains les plus célébres, affligent enfin tout l'univers. C'est un astre en courroux qui ne devroit servir qu'à annoncer des guerres & des tempêtes.

Corneille, rien ne te peut nuire,
Et ta gloire vole par tout,

Tu travaillas vingt ans pour te détruire ;
Sans en pouvoir venir à bout :
Mais le grand Despréaux sur ce point plus habile,
A bien mieux profité du tems,
Il en a plus fait dans deux ans,
Que tu n'en aurois fait dans mille.

Corneille a trois degrés dans ses nobles travaux ;
Son orient efface ses rivaux.
Corneille en son midi se surpasse lui-même ;
Voyez-le en son couchant, son superbe Poëme,
Jette encore un éclat qu'on ne peut soutenir ;
Ainsi Corneille a dû finir.

Chevreau a dit sur ce grand Poëte :

En vain les beaux esprits par de communs suffrages,
Elevent à sa gloire un superbe tombeau,
Il n'en peut avoir de plus beau,
Que celui qu'il s'est fait dans ses divins Ouvrages.

On doit regarder cette saillie de mon ami comme un jeu d'esprit. Il a cru qu'il pouvoit outrer la Satyre contre un Ecrivain qui s'y étoit souvent livré, sans garder aucunes mesures. Mais quelques efforts qu'on fasse pour abaisser le mérite de cet excellent Auteur, on dira toujours que parmi les

Poëtes que nous avons perdus, il eſt du nombre des quatre qui font honneur au régne de LOUIS LE GRAND. Corneille, Racine, Moliere ſont les trois autres. J'y en ajouterois un cinquiéme, la Fontaine, ſi je n'avois quelque répugnance de placer au temple de la gloire un Auteur qui dans un Ouvrage a proſtitué les Muſes, & a employé les graces badines & folâtres de ſon ſtyle à orner ſon libertinage.

Deſpréaux, après s'être pourvu, comme il dit, d'un grand nombre d'ennemis, s'en eſt encore attiré pluſieurs légions dans ſa vieilleſſe. Les Auteurs du Journal de Trévoux ont repouſſé fort délicatement peu de tems avant la mort de ce Poëte, les traits qu'il leur avoit lancés dans une Epigramme. Voici leur réponſe adreſſée à lui-même :

Les Journaliſtes de Trévoux,
Illuſtre Héros du Parnaſſe,
N'ont point cru vous mettre en courroux,
Ni ranimer en vous la ſatyrique audace,
Dont par le grand Arnaud vous vous croyez abſous;
Ils vous blâment ſi peu d'avoir ſuivi la trace
De ces grands hommes qu'avec grace
Vous traduiſez en plus d'un lieu,

Que pour l'amour de vous ils voudroient bien qu'Horace
Eût parlé de l'amour de Dieu.

Ils insinuent que l'Epître de l'amour de Dieu seroit plus parfaite, s'il avoit pu dans cet Ouvrage emprunter des pensées d'Horace & de Juvenal, ses deux grands modéles.

La gloire de Despréaux exige de moi que je dise, que jamais Poëte n'a donné à LOUIS LE GRAND un encens plus exquis, & des louanges plus fines. Celles qu'il met en la bouche de la Molleſſe dans son Lutrin, sont préparées avec beaucoup d'art, elles sont dignes du Héros & du Poëte.

L'Editeur de Boileau raconte, que dans la place du Cimetiere S. Jean à Paris, ce Poëte, Racine, la Fontaine, Chapelle, Furetiere, & d'autres personnes d'un mérite distingué, s'assembloient chez un Traiteur, & qu'ils y projetterent plusieurs Ouvrages plaisans; qu'il y avoit sur une table, un exemplaire de la Pucelle de Chapelain; & quand quelqu'un d'entr'eux avoit commis une faute, soit contre la pureté du langage, ou contre la justesse du raisonnement, la peine ordinaire qu'on lui imposoit, étoit

de lire un certain nombre de Vers de ce Poëme ; quand la faute étoit considérable, on condamnoit le délinquant à en lire juſqu'à vingt, & il falloit qu'elle fût énorme pour être condamné à lire la page entiere, tant la lecture de ce Poëme, pourſuit l'Editeur, leur paroiſſoit ennuyeuſe, aſſommante.

Le Maréchal de Luxembourg, à l'heure de la mort, dit qu'il préféroit le mérite d'un verre d'eau donné à un pauvre, à la gloire de gagner des Batailles. Deſpréaux ſouhaitoit n'avoir jamais compoſé que ſon Epître de l'amour de Dieu ; quoique cet Ouvrage, par l'art que l'Auteur y a mis, ſoit beaucoup au-deſſous de ſes autres Poëſies. Ces deux exemples font ſentir bien vivement la vanité de la gloire d'un grand Général & d'un célébre Auteur.

Deux célébres Sonnets.

¶ Nos peres ſe récrioient ſur des Ouvrages que nous lirions de ſang-froid. Ces fameux Sonnets de Voiture & de Benſerade qui partagerent toute le Cour, méritoient-ils d'exciter cette guerre civile ? Les voici, on en jugera. Commençons par celui de Voiture,

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'abſence ni le temps ne m'en ſçauroient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût ſecourir,
Ni qui ſçût rappeller ma liberté bannie.

Dès long-tems je connois ſa rigueur infinie:
Mais penſant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, & content de mourir,
Je n'oſe murmurer contre ſa tyranie.

Quelquefois ma raiſon par de foibles diſcours
M'incite à la révolte, & me promet ſecours:
Mais lorſqu'à mon beſoin je me veux ſervir d'elle,

Après beaucoup de peine & d'efforts impuiſſans,
Elle dit qu'Uranie eſt ſeule aimable & belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes ſens.

Voici le Sonnet de Benſerade.

Job de mille tourmens atteint
Vous rendra ſa douleur connue,
Et raiſonnablement il craint.
Que vous n'en ſoyez point émue.

Vous verrez ſa miſere nue,
Il s'eſt lui-même ici dépeint.

Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre & se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

S'il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla,
J'en connois de plus misérables.

¶ Les Vers qui sont dans le Prologue de la Comédie des Tuileries, méritoient-ils la libéralité de mille écus, dont le Cardinal de Richelieu honora l'Auteur ?

La Cane s'humecter dans la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée & d'un battement d'aile
Animer le Canard qui languit auprès d'elle.

Ils sont naturels : mais un esprit médiocre qui ne pourroit pas prendre un grand essor, ne seroit-il pas capable de les produire ? Ne sont-ils pas infiniment au-dessous de ceux de Brébeuf sur l'Ecriture ? lorsqu'en parlant des Phéniciens, il dit :

Et c'est d'eux que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux,

Et par des traits divers, des figures tracées ;
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Brebeuf ne se contente pas de peindre la nature, comme l'Auteur du Prologue de la Comédie des Tuileries : mais les images qu'il en trace sont vives, nobles & délicates. Ce qu'il saisit ne peut s'offrir qu'à une belle imagination.

Corneille avoit bien peu d'amour-propre, quand il disoit qu'il préféroit ces Vers de Brébeuf à la plus belle de ses Tragédies. Ne trouve-t-on pas plusieurs Vers dans le Cid, où l'on voit briller une aussi grande force d'imagination, & peut-être encore une plus grande élévation de génie ? Quoi de plus naturel & de plus délicat tout ensemble que ces Vers qui sont dans Rodogune ?

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par de doux rapports les ames assorties,
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer,
Par ces je ne sçais quoi qu'on ne peut expliquer.

La nature parle dans ces Vers-là comme

comme dans ceux que l'on a cités de la Comédie des Tuileries : mais le génie, & un génie excellent qui cache tout son art, y parle avec elle.

¶ Un Poëte médiocre croyoit mettre ses Vers à l'abri de la censure, en disant qu'ils étoient passables : Oui, lui dit-on, ils sont passables en tout sens, vous vous seriez bien passé de les faire, nous nous serions bien passés de les lire, & la mémoire en passera bien vîte. Boursault dans sa Comédie d'Esope, dit en parlant des Vers :

La Poësie ne souffre point le médiocre.

Les passablement bons ne valent pas le Diable.

¶ Un Poëte de la même classe avoit le talent de la déclamation, ses Vers dans sa bouche imposoient ; le Grand Corneille lui envoya ce Quatrain.

Tes Vers sont beaux quand tu les dis,
Ils ne sont rien quand je les lis :
Tu ne peux pas toujours les dire,
Fais-en donc que je puisse lire.

¶ Le Comte de Moret, fils naturel d'Henri IV. eut la curiosité de voir à Vénise un excellent Sculpteur aveugle qui faisoit des Bustes de terre grasse. En passant la main sur le visage de

Sculpteur aveugle.

ceux qu'il vouloit représenter, il prenoit si bien toutes les proportions de leurs traits, que ses figures étoient très-ressemblantes. Dans le tems qu'il travailloit, le Comte tordit le nez à un de ces bustes. Le Sculpteur s'en apperçut quelque tems après : Quel est, dit-il, le fils de P.... qui m'a fait cette malice ? Le Comte alors s'écria : Ah ! le fourbe, il y voit.

¶ Damon fit le portrait d'un frere & d'une sœur qui outsoient tous deux, l'un le caractere de filou, l'autre le caractere de coquette.

Des enfans de Licas voici le caractere,
Le pied glisse à la sœur, & la main glisse au frere.

¶ Il adressa ces Vers au Marquis de Dorat, qui lui ayant envoyé le Brevet d'une Compagnie très-foible dans son Régiment, vouloit l'obliger à partir pour l'armée, tout malade qu'il étoit.

Ta Compagnie, ami Dorat,
En hommes si bien assortie,
M'auroit rendu gueux comme un rat,
Si j'eusse accepté la partie,
Combien d'hommes elle avoit ? dix,
Il ne faut point d'arithmétique
Pour ce compte juste & précis ;

Certes, le don eſt magnifique!
Ton cœur en dépôt m'eſt commis,
Et tu me traites de la ſorte :
Je plains beaucoup tes ennemis,
Qu'un Ange à ſouffrir les exhorte.
Lorſqu'une fiévre me troubla,
Jeſus-Chriſt ſeul pouvoit me dire :
Tolle grabatum, ambula.
Du même air tu me viens écrire :
Pars malade. Mande à Voiſin
Qu'il faſſe une nouvelle route
Pour un Frater, un Médecin :
Alors je pars avec la goute.
Comme un autre de Richelieu
Dans mon lit je parcours la France :
Maires, Orateurs en tout lieu,
M'étaleront leur éloquence.
Chut, ma Muſe, arrêtez, tout beau,
De bons mots ſupprimons grand nombre;
C'eſt mon Colonel *in pectore*,
De ſon pouvoir j'honore l'ombre.

¶ Cet Auteur dans le cours de ſa maladie, ouvrit une libre carriere à ſa Poëſie : Voici les fruits de la veine de ce malade :

Charmante fiévre, double tierce,
Interrompons notre commerce,
Aimable hoteſſe de mon corps,
Je voudrois bien vous voir dehors.
Vous me venez voir chaque jour,
Qu'avez-vous donc tant à me dire?
Ah! de plus loin faiſons l'amour!
Prenez le parti de m'écrire.
Courtiſez plutôt des Abbeſſes.

Qui s'amuſent à vous flater,
Vous nourrir & vous dorloter;
Car pour moi, ſoin de vos careſſes!

C'eſt ainſi qu'il parla à ſon eſtomac.

Mon eſtomac ſur qui je verſe mes bienfaits,
Quoi! vous oſez bleſſer les loix de la nature,
Me reprochant comme une injure
Chaque grace que je vous fais.
Je penſe dévorer les mets, les plats, la table;
Vous m'excitez en vain ce puiſſant appétit!
A peine ai-je mangé que mon pouls s'affoiblit;
Je ſens dans ma poitrine un fardeau qui m'accable.
Pourquoi demander l'aliment,
Et le refuſer promptement?
Accordez-vous avec vous-même,
Otez-moi cette ardeur extrême:
Ou ſecondez mon zéle à vous nourrir;
Expliquez-vous, il faut vivre, ou mourir.

Voici comme la fiévre le quitta.

J'étois entre deux draps couché dans un bon lit,
J'attendois, devinez, une fiévre brulante,
Je la vois qui s'avance; Approchez, ma charmante,
Lui dis-je d'un ton doux; mais elle me ſourit
D'un air fort dédaigneux, & puis elle recule:
Hé venez donc, ma chere. Opiniâtre en mule
Elle ſe perd dans l'air, mon œil plus ne la vit.

Ne soyez point surpris de ma bonne aventure,
Puisque la fièvre est femme, elle a la tête dure,
Elle aime à contredire, elle se satisfit.

¶ Quelles louanges ne doit-on pas donner à la généreuse liberté d'un Confesseur de Charles-Quint ? Ce Prince qui étoit au tribunal de la Pénitence, ne s'accusoit point d'avoir péché contre les devoirs de son état. Son Confesseur lui dit : Vous venez de me dire les péchés de Charles ; mais dites-moi maintenant les péchés de l'Empereur. Bon mot dit dans le Tribunal de la Pénitence.

¶ Un Officier fort avare avoit mis deux cens écus en or dans sa manche, un boulet de canon lui emporta le bras où étoit son trésor. Il s'écria voyant son bras en l'air : Ah ! mes deux cens écus ! Traits d'avarice.

¶ Nébonne étoit un prodige d'avarice, né dans une extrême pauvreté, avec un génie très-grossier ; il avoit trouvé le secret d'acquérir des biens immenses. Dans cette heureuse situation, il se refusoit jusqu'aux dépenses les plus nécessaires. On ne sçauroit exprimer jusqu'où alloit l'attention continuelle qu'il avoit à épargner ;

les traits de la grossiéreté de son esprit & de son avarice passent en proverbe.

¶ Un Gouverneur d'une grande Ville voulant l'y élever à la dignité de Consul, lui demanda s'il sçavoit écrire. Non, Monseigneur, répondit Nébonne, mais je sçais faire des tailles. Il apprit néanmoins à écrire, & l'on dit que pour épargner l'ancre, il ne faisoit aucun point sur ses I.

¶ La premiere fois qu'en qualité de Consul, il se vit assis sur les fleurs de lis pour juger des procès de commerce avec ses Collégues, il s'enivra de joie. On plaida une cause fort épineuse. Le Procureur du Demandeur éleva sa voix, & parla long-tems avec beaucoup de vivacité. Nébonne ébloui, dit tout bas à son Collégue: Cet homme a raison. Le Procureur du Défendeur qui avoit aussi un bon gosier & de bons poumons à mettre en œuvre, ne les épargna pas. Je trouve, dit Nébonne au même Juge, en lui montrant le dernier Procureur, que cet homme-là a encore raison. L'Avocat du Roi parla dans cette affaire. Quand Nébonne fut aux opinions, il dit à ses Confreres: Pour moi, Mes-

ſieurs, je trouve qu'ils ont raiſon tous deux. Il faut, lui dit-on, que vous preniez un parti. Hé bien, répondit-il, je ſuis de l'avis des Gens du Roi.

¶ Dans un autre procès qu'il devoit juger à l'Audience, il s'affectionna tout à coup à une partie qu'il ne connoiſſoit point : ce Client avoit un manteau rouge relevé d'une belle broderie. Voilà ce qui avoit prévenu Néhonne en faveur du plaideur. Quand le Préſident lui demanda pour qui il ſe déclaroit, ou pour le Demandeur, ou pour le Défendeur : Je ne comprens rien, dit-il, dans tous ces grands mots-là : mais j'ai fantaiſie que ce manteau rouge qui eſt ſi bien brodé, gagne ſa cauſe ; car ſi vous y prenez garde, cette broderie eſt bien travaillée.

¶ La Magiſtrature Conſulaire ne fut pas le ſeul relief qu'il ſe procura, il acheta une Baronnie, dont la Juſtice étoit d'une grande étendue. Il aſſembla ſes Juſticiables dans une grande place, lorſqu'il voulut prendre poſſeſſion de ſa Terre ; c'eſt ainſi qu'il les harangua : « Meſſieurs, ſoyez-moi » bons Sujets, je vous ſerai bon Sei» gneur. Si vous ne faiſiez pas votre

» devoir, voilà mon cousin Bonne-» serre le Procureur, surnommé sans » Quartier, poursuivit-il, en leur » montrant ce digne personnage qui » l'avoit accompagné, je le lâcherai & » le mettrai à vos trousses, c'est un » Procureur affamé, c'est tout dire. » Il les menaçoit de cet homme-là, comme d'un des plus grands fléaux que l'on pût redouter.

¶ Lorsqu'il quitta le Consulat, afin de se conformer à l'usage qui vouloit qu'il haranguât en public, il prononça ce beau discours dans le patois de Lyon qui étoit le langage de sa premiere condition.

Nous ne naissons que per murir, ainsi nous n'entrons dans lé Charges que per en sortir. Adieu vous di. Il est difficile de faire un adieu plus moral.

¶ Nébonne accompagné de son valet voyageoit; le cheval de cet avare fit un faux pas, & le jetta dans un fossé. Son valet voulant le tirer de-là, lui dit: Donnez-moi la main. Ce mot de *donner* pour lequel Nébonne avoit une aversion effroyable le blessa; il répondit avec un air chagrin: Que veux-tu que je te donne? Le Domestique connut la faute qu'il avoit faite; &

pour s'expliquer d'une maniere plus conforme à l'inclination de ſon maître, il lui dit : Voulez-vous que je vous donne la main ? Très-volontiers, répondit l'Avare, & il lui tendit la ſienne.

¶ Amidor Procureur avare, portoit des rabats de papier, il fermoit ſa marmite à clef, & il ne laiſſoit qu'un petit trou ouvert dans le couvercle, pour donner paſſage aux vapeurs fuligineuſes que la viande exhale. Mais par ce trou ſes Clercs, à l'aide d'un chalumeau, attiroient le bouillon le plus nourriſſant ; ils le remplaçoient d'eau. Amidor ſe plaignoit toujours que ſon bouillon n'étoit gueres chargé des ſucs de la viande.

Ses affaires l'appellerent à Paris. Il prit une voiture publique ; & afin de n'être pas obligé d'entrer dans la dépenſe que ſes compagnons de voyage faiſoient pour la nourriture commune, il prétexta une maladie ; il dit qu'il étoit néceſſaire qu'il fît diete, & faiſoit en particulier des repas à bon marché. Son avarice ne fut pas toujours heureuſe : car ayant dit à ſon Hôte le troiſiéme jour du voyage, qu'on lui donnât un Merle, qu'il ne

vouloit que cela pour ſon ſouper. L'Hôte inſtruit par les voyageurs de la léſine d'Amidor, lui prépara de la matiere à un cruel chagrin. Le lendemain il demanda dix-huit francs pour le Merle. Comment, dix-huit francs! s'écria Amidor; dites cinq ſols, je vous prie. Je crois que vous voulez rire. Je ne ris point, reprit l'Hôte en renforçant ſon ſérieux. Vous avez voulu un Merle abſolument, je n'en ai point trouvé d'autre que celui de mon voiſin. Cet oiſeau ſifloit parfaitement, & chantoit des airs d'une maniere raviſſante. Je voudrois que vous l'euſſiez ouï, vous en auriez été enchanté. Les ſix écus que je vous demande, c'eſt la meilleure compoſition que j'ai pu avoir. Vous voyez, Monſieur, que je vous fais grace de mes droits de Cuiſinier ſur le Merle; parce qu'avec les honnêtes gens on n'y regarde pas de ſi près. Et afin, pourſuivit-il, que vous ayez le cœur net là-deſſus, je vais appeller le voiſin, qui vous confirmera la vérité. Amidor répondit qu'il n'avoit pas beſoin de cet éclairciſſement; que quand le goſier du Merle auroit été l'harmonie même, cela n'auroit pas rendu cet

oiseau meilleur à manger. Il contesta long-tems : mais ayant été condamné par la voix publique, il fut obligé de payer.

¶ Cette épreuve ne fut pas la seule où fut mise son avarice. Dans un autre voyage qu'il faisoit tout seul à cheval, sa petite valise derriere lui qui recéloit deux cens louis, il passa dans un bois où il fut entouré de voleurs, qui lui mettant le pistolet sous la gorge, lui demanderent la bourse. Ah ! Messieurs, leur dit-il, tuez-moi, & sauvez ma valise. Les voleurs lui donnerent la mort, mais ce fut en le laissant survivre à la perte de son cher argent.

¶ Il avoit pour le mot de *donner* la même aversion que Nébonne ; & quand il vouloit témoigner sa reconnoissance à un Artisan, ou à un Domestique qui lui avoit rendu service : Faites-moi souvenir, lui disoit-il, de vous promettre quelque chose.

¶ Un de ses amis lui manda familiérement dans un petit billet qu'il iroit le lendemain dîner chez lui. Amidor lui écrivit : Grand merci de l'avis, je ne me trouverai pas chez moi.

¶ Il acheta une maison vingt mille

francs ; & quoiqu'il pût facilement en payer le prix, il n'en acquitta que la moitié. Ce fut un prétexte à son avarice. Quand il étoit à table : Quoi ! disoit-il, Amidor, tu dois dix mille francs, & tu te tiens tranquille à table ? Il la quittoit sur le champ. Cette même pensée le faisoit lever de grand matin : Tu es au lit, Amidor, & tu dois dix mille francs, se disoit-il en s'élançant brusquement hors de son lit.

¶ Dans sa derniere maladie il voulut régler avec son Curé les frais de son enterrement : il lui écrivit une Lettre qu'il commença ainsi : *Imaginez-vous, Monsieur, que je suis mort ; c'est dans cet état que je vous prie de régler avec moi le prix de mes funérailles.* Il entroit ensuite dans le détail des droits de présence, d'assistance du Curé, & des autres droits dont il n'offroit que des sommes très-modiques. Le Curé le vint voir, le malade disputa vivement avec lui. En vérité, Monsieur, lui disoit-il de tems en tems, n'est-ce pas écorcher un homme après sa mort ? Quelle conscience avez-vous donc ? On lui proposa de faire son Testament, il ne témoigna d'abord aucune répu-

gnance. Le Notaire lui demanda qui il vouloit inſtituer héritier : Quoi ! dit-il, il faut donc que je me dépouille pendant que je ſuis encore en vie ; je ne ſçaurois m'y réſoudre. Monſieur, lui dit l'Officier public, vous n'ignorez pas que celui à qui vous donnerez votre bien n'en peut jouir qu'après votre mort. Hé bien, n'importe, lui dit le malade ; & puiſqu'il faut que j'inſtitue un héritier, je m'inſtitue moi-même. Ce fut là ſa derniere volonté.

Harpagon fait mauvaiſe chere,
Je crois pénétrer ſon deſſein,
Cet avare ne mange guere
Pour s'accoutumer à la faim.

De tes repas diſpenſe-moi,
Maudit Avare que j'abhorre ;
Après avoir dîné chez toi,
Il faut qu'ailleurs je dîne encore.

Frontin malade au lit ſupputoit la dépenſe,
Que ſa maladie & ſa mort
Couteroient à ſon coffre fort ;
Dans les horreurs d'une mortelle tranſe,
O mort, s'écria-t-il, que tu nous fais ſouffrir,
Et qu'il en coute de mourir !

Le plus avare homme de Rennes

Répose sous ce marbre blanc ;
Il mourut tout exprès le dernier jour de l'an,
De peur de donner des étrennes.

¶ Le Chevalier de Cailly a une plaisante idée sur un Avare.

Dorilas, quand la nuit nous rend l'obscurité,
En paroît toujours attristé :
Mais ce n'est pas à cause d'elle,
C'est parce que le jour épargne la chandelle.

¶ Un Avare mourut peu de tems après l'établissement de la Capitation. Un Poëte là-dessus fit ces Vers :

La Monnoye.

Pour éviter la Capitation,
Dom Augustin eut recours à la Parque,
Il crut par-là trouver l'exemption,
Mais comme il fut prêt d'entrer dans la barque,
Voyant Caron qui l'arrêtant au bord,
Lui demanda le tribut ordinaire :
Hélas ! dit-il, que le sort m'est contraire,
Par tête on paye après la mort.

Léfine nouvelle.

Le Chevalier de Cailly.

Par testament Dame Denise,
Quoiqu'elle possédât un ample revenu,
Ordonna que son corps fût inhumé tout nud,
Pour épargner une chemise.

Sur un riche Avare.

Créon pourroit avoir de riches équipages,

S'il ſe fait ſeulement ſervir par un muet,
C'eſt qu'il n'aime point un Valet
Qui puiſſe demander ſes gages.

Bon mot contre un Avocat intéreſſé.

¶ Monjuſtin Gentilhomme, ami de l'Avocat Tilif & ſon voiſin de campagne, lui prêta un âne. Tilif le garda pluſieurs jours. Monjuſtin conſulta l'Avocat ſur une queſtion de Droit aſſez embarraſſante. Tilif étudia la difficulté & en donna la ſolution : mais il demanda ſes honoraires à ſon ami, en lui diſant : Monſieur de Monjuſtin, ſcience coute. Ce Gentilhomme indigné de voir ſon ami ſi intéreſſé, lui répondit : Je conſens à votre demande. Mais faiſons une compenſation des vacations de mon âne avec les vôtres.

Belle préſence d'eſprit du Duc de Lorraine.

¶ Le Cardinal Mazarin prit dans une cérémonie le pas au-deſſus du Duc de Lorraine. L'Aumônier de ce Miniſtre qui le ſuivoit, ſe retira par reſpect, pour laiſſer paſſer le Prince. Non, lui dit le Duc de Lorraine, paſſez, Monſieur l'Aumônier, je céde le pas aux gens d'Egliſe, même juſqu'aux moindres Cleres ; & il fit paſſer cet Eccléſiaſtique. Il menageoit le Cardinal dont il avoit beſoin, & ſauvoit l'honneur de ſon rang.

Espiegleries.

¶ Le Ciel en mettant au monde Turpin, lui fit présent d'un génie fécond en malices plaisantes ; rien ne lui coutoit quand il s'agissoit de se divertir aux dépens d'autrui.

¶ Un Payſan étaloit dans un marché plusieurs paniers pleins d'œufs. Turpin paria qu'il lui donneroit les étrivieres impunément devant tout le monde. Il s'approcha du Payſan, il fit le prix de cinq ou six douzaines d'œufs. Le marché conclu, il étoit queſtion de les choiſir. Il fit tenir au Payſan des deux mains les pans du devant de ſon juſte-au-corps, afin qu'ils puſſent contenir les œufs. Il en aſſembla pluſieurs douzaines ſur cette table mouvante. Le Payſan embarraſſé & à la diſcrétion de ſon ennemi, ne put empêcher alors qu'on ne dévoilât le ſiége honteux ſur lequel la nature l'avis aſſis. Turpin frapa deſſus tout à ſon aiſe. Comme les Payſans ſont eſclaves de leur intérêt, celui-ci aima mieux eſſuyer pluſieurs coups, que de ſe venger aux dépens de ſes œufs qu'il appréhendoit de laiſſer tomber. Turpin profitant de ſes avantages ne l'épargna point, afin qu'on ne le chicanât pas ſur ſa gageure.

¶ Il descendoit la Saône à quatre lieues de Mâcon dans un grand bateau qu'on nomme la Diligence. Il lia conversation avec deux Religieux de l'Ordre de .... Lyon étoit le terme de leur voyage. Il leur faisoit des épanchemens de cœur qui charmoient ces bons Peres. Il leur disoit d'un ton doucereux : Je suis né avec une amitié singuliere pour votre Ordre. Je me fais un plaisir de rompre en visiere aux Hérétiques qui se déchaînent contre votre régle ; & je faillis l'autre jour à être le martyr de mon zéle, trop heureux de périr pour une si belle cause. Par de semblables discours il s'insinuoit dans le cœur de ces bons Peres. Il les invita à diner chez lui, il vouloit, disoit-il, leur faire boire d'un rossoli délicieux. Les Religieux s'en défendirent long-tems ; mais le fourbe par ses manieres engageantes leur fit une espéce de violence. Il leur laissa entrevoir qu'il s'offenseroit de leur refus ; ils craignirent de désobliger un bienfacteur de l'Ordre ; ils accepterent l'offre. On arriva à Lyon : Turpin après leur avoir fait traverser plusieurs rues, conduisit ces bons Peres par un escalier dérobé dans une

grande chambre où il les fit reposer. Un Cuisinier se présenta, Turpin lui marmota quelques paroles à l'oreille. Peu de tems après on servit un magnifique repas : les Religieux se récrierent d'abord en disant qu'il y avoit trop de façon, qu'on ne les traitoit pas en amis. La joie fut l'ame du festin, où les bons Peres se dédommageant un peu de la sévérité de leur Régle, se donnerent carriere, sans blesser néanmoins la sainteté de leur état. Sur la fin du repas Turpin se déroba, sous prétexte d'aller querir son rossoli. Mais ils dûrent juger qu'il étoit allé à Turin chercher cette liqueur, car il ne parut plus. Une grosse femme avec un air de Cabaretiere, entra une carte à la main : son air n'étoit point trompeur. Elle s'adressa aux deux Religieux étonnés, leur déclina son nom, & leur apprit qu'à la Poule blanche, qui étoit l'enseigne de son cabaret, le crédit étoit mort depuis long-tems. Les bons Peres revenus enfin de leur surprise, essayerent de faire entendre à l'Hotesse qu'ils ne devoient pas payer une fourberie qu'on leur avoit faite : mais l'Hotesse intraitable s'obstina à vouloir de l'argent, ils en

étoient dépourvus, l'un d'eux demeura en gage, tandis que l'autre, pour le dégager, en alla chercher au Couvent.

¶ Turpin rencontra dans la rue un Etranger qui cherchoit la monnoie d'un louis qu'il tenoit à la main; il offrit de le lui changer; l'Etranger lui confia son louis. Turpin prit la fuite. L'Etranger le poursuivit: de tems en tems le malicieux Coureur qui avoit plusieurs pas d'avance, s'arrêtoit & montroit de loin le louis à son postillon pour l'animer, & il couroit ensuite sur nouveaux frais. Cela ne lui coutoit rien, parce qu'il étoit fort agile. A la fin quand il vit l'Etranger épuisé, il lui jetta le louis d'or en lui disant: Monsieur, je voulois seulement que vous fissiez un peu d'exercice.

¶ Magallon & Ringuet, tous deux âgés de plus de quatre-vingt ans, ne pouvoient vivre éloignés l'un de l'autre; leur amitié passoit en proverbe. Ils demeuroient dans la même rue. Turpin au milieu de la nuit alla éveiller Magallon, en lui annonçant que Ringuet étoit à l'extrêmité, & qu'il souhaitoit de le voir avant que de

mourir. Il alla porter une pareille nouvelle à Ringuet au sujet de Magallon. Les deux vieillards se leverent à la hâte, & ne s'habillerent qu'à demi. Une scéne fort réjouissante fut la rencontre de ces deux amis dans la rue. Notre fourbe qui étoit à quatre pas, goûta tout le plaisir de la comédie. Dès qu'ils se virent, ils se porterent leur lanterne au nez l'un de l'autre. La bouche béante, les yeux fixes qu'ils ouvroient extrêmement, ils se consideroient. On auroit dit qu'ils étoient pétrifiés. Leur surprise se dissipa peu à peu. Est-ce vous? se demanderent-ils en s'appellant par leurs noms qu'ils prononcerent en deux tems différens. A la fin ils s'éclaircirent de leur erreur, & s'emporterent contre le malin Turpin.

¶ Un Meûnier, homme habillé extraordinairement, portant une sangle sur l'estomac, & toujours la tête découverte, quoique chauve, entreprit de se moquer de son Curé, qui avoit le génie si burlesque, qu'il répandoit cette teinture de son esprit sur les vérités de la Religion, lorsqu'il les annonçoit en chaire. On y accouroit de toutes parts. Le Meûnier invita plu-

ſieurs de ſes amis à un Sermon que devoit faire le Curé. Il ſe cacha derriere le pilier de l'Egliſe ; & il marquoit par des éclats de rire étouffés chaque endroit plaiſant, c'étoit une eſpéce de ſignal qui faiſoit rire tous ſes amis. Le Curé qui découvrit le Meûnier que le pilier ne lui déroboit pas entiérement, ſe vengea ſur le champ. Il s'efforçoit de faire comprendre que les trois puiſſances de l'ame ne faiſoient qu'un ſeul eſprit. Voici, Meſſieurs, dit-il à ſes Auditeurs, une comparaiſon familiere qui vous rendra ſenſible cette vérité. Voyez ce Meûnier qui affecte de ſe cacher derriere ce pilier. Tous les regards des aſſiſtans furent alors attachés ſur le rieur. Obſervez-le bien, pourſuivit le Curé, il a la tête pelée comme un ſinge, il eſt ſanglé comme un mulet, il eſt gris comme un âne ; ces trois bêtes pourtant n'en font qu'une.

¶ Clélie eſt une brune claire qui a la douceur des blondes & la vivacité des brunes. Un Peintre qui voudroit décrire ſon front, diroit que les arcs de cette partie s'y arrondiſſent doucement, qu'il eſt couronné de cheveux bien plantés, que la ſymmétrie de ſes

Portrait de Clélie.

ſourcils eſt très-agréable. Tout cela néanmoins n'eſt pas ce qui plaît le plus dans ce beau front. Quel eſt ce charme ! On ne le peut exprimer : mais voyez Clélie, votre cœur vous le dira. Elle a les yeux pers, grands, bien fendus, qui brillent d'un feu doux & perçant. Ils parlent ſi ſpirituellement qu'on croiroit que dans elle, l'ame au lieu d'habiter le logement que Deſcartes lui donne, réſide dans ſes yeux. Elle a le nez petit, qui s'éleve néanmoins avec une ſi belle proportion, qu'on jugeroit qu'il a été fait avec le burin de l'amour. Les lis & les roſes ſont unis & confondus avec beaucoup de grace ſur ſon teint. Sa bouche qui eſt très-réguliere & qui eſt ornée de belles dents, emprunte un prix infini de l'enjouement de ſon eſprit, parce qu'on ne la voit point qu'on ne ſe repréſente d'abord qu'elle s'eſt ouverte mille & mille fois pour dire des plaiſanteries d'un ſel exquis. Son menton termine auſſi noblement & auſſi agréablement ſon viſage, que ſon front le commence. Le tour de ce viſage plus rond qu'ovale eſt extrêmement gracieux. De l'aſſemblage de tous ces traits, il réſulte une phyſionomie ſi

fine & ſi ſpirituelle, que ceux qui la voient la premiere fois, devinent d'abord qu'elle a beaucoup de vivacité & de pénétration. Sa taille eſt au-deſſus de la moyenne; elle eſt dégagée & ſi bien proportionnée, qu'il ſemble que la nature en la formant, en ait voulu faire un modele. Sa gorge eſt le plus beau trône.... mais ſi je m'arrêtois à en décrire les charmes, adieu ma raiſon, & ſans raiſon, comment acheverois-je le portrait de Clélie? Tous ces dons du corps, quelle impreſſion ne font-ils pas? puiſqu'ils ſont animés d'un eſprit extraordinaire qui éclate même dans ſon ſilence, qui releve l'air de ſon viſage, qui donne à un geſte, à un rien, que ſçais-je? un attrait qui trouve d'abord le chemin du cœur.

Son eſprit a la ſolidité & le brillant du diamant. Jamais comparaiſon ne fut plus juſte & plus heureuſe, elle eſt faite pour elle. Dans le diamant on eſt ſi frapé de ſon éclat, qu'on ne penſe pas d'abord qu'il ait d'autres qualités. De même dans Clélie, ſon enjouement & ſa vivacité brillent tellement, que d'abord quelques gens ont cru que c'étoit-là tout ſon mérite. En effet

la premiere choſe qu'on apperçoit dans elle eſt une ſource d'une raillerie délicate & épurée qui ne tarit point. Les petits aiguillons qu'elle lance dans les accès de ſa belle humeur ſont toujours émouſſés, parce qu'elle aſſaiſonne la raillerie avec une louange. Elle anime, excite, réjouit une compagnie, & y fait regner cette agréable liberté qui eſt le principe d'un commerce délicieux.

Mais quoiqu'on ſoit ébloui de ſon eſprit brillant, on démêle pourtant les traits de ſon bon cœur; elle l'a droit, ſincere, tendre, fait exprès pour l'amitié. Connoît-elle l'amour? Demandez-le à Damon; la nature lui a donné le talent de la Poëſie, elle l'auroit enfoui, ſi Damon ne l'eût obligé à le cultiver.

Voici un Ouvrage qu'elle a compoſé, qui achevera l'ébauche que j'ai faite de ſon eſprit.

GENEALOGIE DES AMES.

¶ Que les hommes ſont fous! ils font conſiſter le mérite dans la nobleſſe, au lieu de la faire conſiſter dans la vertu. Un ſang illuſtre coule dans mes veines,

veines, dira cet homme entêté de sa naissance : mais il ne s'attachera point à retracer les vertus des grands hommes, dont il prétend être issu.

Toi dont le seul mérite est un vieux parchemin,
Tu crois être au-dessus de tout le genre humain ;
Di-moi, si par hazard un rat rongeoit ton titre,
Tu serois au niveau du faquin, du bélitre.

Si le mérite des Héros se transmettoit avec leur sang, on pourroit à bon droit se glorifier d'être de leur race ; mais nous voyons tous les jours un grand nom porté par un homme d'un mérite commun, afin de ne rien dire de pis. Ce grand nom ne sert qu'à mettre les défauts du personnage dans un plus grand jour. Tout cela a été dit. Je ne prétens point enchérir ici sur le Juvenal des Latins, ou plutôt sur l'Horace des François. Il ont montré tous deux agréablement l'erreur de ce Noble entêté qui compte parmi ses Aïeux plusieurs grands hommes. Ils ont fait voir que cette pompeuse généalogie supposant la chasteté des épouses de leurs ancêtres, avoit un fondement bien fragile. Je ne suis

point remplie de fiel contre mon sexe. A Dieu ne plaise. Je veux que le nombre des Lucréces soit fort commun. Mais qu'on y prenne garde, il ne faut qu'une seule Anti-Lucréce, je veux dire une femme d'un caractere contraire à celui de cette Héroïne de l'Antiquité, pour gâter la plus belle généalogie du monde. Quelque prévenu que l'on soit en faveur de la vertu des Dames, dira-t-on que dans ce grand nombre de femmes qui composent les généalogies, elles ont toutes été vestales ? Quoi ! on n'en trouveroit pas une qui ait dégéneré de cette chasteté, & si l'on en trouve une, adieu toutes les branches de l'arbre généalogique ; elles se détacheront toutes pour aller s'attacher à d'autres troncs. Vous croyez tenir à ce bel arbre, peut-être ne tenez-vous qu'à quelque souche pourrie.

Toi qui par des papiers que le tems a mangés,
Prouve que tu descens des Héros de Tacite,
Une Laïs suffit pour déranger la suite
De ce nombre d'aïeux artistement rangés.

Si ces raisons ne dessillent pas les yeux à ceux qui sont entêtés de leur

naiſſance, abandonnons-les à leur aveuglement. Cherchons une généalogie plus noble que la leur. Puiſque les vertus des grands hommes ne ſont point enracinées dans leur ſang, & qu'elles ont leur ſource dans leur ame, cherchons la généalogie des ames, la généalogie des cœurs, des eſprits. J'étois occupée & remplie de cette idée, je la promenois avec moi à la campagne dans la maiſon de Monſieur D*** lorſque j'entrai dans un bocage. Je me jettai ſur un lit de gazon, les vapeurs du ſommeil s'emparerent alors de mon cerveau. Je me trouvai non pas ſur le Mont-Parnaſſe, où les ſonges tranſportent ordinairement ceux qui aiment les belles-Lettres; mais ſur le Mont-Olympe, ce Mont qui ſe perd dans les Cieux, où les Dieux ſont leur ſéjour.

Qu'on ne s'attende pas que j'aille décrire ce Mont céleſte. Je déſeſpere de donner une idée ſenſible de la magnificence du Palais des Dieux. Il ſuffira de dire qu'ils habitent une lumiere inacceſſible, & que les rayons qui en échapent, pénétrent entiérement les eſprits qui arrivent à cette ſuprême

région. Les termes manquent dans une pareille matiere.

Quand on veut exprimer cette gloire céleſte,
L'eſprit eſt offuſqué de l'éclat qui la ſuit,
L'on commence un diſcours dont on laiſſe le reſte ;
On parle de lumiere, on entre dans la nuit.

Evitons l'obſcurité qui eſt l'écueil de pluſieurs beaux eſprits. J'adreſſai d'abord ma priere à Jupiter, & je crus que pour employer utilement le tems précieux qui m'étoit donné, je devois demander la connoiſſance des ſecrets qui ſont cachés aux hommes. La priere que je fis à Jupiter fut un déſir vif & ardent qu'il daigna exaucer ; il fit un ſigne à Mercure qui me conduiſit à l'entrée du ſanctuaire du Palais des Dieux. Ce fut ainſi qu'il me parla : Heureuſe mortelle que Jupiter a honorée d'un regard favorable, j'ai deux grands myſtéres à te révéler, ton eſprit curieux ſera pleinement ſatisfait. Tu avois raiſon de rire de la folie des hommes qui tirent leur vanité de leur naiſſance, puiſque les vertus des grands hommes ne ſe tranſmettent point avec leur ſang, & qu'il eſt encore fort in-

certain que ce ſang ait paſſé à ceux qui ſe glorifient de l'avoir dans leurs veines. Je te vais découvrir la véritable généalogie dont les hommes ſe peuvent vanter, c'eſt la généalogie des ames. Ne t'imagine pas que les Poëtes ayent ſçu les ſecrets des Dieux; défie-toi du ſyſtême des fables qu'ils ont donné. Ils ont mêlé leurs inventions avec les penſées que je leur inſpirois; ils ont tellement déguiſé mon ouvrage, que je ne m'y reconnois plus. Ne crois pas que Jupiter crée de nouvelles ames pour chaque homme qui eſt formé dans le monde. Quand il créa l'Univers, il ne créa pour animer la nature humaine que ſept fois ſept ames; c'eſt-à-dire, quarante-neuf, qui compoſent un nombre myſtérieux. Toutes ces ames ont un caractere particulier qui les diſtingue les unes des autres. Dans l'une la valeur dominera, dans l'autre la libéralité; dans celle-ci l'amour des belles-Lettres, dans celle-là la ſcience de la Politique. En un mot, toutes les vertus entrent dans les caracteres de ces ames. Il y en a qui ſont plus parfaites les unes que les autres. Il y en a qui raſſemblent toutes les perfections qui ſont répandues

dans plusieurs ; ce sont celles-là qui sont des Héros des hommes qu'elles animent. Lorsqu'un homme est formé dans le sein de sa mere, Jupiter ne crée pas alors une nouvelle ame : mais il la tire d'une de ces quarante-neuf ames qu'il a créées dès le commencement. Ainsi toutes les ames des hommes ne sont que des émanations de ces premieres ames. Il m'imprima ensuite dans l'esprit une véritable idée du caractere de ces quarante-neuf ames ; ensorte que je les connus distinctement, & que je conçus tous les rapports qu'elles ont entr'elles, & les différences qui les distinguent. Je découvrirai toutes ces connoissances dans la suite. J'étois comblée de joie de voir Mercure ranger ainsi toutes mes idées. Quand ce Dieu m'eut remplie de cette lumiere, il reprit son discours. Les ames des hommes qui sont répandues dans le monde depuis le commencement des siécles jusqu'à présent, ne sont donc que des émanations de ces quarante-neuf ames. Quand vous voyez de ces ames qui se ressemblent par le cœur & par l'esprit, c'est qu'elles sont émanées de la même ame. C'est selon cette idée sans doute

que le Duc de la Rochefoucaut a dit dans ſes réflexions morales, que les liens de la vertu devoient être plus étroits que ceux du ſang ; l'homme de bien étant plus proche de l'homme de bien par la reſſemblance des mœurs, que le fils ne l'eſt de ſon pere par la reſſemblance du viſage. AUGUSTE & LOUIS LE GRAND & les Héros qui leur reſſemblent ſont tirés de la même ame. Et ſi LOUIS LE GRAND a plus de perfection que quelques-uns de ces Héros, c'eſt que Jupiter aura fait une émanation plus parfaite en faveur de LOUIS LE GRAND qu'en leur faveur. Ils ſont ſortis, par exemple, d'une ame dont le caractere étoit une ſageſſe éminente. Jupiter ſe ſera attaché à raſſembler des traits plus vifs & plus forts dans celle de LOUIS LE GRAND, que dans celle d'un autre Héros, quoiqu'elles ſoient toutes émanées du même principe. Toutes ces premiéres ames ſont vertueuſes & parfaites dans leur genre. Ainſi tous les hommes devroient être vertueux. Mais comme Jupiter ſe plaît à ne tracer que foiblement dans quelques ames les vertus des ames dont il les tire, ces traits-là s'effacent facilement : les hommes

eux-mêmes faisant un mauvais usage de leur liberté, guidés par une ambition aveugle, veulent se rendre indépendans; & secouant le joug de la divinité, ils deviennent le jouet de leurs passions. La véritable généalogie est donc celle des ames. Quand elles ont de grands rapports, on doit juger qu'il y a une parenté entr'elles, & qu'il faut remonter à une premiére ame dont elles sont émanées. Les ames de LOUIS LE GRAND, d'Auguste, de César, d'Alexandre & de plusieurs autres Héros sont véritablement sœurs, ou du moins fort proches parentes. Elles sont sorties d'une ame dans qui la sagesse, la valeur, en un mot, cette magnanimité qui fait les Héros, dominoit. Et si Alexandre n'a pas retracé la prudence de l'ame qui étoit son principe, c'est que Jupiter en émanant l'ame d'Alexandre de cette premiére ame magnanime, s'attacha à en émaner fortement la valeur, & se contenta d'en émaner foiblement la prudence. Parcourez l'Univers, appliquez-vous à étudier les différens caracteres des hommes, vous verrez que toutes les ames des hommes ont le sceau des premiéres quarante-neuf

ames, & vous découvrirez la véritable, la solide parenté qui est celle des ames. En voilà assez sur ce sujet, travaillez, vous pouvez faire de belles découvertes.

Dès qu'on m'eut révélé ce mystére sublime,
Je portai dans les cœurs mes regards curieux.
Quand je vois des mortels qu'un même esprit anime,
Sans daigner m'informer quels furent leurs aïeux,
Qu'ils soient d'un sang divers, je soutiens qu'ils sont freres;
Par le cœur, par l'esprit nous sommes donc parens:
Je ne m'abbaisse point à ces ames vulgaires,
A ces esprits grossiers, esclaves de leurs sens,
Je ne veux point sçavoir leur généalogie;
Mais ce Héros qui prend son essor vers les Cieux,
Qui vit dans les esprits d'une immortelle vie,
A-t-il avec Louis des rapports glorieux?
Damon, n'en doutez point, c'est la même origine,
Par le cœur, par l'esprit il est frere du Roi.
De même je conclus qu'une auguste Héroïne,
Dont les rares vertus doivent donner la loi,
Est sœur des plus grands Rois, sans être de leur race.
Elle n'a point l'honneur d'être du Sang Royal,
Qu'on corrige du sort l'aveuglement fatal,

Qu'on l'approche du Trône, elle y peut prendre place.

Je m'en tiens-là. Si le Public reçoit agréablement le myſtére dont je lui fais part, je pourſuivrai le récit de mon ſonge, & je découvrirai un ſecond myſtére ſur la Sympathie & l'Antipathie qui regnent parmi les hommes, myſtére digne de leur curioſité.

Bons mots de Buſſi-Rabutin.

¶ Buſſi-Rabutin pour donner une idée de l'extrême propreté de Madame de Monglas, fait une hyperbole fort ingénieuſe : L'air qu'elle ſouffle, dit-il, eſt plus pur que celui qu'elle reſpire.

Un amant diſoit qu'il prenoit un grand plaiſir à reſpirer l'air que ſa maitreſſe ſouffloit.

Les douleurs de l'accouchement cédent aux plaiſirs de l'amour.

¶ Sermens de joueur & ſermens d'une femme qui enfante, ſont dans le même rang. Une Dame dans cet état en proie aux douleurs les plus aiguës, proteſtoit de ne jamais coucher avec ſon mari, qu'elle appella mille fois bourreau. Pendant ce tems-là une Femme de Chambre, à genoux, tenant entre les mains un cierge béni qu'on allume en de pareilles occaſions, faiſoit de fortes aſpirations vers

le Ciel. La Dame fut à peine délivrée de son enfant, que tournant languissamment ses yeux du côté du cierge : Qu'on l'éteigne, dit-elle, afin qu'il me puisse servir une autre fois.

Bon mot de Sulpitius Galba.

¶ Mecenas disoit des douceurs à la femme de Sulpitius Galba qui feignoit de dormir. Un voleur domestique crut qu'il devoit profiter de ce tems favorable pour faire un vol qu'il méditoit. Dans le tems qu'il croyoit faire sa main, Galba qui le vit, lui cria : Ami, apprens que je ne dors pas pour tout le monde.

Distractions.

¶ L'Auteur des caracteres de ce siécle a mis sur la tête de Ménalque plusieurs absences d'esprit qui ne sont pas vraisemblables. L'Auteur de la Comédie du Distrait en a profité.

Le Pere de S. . . . de l'Ordre de .... Théologien sublime, étoit peut-être l'homme du monde, dont l'esprit faisoit de plus longues & de plus fréquentes absences. Un jour il descendit à la Sacristie pour s'y préparer à dire la Messe. Il se mit à genoux sur un prié-Dieu, & après un petit intervalle de tems, il se leva, il revêtit l'aube, la chasuble ; & de cinq autres que le Frere Sacristain avoit étalées

ſur un grand bureau. Affublé de tous ces ornemens, il alla à l'Autel. Pendant ce tems-là le Frere qui avoit trouvé ſes chaſubles à dire, ne pouvoit s'imaginer par quel prodige elles pouvoient être diſparues. Il chercha de tout côté; aucun veſtige de voleur; il alla mettre l'alarme au Couvent. Le Supérieur & pluſieurs Religieux s'aſſemblerent dans la Sacriſtie, & ne comprenoient pas par quelle magie on avoit fait diſparoître ces chaſubles. Dans le tems qu'ils cherchoient à le deviner, le Pere de S.... arrive: il ſe dépouille d'abord d'une premiere chaſuble, une ſeconde ſuccéde, & puis une troiſiéme. Enfin toutes les ſix paroiſſent au grand jour. Le Supérieur & la Communauté éclaterent alors de rire. Le Pere de S.... auſſi diſtrait en ſe deshabillant qu'il l'avoit été en s'habillant, demanda froidement pourquoi ils étoient tous aſſemblés-là, & pourquoi ils rioient.

¶ Un homme de ce caractere partit de Toulon pour Tours, où il devoit épouſer la fille d'un Marchand. Se défiant de lui-même, & craignant ſes diſtractions ordinaires, il avoit mis ſur ſes tablettes en gros caracteres:

Mémoire pour me faire ſouvenir que je dois me marier à Tours.

¶ Le même perſonnage dit à une Dame qui lui avoit appris qu'elle n'avoit point d'enfans : Votre mere en a-t-elle eus ? ne ſeriez-vous point ſtérile de race ?

Bons mots d'un Payſan.

¶ Dans une petite Ville auprès de Lyon, un Payſan nommé Maître Iſaac, d'un ſens fort ſubtil, s'étoit rendu fameux par ſes réparties heureuſes. Un Partiſan qui ne le connoiſſoit point, inſultoit devant lui à l'ignorance des gens de la campagne. Il prétendoit qu'ils n'avoient aucune connoiſſance des Myſtéres de la Religion. Par exemple, dit-il, en s'adreſſant à Maître Iſaac, je parierois, mon ami, que tu ne ſçais pas combien il y a de Dieux. Plût à Dieu ! répondit Maître Iſaac, qu'il n'y eût pas plus de Partiſans.

¶ Le Miniſtre du Prêche de S. Romain étant entré en converſation avec cet ingénieux Payſan, tomba ſur la Religion. Une preuve, lui dit-il, que la Religion Romaine n'eſt pas ſi chérie de Dieu que celle que je profeſſe, c'eſt que le tonnere tomba l'autre jour ſur l'Egliſe de votre Village, & notre

Prêche qui n'en eſt pas fort éloigné, fut préſervé de ce funeſte accident. Maître Iſaac branlant la tête, lui dit: Monſieur le Miniſtre, le Diable ſeroit bien fou de bruler ſa maiſon.

¶ Il ſe vit obligé de plaider devant ſes premiers Juges. Il étoit au Palais un jour d'audience: il regardoit avec une attention ſinguliere un Payſage qui ornoit la Sale où l'on rendoit la Juſtice. Un Juge qui paſſoit lui demanda quel ſujet attiroit ſes regards dans ce tableau: Je cherche, dit-il, dans le troupeau que le Peintre y a repréſenté la vache que j'ai été obligé de vendre pour payer vos Epices; il ne l'a pas, ſans doute, oubliée. Maître Iſaac pourſuivit ce même procès au Parlement: voici le compliment qu'il fit à ſon Rapporteur: Je ſçais, Monſieur, lui dit-il, que l'on rend dans une même affaire pluſieurs Arrêts, que l'un en produit un autre. Je ſuis ruiné ſi l'on m'oblige de faire ici un long ſéjour en me promenant de Jugement en Jugement. La grace que je vous demande, c'eſt de rendre dans mon procès un Arrêt Hongre qui n'en puiſſe point engendrer d'autres. Cela revient à la penſée d'Arlequin,

qui dit qu'il faudroit châtrer les Auteurs de Droit, parce qu'ils engendrent beaucoup de procès.

Naïvetés d'un Juge subalterne.

¶ Le sieur Marchand Juge subalterne s'est rendu fameux dans une grande Ville par ses Jugemens & par ses procédures burlesques.

Des Bouchers lui exposerent que les Paysans n'amenoient point de veaux au marché ; il ordonna de cette sorte : Sur la plainte à nous faite par les Bouchers, dans laquelle ils ont allégué qu'il n'y avoit point de veaux au marché, nous avons ordonné que nous nous y transporterions.

¶ On voulut faire un dépôt dans son Greffe de plusieurs papiers de conséquence & de sommes considérables d'argent. Il convoita les espéces, & afin de les avoir, voici le tour qu'il donna à son Ordonnance : Nous ordonnons que les papiers seront remis au Greffe, & que l'argent sera consigné entre nos mains, attendu l'insolvabilité du Greffier.

¶ Il jugea un Paysan qui étoit accusé d'avoir violé une fille. Voici la teneur de son jugement : Nous déclarons *N.* atteint & convaincu d'avoir violé *N.* pour réparation de quoi nous

le condamnons à être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive ; & en outre le condamnons à payer à *N.* qu'il a violée une amende de cent écus. Ordonnons qu'il tiendra prison jusqu'à l'entier payement de cette somme ; & notre Sentence sera exécutée nonobstant tous Arrêts contraires qui pourroient émaner de la Cour du Parlement. Ainsi le coupable en se dispensant de payer, se dispensoit d'être pendu.

¶ Un Procureur qui plaidoit devant lui, cita en Latin une autorité ; il le condamna à l'amende pour avoir, dit-il, parlé dans son plaidoyer une langue à nous inconnue.

¶ Il inventoria à la campagne les effets d'un Notaire. Dans l'inventaire des meubles de l'étude il mit, *Item*, un grand banc où le Notaire & son Clerc avoient accoutumé de s'asseoir, le tout de peu de valeur.

¶ Dans un autre inventaire, c'est ainsi qu'il décrivit une tapisserie de Flandre.

Item, une tapisserie à personnages de Bêtes.

¶ Le sieur Marchand étoit aux opinions lorsque midi sonna, il alla se mettre à sa place & prononça : Nous

ordonnons que parce que midi ſonne, nous n'ordonnerons rien.

¶ Les Juges du Préſidial de B*** étoient fort embarraſſés ſur le genre de peine auquel ils devoient condamner un voleur dont ils jugeoient le procès ; la chaîne des Galériens paſſa alors dans leur Ville : ils apprirent cette nouvelle, ils ordonnerent que le voleur ſeroit condamné aux galeres, attendu la commodité de la chaîne.

TAYLOR INST. OXFORD

¶ Ils condamnerent un autre voleur aux galeres. A peine eurent-ils prononcé ce jugement, que faiſant réflexion ſur la fatigue que ce criminel qui étoit d'une compléxion délicate eſſuieroit dans le chemin, ils opinerent touchés de compaſſion, qu'il ſeroit pendu, afin de lui épargner la peine & les dangers du voyage.

Expreſſion forte d'un Payſan.

¶ Il y a des Payſans qui ont des expreſſions qui rendent leurs penſées avec beaucoup de force. Un premier Magiſtrat d'une Souveraineté y étoit plus craint que le Souverain même. On lui rapporta que dans une de ſes forêts un Payſan y avoit coupé du bois, & l'avoit emporté. Il le fit venir, & lui reprocha avec des paroles foudroyantes le crime dont il ſe

croyoit coupable. Hélas ! Monſeigneur, lui dit le Payſan tout tremblant, comment aurois-je été aſſez hardi que de vous voler du bois dans votre forêt ? les oiſeaux n'oſent pas y nicher ſans votre permiſſion.

Contre les complimens.

¶ Un homme ennemi des longs complimens & des cérémonies, diſoit à ceux qui en faiſoient : Abrégez, la vie eſt courte.

On peut ajouter que le cérémonial gêne celui qui le fait, & celui pour qui on le fait.

Sur la vieilleſſe.

¶ Le Baron de Coulange célébre par ſon génie chanſonnier, fit une Chanſon ſur la vieilleſſe.

Un cercle nombreux de Printems
Mérite bien qu'on les regrette.
Fier de mon âge, je prétens
Etre mis dans la gazette.
Seroit-elle muette
Sur mes cheveux blancs ?
Faut-il que tous les ans
Un de plus m'aſſaſſine,
Qu'aucun de ces ſçavans
Qui ſur les Cieux rumine,
N'ait trouvé de machine
Pour arrêter le tems ?

¶ Quel chagrin pour un homme qui craint de vieillir de ſe voir beau-

coup de cheveux blancs ? Ce sont les fleurs du Cimetiere.

¶ Le Maréchal de Villeroy *, âgé de plus de quatre-vingt ans, disoit à ceux qui le félicitoient sur sa santé : Je me porte bien, mais je mourrai bientôt.

Montagne devenu vieux, disoit aux jeunes gens : Vous allez vers la réputation, vers le crédit, & j'en reviens.

¶ On attribue à Monsieur Vaginay plusieurs bons mots. Bons mots de M. Vaginay.

Il plaidoit, étant Avocat, contre Négay qui étoit son confrere, & qui passoit pour être fort stupide. Négay voulut faire un récit d'une violence qu'on avoit exercée contre lui : On déchargea sur moi, dit-il, un grand coup d'*Arquebut*. Monsieur Vaginay le reprit sur le champ. Dites *Buse*, Maître Négay, lui cria-t-il.

¶ Un Musicien Allemand ayant eu une querelle avec un homme de condition, tira l'épée & le blessa dangereusement. Il fut arrêté & amené chez Monsieur Vaginay. En lui faisant le récit de son affaire, il parloit fort haut, & laissant échaper des expres-

* C'étoit le pere du dernier.

ſions peu reſpectueuſes, le Magiſtrat lui demanda s'il ſçavoit la muſique. Oüi, Monſieur, répondit le Muſicien, je la poſſede à fond. Hé bien, reprit Monſieur Vaginay, baiſſez votre voix d'un ton. L'Allemand obéit d'abord, & pourſuivit ſon récit. Mais voulant juſtifier ſon action, il répeta les injures groſſieres que ſon ennemi lui avoit adreſſées. Devois-je, dit-il, ſouffrir ces indignités ? Vous auriez beaucoup mieux fait, lui répondit Monſieur Vaginay, de faire un air ſur ces paroles, que de vous en venger.

¶ Un de ſes parens dans ſa jeuneſſe lui vola une aſſiette d'argent, il lui en légua onze dans ſon Teſtament, où il dit : Il ſçait bien pourquoi je ne lui légue pas la douziéme.

¶ Il choiſit Damis pour prononcer un diſcours d'appareil. Cet Orateur, célébre par ſon éloquence, lui vint témoigner qu'il étoit très-ſenſible à cette grace. Pourquoi me remerciez-vous, lui dit Monſieur Vaginay, que ne vous repoſiez-vous de ce ſoin ſur le Public ?

¶ Sa mémoire le trahit dans un diſcours qu'il prononça le lendemain de la S. Martin à l'ouverture du Palais.

Il ne se déconcerta point : Messieurs, dit-il à ses Auditeurs, ma mémoire est une ancienne domestique qui se lasse de me servir : mais si elle me rend un mauvais service, elle vous en rend un bon, en vous épargnant la fatigue de m'entendre.

¶ Il avoit une épouse dont il essuyoit souvent la mauvaise humeur, il ne lui opposoit d'autres armes que le silence. Un de ses amis lui dit là-dessus : On voit bien que vous craignez votre femme. Vous vous trompez, lui répondit Monsieur Vaginay, ce n'est pas elle que je crains, c'est le bruit.

Plusieurs traits d'une précieuse.

¶ Une Dame précieuse, il en est beaucoup ! querella sa Cuisiniere, parce que, lui dit-elle, par votre insoin vous m'avez donné une poularde incuite, dont je n'ai pu souper. Vous sçavez, poursuivit-elle, que je meurs de faim ; car je n'ai mangé d'aujourd'hui que les immodesties d'un coq. Etant à cheval, elle dit à un de ses amans qui accommodoit les étriers : Monsieur, l'un est trop prolixe, & l'autre est trop succinct. Trouvant des pêcheurs qui jettoient leurs filets dans une riviere : Quoi ! leur dit-elle, vous déclarez la guerre aux habitans du

manoir liquide. L'un d'eux lui répondit : Parlez Chrétien, Madame, ſi vous voulez qu'on vous entende. Ayant franchi un petit ruiſſeau à la campagne, elle crut être enrhumée, & elle dit que ſon cerveau étoit devenu marécageux, parce qu'elle s'étoit miſe à cheval ſur un ruiſſeau.

¶ Elle étoit joyeuſe, elle plaçoit ſouvent les termes du jeu. Les vignes, diſoit-elle un jour d'Automne, veulent jouer au Lanſquenet, car elles prennent couleur. On lui demanda ſon ſentiment ſur une maiſon qu'elle avoit vue. Il y a, dit-elle, dans cette maiſon un rendez-vous de portes inſupportable, les meubles y ſont à la papillote, & le pavé de la cour eſt très-baroque. Elle vouloit dire qu'il y avoit beaucoup de portes, qu'on avoit détendu les tapiſſeries, que les chaiſes étoient couvertes de houſſes de toile, & que la cour étoit mal pavée.

¶ Elle appella un jour ſa femme de Chambre un *In exitu Iſraël*. Un homme d'eſprit lui demanda ce que ce terme ſignifioit : Quoi, lui dit-elle, vous qui connoiſſez ma ſervante, vous ne voyez pas la juſteſſe de cette application ? Avez-vous l'eſprit perclus ?

faut-il vous la faire ſentir ? Hé bien, il vous faut tout dire. Que je lui donne ordre de chercher mes hardes, elles ſeront devant ſes yeux, elle ne les verra pas, elle a des yeux, elle ne voit point. Que je lui donne ordre d'aller à deux pas d'ici, elle emploiera deux heures à faire ce meſſage ; elle a des pieds, elle ne marche point. Que je l'appelle, je m'égoſillerai en vain ; elle a des oreilles, elle n'entend point. N'eſt-elle pas une de ces idoles dont le Prophête Roi parle dans ſon *In exitu Iſraël ?* Après cela, quoi de plus juſte que le nom que je lui donne. Elle dit à une Dame qui moraliſoit : Vous venez du Sermon, vous en avez le fumet.

¶ Elle trouvoit, diſoit-elle, les mets beaucoup meilleurs quand on pouvoit y raſſembler l'aſſortiment des couleurs avec le goût. C'eſt pour cela qu'elle mange volontiers du lait & de la ſalade, parce que, dit-elle, le verd & le blanc s'uniſſent agréablement. Elle n'a garde de rien manger qui ſoit noir, parce qu'elle croit que cette couleur lui rendroit l'humeur ſombre.

¶ Ayant vu des hommes ſe baigner : Quelle indécence, s'écria-t-elle, des

hommes vraiment nuds se baigner! Le Roi ne devroit-il pas faire une défense aux gens de ne se baigner que bien chaussés & bien vêtus? Elle disoit d'un homme qui portoit toujours un chapeau plat : Il couvre d'un toit orbiculaire le prince de ses membres. Elle appelloit les bottes les instrumens de la fatigue, les lettres, les interprêtes favoris des absens.

Jugement sur quelques Comédies de Moliere.

¶ Quand on examine de près les Précieuses de Moliere, ne sent-on pas que ce célébre Auteur s'est bien éloigné de la nature? Une Précieuse ne hérisse pas sans cesse sa conversation de termes recherchés. Il me semble qu'un Auteur qui veut mettre ce caractere sur le Théâtre, doit plutôt s'attacher à lui donner des sentimens singuliers, que des expressions singulieres.

¶ Ce dernier fait une critique de l'inimitable Comédie du Tartuffe, & prétend, sous le nom d'Onufre, faire un portrait du faux dévot, plus vraisemblable & plus régulier que celui que Moliere en a fait.

¶ J'ai toujours cru qu'en fait de caracteres, *Précieux* étoit une épithéte qui ne se pouvoit prendre qu'en mauvaise

mauvaise part ; & puisque j'ai osé censurer Moliere, je dirai qu'il a fait un pléonasme, en intitulant sa Comédie, *les Précieuses ridicules*. Qui dit Précieux, dit ridicule ; c'est sans raison qu'il dit dans la Préface de cet Ouvrage qu'il y a de véritables Précieuses dignes de louange ; & il leur déclare qu'il n'a eu garde de les dépeindre dans sa Comédie. Il s'est trompe dans cette distinction. Les véritables Précieuses sont celles qui sont dans la nature, & dont il fait si bien le portrait dans les femmes sçavantes. Les fausses Précieuses ne seroient-ce point celles qu'il a représentées dans la Comédie qui en porte le nom ? Il paroît qu'elles sont le pur ouvrage de son imagination. Il a entrepris dans cette piéce sur les droits de la Comédie Italienne. Mais les unes & les autres sont dans la classe des ridicules ; les en déplacer, c'est blesser l'ordre naturel de chaque chose.

Précieuse est une épithète qu'on donnoit autréfois à des filles de grand mérite & de grande vertu, qui sçavoient bien le monde & la langue. Ce sont celles-là à qui Moliere fait des excuses. A présent, Précieuse *n'est plus en usage dans ce sens.*

¶ L'Etourdi est une Comédie qui deshonore les piéces de Moliere, ou plutôt que les autres piéces de cet Auteur deshonorent. Dans cette grande variété des bévues de Lelie, il regne une uniformité ennuyeuse. Les ruses de Mascarille sont toujours déconcertées par l'Etourdi. Le Maître dénoue toujours ce que le valet a noué. L'Auteur pouvoit faire mille & une scénes dans cette idée. D'ailleurs cette multiplicité d'étourderies dont cette Comédie est chargée péche contre la vraisemblance. Quelle apparence qu'on puisse mettre tant de fautes sur la tête d'une seule personne! La plupart même de ces bévues sont amenées avec beaucoup de contrainte.

¶ On voudroit bien dire qu'Amphitrion est un chef-d'œuvre: mais l'adultére y triomphe. Jamais on n'a trouvé un sujet plus heureux pour le risible de la Comédie. Plaute a la gloire de l'invention, & Moliere a l'avantage d'avoir tiré de ce sujet tout ce que l'esprit humain en pouvoit tirer. Le Misanthrope, quoi qu'en disent ses partisans, n'intéresse point assez. On met cette Comédie au premier rang: si j'osois, je la dégraderois,

pour la mettre après les Femmes ſçavantes, le Tartuffe & l'Ecole des Femmes. Oui l'Ecole des Femmes; je ne vois jamais cette Comédie, que je ne penſe que la nature s'eſt dévoilée, & s'eſt préſentée telle qu'elle eſt à l'imagination de Moliere, ou plutôt qu'elle s'eſt dépeinte elle-même dans Agnès & dans Arnolphe.

Les Femmes ſçavantes qui dans le charme de la nouveauté, n'eurent pas un grand ſuccès, ſe ſont emparées depuis du cœur & de l'eſprit du Public: il n'eſt point à préſent de Comédie de Moliere que l'on voie plus volontiers que celle-là.

¶ L'intrigue du Cocu imaginaire eſt fort ingénieuſe. Qu'eſt-ce que l'incident de ce portrait? C'eſt un rien: ce rien néanmoins ſert de fondement à des ſcénes très-agréables & très-variées. Mais dès que l'erreur que ce portrait a fait naître eſt diſſipée, le ſpectateur s'en va, & ne veut plus entendre les dernieres ſcénes. Moliere ne put jamais obtenir qu'on vît cette piéce juſqu'à la fin. Irrité de ce mépris, pour s'en venger, il dit dans les Fâcheux :

Car les gens du bel air pour agir galamment,
Ne veulent point sur tout ouïr le dénouement.

¶ *La pluralité des mondes* est un Livre qui fait honneur à notre langue, & que la postérité citera parmi les excellens Ouvrages d'esprit qui ont paru sous le régne de LOUIS LE GRAND. L'Auteur en sauvant la sécheresse de sa matiere par mille agrémens, trouve le secret de la traiter à fond. Fontenelle par ses Dialogues des Morts s'est mis, j'ai pensé dire au-dessus de Lucien. Quel blasphême m'échapoit ! Quelle nuée de Partisans des Anciens seroit venue fondre sur moi ?

¶ Fontenelle s'est frayé avec succès dans ses Pastorales une route nouvelle ; il s'est accommodé au goût de notre siécle, en jettant de la délicatesse dans les sentimens d'amour de ses Bergers & de ses Bergeres. Je le préfere à Segrais, parce que je préfere un bon original à une copie excellente.

Copier, c'est se placer dans le second rang des Ecrivains. Ainsi, Messieurs les imitateurs de Marot, nous le rendissiez-vous avec une si grande vérité, que vous nous obligeassiez de

dire : C'eſt lui-même ! votre gloire ſeroit toujours fort petite.

¶ Il y a des Ouvrages qu'on doit lire une fois ; le Diable Boiteux & les Amuſemens ſérieux & comiques ſont de ce nombre. Idée générale des Livres.

Il y a enfin des Ouvrages qu'on doit lire & relire toute la vie : Moliere, à deux & trois Comédies près, Corneille, dans le midi de ſa Poëſie, Racine, Boileau, la Fontaine dans ſes Fables, & dans ſes Contes, ſi on les pouvoit mitiger ; le Roman Comique de Scarron, les Caracteres des mœurs de ce ſiécle, Dom Quichote, & pluſieurs autres Livres que je pourrois citer. Voilà des Auteurs ou des Ouvrages qui peuvent ſoutenir auprès d'un Lecteur mille & une lectures.

Au reſte, je ne parle ici que des Modernes : je n'oſe pas faire la même diſtinction parmi les Anciens. Je me brouillerois avec les Sçavans, qui veulent que l'on liſe & reliſe les Ouvrages les plus médiocres des Anciens. Les Ouvrages les plus médiocres ; cette expreſſion n'indiſpoſera-t-elle point la nation ſçavante contre moi ? Tout coup vaille, j'oſe enfin en courir le riſque, je me laſſe de me contraindre.

¶ Un Gascon laissa échaper un vent dans le moment où il faisoit une déclaration d'amour, il ne se déconcerta point : Je suis, dit-il à sa maitresse, de la nature du laurier, quand je brule, je pétille, je craque.

¶ Si sa maitresse eût été cruelle, il eût pu lui dire ces Vers :

Bardou.

Mon cœur outré de déplaisirs,
Etoit gros de tant de soupirs,
Voyant votre amour si farouche,
Que l'un d'eux se trouva réduit,
Ne pouvant sortir par ma bouche,
A chercher un autre conduit.

¶ On reprochoit à une Demoiselle qu'elle changeoit au moindre vent, parce qu'elle avoit congédié son amant qui avoit eu devant elle une pareille fragilité.

¶ Un Espagnol en présence du Duc de * * * permettoit à son estomac de lui faire des reproches fort désagréables. Le Duc piqué de cette impolitesse ne se gêna point sur les vents qui prenoient un autre cours. L'Espagnol se crut offensé ; il s'emporta fort. Le Duc alloit aussi s'échauffer, lorsque les médiateurs appaiserent le différend. Le Comte de Grammont dit là-

dessus que pour accommoder les parties, il falloit les faire baiser.

¶ Bourſault dit que Scarron envelope une ordure très-joliment, en disant qu'une chienne eſt parfumée depuis la tête, *juſqu'où les chiens s'entrefont fête*. Moliere a mis un voile auſſi propre ſur une ordure, lorſque Beralde dit à Monſieur Fleurant Apothicaire: On voit bien, Monſieur, que vous n'avez pas accoutumé de parler à des viſages.

¶ Harcane qui n'avoit pas la tête d'une bonne trempe, fut nommé Gouverneur d'une grande Ville; il alla ſur un grand Théâtre jouer des ſcénes réjouiſſantes. Naïvetés d'Harcane.

Il aſſiſtoit à une grande Meſſe dans l'Egliſe Cathédrale, il s'étoit placé dans les formes du Chœur vis-à-vis l'Evêque. Le Diacre vint encenſer le Prélat, qui donna enſuite ſa bénédiction. Il encenſa auſſi Harcane à ſon tour, qui fit la même cérémonie que l'Evêque. La bénédiction d'Harcane paſſa bientôt en proverbe dans la Ville.

¶ Harcane devint enfin la fable du peuple. Un Aide à Maçon en querelloit un autre; parmi les petites inju-

res dont il le régaloit, il vint à l'appeller Harcane. Un homme de qualité qui passoit fut indigné de voir profaner le nom du Gouverneur. Il fit une réprimande à l'Artisan, qui se jettant sur les excuses, lui dit : Monsieur, pardonnez-moi, c'est un sobriquet qu'on a donné à mon camarade, parce qu'il n'a point d'esprit.

¶ Son Cuisinier lui demanda comment il accommoderoit un canard sauvage ? Faites-m'en, dit-il, du bœuf à la mode.

¶ Il lisoit un Livre, on lui demanda le nom de l'Auteur, il vit *Préface* en titre à la tête de la page. Je lis, répondit-il, Monsieur *Préface*.

¶ Il acheta dans une Eglise une place, où il avoit choisi son tombeau ; il voulut que dans l'Acte l'on stipulât qu'il ne seroit pas permis de mettre dans ce tombeau ames vivantes que celles de sa famille.

¶ Il racontoit un combat naval ; il dit qu'il resta plus de trente galéres sur le carreau.

¶ Il prétendoit que le Directeur d'un Opéra de Province suspendît la répréſentation de ce spectacle quelques jours avant le Jubilé. Ce Direc-

teur lui remontra que cela lui causeroit un grand préjudice. Hé bien, lui dit Harcane, je me rens à tes raisons: mais pour ne point scandaliser les dévôts, joue ton Opéra *incognito*, je veux dire sans bruit.

¶ Il voulut essayer lui-même si une planche qu'il avoit fait mettre à sa fenêtre en dehors pourroit soutenir un pot de fleurs. Il s'assit dessus l'ais, qui se rompit; il tomba de la hauteur d'un premier étage, il se cassa le bras. Je suis ravi, dit-il, de cette expérience, mon pot de fleurs l'a échapé belle; je l'aurois hazardé, & il se seroit fracassé entiérement.

¶ En descendant du premier étage d'une maison, Gondelin Poëte Gascon se laissa tomber & roula tout le dégré; on courut à lui, on l'aida à se relever; & comme sa frayeur fut tout son mal, on lui dit que Dieu lui avoit fait une grande grace. Comment! dit-il, Dieu ne m'a pas fait grace d'un seul dégré, je les ai tous roulés.

¶ Il étoit à la table de Monsieur le Prince, il y mouroit de faim, parce que des Pages malins, dès qu'on lui servoit de quelques mets, enlevoient

ſon aſſiette, & lui en préſentoient une nette. Le lendemain étant à la même table, il tira de ſa poche un grand clou & un marteau. On lui demanda quel deſſein il avoit : Je veux, dit-il, rendre fixe mon aſſiette. Grace aux Pages de Monſieur le Prince, elle eſt volante, & les viandes que l'on me ſert auſſi ; J'ai le deſtin de Tantale. Monſieur le Prince fit une mercuriale à ſes Pages. Goudelin remit ſon clou & ſon marteau dans ſa poche.

¶ Il paria qu'il feroit reculer le carroſſe de Monſieur le Prince dans la rue. Il ſe mit ſur un char de foin ; Il alla au-devant de Monſieur le Prince dont il rencontra le carroſſe dans une rue fort étroite. Le cocher ordonna au charretier de reculer. Celui-ci inſtruit par Goudelin refuſa d'obéir à cet ordre. Monſieur le Prince mettant la tête à la portiere, vit Goudelin ſur ſon char qui lui cria : Monſeigneur, n'épouſons pas la querelle de nos Cochers, il m'en couteroit trente piſtolles. Monſieur le Prince comprit que c'étoit une gageure, & il eut la complaiſance de faire reculer ſon carroſſe.

¶ A l'heure de la mort, Goudelin aſſembla huit Notaires des plus fa-

meux de Toulouſe. Il leur dit qu'il faiſoit ſon neveu héritier ; mais qu'il vouloit que ſon Teſtament ne contînt préciſément qu'un ſeul mot. Ils lui répondirent tous unanimement qu'ils ne pouvoient pas dépouiller cet acte de ſes formalités qui demandoient un grand circuit de paroles, qu'il falloit ſe conformer aux Loix & aux Coutumes. Vous êtes tous des ignorans, leur dit-il, je vais vous montrer que l'on peut faire avec une ſeule ſyllabe un Teſtament très-authentique. Il fit venir ſon neveu ; il prit un grand ſac qui étoit à côté de ſon lit. Dans ce ſac il avoit mis tous ſes titres, ſes promeſſes, ſes contrats ; il le remit à ſon neveu en préſence des Notaires, en lui diſant : *Tai.* C'eſt un terme Gaſcon qui veut dire *Tien.* Voilà mon Teſtament, leur dit-il ; n'eſt-il pas bien ſolemnel, puiſque vous en êtes tous les témoins ?

¶ C'eſt un emploi bien mince que celui de Soulieutenant ! diſoit un Maréchal de France. Un Soulieutenant Gaſcon prenant la parole : Je ſçais encore, Monſeigneur, lui dit-il, un emploi plus mince que celui-là, c'eſt celui de Capitaine de vos Gardes.

Vers Gascon.

¶ Les ennemis après la victoire d'Hocstet, mirent une inscription fastueuse sur une Pyramide qu'ils érigerent à Hocstet même. Un Gascon indigné fit ces Vers sur ce Monument.

A Monsieur de Montillet.

Maugrebleu du fat qui t'a fait !
Vaine Pyramide d'Hocstet.
Ah ! si pour pareille vetille
Chaque bataille, assaut, prise de Ville,
LOUIS, ce Héros si parfait,
Avoit fait dresser une pile,
Le Pays ennemi seroit un jeu de quille.

¶ Monsieur le Duc quand il prit le nom de Monsieur le Prince, promit mille écus au Poëte qui célébreroit le plus noblement la gloire de son illustre Pere. Les Vers suivans remporterent le prix :

Pour publier tant de vertus,
Tant de hauts faits & tant de gloire,
Mille écus morbleu, mille écus !
Ce n'est pas un sol par victoire.

¶ Le grand Prince de Condé passant par la Flèche alla voir le beau Collége des Jésuites. Il destina un prix de cent écus au Rhétoricien qui réussi-

roit le mieux en Poësie sur un sujet qu'il donna. Le Poëte devoit expliquer pourquoi Saint Paul allant à Damas persécuter les Chrétiens, tomba de cheval : ce Vers unique eut le prix.

Quaris cur cecidit ? Non bene se tenuit.

Paul est tombé, pourquoi cet accident fatal ? Paul ébranlé se tint mal à cheval.

Monsieur le Prince trouva dans l'expression, *Non bene se tenuit*, un sens propre & un sens figuré qu'il soutint être fort juste. Il y a une certaine simplicité prise dans la nature, qui frape d'abord dans les Ouvrages d'esprit où elle régne, & qu'on préfere avec raison à la magnificence de la pensée & de l'expression :

Fimus Oratores, nascimur Poeta.

L'art fait l'Orateur, la nature le Poëte.

Cette maxime qu'on nous dit avec emphase au Collége est fausse. La nature seule ne fait pas un Poëte ; l'art doit venir au secours : il en est de même de l'Orateur. Qui doute que cette imagination vive, vaste, féconde, si

néceſſaire à un Orateur, ne ſoit un préſent que l'on ne peut recevoir que des mains de la nature ; il ne faut pas moins d'élévation de génie pour l'ordonnance d'une Piéce d'éloquence que pour l'ordonnance d'un Poëme. Eſt-ce l'art qui nous donne un génie élevé ? Il polit, il forme, il peut faire prendre l'eſſor à un génie médiocre, mais il ne peut jamais le rendre excellent. Les Oraiſons de Cicéron & l'Enéide ne brillent-elles pas également des rayons d'un naturel heureux ? L'Eloquence eſt-elle moins noble que la Peinture, qui ne fait part de ſes richeſſes qu'à des génies à qui la nature a donné ſes tréſors en partage ? Abandonnons donc ce préjugé à ceux qui ſont tous couverts de la pouſſiere de l'Ecole. *Fimus Oratores, naſcimur Poetæ.*

Parodie heureuſe de deux Vers de Corneille.

¶ Un Catholique qui épouſa une belle Huguenote, employoit ces Vers de l'Horace de Corneille :

Rome, ſi tu te plains que c'eſt-là te trahir,
Fais toi des ennemis que je puiſſe haïr.

Eloge de Madame de la Suze.

¶ La Comteſſe de la Suze qu'on a appellé la dixiéme Muſe, la ſeconde

Vénus & la quatriéme grace, abjura la Religion Huguenote qu'elle profeſſoit avec ſon mari. Elle le haïſſoit extrêmement, & elle en étoit ſéparée de corps & de biens. On diſoit qu'elle n'avoit pas voulu demeurer avec lui, ni dans ce monde ni dans l'autre. On la repréſenta dans un char qui étoit en l'air. Un Poëte Latin s'exerça ſur ce ſujet.

Qua Dea ſublimi rapitur per inania curru?
An Juno, an Pallas, num Venus ipſa venit?
Si genus inſpicias Juno, ſi ſcripta Minerua,
Si ſpectes oculos, mater Amoris eris.

M. Fleuriet mort aux Camaldules.

Quelle eſt la Déeſſe ſuprême,
Qui dans ce char pompeux s'éleve d'ici bas?
Eſt-ce Junon, eſt-ce Pallas?
N'eſt-ce point Vénus elle-même?
Ses yeux, ſes écrits, ſes beaux yeux tour à tour,
Font voir Junon, Pallas & la mere d'Amour.

Un autre Poëte a rendu ces deux derniers Vers en quatre.

A ſa nobleſſe, c'eſt Junon,
Ses écrits, de Minerve ont le vif caractere;
Et ſi par ſes beaux yeux on juge de ſon nom,
L'Amour la prendra pour ſa mere.

¶ Le Dialogue entre le François,

l'Espagnol & l'Italien, au sujet des abeilles qui entroient dans les armes d'Urbain VIII. est fort ingénieux.

Gallus.

Mella dabunt Gallis, Hispanis spicula figent.

Hispanus.

Spicula si figant emorientur apes.

Italus.

Mella dabunt cunctis, & nullis spicula figent;
Spiculæ nam princeps figere nescit apum.

Le François.

Le miel pour le François, pour l'Espagnol le dard.

L'Espagnol.

Si le dard est lance, la mort fond sur l'abeille.

L'Italien.

Ah ! que l'on connoît peu sa douceur sans pareille,
Du miel délicieux chacun aura sa part,
Elle ne blessera personne,
Elle est sans aiguillon dès qu'elle a la couronne.

Pline dit que le Roi des abeilles n'a point d'aiguillon, & Virgile que les piquures des abeilles leur coutent la vie, parce qu'elles laissent l'aiguillon dans la plaie.

Animas in vulnere ponunt.

¶ L'Archevêque de .... étoit un homme vain & enflé d'une ſcience médiocre. Louis XIV. ſouhaita de voir le Pere Mabillon, Religieux de l'Abbaye de Saint Germain des Prés. L'Archevêque en préſentant ce Religieux au Roi : Sire, lui dit-il, voilà le plus ſçavant Homme de votre Royaume : il vouloit mortifier l'Evêque de Meaux qui étoit préſent, en lui raviſſant la primauté du ſçavoir que toute la France lui attribuoit. L'Evêque ſe vengea ſur le champ, en diſant : Ajoûtez & le plus humble. On réfléchit alors ſur l'orgueil de l'Archevêque.

Ripoſte de M. Boſſuet Evêque de Meaux.

¶ M. de Turenne avoit à la Cour un appartement fort près de celui du Duc de la Feuillade : cela donna lieu à une mépriſe que firent les gens de M. de Turenne, qui prirent du bois à chauffer qui étoit auprès de la porte du Duc de la Feuillade. Ce Seigneur ayant ſçu cette bévue, affecta en traverſant les appartemens de dire : Parbleu, M. de Turenne ſçaura de quel bois je me chauffe. Un Courtiſan qui travailloit à brouiller ces deux Seigneurs, recueillit ces paroles, & les porta au Roi, qui manda le Duc de la Feuillade. L'affaire étant approfondie,

Trait du Duc de la Feuillade.

fit rire le Roi, & démasqua la mauvaise volonté du Courtisan.

¶ Ce Duc faisoit en présence du Roi, une guerre agréable à M. de Louvois, que l'Histoire placera à côté de Ximenés & de Richelieu. Il le railloit sur ses richesses, qui quelque grandes qu'elles fussent, étoient au-dessous des services qu'il avoit rendus à l'Etat. Le Roi étant embarrassé à trouver des fonds pour soutenir une guerre formidable qu'il avoit sur les bras, le Duc de la Feuillade lui dit: Sire, mettez un prix à Paris, & vendez-le. Le Roi lui demanda à qui: A M. de Louvois, répondit le Duc, il vous le payera comptant. Dans une autre occasion, le Roi lui ayant demandé, laquelle Province du Royaume il croyoit la plus riche: C'est le Meudonnois, dit le Duc. Il vouloit parler de la superbe Maison de Meudon qui appartenoit à ce Ministre.

¶ Un Prélat que le Duc de la Feuillade n'aimoit pas, lui demanda quel Successeur on donnoit à l'Archevêque de Paris (a) qui étoit malade. Si le Pere de la Chaise en est cru, répondit

(a) Harlay de Chanvallon.

ce Duc, ce ſera l'Archevêque d'Alby (*a*). Si le Roi ne conſulte que lui-même, ce ſera l'Archevêque d'Aix (*b*). Si Dieu préſide à cette nomination, ce ſera l'Evêque de Meaux (*c*). Si le Diable s'en mêle, ce ſera vous, Monſieur.

¶ On m'a dit que ce Duc étant prêt de mourir, eut une idée plaiſante : il dit à ceux qui étoient autour de ſon lit : Ne voyez-vous pas la mort avec ſa faux ? Pourquoi voulez-vous lutter contre moi, dit-il en s'adreſſant à la mort, allez plutôt attaquer quelque miſérable Poëte qui gagne ſa vie Quatrain à Quatrain ; votre viſite ſera pour lui une faveur. Ah ! pourſuivit-il, en faiſant le plongeon dans ſon lit, je l'ai échapé belle, je viens d'éviter un coup de ſa faux ; puis il la cajoloit, comme s'il eût voulu la fléchir ; & enfin en expirant, il dit : Je me ſuis épuiſé en vain pour la gagner, j'ai reçu le coup de faux, c'en eſt fait. Conſerver les agrémens de ſon eſprit parmi les horreurs de la mort, l'intrépidité peut-elle aller plus loin ?

(*a*) La Berchere.
(*b*) Coſnac.
(*c*) Boſſuet.

¶ On a dit de ce Seigneur, que jamais Courtisan n'a fait sa Cour à son Prince plus noblement, ni plus agréablement tout ensemble.

Repartie heureuse.

¶ Un Abbé de qualité représentoit au Pere de la Chaise, que depuis longtems il lui demandoit un Bénéfice. Votre heure n'est pas encore venue, lui dit ce Jésuite : Elle viendra, lui repartit l'Abbé, quand il vous plaira; car vous gouvernez le Soleil. On sçait que le Soleil étoit la devise de Louis XIV.

Traits d'un Comédien.

¶ Un Comédien fameux se rendoit quelquefois trop familier auprès des grands Seigneurs qui le souffroient. Il causoit avec le Prince de.... qui entendit un grand bruit qui se faisoit dans la cour de son Hotel. Voyez ce que c'est, lui dit le Prince. Le Comédien mit la tête à la fenêtre, & revint dire au Prince : Monseigneur, ce n'est rien, ce sont mes gens & les vôtres qui se divertissent. Le Prince indigné de ce discours peu respectueux, lui répondit : Monsieur B** vos gens & vous, vous êtes de grandes canailles.

A trompeur trompeur & demi.

¶ Un Cordelier voyageur rencontra dans une hotellerie deux Ministres Huguenots & leurs femmes. Malgré

l'antipathie qu'inſpire la différence de Religions, l'on ſe fit de part & d'autre beaucoup d'honnêtetés. Un des Miniſtres qui avoit ſon deſſein alla donner ſes ordres à la cuiſine : il revint quelque tems après ſuivi d'un rôt fort délicat où étoient quatre perdrix. L'on ſe mit à table. Le Miniſtre qui avoit ordonné le repas invita le Cordelier à ſervir. Il jugea que les conviyes étant au nombre de cinq, le Cordelier qui ſerviroit ſeroit obligé de diſtribuer les quatre perdrix, ſans s'en réſerver une. Le Religieux qui vit le piége qu'on lui tendoit, l'éluda de cette maniere. Il ſe tourna d'abord à ſa droite tenant une perdrix au bout de ſa fourchette : Monſieur le Miniſtre, dit-il, Madame votre femme & cette perdrix vous êtes trois. Il ſe tourna enſuite à ſa gauche, & préſentant une ſeconde perdrix : Monſieur le Miniſtre, continua-t-il, Madame votre femme & cette perdrix vous êtes trois. Il finit le ſervice en diſant ; Meſſieurs les deux perdrix qui reſtent & moi nous ſommes trois : Croyez-moi, allons toujours de trois en trois.

¶ Un autre Cordelier, Provincial de ſon Ordre, monté ſur un petit

bidet, arriva dans une hotellerie où étoient deux Miniſtres Huguenots. Ces Meſſieurs avoient des chevaux fins. Dès qu'ils apperçurent le Religieux, ils réſolurent de ſe divertir à ſes dépens; ils le reçurent néanmoins avec beaucoup de civilité, ils ſouperent avec lui. L'un des Miniſtres avant que de ſe coucher, alla dans l'écurie où il attacha au ratelier le bidet du Cordelier par la queue; de ſorte que ce pauvre animal, fort haraſſé, fut obligé d'obſerver un jeûne très-auſtére. Le Cordelier diligent ſe leva de bon matin; s'étant rendu à l'écurie, il fit manger ſon cheval, qu'il ne détacha point. Il alla enſuite querir un couteau, dont il fendit juſqu'aux oreilles la bouche aux chevaux des Miniſtres. Après cette exécution ſanglante, il ſe retira tranquillement dans ſa chambre. Les Religionaires furent à peine éveillés, qu'ils donnerent ordre qu'on ouvrît les deux battans de la porte de l'écurie, afin que l'on pût voir d'un bout de la cour à l'autre le bidet en perſpective. Ils ſe donnerent enſuite tout le plaiſir de la comédie. Ils montroient de loin le bidet, dont la triſte figure leur excitoit des éclats de rire qu'ils

redoubloient à tout moment. Le Cordelier parut alors, & affectant un grand ſerieux : Meſſieurs, leur dit-il gravement, la joie exceſſive eſt plus dangéreuſe que vous ne penſez. Le moindre riſque que vous courez, c'eſt de vous fendre la bouche juſqu'aux oreilles à force de rire. Je parierois que vos chevaux auront trouvé l'attitude de mon bidet ſi plaiſante, qu'ils auront ri à la fin malgré eux, & ſe ſeront procuré ce malheur. Les Miniſtres s'éclaircirent par leurs propres yeux de l'infortune de leurs chevaux, le chagrin ſuccéda à la joie, & tandis qu'ils étoient dans les premiers mouvemens de la ſurpriſe, le Cordelier monté ſur ſon bidet ſe déroba au plus vîte à leur colere.

¶ Un Cordelier qui voyageoit, alla demander le logement à un nouveau Converti, qui n'avoit abjuré ſa Religion que par grimace. Ce Calviniſte dans le cœur, avoit chez lui des perſonnes qui étoient dans les mêmes ſentimens, il reçut d'abord honnêtement le Cordelier. Mais il réſolut de ſe divertir aux dépens de ce Religieux, qui lui parut un ſujet propre pour une Comédie de Campagne. Il

avoit dans son écurie un cheval fougueux, qui ne pouvoit être monté que par les meilleurs Ecuyers. On appelloit ce cheval le Diable. A force de prieres on obtient du Cordelier qu'il séjourneroit un jour. On propose une partie de chasse pour le lendemain. On destine le Diable au Religieux; on se promet de bien rire en le voyant aux prises avec le cheval furieux: mais le Cordelier qui avoit été à l'Académie plusieurs années, sçavoit l'art de dompter un cheval; il entendit murmurer sur le tour qu'on lui vouloit jouer. En aidant un peu à la lettre, il acheva de deviner la piéce; il monta légérement le lendemain le cheval, & donnant des deux, il cria à pleine tête: Le Diable m'emporte, & emmena le cheval jusqu'au premier Couvent de son Ordre qu'il trouva dans son chemin.

¶ Un Religionaire me dira: Vous donnez l'avantage sur nos Ministres à vos Religieux. Voilà la fable du Lion qui vit un tableau où un homme terrassoit un animal de son espéce. Ah! dit-il, si les Lions étoient Peintres, on verroit des tableaux où les Lions terrasseroient les Hommes. Hé bien,

bien, Monſieur le Lion, prenez le pinceau, vous avez des Lions qui ſçavent peindre; êtes-vous de ce nombre? vengez-vous, j'y conſens. Vous avez une Lionne * qui dans ſa quinteſſence des nouvelles de Hollande, eſſaye de nous donner de tems en tems des coups de griffe; mais elle ſe déchire ſouvent elle-même. Elle parle mal de la guerre, elle voudroit faire revenir le tems des Amadis; & parce que le Maréchal de Villars a ſurpris les ennemis à Denain & à Marchienne, & qu'il étoit ſupérieur en nombre, lorſqu'il les a taillés en piéces, elle oſe le condamner. Fi, uſer de ſurpriſe, cela n'eſt pas beau! être trois contre un, cela eſt encore moins beau. Si ce Maréchal s'aviſoit de conquérir la Flandre par de pareilles voies, qui doute qu'il ne fût obligé de la reſtituer?

¶ On vint en grande hâte avertir un homme fort indolent que le feu étoit à ſa maiſon: Voyez-là, dit-il, on dit que le feu eſt céans; avertiſſez ma femme, je ne me mêle plus du ménage. Simplicité d'un homme.

* Madame des Noyers.

Faux dévots.

¶ Nous sommes dans un siécle où l'on a raffiné dans les arts, dans les sciences, dans la dévotion même. Un homme qui s'est fait une sainte habitude de renoncer à soi-même ; de se refuser toutes sortes de plaisirs, parvient à goûter enfin une douceur extrême dans la mortification ; c'est pour lui un supplice que de ne se pas mortifier. Que fait-il alors ? pour mériter, il se permet les plaisirs innocens qu'il s'étoit interdits, il appelle cela mortifier la mortification. Un dévot arrivé à cet état sublime instruisoit un homme de condition qui entroit seulement dans la vie purgative, afin de parler le langage de la spiritualité, langage que je respecte. Etant à table avec lui, il lui faisoit sentir le fumet d'une perdrix, il la lui passoit rapidement sous le nez ; & il la mangeoit ensuite. Le prosélyte se mortifioit simplement, mais son Directeur mortifioit la mortification. Marchons dans les voies du salut avec simplicité, évitons tous ces raffinemens ridicules, & ne cherchons pas une autre route que celle que les Saints nous ont enseignée.

¶ Voilà des Vers Latins, s'écrie-t-on, dignes du siécle d'Auguste ! Je demanderois d'autres garants que nos sçavans modernes. Ces Vers qu'ils admirent tant, feroient pitié à Virgile, s'il revenoit au monde. Pouvons-nous nous flater de sçavoir les finesses de la langue Latine ? Et si nous ne pouvons parvenir là, comment pouvons-nous faire des Vers Latins qui soient excellens ? Un Hollandois plein d'esprit qui aura un génie merveilleux pour les langues, ne pourra pas dans son cabinet apprendre parfaitement le François. Cependant de combien de secours sera-t-il aidé que nous n'avons point pour apprendre le Latin ? que de Grammaires Françoises, que de Livres bien écrits peuvent l'instruire ? Disons plus, un Provincial qui aimera sa langue, qui sera, si l'on veut, un esprit excellent, peut-il se vanter de parler & d'écrire François, s'il n'a pas respiré l'air de Paris & de la Cour ? Pourquoi cela ? nos expressions les plus naturelles empruntent de nos bons Ecrivains un sens délicat que peu de personnes sçavent pénétrer, & que l'on n'apprend que dans le commerce des Sçavans dont Paris

Caractere de la Poesie Latine moderne.

est le centre. Combien de sens le Pere Bouhours a-t-il trouvé dans cette expression, *parler doucement?* Pour parler notre langue purement & délicatement, il faut joindre à la lecture des bons Livres la conversation des Sçavans & des gens de la Cour tout ensemble. Une Grammaire & une Rhétorique Françoise ne peuvent pas tout dire. Sur ce pied-là jugeons si nous pouvons jamais bien parler la langue Latine; il ne nous reste que les Livres des Anciens; nous n'avons que la moitié du secours qui nous est absolument nécessaire. Hé que la moitié de ce secours est bien foible! avons-nous quelque Grammaire & quelque Rhétorique Latine que les Anciens nous ayent laissées? avons-nous quelque Interprete contemporain de Cicéron & de Virgile, qui nous ayent expliqué le sens des expressions heureuses & détournées de ces Auteurs? Concluons que les Rapin, Commire & Santeul ne doivent pas s'enfler de la gloire qu'on leur donne: ils s'en doivent défier, & la regarder comme un enchantement qui n'a rien de réel. Ils ont une belle imagination, ils possedent l'invention au

souverain dégré, je le veux, cela suffit-il pour être Poëtes; & s'ils n'ont pas l'expression poëtique, à quoi leur servent toutes ces qualités? Dira-t-on qu'un tableau bien dessiné sera parfait, si le coloris n'en est pas beau? Que ne se sont-ils adonnés à la Poësie Françoise? Ils n'auroient pas une réputation douteuse & équivoque, & ils auroient sçu à quoi s'en tenir.

L'Editeur de Boileau nous rapporte un Dialogue, que ce Poëte a fait entre Apollon, Horace, Calliope, Erato & des Poëtes Latins modernes; où l'on voit les expressions impropres que mettent en œuvre ceux qui écrivent dans une langue morte.

¶ Un petit Régent de Collége, membre d'une Communauté séculiére, ayant maltraité les Dames dans un discours public, s'attira cette réponse vive que lui envoya Clélie qui supprima son nom.

A Monsieur N.... Régent d'humanités.

« Je parierois que votre amour-propre vous fera croire en recevant » cette Lettre, que je vous envoie des » applaudissemens sur l'explication de

Vengeance d'une Dame dont le sexe avoit été insulté.

» votre énigme. Vous vous trompez, je » suis ennemie de la flaterie, & sem- » blable au Misanthrope de Molière » sur les Ouvrages d'esprit.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincére en cela qu'il ne faut.

» Vous avez sauvé de ma censure » la moitié de votre Ouvrage, parce » que je n'entens pas le Latin, mais » pour votre François, je ne l'épargne- » rai pas.

» Vous avez songé, sans doute, » quand vous avez prétendu que le » mot de l'Enigme étoit le songe. J'ai » ouï dire à un bel esprit de mes amis » qu'un Poëte Grec qui s'appelle Ho- » mere, si je ne me trompe, avoit » songé dans un de ses Ouvrages : mais » ses songes, disoit-il, étoient ingé- » nieux. Franchement les vôtres ne » sont pas de cette espéce. Car à quoi » songeoit votre Apollon, quand il » a prétendu que la tête de Cyrus » plongée dans du sang humain pou- » voit être comparée à un homme » assoupi ? En vérité cette explication » est plus énigmatique que l'Enigme » même, & le Sphinx. Vous avez

» affaire à une femme qui ſçait la fa-
» ble, & qui n'auroit fait qu'un mor-
» ceau, d'un Devin d'Enigmes comme
» vous. Quel rapport avez-vous pu
» trouver entre ces flateuſes illuſions
» auſquelles on s'abandonne dans le
» ſommeil, & des organes ſans action
» d'une tête privée de vie ? Cette ex-
» preſſion *d'organes* vous apprendra
» que vous avez encore affaire à une
» femme Philoſophe. Tenez-vous
» bien, Monſieur, vous n'avez pas
» une foible ennemie. Pour ne vous
» point ménager, je vous dirai que
» vous ne pourriez pas prétendre de
» voir votre nom placé parmi les In-
» terprétes des Enigmes du Mercure
» Galant. Si je n'étois pas ſi pareſſeu-
» ſe, je paſſerois votre Poëſie par l'éta-
» mine, & je vous ferois voir que vous
» avez beſoin d'aller à l'Académie
» d'Apollon, afin de faire exercer le
» manége au cheval Pegaſe. L'on voit
» bien que ce cheval n'eſt pas votre
» monture ordinaire, & quand je le
» verrai galoper ſous vous, je crierai
» au miracle. Un homme d'eſprit m'a
» appris qu'il y a pluſieurs milieux
» entre le ſtyle ſublime & le ſtyle
» bas : mais ces milieux vous ſont

» inconnus, témoin ce Vers que vous » récitâtes :

Adi comment *, Monsieur Parnasse.

* Patois de Lyon qui veut dire adieu.

» qui est du burlesque le plus rem- » pant.

» Vous vous sçavez bon gré de cette » longue tirade de Vers en *asse*. Vous » avez voulu imiter Madame des Hou- » lieres qui a fait beaucoup de Vers sur » les mêmes rimes. Quand vous vous » proposez un grand modéle, vous » l'imitez par ses endroits les plus foi- » bles. Il faut vous excuser, vous ne » pouvez pas vous élever davantage; » chacun fait comme il peut. Il faut » donc vous faire grace sur votre Poë- » sie. Je ferois conscience de troubler » les applaudissemens que vous vous » donnez sur l'art avec lequel vous » avez cousu toutes ces rimes en *asse*. » Après ce beau fruit de votre veine, » vous demanderiez du retour, si l'on » vouloit changer votre esprit contre » celui de Racine.

» Mais venons à cette belle faute » qui a couronné l'œuvre. Les fem- » mes, avez-vous dit avec indigna- » tion, sont plus légeres que le vent.

» Les Dames, ne vous en déplaise,
» faisoient l'ornement de votre audi-
» toire, & vous ne les avez invitées
» que pour les insulter. Quand vous
» voulez faire briller votre esprit aux
» dépens de votre jugement, ne mé-
» ritez-vous pas que l'on vous rende
» l'épithéte que vous donnez aux
» Dames?

» La vertu & le vice ne sont-ils
» pas de tous les sexes? & il est bien
» des femmes parmi nous qui vous
» dameroient le Pion. Quoi qu'en dise
» votre amour-propre, ne seriez-vous
» pas l'écolier de Madame des Hou-
» lieres en fait de Vers François? Et
» sur le Grec, si vous le sçavez, & sur
» le Latin que vous devez sçavoir,
» Madame Dacier ne vous envoyoit-
» elle pas encore à l'école? que vous
» en semble? Après cela vous avez
» bonne grace de dire sans faire au-
» cune exception, que les Dames sont
» plus légeres que le vent, vous, qui
» ne peseriez pas un grain si l'on vous
» mettoit dans la balance, contre l'une
» ou contre l'autre de celles que je
» viens de citer.

» Ignorez-vous que la science du
» monde, qui est la plus belle de tou-

» tes les sciences, est le partage des » Dames, & que les plus beaux esprits » du Royaume viennent se former au- » près de nous ? Mais j'ai tort quand » je parle de politesse à un Régent tout » couvert de la poussiere de l'école ; » c'est comme si vous me parliez La- » tin. Prenons-le sur un ton plus se- » rieux. Un honnête homme ne sort- » il pas de son caractere, quand il se » déchaîne en public contre le sexe » dans un Ouvrage où il n'est nulle- » ment question de cela ? Apprenez » d'une femme que toutes les Satyres » que l'on fait d'un sexe & d'une na- » tion sont toujours très-injustes, par- » ce qu'elles attaquent un nombre in- » fini de personnes de mérite. Je vois » bien, vous avez voulu marcher sur » les traces de Despréaux ; ne pou- » vant l'imiter en bien, vous l'avez » surpassé en mal. Car ce fameux Poëte » fait au moins des exceptions.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

» Vous avez vu que les lauriers » de Despréaux se sont flétris quand il » nous a attaquées. Et vous, petite Gre- » nouille poëtique, qui infectez les » marais du Parnasse, quel sera votre

» sort, quand vous croasserez contre » nous ? Vous avez voulu faire parler » de vous, oui, oui, on en parlera, & » voici comment :

Le Régent Licidas sortant de sa coquille,
Parut sur un Théâtre enflé de vanité,
Pour expliquer l'Enigme, & de fil en aiguille,
Il vint à maltraiter le beau sexe irrité ;
S'efforçant d'imiter un Satyrique illustre,
Il croyoit que son nom en recevroit du lustre,
Sa frivole satyre où gémit le bon sens,
Du plus petit Grimaud n'eut pas un grain d'encens.

» Car je compte pour rien les ap» plaudissemens de vos écoliers, qui » devoient vous les donner sous peine » de la férule. Je fais des Vers, com» me vous voyez ; mais ce n'est pas » mon seul talent, car j'explique une » énigme pour le moins aussi-bien que » vous. La tête de Cyrus séparée de » son corps est votre image. Quand » vous avez paru en public, nous vous » avons vu sans jugement & sans tête. » Le sang où votre tête séparée du » corps a été plongée, ce sont les vai» nes louanges des écoliers qui bat» toient si mal-à-propos des mains

» quand vous parliez. Vous vous en-
» ivriez de ces louanges fades, dont
» vous aviez une soif insatiable. Tho-
» miris qui fit couper la tête à Cyrus,
» c'est votre vanité qui vous exposant
» en public, vous a tranché la tête. A
» votre avis, cette explication n'est-
» elle pas un peu plus naturelle que la
» vôtre ? Croyez-moi, Monsieur,
» n'entreprenez plus de nous attaquer.
» Allez pâlir sur Horace, sur Virgile,
» sur Ovide ; & pour le salut de votre
» raison, puisez dans ces sources l'esti-
» me du beau sexe : car j'ai vu dans les
» traductions Françoises de ces Au-
» teurs que nous n'étions pas leurs en-
» nemies. Nous avons plus de charité
» que vous : vous nous avez déchirées
» en public, & nous vous donnons
» des avis en particulier. Vous êtes Ec-
» clésiastique, & nous vous faisons des
» leçons sur l'Evangile. Vous ne réus-
» sirez point à deviner celle qui vous
» écrit. Nous sommes trois cens Da-
» mes liguées contre vous. Je suis celle
» de la compagnie qui a le moins d'es-
» prit & de mérite. Prenez garde à
» vous, si vous continuez de nous of-
» fenser. Ne me croyez pas pourtant
» le cœur fort ulcéré contre vous.

» Vous m'avez excité plus de pitié » que de colere. Ainſi je me trouve » encore diſpoſée à me conformer à » l'uſage ordinaire des lettres, en vous » aſſurant que je ſuis votre très-hum- » ble ſervante. »

¶ Dorine eſt le foible d'Ergaſte : il ne guérira jamais de la paſſion qu'il a pour elle : il peut pendant quelque tems par de nouveaux attachemens faire diverſion à cette paſſion ; mais il revient toujours à elle. En vain il s'efforce de briſer ſa chaîne, ſon cœur l'entraîne malgré lui vers Dorine. Il la mépriſe, il l'aime, il la déteſte, il l'adore. Dans ſes brouilleries il ſe déchaîne contr'elle, il éclate en invectives, il déchire l'honneur de Dorine par des Satyres ſanglantes. Il ſemble qu'il s'eſt fermé toutes les portes de la réconciliation, & que ſon aigreur ne s'appaiſera jamais ; & il ne peut pas ſoutenir ſon abſence huit jours ſeulement. Il va ſe jetter à ſes pieds, il commence par lui ſacrifier tous ſes amis qui lui ont parlé contr'elle. On pourroit comparer cette étrange ſympathie à l'antipathie qui eſt entre la Belette & le Crapaud. Dès que le premier animal eſt apperçu du dernier,

L'amour eſt une grande foibleſſe.

il crie, il gémit, il fait mille circuits, enfin il va se jetter dans la gueule du Crapaud.

Bon mot & tour subtil de Dominique.

¶ Les Comédiens François se plaignirent au Roi, de ce que les Comédiens Italiens parloient François dans leurs piéces. Le Roi manda Dominique pour sçavoir ses raisons. Ce célébre Acteur dit au Roi : Il est vrai, Sire, que nous parlons François ; mais nous n'empêchons pas les Comédiens François de parler Italien. Pourquoi vouloir nous interdire une langue que la prospérité de vos armes fait parler dans toute l'Europe ? Le Roi parut être content des raisons de Dominique.

¶ Quelque tems après les Comédiens François vinrent encore à la charge ; le Roi manda les Italiens, afin qu'ils plaidassent leur cause en présence de leurs adversaires. Baron, au nom de la troupe Françoise parla le premier. Quand il eut fini, le Roi fit signe à Dominique de parler à son tour. Cet Acteur après avoir fait quelques postures dans son caractere, dit au Roi : Quelle langue Votre Majesté veut-elle que je parle ? Parle comme tu voudras, lui dit le Roi. Je n'en

veux pas davantage, dit Dominique en remerciant ce Monarque, ma cause est gagnée. Le Roi rit de la surprise qu'on lui avoit faite : La parole est lâchée, dit-il, je n'en reviendrai pas. Les Italiens continuerent de parler François.

¶ L'Abbé la Garde, dont le goût est très-délicat, eut un démêlé avec un Auteur insipide qui avoit donné au Public un mauvais Livre sous ce titre : *La riante Prairie, par le Sieur Plongeon Avocat.* Aidé de la Muse de Clélie, il vengea le public par plusieurs Epigrammes dans le goût de Martial.

Plusieurs Epigrammes sur un mauvais Auteur.

I.

La riante Prairie afflige son Lecteur,
Je me trompe, l'on sit, mais l'on rit de l'Auteur.

II.

Plongeon, voici l'Horoscope
De ton Livre mépriſé,
Au poivre pulvériſé
Il ſervira d'enveloppe,
Réjoui toi, dor en paix,
Et ne crains plus que jamais
Un Libraire ne le vende,
Un Droguiſte le marchande.

III.

Irrité de je ne sçais quoi,
Mais souple & doux en apparence,
Plongeon semblait de bonne foi
Me demander ma bienveillance.
Il songeoit cependant à m'imposer la loi,
De lire son grotesque Ouvrage.
O le dangéreux personnage !
Il vouloit se venger de moi.

IV.

Contre votre insomnie un remède facile,
Disoit à son malade un Médecin habile,
Un remède innocent, & qui n'a point de goût,
Le voici, parcourez sans aller jusqu'au bout.
Un Livre intitulé : *La riante Prairie*,
L'ouvrage est froid au huitiéme dégré.
Pavots blancs, Nénuphar & Juleps à mon gré
Ne sont que Charlatanerie.
On sent qu'en accouchant de cet écrit Gaulois
L'Auteur s'est endormi cent fois.
Ce petit livre Narcotique
Provoque un ennui spécifique,
Et si-tôt que vous le lirez,
Après avoir bâillé vous vous assoupirez.

V.

O tems difficile ! ô mœurs !
Le livre de Plongeon n'a trouvé nul Mécene,
Et n'aura jamais d'acheteurs.

L'Auteur eſt pris pour duppe, & ſa dépenſe eſt vaine.

Ce mauvais menager ſans avoir écouté
Des prudens connoiſſeurs les avis ſalutaires,
En a fait à ſes frais tirer mille exemplaires,
Voilà bien du papier gâté.

V I.

Maître Plongeon, cet Auteur délicat,
Cet Auteur diſtingué par ſa rare preſtance,
S'eſt fait à ſoixante ans recevoir Avocat.
Dans les affaires d'importance
On pourroit le voir exceller,
En attirant pratique ſur pratique,
Il n'avoit le [illegible]
Il ne ſçait [illegible]

¶ Un homme élevé à un rang diſtingué, faiſoit paroître un grand mépris des honneurs & un détachement extraordinaire des richeſſes : mais il ſe laiſſa enfin ſéduire, & il devint plus épris de ces biens du ſiécle que ſes prédéceſſeurs. M. Miton diſoit que cet homme étoit la Matrone d'Ephéſe en ſa maniere. Bons mots de M. Miton.

¶ On liſoit devant lui un Livre excellent qui avoit un grand ſuccès, il y reconnut pluſieurs de ſes penſées : Voilà, dit-il, un de mes enfans qui a fait fortune.

¶ On lui louoit un homme dont on

vouloit lui procurer la connoissance ; & on croyoit lui en donner une grande idée, en disant qu'il sçavoit tout Montagne par cœur. M. Miton répondit : J'ai le Livre.

¶ Il disoit qu'il ne falloit pas faire son ordinaire de Montagne ; mais qu'il en falloit user sobrement, comme de ces vins de liqueur qui sont trop fumeux & qui montent à la tête.

On ne trouve souvent dans Montagne rien de ce qu'il promet dans le titre de ses Chapitres. Balzac dit que s'il égare quelquefois ses Lecteurs ; c'est pour les mener dans des Pays plus beaux que ceux qu'il promet de leur faire voir.

M. Huet Evêque d'Avranches, dit que Montagne est le Bréviaire des honnêtes paresseux, & des ignorans studieux, qui veulent s'enfariner de quelque connoissance du monde, & de quelque teinture des Lettres. Reprenons M. Miton.

¶ On lui soutenoit que les Jansénistes & les Huguenots étoient freres ; il répondit : Ce n'est pas du même lit.

¶ On a défini ces premiers Sectaires des ennemis qui ne peuvent se séparer

de l'Eglise, des amis qui ne peuvent s'accorder avec elle.

¶ Dans le tems qu'ils soutenoient vivement que les cinq fameuses Propositions n'étoient point dans Jansénius; cette dispute causoit un grand trouble dans l'Eglise, & le Roi s'appliquoit à la pacifier. Le Comte de Grammont lui dit: Sire, j'ai trouvé un tempérament pour accorder les Jansénistes avec leurs ennemis, il faut obtenir un Bref du Pape, qui décide que les cinq propositions sont *inexpli-es* dans Jansénius.

¶ M. Bossuet, Evêque de Meaux, disoit, que si l'on mettoit le Livre de Jansénius à l'alambic, on n'en tireroit que les cinq Propositions. Revenons à M. Miton.

¶ Dans le tems que le Duc de Montausier qui avoit un mérite universellement reconnu, étoit proposé pour être Gouverneur de Monseigneur le premier Dauphin, il dit à ce Duc: Si Monseigneur le Dauphin est né heureux, vous serez son Gouverneur.

¶ Un riche Bénéficier avoit le Vendredi-Saint un crêpe à son chapeau & du linge de deuil. On dit que c'étoit

à cauſe du jour où l'on célébre la mort du Seigneur : Il eſt bien juſte, ajoûta M. Miton, qu'il en porte le deuil, il en a aſſez hérité.

¶ Il s'aſſit dans un bal auprès d'une Dame maſquée. Elle ſe fit connoître : & comme il apprit qu'elle étoit d'une grande qualité, il voulut ſe lever par reſpect, mais elle le retint : Vous avez raiſon, Madame, lui dit-il, je vous déguiſe au dernier point.

¶ Madame la Marquiſe de Créquy fut bleſſée à Florence dans une cérémonie, où il s'éleva une grande diſpute ſur la preſſéance entre deux grands Seigneurs. M. Miton dit : Je ne ſuis point ſurpris de cet accident, Madame la Marquiſe marchoit en pays ennemi.

¶ On parloit d'une grande Dame fort dévote ; il dit qu'elle n'avoit plus l'air de la Cour, mais qu'elle avoit l'air du Ciel.

¶ Un Médecin très-violent ayant eu une querelle avec lui, diſoit dans ſa colere qu'il le tueroit ; M. Miton lui répondit froidement : Je ſuis à l'abri de ce malheur, je me garderai bien de vous envoyer querir quand je ſerai malade.

¶ Il disoit qu'un Auteur qui avoit fait une Satyre Latine fort obscure, avoit frapé avec une épée qui étoit dans le fourreau.

¶ Cela me rappelle une expression que l'on applique à des gens d'esprit d'une complexion délicate : La lame, dit-on, use le fourreau.

¶ Il disoit d'une habile Médecin, que le corps humain étoit diaphane pour lui : quelle flaterie !

Pensées morales & chrétiennes.

¶ Salvien dit que la nature ne demande que le nécessaire, la raison veut l'utile, l'amour-propre recherche l'agréable, la passion exige le superflu.

¶ La foi, la raison, l'expérience, voilà trois grandes régles en matiere de mœurs.

¶ J'ai ouï comparer par un Prédicateur, la morale de notre Religion à une très-belle fille, mais pauvre. On admire sa beauté, mais on ne la veut point épouser.

¶ *Mort, jugé, condamné dans un instant, peut-être au milieu de vos plaisirs*, disoit un Prédicateur Apostolique. Le tour vif de cette pensée est propre à faire un grand effet.

¶ Je quitte un sujet si saint pour

je prens, sans à cause du jour où l'[illegible]rté : mais pour du Seigneur : Il [illegible] pas les conversa- M. Miron, qu'[illegible] une liaison on passe en a assez hé[illegible]jet à un autre tour op-

¶ Il s'aff[illegible]ne nouveau d'écrire pen Dame nr[illegible]ardons-le : en tout cas, en & cou[illegible]t ma gloire d'Auteur, je ne gran[illegible]e pas grand' chose.

ref[illegible] ¶ Un Auteur glissa dans une Co-[illegible]die quelques traits équivoques qui pouvoient désigner un Seigneur Anglois fort riche, qui chargea ses valets de sa vengeance. Ils la pousserent un peu trop loin, l'Auteur intenta un procès criminel : mais un présent de trois cens pistoles l'obligea à se désister de sa procédure. Comme sa Comédie eut un grand succès, on disoit qu'elle avoit valu beaucoup, sans y comprendre le tour du bâton.

Naïveté. ¶ Les terres considérables que possede en Normandie la maison de Matignon, la dignité de Maréchal de France qui lui semble être héréditaire, & les honneurs dont nos Rois l'ont comblée depuis plus d'un siécle, lui attirent une grande vénération dans cette Province. Une bonne femme d'une Terre du Maréchal de Mati-

roit avec une grande mai-
une choſe extraordinai-
vu ce Seigneur qui
me.

Sur la ſcience du Droit.

e du Droit eſt vaſte ;
prend la Juriſpruden-
crit, des Ordonnances,
s & des Coutumes ; & dans
cette étendue qu'elle a peu de
ncipes fixes & certains ! Les loix
ſuivant leſquelles on ſe régle ſont ſuſ-
ceptibles de pluſieurs explications.
La Juriſprudence des Arrêts varie tous
les jours : je ne dis pas dans les diffe-
rens Parlemens du Royaume, mais
dans un même Parlement. Les com-
mentaires de la loi ont encore aug-
menté l'incertitude. Comment mar-
cher ſurement dans un Pays où l'on
a ouvert une infinité de routes diffe-
rentes, quoiqu'il n'y en ait qu'une
véritable ? & comment diſcerner celle-
là ? une voix confuſe de Juriſconſul-
tes, dont chacun s'eſt frayé un che-
min nouveau, nous crie : C'eſt ici par
où il faut paſſer, vous vous égarez en
prenant une autre voie. Les Ordon-
nances d'un grand Roi digerées par
les meilleures têtes du Royaume, dic-
tées par la ſageſſe même, quoiqu'elles

n'ayent été compoſées que pour abréger la procédure, ont fourni de nouvelles reſſources à la chicane. Les Procureurs ſe ſont creuſé des mines d'or dans ce nouveau Perou. D'où vient que les Suiſſes & les Turcs qui nous cédent en ſcience & en politeſſe, démêlent plus ſurement que nous la vérité de la Juſtice ? ſuivons les lumieres de ce ſens droit que Dieu nous a départi ſi libéralement, & ne les étouffons pas par les fauſſes lumieres des ſciences humaines, nous chémînerons bien, & nous irons droit au but. La Juriſprudence a eu le même ſort que la Médecine, ces deux ſciences ont été profanées & corrompues, on ne les connoît plus. Qui pourroit leur donner la force & le luſtre qu'elles devroient avoir ? La Vérité éternelle ſeule le pouvoit, lorſqu'elle s'eſt incarnée pour habiter parmi les hommes : mais elle étoit occupée de deſſeins plus dignes d'elle & plus importans à notre félicité. Juſqu'où ne pourrois-je pas pouſſer la témérité de mes réflexions ? La Théologie elle-même ne ſe trouveroit pas ſur quelques points de ſa méthode à l'abri de ma cenſure. Mais tout beau, ce ſeroit

prendre

prendre un trop grand essor. Revenons à la Jurisprudence. Un Jurisconsulte célébre s'applaudit de sa science & de sa réputation, mais sa vanité ne devroit guéres trouver son compte dans la gloire dont il jouit. Un génie médiocre avec une grande mémoire, peut devenir habile Jurisconsulte. La science du Droit n'est pas difficile par la peine de la pénétrer, mais par la peine d'apprendre une infinité de choses. Ainsi elle n'est proprement difficile que parce qu'elle est très-vaste. Une autre raison qui doit abaisser la vanité du Jurisconsulte, c'est que dans une cause douteuse, où le bon droit est enseveli, il se sert de sa science pour donner au mensonge, à l'injustice, à la chicane les livrées de la vérité, de la justice & de la droiture; quelquefois en obéissant à son intérêt, il corrompt la Jurisprudence. Un fameux Avocat fut repris par un Juge à l'Audience, parce qu'il s'étoit chargé d'une mauvaise cause. Hélas! dit-il, j'en ai tant perdu de bonnes, & j'en ai tant gagné de mauvaises, que j'ai résolu dorénavant de n'en plus refuser aucune.

Jugement ſenſé rendu en Suiſſe. Naïveté de cette Nation.

¶ On fait en Suiſſe l'honneur au bon ſens d'un Artiſan de lui faire diſpenſer la Juſtice. On n'admet point les Tailleurs à cette fonction, parce que la raillerie ne veut pas que leur probité ſoit hors de ſoupçon. Un Gentilhomme de Breſſe à qui il étoit échu en Suiſſe par la voie de la ſubſtitution un bien conſidérable, prétendoit s'éxemter de payer les dettes contractées par celui à qui il ſuccédoit : il fut obligé de plaider, il fit venir de Bourg un habile Avocat. Il fut fort étonné, en entrant dans la Sale de l'Audience, de voir dans le Tribunal ſon Cordonnier qui venoit de lui prendre la meſure d'une paire de ſouliers. L'Avocat plaida avec beaucoup de vivacité, il cita du Latin, citation perdue. Comme il ſe promenoit dans les vaſtes champs que ſon éloquence lui avoit ouverts, le Juge fronça le ſourcil, & cédant à ſon impatience, il dit au Gentilhomme dans un patois qui eſt en uſage dans ce Pays-là : *Faites quaiſ votron parlaire*, faites taire votre parleur. L'Avocat qui avoit enflé les voiles de ſon éloquence, faiſoit toujours beaucoup de chemin, & prouvoit avec un air victorieux que les biens

substitués devoient revenir à ceux qui les recueilloient, exemts de toutes dettes. Le Juge qui ne goûtoit point cette maxime, interrompant le plaidoyer, se leva brusquement, & prononça dans ces termes élégans : *E pron substitéia qué substitéia qui a lou bien paye lé charges.* Le Greffier prit la plume, & rédigea cette sentence judicieuse.

¶ Un Suisse étant dans une Ville de guerre assiégée : Un boulet de canon emporta la tête de son camarade qui dormoit à côté de lui. Par ma foi, dit-il, mon camarade sera bien étonné quand il s'éveillera, de se trouver sans tête. Un Soldat voulut lui persuader qu'étant menacé du même malheur, il devoit quitter son poste : Je m'en garderai bien, dit-il, ne suis-je pas payé pour me faire tuer ?

¶ Lorsqu'Oecolampade infecta la Suisse de ses erreurs, les Cantons alarmés des troubles que causoit cet Héréſiarque, s'appliquerent à arrêter le cours du désordre ; & comme ils observerent que la grande liberté avec laquelle tout le monde parloit de la Religion avoit ouvert la porte à l'Hérésie, il firent un Edit par le-

quel ils ordonnerent que dorénavant on ne parleroit plus de Dieu ni en bien ni en mal. Ils avoient de bonnes intentions, mais ils les expliquoient à la Suisse.

¶ J'ai ouï dire que dans un Canton, je ne me souviens pas duquel, les Juges ont taxé les injures, les soufflets & les autres coups à proportion de la condition des personnes offensées. Un soufflet, dit-on, donné à une personne d'une condition médiocre par une personne de la même condition, est taxé à dix écus. Un Etranger qui voyageoit dans ce Pays-là, ayant fait dans une hotellerie un écot de quatre écus, dit à son Hôte: Monsieur, je n'ai point d'argent; mais donnez-moi un soufflet, & rendez-moi mon reste.

Jeu de mots.

¶ Un Conseiller au Bailliage d'une grande Ville, avoit une intrigue avec une jolie femme dont le mari s'appelloit Jean Rougis. Comme il avoit une grande autorité, il défendit aux Poëtes de le choisir pour l'objet de leur Satyre, & surtout de nommer le mari dans leurs chansons: mais il ne le garantit point de leurs traits; bientôt après on vit paroître la chanson sui-

vante ſur l'air de Dupont mon ami.

Près du puits d'amour,
Il loge un bon homme,
Quelqu'un de la Cour,
Défend qu'on le nomme :
Puiſqu'il l'ordonne, j'obéis,
Mais quand j'y ſonge, j'en rougis.

¶ Sous Louis XIII. Lainé, partiſan, dont la ſtupidité paſſoit en proverbe, ſe promenant au Cours dans ſon carroſſe, donna lieu à cette Epigramme.

Ah ! que ce couple eſt ſage,
Et bien morigené !
De trois chevaux de divers âge,
Les deux Cadets traînent l'Aîné.

¶ Une Dame ſe fit annoncer dans une compagnie ſous le nom de Madame la Préſidente. Un Gaſcon demanda en quelle Cour ſon mari préſidoit. On lui dit qu'il étoit Préſident des Elus : Dans l'autre monde, dit-il, cette Charge doit être belle ; mais dans celui-ci elle eſt d'un petit relief. Penſée plaiſante d'un Gaſcon.

¶ Voici une réponſe que Clélie fit pour une Actrice de l'Opéra à un Officier. Lettre d'une Actrice de l'Opéra.

descendre au prophane ; je prens, sans doute, une grande liberté : mais pourquoi n'imiterois-je pas les conversations, où sans aucune liaison on passe souvent d'un sujet à un autre tout opposé ? Ce genre nouveau d'écrire peut réussir ; hazardons-le : en tout cas, en sacrifiant ma gloire d'Auteur, je ne sacrifie pas grand' chose.

Equivoque. ¶ Un Auteur glissa dans une Comédie quelques traits équivoques qui pouvoient désigner un Seigneur Anglois fort riche, qui chargea ses valets de sa vengeance. Ils la pousserent un peu trop loin, l'Auteur intenta un procès criminel : mais un présent de trois cens pistoles l'obligea à se désister de sa procédure. Comme sa Comédie eut un grand succès, on disoit qu'elle avoit valu beaucoup, sans y comprendre le tour du bâton.

Naïveté. ¶ Les terres considérables que possede en Normandie la maison de Matignon, la dignité de Maréchal de France qui lui semble être héréditaire, & les honneurs dont nos Rois l'ont comblée depuis plus d'un siécle, lui attirent une grande vénération dans cette Province. Une bonne femme d'une Terre du Maréchal de Mati-

gnon racontoit avec une grande naïveté, comme une chose extraordinaire, qu'elle avoit vu ce Seigneur qui prioit Dieu lui-même.

¶ Que la science du Droit est vaste ! puisqu'elle comprend la Jurisprudence du Droit écrit, des Ordonnances, des Arrêts & des Coutumes ; & dans toute cette étendue qu'elle a peu de principes fixes & certains ! Les loix suivant lesquelles on se régle sont susceptibles de plusieurs explications. La Jurisprudence des Arrêts varie tous les jours : je ne dis pas dans les differens Parlemens du Royaume, mais dans un même Parlement. Les commentaires de la loi ont encore augmenté l'incertitude. Comment marcher surement dans un Pays où l'on a ouvert une infinité de routes differentes, quoiqu'il n'y en ait qu'une véritable ? & comment discerner celle-là ? une voix confuse de Jurisconsultes, dont chacun s'est frayé un chemin nouveau, nous crie : C'est ici par où il faut passer, vous vous égarez en prenant une autre voie. Les Ordonnances d'un grand Roi digerées par les meilleures têtes du Royaume, dictées par la sagesse même, quoique elles

Sur la science du Droit.

» res contre la préſence même d'un
» ſtupide. Nous ſommes toutes faites
» comme cela, il n'y a que du plus ou
» du moins. Après tout, rien n'eſt
» moins réel que la plus belle Lettre
» du monde, & il nous faut de la réa-
» lité. J'ai ouï dire à des femmes plus
» habiles que moi, que quand on
» écrit ſi bien ce qu'on ſent, on ne le
» ſent pas auſſi-bien que l'on écrit.
» J'ai d'abord cru qu'elles avoient
» trouvé cette phraſe toute faite dans
» un Livre; mais j'ai reconnu depuis
» qu'elles l'avoient trouvée dans leur
» cœur. En général tous ces amans qui
» nous diſent de jolies choſes, ſça-
» vez-vous le nom que nous leur don-
» nons, nous les appellons d'agréa-
» bles impoſteurs. Celles à qui ils ont
» fait gliſſer le pied ſont cauſe que
» nous marchons ferme. N'allez pas
» pourtant à cauſe de ce que je vous
» dis, vous défaire de votre eſprit.
» Après tout, quand vos douceurs
» n'effleureroient pas ſeulement le
» cœur, elles réjouiroient toujours.
» Vous trouverez bien des contradic-
» tions dans ma Lettre; tantôt je pa-
» rois cruelle, tantôt je parois tendre.
» Sçavez-vous comment il faut accor-

» der tout cela, c'eſt que je ne ſuis ni
» l'une ni l'autre : mais je me divertis
» en vous ballotant ou en vous ber-
» çant, choiſiſſez des deux termes ce-
» lui que vous aimez le mieux. Je vous
» avertis que je vais prendre mon ſe-
» rieux, c'eſt pour vous prier d'enve-
» loper un peu mieux les plaiſanteries
» que vous faites ſur une certaine
» matiere. Il y a de la vivacité, ſi
» vous voulez dans ces plaiſanteries,
» mais elles ſont un peu crues : J'ai
» d'abord trouvé vos équivoques ob-
» ſcures, quoiqu'elles ſoient fort clai-
» res, à ce qu'on m'a dit : cela ne ve-
» noit ſans doute que parce que je
» ſouhaitois qu'elles euſſent un peu
» plus d'obſcurité. Comme il faut fi-
» nir une Lettre avec un air ſerieux,
» profitez de celui où je ſuis tombée,
» pour vous aſſurer que je ſuis très-
» ſincérement votre très-humble ſer-
» vante. »

¶ L'éducation des enfans eſt un mélange de douceur & de ſevérité : la premiere voie doit toujours être preferée à la derniere. L'éducation la plus utile, eſt celle où l'on n'inſpire rien aux enfans que par le ſeul canal de l'honneur & de la raiſon. Les en- Sur les enfans.

fans n'ont point de caractere formé; ainſi l'on court riſque de ſe tromper quand on juge de celui qu'ils auront, par leurs ſentimens & leurs actions.

¶ Les enfans ſont des eſpéces de foux, aux caprices deſquels il faut ſouvent s'accommoder. Si vous vous obſtinez à vous roidir contr'eux, ils ſe cabreront & rompront plutôt que de plier. Ils s'endurciront aux châtimens, & vous fermeront toutes les voies de les réduire : les reſſorts qui les doivent faire agir pour les avancer dans le chemin de la raiſon & de la vertu, doivent être dirigés par une prudence ſinguliere.

Bon mot d'un Miniſtre d'Etat.

¶ Madame D.... fameuſe par ſa galanterie, rencontra ſur le Pont-neuf, étant dans ſon carroſſe, un Miniſtre d'Etat qui étoit auſſi dans le ſien, & qui la ſalua avec diſtinction. Un ami du Miniſtre lui dit alors : Vous ne la connoiſſez pas, ſans doute. C'eſt parce que je la connois, répondit le Miniſtre, que je la ſalue de cette ſorte ; ne voyez-vous pas que je ſuis ici ſur ſes terres ? à tous Seigneurs tous honneurs.

Bon mot d'un Magiſtrat.

¶ Elle alloit voir le Préſident D..... qui eſt très-galant : elle lui vouloit

recommander un procès qui la regardoit. Comme elle voulut monter par un escalier dérobé qui conduisoit au cabinet du Magistrat, un Laquais s'y opposa brusquement, & lui fit prendre un autre chemin. Elle s'en plaignit au Président : Excusez-le, Madame, lui dit ce Magistrat, s'il vous a interdit mon escalier dérobé, c'est qu'il ne vous connoissoit pas.

¶ Un Prédicateur sentoit que son Sermon échapoit à sa mémoire infidelle, il béguaya long-tems, il fit maints efforts pour regagner le port : Tantôt il paroissoit sur l'eau, tantôt il disparoissoit entiérement. Damon qui assistoit à ce naufrage, ami de ce mauvais nageur, étoit dans des transes horribles ; à la faveur d'une citation Latine qui servit de planche à l'Orateur, il rentra dans son discours, & il finit comme il put. On l'avoit vu dans une cruelle épreuve, ainsi l'on jugea qu'il devoit être fatigué, & on lui prépara un lit bien chaud : mais quand il voulut y entrer, il fut bien surpris de trouver la place prise par Damon, qui dit d'un ton dolent à ceux qui étoient étonnés de le voir-là, qu'il méritoit mieux d'y être que lo

Prédicateur, parce qu'il avoit plus souffert que lui.

¶ Un Abbé hésita en prêchant devant Monsieur le Prince, il prit hardiment son papier, & reprit le fil de son discours; il dit ensuite à cet illustre Auditeur : Monseigneur, ma mémoire m'a joué un mauvais tour, mais je lui en ai joué un autre.

¶ Un fameux Prédicateur le jour de la Passion après avoir dit *In nomine Patris*, hésita, & feignant d'être déconcerté, il recommença le Signe de la Croix plusieurs fois : mais à chaque fois qu'il le prononçoit, il baissoit d'un ton. Après avoir laissé quelque tems ses auditeurs dans la crainte de le voir demeurer court, il dit : Je cherche le Fils, & je ne le trouve point : il a cédé à la rage de ses ennemis, & sans doute il est mort. Il entra par cette porte dans le Grand Mystére qu'il devoit expliquer.

¶ Un Prédicateur Italien qui prêchoit le Panégyrique de Saint Luc devant trois Cardinaux, prit ces paroles de S. Paul pour Texte : *Salutat vos Lucas Medicus*, & après avoir dit : Le Médecin Luc vous salue, ébloui de la pourpre de ces Princes de l'Eglise,

il perdit la parole ſans pouvoir entamer ſon Exorde : il repéra pluſieurs fois : Le Médecin Luc vous ſalue. Un des Cardinaux ſe levant, lui dit alors : Hé bien ſaluez-le de notre part, & il ſortit ſuivi de toute l'aſſemblée.

¶ Un Abbé petit de taille, grand parleur & plein de vanité, n'ayant pu achever par un défaut de mémoire un Sermon qu'il avoit commencé, donna lieu à un Poëte de faire ces Vers à ſa louange.

Petit homme vain,
Qui jaſe ſans fin,
Pour te faire taire,
Malgré ton caquet,
Le plus court ſecret,
C'eſt de te mettre en chaire.

¶ Un Peintre ſaiſit heureuſement l'air de cet Abbé, & en fit un portrait très-reſſemblant ; on diſoit qu'il n'y manquoit que la parole. Un homme d'eſprit répondit : Ne voyez-vous pas que Monſieur l'Abbé prêche ?

¶ L'Epigramme ſuivante eſt une imitation de Martial.

On dit que l'Abbé la Quorete
Nous prêche les ſermons d'autrui :
Mais moi qui ſçais qu'il les achete,
Je dis par tout qu'ils ſont à lui.

Le Sieur le Brun a fait cette Epigramme sur un autre plagiaire.

Cliton jure sur sa parole,
Que ses Vers ne lui coûtent rien,
Sans serment je le croirai bien ;
Cliton ne ment pas, il les vole.

¶ Un Abbé devoit prêcher le Jeudi-Saint devant le Roi * ; aux approches de l'heure fatale, il fut tellement saisi de frayeur, qu'une sueur froide s'empara de tout son corps, il ne put jamais monter en chaire. Comme on ne le vit point Evêque dans toutes les nominations que le Roi fit, on dit qu'il n'avoit point été nommé à cause de l'éclipse du Jeudi-Saint.

Cacophonie.

¶ Un Magistrat dans la Guerre de Paris fit une ridicule cacophonie, en ordonnant qu'on tendît promptement une chaîne dans une rue, il cria : Qu'attend-t-on donc tant ? que ne la tend-t-on donc tôt ?

Satyre sur les Intendans des grands Seigneurs.

¶ La Fontaine s'est fort déchaîné contre les Intendans des grands Seigneurs, il les a dépeints au naturel. Damon écrivit à un de ses amis qui prenoit plusieurs Officiers pour le servir : Si vous prenez un Intendant, je

* Louis XIV.

vais retenir pour vous un appartement à l'Hôpital. Un Duc & Pair fit dans son Testament des legs à tous ses Officiers, excepté à son Intendant : Je ne lui donne rien, dit-il, parce qu'il me sert depuis plus de vingt ans.

¶ Un Grand Seigneur malade dans son lit, j'ai ouï-dire que c'étoit le Cardinal Mazarin, dictant son Testament, vit entrer son Intendant : Je donne à Monsieur, dit-il, en nommant son Intendant. Celui-ci marchant sur la pointe des pieds, s'avança doucement auprès du lit, & allongeant sa tête & tout son corps, il prêtoit l'oreille, il étoit presqu'en l'air, s'appuyant légérement d'une main contre le mur. Je donne, je donne à Monsieur, repéta plusieurs fois le Grand Seigneur, en le nommant ; & après l'avoir bercé long-tems d'une fausse joie : Je lui donne, dit-il, le bon jour.

Plaidoyer singulier d'un mari contre sa femme.

¶ Sous le Régne de Louis XIII. dans une Ville de Province, le Président de M.... usé par la vieillesse, se maria à une brune, jeune & piquante, d'une condition très-médiocre. Il avoit de grands enfans qui

ſouffrirent impatiemment ce mariage, il eut peine à les contenir. Dans une converſation fort vive qu'un incident fit naître entre ces deux époux, elle s'emporta juſqu'à le pouſſer rudement; il fit un faux pas, il tomba. Outré de reſſentiment de cette inſulte, il s'adreſſa à l'aîné de ſes enfans qui étoit témoin de cette ſcéne, & il lui dit: Mon fils, vengez-moi. Le fils ravi de pouvoir ſatisfaire ſa haine en obéiſſant à ſon Pere, prend en main un bâton, dont il fit pleuvoir une grêle de coups ſur ſa belle-mere. Les larmes & les cris de cette femme ſoutenus de ſa beauté, ne lui ſervirent de rien. Une belle-mere & un créancier ſeroient laids ſous la forme de Vénus & d'Adonis. La fureur du jeune homme ne s'appaiſa que par la laſſitude de ſon bras. Cette femme éplorée toute couverte de contuſions, ſe retira dans un Couvent. Elle rendit ſa plainte contre ſon beau-fils au Juge Criminel. Le Pere intervint dans le procès. Il ſe préſenta à la Barre des Avocats, & demanda au Préſidial la grace de plaider lui-même ſa cauſe. On lui accorda cette permiſſion; il commença ainſi: Après avoir préſidé

trente ans dans cet auguſte Tribunal, je fais aujourd'hui la fonction d'Avocat dans ma propre cauſe, & dans une cauſe où je ſuis obligé de plaider contre ma femme, & de découvrir dans elle à la face de la Juſtice des défauts, ſur leſquels j'aurois voulu tirer le rideau. Ayant expoſé le fait, il ſoutint que ſon fils avoit été l'inſtrument d'une juſte vengeance; que c'étoit lui-même qui avoit battu ſa femme par la main de ſon fils. Qu'il n'ignoroit pas que l'autorité d'un mari ſur une femme devoit être tellement convertie en amour, que l'égalité parût être établie entr'eux. Mais qu'une femme qui mépriſoit ce joug aimable, & qui fouloit aux pieds cet amour, en inſultant un mari cruellement, méritoit que le mari armât ſon autorité de la ſévérité même. Il ajouta que dans cette occaſion ſon rang de mari étoit ſoutenu par ſa vieilleſſe, & ſa condition élevée au-deſſus de celle de ſa femme. Que toutes ces circonſtances qui devoient cimenter le reſpect, ſembloient n'avoir ſervi que de prétexte au mépris qu'on avoit eu pour lui. Après avoir peint avec des couleurs fort vives la faute de ſa femme, il dit

qu'il ne parloit point le langage du reſſentiment, qu'il ſe ſouvenoit toujours qu'il étoit mari. Que dépouillant toute paſſion, il avoit voulu punir ſa femme comme un Juge équitable. Qu'il avoit été forcé dans cette occaſion d'exercer l'autorité qu'il avoit dans ſa famille, en armant la main de ſon fils pour châtier ſa femme. Que dans ce procès qu'elle avoit intenté, elle devoit ſe pourvoir devant lui; qu'il étoit Juge naturel des parties; que les Loix divines & les Loix humaines lui conféroient cette Magiſtrature domeſtique. Que dans ce conflit de tendreſſe, il pouvoit répondre qu'il n'écouteroit que l'équité; & que ſon propre honneur lui dicteroit toujours un Jugement qui ſatisferoit la partie la plus offenſée. Que les tempéramens qui pouvoient approcher un mari d'une femme, un fils d'une belle-mere, ſeroient employés utilement par une perſonne qui uniſſoit l'autorité à la tendreſſe qu'il avoit pour tous les deux. Il demanda dans ſes concluſions que les parties fuſſent renvoyées devant lui, comme mari de l'un & pere de l'autre, & Juge par conſéquent de tous les deux. Il obtint

ſes concluſions ; il rétablit la paix dans ſa famille, après avoir ſoumis ſon fils à faire une ſatisfaction à ſa belle-mere.

Traits vifs de pluſieurs Avocats.

¶ Un Avocat plaidoit pour les Peres de la Doctrine Chrétienne au Parlement de .... Le Premier Préſident qui n'étoit pas de ſes amis, lui diſoit de tems-en-tems : Abregez votre cauſe. L'Avocat lui répondit à la fin avec beaucoup de fermeté : Monſieur, je ne dis rien que d'eſſentiel, tout ce que je puis retrancher de mon plaidoyer, c'eſt que dorénavant au lieu de dire les Peres de la Doctrine Chrétienne, je dirai les Doctrinaires. Le Premier Préſident piqué, lui dit : La Cour vous ordonne de conclure. Hé bien, répondit l'Avocat, je conclus qu'elle m'entende.

¶ Un Avocat Général dans un Parlement s'étant levé pour parler dans une cauſe célébre, le Premier Préſident lui demanda s'il ſeroit long. Oui, répondit l'Avocat Général, je ſuis ici pour parler, & vous y êtes pour m'entendre.

¶ Un fameux Avocat plaidoit ; les Juges prévenus que ſa cauſe étoit mauvaiſe, ſe leverent pour aller aux

opinions. Dans le tems qu'ils opinoient, l'Avocat crioit de tems en tems : Monsieur le Président ? Ce Magistrat se tourna à la fin, & lui dit d'un ton fort impérieux : Que voulez-vous, Avocat ? Je demande Acte à la Cour, répondit l'Avocat, du refus qu'elle fait de m'entendre, afin de me justifier envers ma partie qui est à cent lieues d'ici. Cette demande frapa les Juges ; ils reprirent leurs places pour donner audience à l'Avocat, qui ramassant tout ce qu'il avoit de force & de feu, plaida avec tant d'éloquence qu'il gagna sa cause.

¶ Un Avocat qui plaidoit dans un Parlement, s'apperçut que quelques Conseillers dormoient. Que je suis à plaindre, s'écria-t-il ! la Cour sommeille, tandis que je suis dans le fort de ma cause. Le Président indigné de ce reproche, dit à l'Avocat : La Cour bien éveillée vous interdit.

¶ Un Avocat à Aix qui avoit un génie Comédien, plaidoit à la Grand'-Chambre. Dans le fait de sa cause, il racontoit qu'on avoit déchargé un fusil sur sa partie. Il imitoit l'action d'un homme qui tire, & couchoit en joue les Juges. Le Premier Président,

choqué de ce geſte, lui dit : Avocat, tirez bas, vous pourriez bleſſer la Cour. Monſieur, répondit l'Avocat, raſſurez la Cour, le fuſil n'eſt point chargé à balle.

¶ Un autre Avocat fut interrompu par le Premier Préſident de la Chambre où il plaidoit ; ce Magiſtrat lui dit : Vous renverſez une Juriſprudence établie par un Arrêt rendu en robes rouges : Monſieur, dit l'Avocat, la couleur n'y fait rien.

¶ Un Meûnier entra hardiment dans le Barreau, à la Grand'Chambre d'un Parlement. Son chapeau blanc le fit d'abord remarquer. Il parloit fort haut, on lui ordonna de ſe taire, mais il ne défera point à cet ordre. Le Premier Préſident indigné, dit tout haut : Il y a dix écus d'amende contre le chapeau blanc. Le Meûnier ne ſe troubla point de cet Arrêt, il prit ſon chapeau & le fit voler vers les Juges, en diſant : Condamnez-le à vingt écus ſi vous voulez.

Bons mots du Comte de Borin.

¶ Le Comte de Borin diſtingué par un eſprit ſupérieur, diſoit en parlant d'un ſot, que c'étoit une eſpéce de cruche que chacun pouvoit prendre par l'anſe & porter où il vouloit. Il

ajoutoit que l'esprit de ce personnage ne faisoit aucune fonction, qu'il ne pensoit & ne raisonnoit point, & que c'étoit un grain de sel qui empêchoit la corruption du corps, que c'étoit le seul office de l'ame de ce sot.

¶ On a dit au contraire d'un gros homme stupide :

Non erat in tanto corpore mica salis.

Vous chercheriez en vain dans sa vaste personne,
Un petit grain de sel qui pique & l'assaisonne.

¶ Le Comte de Borin disoit encore que les femmes n'étoient point admises à plaider, parce qu'une seule consumeroit, si on la vouloit entendre, plusieurs audiences.

¶ Un grand parleur, selon lui, est un usurpateur du tems dont chacun a droit de jouir dans la conversation.

¶ Un de ses amis qui vouloit se marier, balançoit entre une fille évaporée, mais riche, & une fille sage, mais pauvre. Je vous conseille, lui dit-il, de choisir la premiere. Il y a si peu de distance d'une femme folle

à une ſage, que les richeſſes dédommagent bien de cette petite différence.

¶ Un Soldat frais émoulu de la charrue, après avoir marché pendant pluſieurs jours dans les montagnes noires croyoit être dans un autre monde. Il approcha d'un Village dont il entendit les chiens aboyer. Quoi! dit-il tout étonné, les chiens aboient ici de la même maniere que dans mon pays. Naïveté.

¶ Un Valet ſe préſenta pour entrer en condition chez un Mouſquetaire, qui lui demanda s'il avoit un répondant: Comment l'entendez-vous, lui dit le Valet, c'eſt moi qui vous en demande un. Bon mot d'un Valet.

¶ L'Abbé Regnier nous a donné un Recueil de Poëſies Françoiſes, Italiennes, Eſpagnoles. On s'accorderoit à lui donner le titre de Poëte, ſi tous ſes Ouvrages Poëtiques étoient de la force de celui-ci. Il compoſa cette Piéce depuis l'impreſſion de ſon Recueil. Les j'ai vus de l'Abbé Regnier.

Depuis qu'à mourir deſtiné,
J'ouvris les yeux à la lumiere,
Le tourbillon où je ſuis né,
A ſix fois treize fois pour finir ſa carriere;

Dans ſon cercle annuel ſur ſon Axe tourné.
J'ai vu vingt-huit mille & ſix cens vingt journées,
D'une éternelle main également bornées.
J'ai vu des millions de millions d'inſtans,
Auſſi-tôt dévorés qu'engendrés par le tems.
Et dans un ſi long cours d'années
Combien n'ai-je point vu de revers éclatans?
Combien n'ai-je point vu de courſes terminées?
J'ai vu renouveller la terre d'habitans,
J'ai vu d'illuſtres deſtinées
Eſtre comme épics murs au printems moiſſonnées,
Et les Enfans des Rois paſſer de leur berceau
Dans l'obſcurité du tombeau.
J'ai vu des têtes couronnées,
Par leurs propres ſujets à la mort condamnées,
Tomber ſous l'acier du Bourreau.
Qu'ai-je donc à voir de nouveau?
J'ai vu des vains mortels la triſteſſe & la joye.
J'ai vu qu'à leur craintes livrés
Ils ſont des paſſions le jouet & la proye,
Et que d'erreurs ſans ceſſe ils vivent enyvrés.
J'ai vu la vanité s'élever juſqu'aux nues
Sur des ailes de cire, en un moment fondues.
J'ai vu l'ambition prendre un vol plus heureux,
Et monter par le crime au comble de ſes vœux,
Pour l'héritage le plus ample,
Dont on ait jamais vu teſter.

J'ai

J'ai vu ce qui n'a point d'exemple,
De tous les Potentats les forces se heurter.
J'ai vu les Rois jouer aux barres
Par des catastrophes bizarres,
Et le fer décider tour à tour de leurs droits;
J'ai vu dans un court intervalle
Une grande victoire être aux Vainqueurs fatale.
J'ai vu quel trésor ont les Rois
Dans le cœur d'un peuple fidéle;
Et de quelle ressource au trône qui chancele
Est un seul homme quelquefois.
J'ai vu long-tems la France éclatante de gloire,
Faire voler le nom François
Sur les ailes de la Victoire:
J'ai vu finir le cours de ses heureux exploits,
Et le fer & la faim la réduire aux abois.
J'ai vu, j'en frémis quand j'y pense,
J'ai vu l'orgueil & l'insolence
Lui prescrire d'indignes loix.
J'ai vu ceux qu'un heureux orage
Avoit rejettés dans le port,
Croire alors avoir fait naufrage,
Et déplorer sur le rivage
La tranquilité de leur sort.
J'ai vu différentes yvresses,
De vin, d'amour, de vanité,
J'en ai vu de toutes espéces:
Mais celle dont la qualité
Cause de plus fâcheux vertiges,
Qui d'ordinaire attaque & l'esprit & le cœur,
Et souvent du passé n'y laisse aucuns vestiges,
C'est l'yvresse de la faveur.
J'ai vu la jeunesse saisie

D'une agréable frénésie,
Aller en masque au Carnaval,
Et tous les jours l'Hypocrisie
Masquer à la Cour bien du mal.
J'ai mépriſé la baſſe jalouſie,
Que la gloire d'écrire a le don d'excuſer.
J'ai vu deux partis diſputer
De la vérité ſans l'entendre,
Le Public ſans y rien comprendre,
Pour l'un ou l'autre s'entêter,
Et de leur diſpute authentique,
Qui s'entend moins plus on l'explique.
J'ai vu qu'après un long débat,
Après replique ſur replique,
La haine des parties étoit le réſultat.
J'ai vu l'exceſſive prudence
Ne ſervir qu'à nous décevoir,
L'extrême avidité d'avoir
Faire vivre dans l'indigence,
Le ſeul intérêt tout mouvoir,
Et la profondeur du ſçavoir,
Differer peu de l'ignorance.
J'ai vu d'un peu de vent les hommes ſe nourrir,
Et ne s'attacher qu'à paroître,
J'ai vu qu'en cherchant à connoître,
Nous n'apprenons qu'à diſcourir.
J'ai vu les Nations avides de carnage
En faire un métier glorieux,
Et des triſtes effets de leur funeſte rage,
Aller pompeuſement rendre grace aux Cieux.
Nous avons hérité de nos premiers Ayeux,
Dès l'enfance du monde ils ſe firent la guerre.
Et le meurtre dès lors enſanglanta la terre.
Juſqu'à quand ſuivrons-nous leur exemple odieux?

O Paix, fille du Ciel, vien te montrer aux hommes,
Vien calmer leur noire fureur;
En toi sont tous les biens, & la terre, où nous sommes,
N'est sans toi qu'un séjour, un spectacle d'horreur.

¶ Faire un Livre qui soit un tissu de grandes pensées & de traits naïfs, quel mêlange! N'est-ce pas se jouer de ses Lecteurs? je ne sçais, mais je sçais bien que je veux les amuser. Puis-je mieux venir à mes fins?

Homme qui troque la Religion contre une autre.

¶ Un Gentilhomme François alla en Angleterre. Désirant de s'avancer à la Cour, il quitta la Religion Catholique pour embrasser la Religion Luthérienne; il eut une pension de 500. livres Sterling. Des Luthériens lui disoient: Votre conduite prouve bien que vous êtes persuadé que notre Religion est meilleure que la Religion Romaine. Vous vous trompez, leur dit-il, ma conduite prouve le contraire. Lorsque j'ai changé cette derniere Religion contre la Luthérienne, j'ai pris de retour une pension de 500. livres Sterling. Donc la Religion Romaine vaut mieux.

On ne doit point accepter une offre que l'honnêteté inſpire.

¶ La civilité a introduit un uſage que les Avares ont en horreur, & qui ne plaît pas même aux gens généreux qui ne veulent point faire de libéralités forcées. On montre un bijou en compagnie, une Dame ou un homme qu'on conſidérera, ſe récriera ſur la beauté du bijou; la civilité veut qu'on le lui offre, quoiqu'on appréhende d'être pris au mot. Il eſt vrai que la civilité défend d'accepter une pareille offre: mais on peut rencontrer une perſonne incivile. On dit même qu'en Eſpagne on croiroit faire un affront, ſi l'on refuſoit. Un Gentilhomme Napolitain faiſoit voir une belle montre à un Gentilhomme François qui la trouva belle. Le Napolitain la lui préſenta par honnêteté: le François l'accepta. Le Napolitain qui ne s'attendoit point à cela, lui dit: Ah! que faites-vous? vous allez bannir du monde la politeſſe & la civilité.

Vers contre la raiſon.

¶ On n'a jamais déclamé avec plus de force contre la raiſon que Madame Deshoulieres l'a fait dans ces Vers.

Homme, vante moins ta raiſon,
Voi l'inutilité de ce préſent céleſte,
Pour qui tu dois, dis-tu, mépriſer tout le reſte,

Auſſi folle que toi dans ta jeune ſaiſon,
Elle eſt chancellante, imbécile;
Dans l'âge où tout l'appelle a des plaiſirs divers,
Vile eſclave des ſens, elle t'eſt inutile.
Quand le ſort t'a laiſſé compter cinquante Hyvers,
Elle n'eſt qu'en chagrins fertile,
Et quand tu vieillis tu la perds.

¶ Quand on a le cœur rempli d'une forte paſſion, daigne-t-on écouter la raiſon ? Croyez-en ce Sonnet :

Revenez ma raiſon, mon ame vous appelle,
De ſi cruels dédains m'ont enfin rebuté,
Et d'un perfide objet l'adorable beauté,
Ne rend pas à mes yeux l'ingratitude belle.

Qu'elle aille publier que j'ai brûlé pour elle,
Qu'elle en faſſe trophée, & que ſa vanité
Triomphe inceſſament de ma captivité :
Je ſuis libre, il n'importe, & c'eſt une infidelle.

Mais il faut l'adorer & n'en attendre rien,
L'aimer ſans eſpérance, eſt un aſſez grand bien,
Dieux, quel ſoulagement au feu qui me dévore !

Que mon âme eſt réduite en un étrange point !

Attendez ma raison que je consulte encore;
Devez-vous revenir? Non, ne revenez point.

Origine du mot de Poupée.

¶ Poppée femme de Néron, fut la premiere qui se servit du masque pour mettre la beauté de son teint à l'abri du hâle & des injures de l'air. Le nom de *Poupée* qu'on donne aux femmes curieusement & mignardement ajustées & aux colifichets des enfans, vient du nom de cette Impératrice.

¶ Il seroit à souhaiter que ces femmes qui sont si entêtées de leur beauté, eussent souvent devant les yeux ces Vers de Madame Deshoulieres.

Vers sur la fragilité de la beauté.

Pourquoi s'applaudir d'être belle?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien?
A l'examiner il n'est rien
Qui cause tant de chagrins qu'elle.
Je sçais que sur les cœurs ses droits sont absolus,
Que tant qu'on est belle, on fait naître
Des désirs, des transports & des soins assidus:
Mais on a peu de tems à l'être,
Et long-tems à ne l'être plus.

¶ Le Sieur de Liancourt a exprimé la même pensée avec beaucoup d'art: mais il a employé cet art qui semble

ſe cacher pour laiſſer parler la nature.

A quoi penſez-vous, Uranie,
D'être fiere de vos appas?
Hé ne ſçavez-vous pas
Juſqu'où la mort porte ſa tyrannie?
Vous avez beau charmer, vous aurez le deſtin
De ces fleurs ſi fraîches, ſi belles.
Comme elles vous plaiſez, vous paſſerez comme elles.

Ces appas qu'en vous on admire,
S'en iront avec vos beaux jours,
Le tems qui fuit toujours,
N'épargne rien de tout ce qui reſpire.
Malgré leurs yeux, jadis ſi brillans & ſi doux,
Liſe & Cloris ne ſont plus belles.
On les adora comme vous,
Comme elles vous plaiſez, vous paſſerez comme elles.

¶ Madame la Comteſſe de Bregi demanda d'une maniere bien perſuaſive à la Reine-mere, un Régiment pour un de ſes freres. Je vous demande, lui dit-elle, pour mon frere le cadet un Régiment que mon Frere l'aîné qui vient de mourir, avoit acheté de ſon argent, & dont il vient de payer de ſon ſang, la ſurvivance pour ce cadet, ſans qu'il prétende pourtant

Demande éloquente.

y avoir d'autre droit que celui que votre bonté voudra lui donner.

Loteries. Jeux du sort.

§ Les Loteries sont depuis quelques années fort à la mode. Ce jeu du sort nous vient d'Italie ; l'origine du mot de *Loterie* vient de *Lotta*, qui veut dire en Italien, combat à coups de poing ; & *Lotta* vient du mot Latin *Luctatio*, parce que l'on lutte avec la Fortune, & avec un nombre infini de Concurrens. On ne trouve parmi les Grecs aucun vestige de Loteries. Doglioni dans son Histoire du Monde, raconte cependant que les Crotoniates choisissoient chaque année douze garçons & douze filles pour les marier ensemble. On les habilloit richement. On faisoit asseoir les garçons vis-à-vis les filles. Le sort donnoit aux Epoux les Epouses qu'ils devoient avoir en partage. Aveugle pour aveugle, le sort peut faire un aussi bon choix que l'amour. Cette Loterie étoit très-agréable, & faisoit un beau spectacle. Car on choisissoit sans doute les plus belles filles & les garçons les plus accomplis. Et celle qui surpassoit ses compagnes par sa beauté, étoit le premier lot. C'est grand dommage que les Sçavans s'inscrivent en faux

contre un si joli trait d'Histoire.

Quoique les Romains eussent un Temple consacré à la Fortune, nous ne voyons pas que ces jeux du sort ayent beaucoup regné parmi eux. Il est vrai que lorsqu'ils eurent étendu leurs conquêtes dans tout le monde, ils choisirent les Préteurs ou les Gouverneurs de Province par la voie du sort qu'on appelloit *Sors Provinciarum.* Ils prenoient les noms de douze sujets, dont on mettoit les billets dans une urne, un enfant y mettoit la main; le premier billet qu'il tiroit, désignoit celui qu'on devoit élire. L'élection du Successeur de Judas l'Apostat se fit aussi par la voie du sort qui tomba sur Saint Matthias, préférablement à Joseph surnommé le Juste, qui concourut avec lui. *Sors cecidit super Matthiam.* Cette Election, comme remarquent les Interprétes, étoit en partie divine, & en partie humaine. Quelques Ecrivains ont soutenu que pendant les trois premiers siécles de l'Eglise, les Elections des Evêques se faisoient par la même voie. L'Histoire des Papes nous apprend que le Pape Celestin, Fondateur de l'Ordre qui porte son nom, choisissoit le

matin quatre perſonnes pour remplir un Evêché, & le ſoir il conſultoit le ſort pour ſe déterminer. Ce qui donna lieu à ce Proverbe, qu'il faiſoit des Evêques le matin, & les défaiſoit le ſoir. Les Elections des Doges de Véniſe & de Genes, ſont auſſi les ouvrages d'un ſemblable jeu. Il eſt vrai que pour nommer un Doge de Véniſe, on choiſit pluſieurs ſujets par la voie des ſuffrages: mais l'on emploie enſuite le ſort, & puis l'on revient encore aux ſuffrages. Ceux qui ont voulu approfondir cette Election, diſent qu'on ne ſçauroit bien expliquer la maniere dont elle ſe fait.

Déclarations d'amour.

¶ De toutes les Déclarations d'amour, une des plus galantes eſt celle que le Duc de Villa-Mediana fit à la Reine Eliſabeth, qui lui demanda qu'il lui montrât le portrait de ſa Maîtreſſe. Ce Seigneur lui envoya un miroir.

¶ M. Houdart de la Motte voulant faire une Déclaration d'amour à une Dame de haute conſidération, lui envoya les Vers ſuivans:

Qu'un peu de vérité flate dans un menſonge;
Cette nuit dans l'erreur d'un ſonge

Au rang des Rois j'étois monté ;
Vous écoutiez alors tout ce qu'amour fait dire :
Les Dieux à mon reveil ne m'ont pas tout ôté,
Je n'ai perdu que mon empire.

¶ Un homme de qualité amoureux d'une fort jolie Demoiſelle, lui diſoit : Si nous nous aimions, obſedée comme vous l'êtes par votre mere, nous aurions bien de la peine à trouver un lieu favorable à nos plaiſirs. Dequoi vous embarraſſez-vous, lui répondit-elle, ſongez ſeulement à m'en faire naître l'envie. Réponſe fort naturelle.

¶ Le Maréchal de Gaſſion ſe leva de grand matin le jour de la Bataille de Rocroi ; parce que, dit-il à Monſieur le Prince, nous avons une grande journée à faire. Ce Prince qui l'eſtimoit ſans l'aimer, l'appelloit ſon bras droit. Hé oui, lui répondit ce Maréchal, je ſuis le bras le plus éloigné du cœur. Bon mot du Maréchal de Gaſſion.

¶ Le Chevalier Bayard aſſiégé dans Mézieres par le Comte de Naſſau, refuſa de ſe rendre, quoiqu'il fût abandonné de la plus grande partie de ſa garniſon, & il dit : Je ne ſortirai jamais d'une Place que mon Roi Bons mots de Héros.

m'a confiée, qu'en passant par un pont fait des corps des ennemis. Ils leverent le Siége.

Une Dame demandoit au célébre Maurice de Nassau quel étoit le plus grand Capitaine de son siécle ? La modestie de ce Prince ne lui permit pas de se nommer ; son ambition lui défendoit de céder ce rang à aucun de ses Concurrens ; il répondit : Madame, le Marquis de Spinola est le seconde.

¶ Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ?

Saint-Evremont foible Poëte.

Ce jugement que Despréaux a porté de Chapelain, peut s'appliquer à Saint-Evremont, qui doit toute sa réputation à sa Prose, & dont la Poësie est très-médiocre. Cependant il en étoit fort entêté. Il se mettoit sans façon au rang des grands Poëtes. On ne peut pas parler à une femme plus ingénieusement sur la perte de sa beauté que cet Auteur le fait dans ces Vers, qui sont peut-être les meilleurs qu'il ait faits.

Vous avez fait mille conquêtes
Dans le tems de votre beauté,
Songez moins à ce que vous êtes
Qu'à ce que vous avez été.

Remettez à notre mémoire
Tout l'intérêt de votre gloire.
Il seroit peu judicieux
De le confier à nos yeux ;
Notre esprit conserve l'image
De votre jeune & beau visage,
Et ce bien détaché de vous,
Se trouve heureusement en sureté chez nous.

La beauté qui subsiste a toujours des allarmes,
Le vent, l'air, le Soleil peuvent gâter ses charmes ;
Les vents les plus impétueux,
La chaleur la plus allumée,
L'air grossier, l'épaisse fumée,
Ne vous obligent point à vous masquer contr'eux.

Lasse de vos rigueurs & de notre souffrance
Vous vous êtes démise enfin de la beauté,
Comme fit autrefois Sylla de la puissance,
Comme lui vous avez rendu la liberté ;
Comme lui ne craignez aucune violence,
Vous pouvez marcher seule en toute sureté.

¶ Un bel esprit paresseux à écrire, manda à son ami : « Il y a plus de six » mois que je ne vous ai écrit ; mais » ne mettez pas tout ce tems-là sur le » compte de ma négligence. Voici le » calcul qu'il faut faire ; n'imputez à » ma paresse que le premier mois, les

Excuse ingénieuse.

» autres mois rejettez-les sur la honte » que j'avois de vous écrire, après avoir » differé de le faire pendant ce premier » délai. »

¶ Le monde n'est rempli que de gens à qui une Lettre coûte, sur tout quand on attend d'eux qu'elle soit bien écrite. J'envie, disoit Sarrasin, la félicité de mon Procureur, qui est en droit de commencer ses Lettres ainsi : *J'ai reçu la vôtre, renvoyez-moi de l'argent.*

Caractere du style Epistolaire.

¶ Une Lettre est un ouvrage difficile. Son style, quoique simple & concis, doit être élégant, c'est l'image de la conversation ; mais l'imitation doit pourtant être cachée. L'esprit doit se dérober, & dans le tems qu'il regne le plus, il doit paroître le moins. Dans les Lettres de Bussi on cherche l'esprit de cet Ecrivain, on le trouve à chaque pas, on le découvre dans une pensée, & une expression qui semblent être faites exprès pour le celer. On prétend que dans une Lettre une certaine négligence lui sert de parure. Avez-vous un génie heureux ? livrez-vous-y, vous n'avez besoin d'aucuns préceptes. Ce génie heureux vous manque-t-il ? aspirez seule-

ment à écrire sensément, & tenez-vous-en là.

¶ Pourquoi ne fait-on pas des Chansons à manger, comme on en fait à boire ? Qu'on m'en dise la raison ? Scarron l'avoit demandée avant moi. Chansons à manger.

Quand j'ai bien faim & que je mange,
Et que j'ai bien dequoi choisir,
Je ressens autant de plaisir,
Qu'en grattant ce qui me démange ;
Cher ami, tu m'y fais songer,
Chacun fait des Chansons à boire ;
Et moi qui me plais fort à branler la mâchoire,
Je n'en veux faire qu'à manger.

Quand on se gorge d'un potage
Succulent comme un consommé,
Si notre corps en est charmé,
Notre ame l'est bien davantage.
Aussi Satan le faux glouton,
Pour tromper la femme prenuere,
N'alla pas lui montrer du vin, ni de la biere,
Mais dequoi branler le menton.

¶ D'où vient que les esprits les plus raisonnables prennent plaisir à se déchaîner contre les femmes ? & que ce sexe où plusieurs personnes se sont distinguées par la science de bien écrire, n'a pas encore été vengé de ces

insultes ? On auroit dû répondre à ce Sonnet :

Satyre des Femmes.

Vous qui pouvez tout vaincre, & n'êtes que foibleſſe,
Péché de la nature agréable à nos yeux,
Aimables ennemis, poiſons délicieux,
Tyrans, dont le pouvoir nous rit, quand il nous bleſſe ;

Objets par qui la terre aſſujettit les cieux,
Sources de nos plaiſirs comme de nos triſteſſes,
Dont le jaloux orgueil a malgré les Déeſſes
Fait gémir ſous les fers le plus puiſſant des Dieux ;

Cher eſpoir de nos cœurs, idoles de nos ſens,
Sexe qui bien ſouvent bravant les plus puiſſans,
Par un éclat trompeur t'en es rendu le maître.

Ecueils contre leſquels il eſt beau de périr,
Femmes pour une foi que vous nous faites naître,
Hélas ! combien de fois nous faites-vous mourir ?

Ce qui fait le prix de pluſieurs Ouvrages d'eſprit, ce ſont des traits de ſatyre contre le ſexe ; le cœur des hommes les reçoit avidement. C'eſt

pour flater ce malin penchant, autant que pour ſe flater lui-même, que Deſpréaux a fait une Satyre contre les femmes. Il a jugé qu'en raſſemblant toute la force des déclamations contre le ſexe, il feroit un chef-d'œuvre, parce qu'en plaiſant à l'eſprit, il raſſaſieroit la malignité du cœur de l'homme, & lui ſerviroit avec art & avec profuſion le mets le plus friand qu'il pouvoit lui offrir. Cette réflexion eſt de Clélie, il la faut pardonner à une femme qui s'efforce de venger ſon ſexe.

Epigramme contre les Femmes.

Une jeune & charmante Dame,
Me voyant malheureux au jeu,
Me dit en riant depuis peu,
Que je ſerois heureux en femme.
Je répondis avec chaleur,
En lui parlant du fond de l'ame,
Que c'étoit avoir du malheur
Même que d'être heureux en femme.

¶ Qu'on ne croye pas que dans le grand nombre de Rondeaux qu'a fait Benſerade, on n'en puiſſe trouver pluſieurs qui méritent d'être retenus; par exemple celui-ci a beaucoup de grace.

Jolis Rondeaux de Benſerade.

A quatorze ans Melante étoit heureuſe,
Rioit, danſoit, & ſans être peureuſe,
Cueilloit des fleurs, alloit ſe promener;
Neptune eût bien voulu la détourner,
Et ſatisfaire à ſa flâme amoureuſe;
Pour les Dauphins étant douce & flateuſe,
Lui d'un Dauphin prit la forme trompeuſe.
Facilement on ſe laiſſe mener
A quatorze ans.

Elle trouva ſa croupe merveilleuſe,
Et d'y monter ne fut point ſcrupuleuſe;
Elle eût voulu pourtant s'en retourner,
Ce qu'elle en fit étoit pour badiner,
Et badiner eſt choſe dangéreuſe
A quatorze ans.

Autre du même Auteur.

Un grand éclat, une grace animée
De Jupiter avoit l'ame enflammée,
Du haut Olympe il s'en étoit enfui.
Semele eſt fiere & ſouffre avec ennui,
Qu'il laiſſe au Ciel ſa pompe accoutumée;
Elle voudroit qu'il vînt à main armée
Dans les éclairs, la foudre & la fumée,
Il y réſiſte, & c'eſt entr'elle & lui
Un grand éclat.

Enfin il céde, elle en eſt conſumée.
Non le plaiſir d'aimer & d'être aimée,
Quelque puiſſant qu'il ſoit, n'eſt pas celui
Qui touche plus une femme aujourd'hui.

Que faut-il donc pour la rendre charmée ?
Un grand éclat.

¶ Un de amis de Benſerade s'attribuoit un Rondeau de ce Poëte. On voulut s'éclaircir auprès de lui de la vérité. J'ai fait ce Rondeau, dit Benſerade, mais il eſt au ſervice de mon ami. Bon mot de Benſerade.

¶ La Fontaine, ce rare eſprit, eſt dépeint par la Bruyere comme un homme ſtupide dans la converſation. Mais ce Peintre hardi a pris plaiſir de charger ſon portrait, afin de faire un contraſte. Un Auteur excellent qui ſera ſujet à des abſences d'eſprit, pourra paſſer pour ſtupide dans de certains inſtans : laiſſez-le revenir de ſes voyages, il ſe fera bien connoître. Diſtractions de la Fontaine.

La Fontaine étant dans un repas avec Moliere & Deſpréaux, condamnoit les *A parte* qui ſont dans les Piéces de Théâtre. Rien, diſoit-il, n'eſt plus contraire au bon ſens. Quoi ! le Parterre entendra ce qu'un Acteur n'entend pas, quoiqu'il ſoit à côté de celui qui parle ! La Fontaine s'échauffoit en déclamant contre cet uſage. Cependant Deſpréaux diſoit haute-

ment : Il faut que la Fontaine ſoit un grand coquin, un grand maraut. Le Poëte injurié alloit toujours ſon chemin. On ſe mit à rire : il demanda pourquoi on rioit. Deſpréaux lui répondit : En voici le ſujet. Je m'épuiſe à vous injurier fort haut, & vous ne m'entendez point, quoique je ſois ſi près de vous que je vous touche ; & vous êtes ſurpris qu'un Acteur ſur le Théâtre n'entende point un *A parte* qu'un autre Acteur dit à côté de lui.

La Fontaine après avoir été à l'enterrement d'un de ſes amis, alla trois jours après le demander dans ſa maiſon.

Ce célébre Poëte tomba malade : Deſpréaux l'alla voir. Et comme il vit que la maladie étoit dangéreuſe, il jugea qu'il falloit inſpirer au malade de ſe confeſſer ; mais il n'oſa pas lui en parler. Il chargea de cette commiſſion une vieille ſervante qui étoit en poſſeſſion de gouverner ſon Maître : Ah ! dit-elle, mon Maître n'a pas beſoin de ſe confeſſer, il eſt plus bête qu'il n'eſt malin. Dieu n'auroit jamais le courage de le damner.

Madame de la Sabliere mécontente de ſes Domeſtiques, dit : Je les

chasserai tous ; je ne garderai que mes trois animaux domestiques, mon chien, mon chat, & mon la Fontaine.

On a comparé la Fontaine à un vase simple & sans ornement, qui enferme un grand trésor.

¶ Segrais préferoit Lucain à Virgile, & Brebeuf préferoit Virgile à Lucain, ils entreprirent réciproquement de se faire changer de goût ; nous devons à la réussite de leur projet la Traduction de la Pharsale & les Poësies de Segrais. Segrais & Brebeuf se persuadent leurs opinions.

¶ Pascal demande lequel seroit plus heureux, ou un Roi, qui toutes les nuits songeroit qu'il est Payſan, ou un Payſan qui toutes les nuits songeroit qu'il est Roi. Je déciderois en faveur du Payſan ; parce que les plaisirs qu'on goûte en dormant sont plus vifs. L'imagination qui est le principal mobile des plaisirs, obéit mieux dans le sommeil ; elle s'occupe uniquement du premier objet auquel elle s'attache, & les sens s'excitent d'abord au premier commandement qu'elle leur fait. La raison, l'ennemie naturelle de nos plaisirs, garde alors le silence : mais dans la veille elle parle fort haut, Décision de Damon.

& oblige souvent les sens à se révolter contre l'imagination.

Sonnet sur l'Avorton.

¶ Un des plus ingénieux Sonnets qui ait été fait, est celui de Monsieur Hainaut sur l'Avorton; la Critique du Pere Bouhours ne lui a point ravi son mérite.

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'Etre & du Néant,
Foible Avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'Etre.

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime.

Laisse-moi calmer mon ennui,
Et du fond du néant où tu vas aujourd'hui,
N'entretien point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux Tyrans opposés ont décidé ton sort,
L'amour malgré l'honneur te fit donner la vie,
L'honneur malgré l'amour te fait donner la mort.

¶ Despréaux qui regarde un Sonnet comme un chef-d'œuvre de l'esprit,

& qui veut que dans Gombaut, à peine en puisse-t-on admirer un entre mille, reconnoissoit que ces deux Sonnets, l'un de Sarrasin, l'autre de Monsieur de Fontenelle, avoient enlevé avec justice les suffrages des Connoisseurs.

Deux Sonnets estimés par Despréaux.

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté,
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son côté,
Dont bien nous prend, ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité
Je crois qu'il fut une femme fidelle,
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été?
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux,
Car bien qu'Adam fût jeune & vigoureux,
Bienfait de corps & d'esprit agréable,

Elle aima mieux pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleuretes du Diable,
Que d'être femme & ne pas coqueter.

Je suis, crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle,

Et lui contoit pourtant la longue kirielle
Des rares qualités dont il étoit orné.

Je suis le Dieu des Vers, je suis bel esprit né ;
Mais les Vers n'étoient point le charme de la belle ;
Je sçais jouer du Luth, arrêtez, bagatelle ;
Le Luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine,
Je suis, n'en doutez point, Dieu de la Médecine.
Daphné couroit plus vîte à ce nom si fatal,

Mais s'il eût dit : Voyez quelle est votre conquête,
Je suis un jeune Dieu, beau, galant, libéral,
Daphné sur ma parole auroit tourné la tête.

Le premier Sonnet a un défaut dont le second est exemt ; c'est que le sens ne finit pas au premier Tercet.

§ On pourroit citer plusieurs Sonnets qui ont fait honneur à leurs Auteurs : celui qui suit s'offre hardiment à mes Lecteurs.

Madame de Courcelle aux pieds de ses Juges, voulant obtenir le pardon de l'adultere qu'elle avoit commis, leur parle de cette sorte :

Pour

Sonnet pour Madame de Courcelle, accusée d'adultere.

Pour un crime d'amour dont je ne suis coupable,
Que pour avoir le cœur trop sensible & trop doux,
Dois-je avoir un Tyran sous le nom d'un Epoux,
Arbitres souverains de mon sort déplorable?

L'impitoyable auteur des maux dont on m'accable,
Ose-t-il se servir de Thémis & de vous,
Pour m'immoler bientôt à ses chagrins jaloux,
Et me faire périr pour être trop aimable?

Ah! consultez de grace & vos yeux & vos cœurs,
Ils vous inspireront d'être mes protecteurs;
Tout ce que l'amour fait, n'est-il pas légitime?

Et vous qui temperez la sévére Thémis,
Pourriez-vous vous résoudre à châtier un crime
Que la plupart de vous voudroient avoir commis?

Vers de Mademoiselle de S. Firmin.

¶ Mademoiselle de Saint-Firmin s'est rendue immortelle par une Paraphrase sur le *Gloria Patri*, & par un Sonnet sur la question qu'on agita: Si

Jesus-Christ avoit témoigné plus d'amour à sa naissance qu'à sa mort.

Gloire au Pere qui vit de toute éternité,
Gloire au Verbe engendré de sa propre substance,
Gloire à l'Esprit de vérité,
Qui procéde des deux en une même essence,
Et qui sans les confondre en forme l'unité.

SONNET.

Voir naître & voir mourir l'Auteur de la Nature,
Voir un Etre éternel commencer & finir,
Ces deux extrêmités parfaitement s'unir,
Le Créateur se joindre avec la Créature;

Voir un Dieu renfermé sous l'humaine figure,
Celui qui contient tout, se laisser contenir,
Celui de qui le bras peut seul tout soutenir,
Etre sans mouvement dans une sépulture.

Ces miracles offerts à mes sens étonnez,
Au salut des humains ont été destinez;
L'un commence l'ouvrage & l'autre le consomme.

Mais l'amour au premier a bien plus fait d'effort;
Car du Ciel à la Terre, & de Dieu jusqu'à l'homme,

L'espace est bien plus grand que de l'homme à la mort.

¶ Je vois avec chagrin que cette beauté naturelle qui plaît dans les anciennes Poëſies, ne ſe trouve pas dans les nouvelles. On évite des expreſſions que l'on croit trop communes pour en rechercher d'autres qui ſont affectées. L'art dérobe tellement la nature, qu'elle ne paroît plus. Je réſiſterai au torrent tant que je pourrai, & j'oſerai hautement préferer à des Poëſies qu'on admire le Sonnet que je vais rapporter; j'y trouve le langage d'une douleur ſincere.

Parmi les doux excès d'une amitié fidelle, Deſpréaux.
Je voyois près d'Iris couler mes heureux jours;
Iris que j'aime encore & que j'aimai toujours,
Bruloit des mêmes feux dont je brulois pour elle;

Quand par l'ordre du Ciel une fièvre cruelle
M'enleva cet objet de mes chaſtes amours,
Et de tous mes plaiſirs interrompant le cours,
Me laiſſa de regrets une ſuite éternelle.

Ah! qu'un ſi rude coup étonna mes eſprits;

Que je versai de pleurs, que je pouſſai de cris !
De combien de douleurs ma douleur fut ſuivie ?

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi ;
Et bien qu'un triſte ſort t'ait fait perdre la vie,
Hélas ! en te perdant, j'ai perdu plus que toi.

Mais, me dira un Lecteur nourri de Vers grands & pompeux, que l'Auteur de ce Sonnet a un génie uni ! Hé bien je préfere ces génies clairs & unis à ces génies élévés & pleins de nuages. Je ſçais que la rime de *jours* avec celle de *toujours* ne ſe ſouffre pas en Poëſie ; le premier Tercet n'eſt qu'une Périphraſe de la penſée qui le précéde ; mais je ſupporte plutôt tous ces défauts-là que l'obſcurité, qui eſt, ſelon moi, le plus grand vice de la Poëſie. Sacrifions tout à la clarté, même la force du ſtyle, ſi l'on ne peut pas faire autrement.

Remarques ſur notre Langue.

¶ Le Maſculin dans notre Langue tient ſouvent la place du Féminin. Je ne ſçais quel Critique s'eſt aviſé de cenſurer ce Vers que Racine met dans la bouche de Phédre.

La mort eſt le ſeul Dieu que je dois implorer.

Il auroit voulu que Racine eût dit, la ſeule Déeſſe. Ne dit-on pas que l'adverſité eſt un grand maître ? Ne s'exprime-t-on pas bien, quand on dit : Ce Cavalier & cette Dame ont ſeul à ſeul des converſations fort vives. L'exactitude Grammaticale, dont les Puriſtes ſont eſclaves, voudroit que l'on dît ſeul à ſeule ! mais cette exactitude ne s'allie pas toujours avec la beauté du ſtyle.

Jugement ſur la Proſe & ſur la Poëſie.

¶ Une belle Proſe n'a tant de force & de charmes que parce qu'elle reſſemble à de très-beaux Vers, ſans en avoir la rime ni la meſure. Une belle Poëſie doit avoir l'air d'une belle Proſe, ſans être néanmoins proſaïque.

Harmonie de l'Eloquence & de la Poëſie.

¶ Je ſouhaiterois que quelque habile homme traitât à fond de l'harmonie de l'Eloquence. Un Partiſan des Anciens a toujours cette harmonie dans l'oreille lorſqu'il lit leurs Ouvrages, & elle a tant de charmes pour lui, qu'en ſa faveur il pardonneroit aux Anciens les plus grandes abſurdités.

Il faut pourtant convenir que cette harmonie régne dans la Poëſie de

Virgile ? La trouve-t-on au même degré dans les autres Poëtes Latins ? Ne poſſede-t-il pas le ſecret d'enlever l'ame de ſes Lecteurs, preſqu'autant par cette harmonie, que par la beauté de ſes penſées ? N'a-t-il pas au ſouverain degré l'art de paroître toujours nouveau & toujours juſte dans ſes meſures ? Il ſeroit inutile de rapporter des preuves de cette vérité ; l'Ouvrage tout entier en eſt une preuve convaincante.

Je ſouhaiterois encore qu'un habile homme traitât des répétitions qui ſont en grace dans la Proſe & dans la Poëſie, & de celles qui ſont vicieuſes. Il eſt certain que ces deux Vers de Didon dans le quatriéme Livre de l'Enéide de Virgile, lorſqu'elle exhale ſa fureur contre Enée, ſont des exemples de la premiere eſpéce de répétition.

Répétitions en grace.

Littora litoribus contraria fluctibus undas,
Imprecor arma armis pugnent ipſique Nepotes.

Que nos flots & leurs flots ſoient toujours oppoſés ;
Que nos bords & leurs bords ſoient toujours diviſés ;
Vaiſſeaux contre vaiſſeaux ſe briſent ſur les ondes :

Le fer contre le fer enfle les mers profondes,
Des soldats immolés dans ces combats affreux,
Et que ma fureur passe à nos derniers neveux.

Il est encore certain que des répétitions donnent de la véhémence & de la rapidité aux discours dans des sujets qui demandent de grands mouvemens, témoins ces Vers de Corneille :

Romains contre Romains, parens contre parens,
Combattoient folement pour le choix des Tyrans.

¶ Le ris sur son visage est de mauvaise humeur.

Sublime enjoué.

Ce Vers de Despréaux est d'une grande force, on le cite comme un exemple du sublime enjoué.

Fausse opinion de M. Gibert.

¶ M. Gibert dit qu'un Orateur qui plait au peuple, ne sçauroit déplaire aux Connoisseurs. Je ne suis point de cette opinion. Si un Orateur trouve le secret de surprendre l'approbation de certains esprits au-dessus des médiocres, en ne leur étalant que des beautés frivoles; comment ne pour-

roit-il pas enlever les ſuffrages du Peuple qui eſt ſi ſujet à prendre le change, qui ſe laiſſe éblouir par le clinquant ? Ne pourroit-on pas citer des exemples de ces approbations injuſtes du Peuple ?

Sous le Régne paſſé le mauvais goût ne s'empara-t-il pas pendant un certain tems des meilleurs eſprits ? Ne pourroit-on pas citer des Nations entieres qui en ſont infectées ? Philante que le Pere Bouhours nous dépeint dans ſa maniere de bien penſer, comme un homme d'eſprit, ne ſe laiſſe-t-il pas charmer par des penſées qui n'ont qu'un faux brillant ? Ce judicieux Critique a trouvé dans la nature le modele de Philante. On veut après cela que le Peuple ne puiſſe pas être gagné par les artifices d'une fauſſe éloquence. L'Auteur dont je combats le ſentiment, dit quelque part dans l'Ouvrage où il le rapporte, que l'éloquence qui plaiſoit à ceux qui avoient le goût Attique, plaiſoit à tout le monde ; mais que ſouvent celle qui plaiſoit à tout le monde, ne plaiſoit pas à ces Connoiſſeurs. Il faut donc qu'il convienne que le Peuple peut donner ſon approbation à une élo-

quence que des Connoiſſeurs n'approuveront pas.

On peut juger ſi un Portrait eſt reſſemblant, ſans avoir vu l'Original.

¶ Un homme qui a le goût de la peinture, en obſervant un Portrait, peut juger s'il eſt reſſemblant ſans avoir vu l'Original. Pourquoi cela ? Dès qu'un faiſeur de Portraits ne copie pas bien l'original qu'il a devant les yeux, ſon ouvrage n'a point cet air de vérité qui frape ceux qui ſont habiles. On voit que la nature lui a échapé, & qu'il lui a ſubſtitué ſon imagination : le Tableau crie ce défaut aux Connoiſſeurs.

¶ L'Abbé Regnier a fait une jolie peinture de la fragilité de ſon corps.

Sur la caducité de la vie.

D'une Architecture
Du tems de jadis,
La ſage nature
M'a fait un logis
Que j'ai d'elle à terme,
Sans clauſe & ſans ferme.
Au moindre beſoin,
Long-tems de ſa grace,
Elle a pris le ſoin,
Sans que j'y ſongeaſſe,
De me tout fournir
Pour l'entretenir.
Mais elle commence
D'y laiſſer aller
Tout en décadence,
Sans plus s'en mêler ;

Et loin d'y rien faire,
Ne ſonge au contraire
Qu'à le démeubler.
Car où ſont allées
Ces dents ſi perlées ?
Où ſont déſormais
Ces cheveux épais,
Ma grande parure ;
Qui ſi noirs, ſi beaux,
Flottoient par anneaux
Juſqu'à la ceinture ?
Qu'eſt-ce enfin que j'ai
De tout l'équipage
Du jeune & bel âge ?
Tout a pris congé
Pour un long voyage ;
Et me dit qu'il faut
M'apprêter bientôt
A plier bagage.
A la vérité,
Ce n'eſt pas la traite
Dont je m'inquiete ;
Bien ou mal monté,
Elle eſt bientôt faite :
L'important de tout
Eſt le gîte au bout.

Belle peinture de la mort, par Madame Deshoulieres.

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende !
Quand il dit qu'elle le ſurprend,
Elle naît avec lui, ſans ceſſe lui demande
Un tribut dont en vain ſon orgueil ſe défend :

Il commence à mourir long-tems avant qu'il meure,
Il périt en détail imperceptiblement;
Le nom de mort qu'on donne à notre derniere heure,
N'en eſt que l'accompliſſement.

Miſérable jouet de l'aveugle fortune;
Victime des maux & des loix,
Homme, toi qui par mille endroits,
Dois trouver la vie importune;
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir?
Lâche, regarde-là ſans changer de viſage,
Songe que ſi c'eſt un outrage,
C'eſt le dernier à recevoir.

¶ On ne peut gueres mieux faire ſentir la manie des grandeurs humaines que Maynard le fait dans ces Vers:

On n'eſt gueres loin du matin,
Qui doit terminer le deſtin
De ces grands Potentats de la Seine & du Tage.
Ils ſont les Dieux dans le monde Chrétien,
Mais ils n'auront ſur toi que le triſte avantage
D'infecter un tombeau plus riche que le tien.

¶ Pelliſſon dont le nom réveille d'abord l'idée d'un des plus beaux eſprits qui ayent paru ſous le dernier

Régne, a fait une jolie déclaration d'amour.

Déclaration d'amour de Pélisson.

Il est vrai, belle Iris, je vous aime, il est vrai,
Et mon amour doit vivre autant que je vivrai :
Si c'est vous offenser, sçachez que mon envie
Est de vous offenser tout le tems de ma vie.
Si c'est crime d'aimer, je veux vous avertir,
Que je mourrai plutôt que de m'en repentir.
Mais depuis quand l'amour peut-il rendre coupable ?
Et quel crime d'aimer ce que l'on trouve aimable ?
Iris au nom des Dieux ne nous plaignons de rien :
Vos yeux font leur devoir, & mon cœur fait le sien ;
Et s'il se peut trouver dans l'amoureux martyre,
Du crime à le causer, & du crime à le dire,
Vous faites le premier en causant mon amour ;
Je fais un second crime en l'exposant au jour.
Nous sommes en cela criminels l'un & l'autre.
Consentez à mon crime, & je consens au vôtre :
Je pardonne à vos yeux de ce qu'ils m'ont brulé,
Pardonnez à mon cœur de ce qu'il a parlé.

Voilà de ces Vers qui sans être prosaïques, ressemblent à une belle Prose. Dans la méthode d'aimer de ce même

Auteur, il bannit les tourmens de l'amour.

Que si par un injuste effort
Il s'érige en tyran dans mon ame asservie,
Je reprendrai bientôt ma liberté ravie,
Je ne puis consentir à recevoir la mort,
Par la main de l'Amour à qui tout doit la vie.
Et je crois sans lui faire tort,
Qu'on reconnoît assez son pouvoir légitime,
Quand on est son sujet sans être sa victime.
Ainsi pour recevoir ses feux,
J'ouvre mon ame toute entiere,
Et lui consacre tous mes vœux,
Pourvu qu'il vienne à moi comme il vient à sa mere,
Accompagné de ris, de graces & de jeux,
Philis mon ame est toute prête
A devenir votre conquête.
Si je suis votre fait après un tel aveu,
Vivons dans les plaisirs, si l'amour est un Dieu,
Il faut pour l'honorer être toujours en fête.

¶ On a imité un Poëte Italien dans les Vers qui suivent:

Pourquoi on rendit à Orphée sa femme Euridice, pourquoi elle lui fut ravie.

Le malheureux Orphée ayant perdu sa femme,
Après mille soupirs & mille veux offerts
A la mort qu'en vain on réclame,
Alla pour la chercher jusqu'au fond des enfers.
Ce bizarre dessein ne pouvoit le conduire
Dans un lieu plus affreux, ni dans un séjour pire:

Sa voix, encor qu'il eût la douleur dans le
sein,
Suspendit les tourmens de ces demeures sombres :
Mais on croit que son chant étonna moins
les ombres,
Que la nouveauté du dessein.
Tout l'enfer se vit sans supplice,
Et le tyran des morts fiérement irrité
Pour le punir de sa témérité,
Lui rendit sa femme Euridice ;
Puis pour avoir si bien chanté,
Par un autre caprice,
Il lui donna moyen, attendri par sa voix,
De la perdre encore une fois.
Orphée oubliant sa défense,
Se retournant sa femme vit ;
Si ce fut par malice, ou par impatience,
On ne sçait pas trop bien comme cela se fit ;
Pour vous dire ce que j'en pense,
Je pense qu'il se repentit.

¶ *Avis sur le mariage, par Monsieur* DE MAUCROIX.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose ;
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose ;
Il y faut penser murement ;
Sages gens en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment,
Que d'y songer toute sa vie.

¶ *Traduction de quelques Vers de Sénéque, par l'Abbé* DE LA CHAMBRE.

Séleve qui voudra par force, ou par adresse
Juſqu'au ſommet gliſſant des grandeurs de la Cour ;
Je me livre aux douceurs d'un tranquille ſéjour,
Loin du monde & du bruit recherchant la ſageſſe.

Là libre de remors, ſans crainte & ſans triſteſſe,
Mes yeux après la nuit verront naître le jour,
Je verrai les ſaiſons ſe ſuivre tour à tour,
Et dans un long repos j'attendrai la vieilleſſe.

Lorſque la mort tranchant le tiſſu de mes jours,
D'une paiſible vie arrêtera le cours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, ſolitaire.

Qu'un homme eſt miſérable à l'heure du trépas,
Lorſqu'ayant négligé le ſeul point néceſſaire,
Il meurt connu de tous, & ne ſe connoît pas.

Sénéque dit : *Illi mors gravis incubat, qui nimis notus omnibus, ignotus moritur ſibi.*

L'Auteur ſe flate d'arriver à la vieilleſſe : je voudrois lui demander ſi on lui a revelé cela.

¶ Voici des Vers de l'Abbé Regnier qui ont un air de morale.

Comment il faut paſſer la vie.

La route de la vie humaine,
De mauvais pas eſt toute pleine :
Pour m'en tirer facilement,
Voici ce que je fais, j'attele
A cette voiture mortelle,
Que je conduis au monument,
La Juſtice premiérement,
Qui marche toujours rondement,
Et la Charité ſans laquelle
Elle iroit moins légérement.
La Vérité, l'Indépendance,
N'ayant qu'un ſimple & léger frein,
Sont au-devant & vont bon train,
Loin du chemin de l'opulence.
A la volée eſt la ſanté,
Qui jointe avec le badinage,
Fait franchir avec gayeté
Les mauvais pas du voyage.
Je n'aurai rien à déſirer.
Ni du ſort ni de la nature,
Si l'attelage peut durer
Auſſi long-tems que la voiture.

On pourroit dire à l'Auteur que puiſqu'il veut conduire ſa voiture au monument, il ne doit pas y atteler la ſanté.

¶ On ne peut pas mieux dépeindre

la Sympathie que l'a fait le Pere Lederel Jéſuite, dans les Vers qui ſuivent.

Pourquoi de deux perſonnes qu'on voit la premiere fois, on aime l'une plutôt que l'autre. Sur la Sympathie.

Qui peut faire naître dans moi
Ces ſentimens inconnus à moi-même?
Je ſçais fort bien que je vous aime,
Et je ne puis dire pourquoi.
Je ne vous connois point, je ne connois point l'autre;
J'entre en vos intérêts dès le premier inſtant:
Peut-être ſon mérite égale bien le vôtre;
Mais il ne me touche pas tant.

Je vous ai vû, j'ai pris parti,
Cela ſe fait, ſans que l'on déſibere,
Sans même qu'on penſe le faire;
J'ai vu l'autre, & n'ai rien ſenti.
C'eſt l'inégalité qui fait la préférence:
Sans qu'il vous céde en rien, vous êtes ſon vainqueur,
Je ne vois entre vous aucune différence:
Mais je la ſens bien dans mon cœur.

¶ Un Auteur médiocre vivoit de ſes Poëſies, il ſe vantoit de vivre du lait des Muſes. Elles paſſent pour vierges, lui dit-on, puiſqu'elles ont du lait, vous les avez donc proſtituées. Muſes proſtituées.

On reprocha à un pauvre Auteur qui faiſoit des Vers à la louange de tous ceux qui lui pouvoient faire quelque préſent, qu'il proſtituoit les Muſes pour avoir du pain.

Pluſieurs traits ſur des criminels condamnés à mort.

¶ L'averſion ou plutôt l'horreur que l'on a pour ceux qui exécutent les criminels, eſt fondée ſur les principes de l'humanité; elle eſt entée, pour ainſi dire, dans l'humanité même. Ma délicateſſe iroit juſqu'à éviter de prononcer le nom de ces Meſſieurs-là. Les Médecins y gagneront avec moi, car je leur épargnerai par là l'épithéte qu'on leur donne ſi libéralement.

Un Exécuteur vint demander le payement d'une exécution au Gouverneur de la Ville où il exerçoit cette profeſſion; il prétendit que dix écus étoient le prix reglé d'une *pendaiſon*. Le Gouverneur trouva la demande exhorbitante: Monſieur, lui dit l'Exécuteur, quand ce ſeroit pour vous, je ne le pourrois pas faire à meilleur marché.

¶ Le Curé Terraſſon a une miſſion pour exhorter à la mort ceux que l'on conduit au dernier ſupplice. Il a une onction qui régne dans ſes diſcours,

à laquelle ces malheureux ne réſiſtent point. Un jour que dans une pareille conjoncture, il donnoit un grand eſſor à ſon zéle, un homme du peuple, témoin de ſa pieuſe éloquence, s'écria : Ah ! qu'il y a de plaiſir de mourir à la potence entre les mains de cet homme.

¶ Il faut que la plaiſanterie ſoit bien enracinée dans l'eſprit d'un homme qui la conſerve, lorſqu'on le conduit au ſupplice. Un ſoldat que l'on guidoit vers la potence, voyoit une foule de peuple accourir ; pluſieurs prenoient les devants. Ne vous preſſez pas tant, leur dit-il, je vous répons qu'on ne fera rien ſans moi.

¶ Un criminel condamné à expirer ſur une roue, paſſa une nuit à la Gréve. Un Mouſquetaire ivre, traverſant la place à minuit ; entendit le patient qui juroit. Il crut qu'il étoit obligé de s'oppoſer à ces blaſphêmes ; il monta ſur l'échafaud, & commença une exhortation fort peu ſuivie ; mais voyant que le criminel n'en tiroit aucun fruit, il le quita avec indignation en lui diſant : Va, je te prédis, mon ami, que tu feras une mauvaiſe fin.

¶ Cette attention que l'on a à observer la physionomie d'un criminel qu'on conduit au dernier supplice, le soin qu'on prend à recueillir ses dernieres paroles ; enfin cette mort affreuse dont le peuple aime à se repaître ; rien à mon sens n'est plus honteux pour l'humanité que tout cela. Est-ce un spectacle que l'on doit chercher ? Un curieux de ces supplices-là se rendit à la Gréve pour voir rouer un homme. Comme il vit que contre son atttente on étrangla le criminel avant que de le rouer, il s'en alla avec chagrin, en disant : Il n'y a point de plaisir, on ne le roue pas vif.

¶ Un malheureux montoit fort doucement l'échelle de la potence où il devoit mourir, lorsque le Duc de la Feuillade qui alloit en Cour, traversoit en chaise de poste la place de l'exécution. Le Criminel eut assez de présence d'esprit pour reconnoître ce Seigneur. Il dit qu'il avoit un secret d'importance à révéler qui pouvoit intéresser le Roi, & qu'avant que de mourir, il pouvoit instruire Sa Majesté par le canal du Duc. On avertit sur le champ ce Seigneur, qui engagea le Juge à suspendre le supplice. On

amena au Duc le criminel, qui lui dit tout bas : Monſeigneur, vous pouvez inſtruire Sa Majeſté qu'un tel jour & à une telle heure un de ſes ſujets étoit fort en peine. Le Duc admira la préſence d'eſprit de ce miſérable, & voulant le favoriſer, il dit au Juge qu'il ſe gardât bien de le faire mourir, qu'il falloit le conſerver, afin d'avoir une parfaite connoiſſance des ſecrets importans qu'il avoit révélés. On le ramena en priſon. On attendit les ordres de la Cour. Le Duc fit cette hiſtoire au Roi, qui lui donna ſa grace.

¶ Dans l'hiſtoire où Arlequin raconte qu'il eut l'adreſſe d'échaper au dernier ſupplice, il y a trois ou quatre traits fort plaiſans. Il dit que l'amour des belles-Lettres faiſoit tout ſon crime. C'eſt, dit-il, que je rognois les lettres qui ſont autour des louis d'or. On le met ſur la ſellette, il ſe récrie, que la Juſtice eſt mal meublée. On le condamne à être pendu. Il ſe retranche ſur ſon âge, & dit qu'il n'a pas atteint la pleine puberté. Les Juges s'aſſemblent de nouveau, & lui accordent pour être pendu des Lettres de diſpenſe d'âge. On veut exécuter cet Arrêt fatal, & on veut le conduire

à la Croix-du-Trahoir. Instruit de ce dessein, il prie qu'on lui fasse éviter le Quai des Orfévres; parce que, dit-il, j'ai là deux créanciers qui pourroient m'arrêter en chemin. Enfin il arrive au lieu de son supplice, il demande à boire, on lui offre du vin; il le refuse, en disant, que le vin échauffe. On lui présente de la biere, il la refuse encore; parce que, dit-il, un Médecin de mes amis m'a appris qu'avec le tems elle engendroit la gravelle.

¶ Un Docteur de Sorbonne fut chargé d'exhorter à la mort un Astrologue, qui devoit être roué tout vif pour un assassinat qu'il avoit commis sur un grand chemin. Pour lui adoucir l'horreur de son supplice, le Docteur lui représentoit le bonheur dont il alloit jouir dans le Ciel. Ha! Monsieur, lui dit le patient, ce n'est pas cela qui me fait le plus de plaisir, c'est qu'enfin je verrai la Lune par-derriere.

Critique de Moliere.

¶ Qui croiroit que Moliere se fût permis une de ces plaisanteries fades qui soulevent le cœur! Que veut dire le Médecin malgré lui, lorsqu'ayant appris que la fille qu'on veut qu'il guérisse, s'appelle Lucinde; *Lucinde!*

s'écrie-t-il, *ah, beau nom à médicamenter, Lucinde!*

Madame de Sévigné a mis en œuvre fort ingénieusement cette plaisanterie de Moliere; elle dit dans une Lettre qu'elle écrit à Bussi-Rabutin: J'apprens avec plaisir que vous cultivez l'esprit du petit Comte de Langhac, qui est d'une famille si distinguée; c'est un beau nom à médicamenter, comme dit Moliere.

Naïveté des Députés de Dauphiné.

¶ Un Auteur grave rapporte que lorsque le Dauphiné fut annexé à la Couronne, des Députés de cette Province demanderent au Roi qu'il fût défendu à leurs Juges de les juger suivant l'équité. Ces Allobroges avoient raison; parce que les Juges, sous prétexte de se conformer à l'équité, s'écartent de la loi, à laquelle ils doivent s'assujettir.

Mots recherchés.

¶ Ceux qui aiment notre Langue souffrent en voyant que les Auteurs qui ont la réputation de bien écrire, s'éloignent de ce style simple & naturel, qui regne dans les Ouvrages excellens qui ont annoncé la perfection de notre Langue. On se garde bien de prendre pour modéle l'Histoire de l'Académie Françoise, qui a des graces

qui ſe font ſentir à tout le monde. On hazarde des métaphores outrées, dans les récits les plus ſimples. On veut parler un langage qui ne ſoit pas commun. Si l'on continue, bientôt la Langue ſera défigurée, parce que la contagion a gagné les meilleurs Ecrivains. Que ne puis-je reſſuſciter le Pere Bouhours pour l'oppoſer à ce torrent ! Un Auteur dans une Lettre familiere, dira qu'il eſt *Iſolé*, pour dire qu'il ne tient à rien, qu'il eſt détaché de tout. On dira dans la converſation qu'un homme qui a un rang diſtingué doit *repréſenter*. On veut dire qu'il doit avoir une phyſionomie qui rempliſſe la curioſité du Public. Il s'eſt gliſſé parmi les gens d'affaire un mot qu'ils ont toujours à la bouche, c'eſt le mot d'*arrangement*. Vous ſerez content de l'*arrangement* que je ferai: les différens *arrangemens* de mes effets ont rétabli mes affaires. On veut dire les diſpoſitions, les ſituations diverſes où l'on a mis ſes affaires. J'ai vu ce mot placé en deux endroits dans un Edit du dernier Regne. Un Auteur célébre a dit dans un diſcours public: *Croirai-je que ce ne ſoit qu'un jeu de la Fortune ? Et ne puis-je pas penſer que*

c'eſt

c'eſt un arrangement de la Providence ? On dira dans la converſation qu'un homme a l'eſprit *orné*, pour dire que ſon eſprit eſt cultivé, enrichi de beaucoup de connoiſſances. On dira qu'un homme *n'a point de mœurs*, pour donner à entendre que c'eſt un libertin. Mais voici une expreſſion que je ne puis pas ſouffrir. On dira dans le diſcours ordinaire qu'un homme eſt *honorable*, on veut dire qu'il eſt généreux, qu'il ſçait faire de la dépenſe à propos. Le mot *déplacé* eſt devenu le terme favori de tous les Auteurs. On dit que la valeur d'un homme qui s'expoſe trop facilement eſt *déplacée*. Un Orateur s'emporte contre ceux qui débitent une Morale *déplacée*. Telle eſt l'inconſtance de l'homme, il ſe laſſe des termes les plus naturels, & il leur ſubſtitue ſouvent ceux qui ſont les plus recherchés.

¶ Un grand Seigneur diſoit qu'un homme de ſon rang ne faiſoit que *vivoter* quand il n'avoit que cent mille livres de rentes. A combien de dépenſes ſuperflues la vanité n'a-t-elle pas aſſujetti les grands Seigneurs ?

¶ Un Eccléſiaſtique très-ſcrupuleux allant à la campagne fut ſurpris de la

nuit, encore loin de l'endroit où il alloit, il rencontra un voleur qui se contenta de lui ôter son manteau, & lui laissa poursuivre son chemin; le bon Ecclésiastique moins touché de sa perte que de celle de l'ame du voleur, pensa que le seul moyen de lui sauver le dernier péché qu'il venoit de commettre, étoit de lui remettre son vol. Il revint sur ses pas, & dit au voleur: Mon ami, je vous donne le manteau que vous m'avez pris. Puisque vous êtes dans votre quart-d'heure de libéralité, répondit le voleur, je vais en profiter, il lui ôta alors son habit. L'Ecclésiastique qui sentit le froid, sentit aussi refroidir sa charité. Il dit au voleur que pour son juste-au-corps, il ne le lui donnoit point, & qu'il le lui feroit rendre en l'autre monde. Puisque vous me faites crédit jusques-là, reprit le voleur, je vais encore vous ôter le reste de vos habits, & tout de suite il le dépouilla jusqu'à la chemise.

Traits sur des Commissaires des Guerres.

¶ Il y a des Commissaires des Guerres qui ignorent l'art d'accorder leurs devoirs avec la science d'obliger les Officiers. Un Commissaire de ce caractere qui s'étoit attiré l'inimitié des

troupes, & qui étoit d'une humeur très-bizarre, reçut cette adresse de Lettre :

A Monsieur N. Conseiller du Roi dans aucun de ses Conseils, & Commissaire extraordinaire des Guerres.

¶ Un autre Commissaire des Guerres donnoit dans un excès différent. Il se relâchoit facilement de son devoir dès qu'on lui faisoit quelque présent. Il traita dans une revue avec la derniere rigueur un Officier qui ne s'étoit point amusé à le corrompre. L'Officier voulant se venger, mit tous les passedroits du Commissaire dans une Lettre qu'il feignit d'écrire d'un style très-familier à un ami. Il combloit le Commissaire de fausses louanges, lui donna la qualité de galant homme, dont l'humeur peu scrupuleuse, s'accommodoit fort avec les Officiers. Il mit l'adresse de la Lettre à Monsieur de Louvois, comme s'il eût agi par distraction. Le Ministre instruit par cette voie de toutes les prévarications du Commissaire, chargées de beaucoup de circonstances, le cassa honteusement.

Le Saigneur est plus à craindre que la saignée.

¶ Un Maréchal de France passant par un Village, fut attaqué tout à coup d'un mal qui demandoit la saignée. Le Chirurgien du lieu se présenta pour faire l'opération ; & comme son adresse n'étoit pas peinte sur son visage, ce Seigneur faisoit quelque difficulté de se commettre au Chirurgien, qui lui demanda alors s'il craignoit la saignée ? Non, répondit le Maréchal de France : mais je vous avouerai franchement que je crains le Saigneur.

Pelliſſon, Iſarn, & Mademoiſelle de Scudery.

¶ Pelliſſon & Iſarn frere du Greffier de la Chambre de l'Edit, étoient intimes amis. Leurs esprits avoient beaucoup de rapport, ils avoient une grande douceur dans la converſation, ils écrivoient également bien en Proſe & en Vers. Pelliſſon avoit les traits fort irréguliers. La petite vérole perfectionna sa laideur, & lui érailla les yeux. Iſarn au contraire étoit si beau, qu'il sembloit que la nature en le formant avoit pris conseil de l'Amour & des Graces. Car tout plaiſoit dans lui, ses traits, son teint, sa taille, ses cheveux qui étoient noirs, bouclés en abondance. Ces deux amis s'introduiſirent auprès de Mademoiſelle de

Scuderi, & en devinrent amoureux ; ils composerent des Piéces galantes pour la divertir. Pelliſſon fit des Stances ſur une Fauvette qu'elle aimoit, & Iſarn publia le Louis d'or, petit Ouvrage mêlé de Proſe & de Vers. Mademoiſelle de Scudery ſe déclara pour Pelliſſon, & préfera la Fauvette au Louis d'or. La beauté d'Iſarn lui nuiſit. Mademoiſelle de Scudery craignit en donnant ſon cœur à un bel homme, quoique très-ſpirituel, qu'on ne crût qu'elle ſe ſeroit plutôt laiſſée prendre aux charmes de la beauté qu'à ceux de l'eſprit. Elle ne couroit pas ce riſque avec Pelliſſon. Mademoiſelle de Scudery écrivit dans ſa Clélie ſon amour pour Pelliſſon ſous les noms de Saphe & de Phaon. Mais pour montrer que ſa paſſion étoit détachée des ſens, & qu'elle ne la porteroit jamais à l'exemple de cette ſçavante Grecque à ſe précipiter dans la mer, elle exprima dans ſon Roman ſa maniere d'aimer qu'elle nomma Amitié tendre. Elle fit un in-promptu où elle expliqua ſes ſentimens à Pelliſſon.

Enfin Acante, il faut ſe rendre,
Votre eſprit a charmé le mien ;
Je vous fais citoyen du Tendre.

Mais de grace n'en dites rien.

On fit là-dessus un Vaudeville qui courut tout Paris.

L'Amour met tout sous son empire,
Et ce n'est pas une Chanson,
Sapho même soupire
Pour le docte Pelisson.

¶ Arlequin appelle la Mandille le juste-au-corps à brevet de la Fortune. Dans le Banqueroutier où il joue le rolle de Monsieur de la Ressource Notaire, il salue avec beaucoup de respect les Laquais de Monsieur Persillet Financier, qui lui témoigne son étonnement là-dessus, en lui disant que ce ne sont que des Laquais. Je le vois bien, répond Arlequin; mais je prens mes mesures de loin: que sçais-je ce que ces gens-là deviendront?

¶ Mademoiselle de Scudery causoit familiérement dans une antichambre avec des Laquais. Comme on fut surpris de la voir s'abaisser jusques-là: Laissez-moi, dit-elle, j'aime à causer avec eux: quand ils ne sont que Laquais, ils sont doux & traitables; mais dès qu'ils quittent leur condition, & qu'ils s'élevent à quelque

rang distingué, ils ont une sote fierté qui les rend insupportables.

Elle fut éclabousſée dans la rue par le carrosse d'un Financier qui étoit dedans. Cet homme-là, dit-elle, est vindicatif; nous l'avons croté autrefois, il nous crote maintenant.

¶ L'Astrologie judiciaire est fort décréditée. Monsieur Bayle dit, que tous ceux qui ont écrit contre cette science, l'ont fait avec succès. Ceux qui la défendent, disent que pour sçavoir la destinée d'un homme, il ne s'agit que de connoître précisément le moment où il est né; que suivant les principes de cette science, dès qu'on est instruit de ce fait, on peut voir par l'aspect des Planettes tous les événemens qui doivent arriver à cet homme; que la cause qui rend défectueuses les prédictions des Astrologues, c'est que ce moment fatal leur échape, parce qu'ils s'en rapportent à des pendules fautives. En effet, les Horloges les plus justes ne s'accordent jamais parfaitement ensemble. Comment donc connoître précisément l'instant de la naissance d'un homme? Mais aussi, disent les Astrologues, quand le hazard veut qu'on ait trouvé ce

Sur l'Astrologie.

moment, & qu'on ait bien pris, afin de parler leur langage, le théme de la nativité, alors on fait des prédictions infaillibles.

C'eſt par cette raiſon, continuent-ils, que celui qui fit cette prédiction ſur Monſeigneur le premier Dauphin, rencontra ſi juſte, quand il dit : Qu'il ſeroit Fils de Roi, Pere de Roi, & jamais Roi ; prédiction que tout le monde a ſçue.

Ce raiſonnement paroît ſpécieux : mais, n'en déplaiſe à la vanité de l'homme, je ne croirai jamais que notre deſtinée ſoit écrite dans le Ciel, quoique je convienne que les Planettes peuvent influer ſur nous en contribuant à notre tempérament. Mais pour les événemens fortuits, dont la vie de l'homme eſt pleine, qui dépendent du concours de tant de cauſes, & ſouvent de la volonté de l'homme qui a pu agir & ne pas agir ; on ne démontrera jamais que l'Aſtrologie puiſſe par ſes prédictions fixer de pareils événemens. Quand il ſeroit vrai que la connoiſſance du premier inſtant de la vie de l'homme opéreroit des prédictions certaines, rien ne ſeroit plus incertain que l'Aſtrologie,

puiſque rien n'eſt ſi rare que de pouvoir toucher préciſément à ce premier moment. La Montre la plus juſte ne pourroit pas le faire connoître, puiſqu'outre l'eſpace de vingt-quatre heures qui compoſent le jour naturel, il y a des vibrations qu'on ne meſure point, qui ſont ou dans le Soleil, ou dans la terre, ſuivant le ſyſtême qu'on embraſſe.

Chaque inſtant change l'aſpect des Planettes, à cauſe de la rapidité du mouvement de tous ces grands Globes, qui parcourent en un moment des eſpaces immenſes. Et l'Aſtrologue, fondé ſur ce principe, ſe tira aſſez bien d'affaire, lorſqu'on voulut l'embarraſſer en lui objectant l'hiſtoire de deux Jumeaux, qui avoient eu une deſtinée entiérement différente. Il répondit que le court intervalle qui avoit été entre la naiſſance de ces deux Jumeaux, n'avoit pas laiſſé de produire un aſpect de Planette différent à leur égard, ce qu'il rendit ſenſible par une roue de Potier, à laquelle on donna un mouvement extrêmement rapide. Il la marqua deux fois de ſuite preſque en même tems. Cependant quand la roue fut arrêtée,

on obſerva une grande diſtance entre les deux marques. Ainſi, diſoit l'Aſtrologue, ces deux hommes frapés preſque en même tems par les Planettes au moment de leur naiſſance, l'ont été bien différemment, parce que dans cet eſpace de tems, quoique très-court, l'aſpect des Planettes a changé. Ce n'eſt pas mal raiſonner ſur un pareil principe. Mais revenons à notre premier raiſonnement, & diſons que la connoiſſance préciſe de cet aſpect des Planettes ſera toujours l'écueil de l'Aſtrologie.

Pour prédire l'avenir, il faut le connoître, c'eſt-à-dire, recevoir une idée de l'objet qu'on prévoit: il eſt donc impoſſible de prédire, puiſque l'objet qu'on ſuppoſe être prévu n'étant encore qu'un pur néant, il ne peut former aucune idée, ni faire impreſſion ſur notre eſprit. Il faudroit pour prédire l'avenir, avoir une parfaite connoiſſance de l'enchaînement de toutes les cauſes & de tous les effets qu'elles produiſent dans l'harmonie du monde; il faudroit en un mot connoître tous les reſſorts de la machine du monde, c'eſt-à-dire, tout ce qui s'y doit faire par une ſuite néceſſaire

de causes & d'effets : il n'y a que Dieu qui puisse avoir cette connoissance de l'Univers, comme en étant l'ouvrier. Ainsi toutes les régles de la Magie, de l'Astrologie, Chiromancie, Géomancie sont fausses.

¶ Un Astrologue avoit fait une prédiction qui affligeoit la Maitresse d'un Roi. Ce Monarque plein de ressentiment, voulant le faire mourir, lui demanda s'il sçavoit le jour de sa mort ? L'Astrologue qui se doutoit du malheur qui le menaçoit, lui répondit : Sire, j'ai appris par mes observations que je devois mourir un jour avant Votre Majesté. Le Roi étonné de cette prédiction, donna toute son attention à conserver les jours de l'Astrologue.

¶ Un autre échapa par une plaisanterie à la colere d'un Empereur, qui lui vouloit faire subir le dernier supplice. De quel genre de mort mourras-tu ? lui dit l'Empereur. Je mourrai, répondit-il, de la fièvre. Tu en as menti, répondit l'Empereur, tu mourras tout-à-l'heure d'une mort violente. On alloit saisir l'Astrologue, lorsqu'il dit à l'Empereur : Seigneur,

ordonnez qu'on me tâte le poux, & l'on verra que j'ai la fiévre.

Eloge du premier Dauphin, fils de Louis XIV.

¶ Monſeigneur le premier Dauphin faiſoit les délices de la France. Son caractére étoit une grande humanité, une ame noble, bienfaiſante. Sa douceur, qui ne ſouffrit jamais aucun mélange de fierté, lui aſſuroit tous les cœurs de ceux qui le voyoient. Il ſembloit ne les gagner que pour les attacher plus fortement au Roi, pour qui il avoit une parfaite ſoumiſſion. Il montroit aux François qu'il ſçavoit tout à la fois obéir & commander. Il a été univerſellement regreté; les larmes des peuples ont fait de ce Prince un Eloge qui fait le déſeſpoir de l'éloquence, parce qu'elle n'y peut atteindre.

Il déclara en plein Conſeil qu'il mettoit toute ſa gloire & ſa félicité à pouvoir toujours dire: Le Roi mon Pere, & le Roi mon Fils. Belle & glorieuſe ſituation de ſe voir placé par ſa naiſſance entre les deux premieres Couronnes de l'Univers, lorſqu'on ſe fait une loi de ſa modération.

& du ſecond Dauphin

¶ Monſeigneur le ſecond Dauphin par ſes grandes qualités nous conſo-

loit de cette perte, lorſque le Ciel nous enleva ce Prince qui nous retraçoit Saint Louis. Incertains dans notre admiration, nous ne ſçavions dans lui ſur quoi la fixer : ou ſur l'Honnête homme, ou ſur le Chrétien, ou ſur le Héros. De tous ces caractéres, il s'en formoit un ſeul qui faiſoit l'objet de notre amour & de notre félicité.

son petit-Fils, & de Madame la Dauphine son Epouſe.

¶ Madame la Dauphine ſon épouſe qui rempliſſoit le cœur de ce Grand Prince, le précéda de peu de jours. Cette Princeſſe nous avoit montré que la douceur & les graces du ſexe donnent un aimable relief à de grandes qualités, & rangent les cœurs des Sujets ſous les plus doux de tous les Empires. Quel triſte ſpectacle pour la France ! Un Prince & une Princeſſe qui s'aimoient tendrement, réunis dans un même tombeau dans les premiers jours du Printems de leur âge, & pour recueillir toutes les circonſtances les plus propres à exciter la douleur, un jeune Prince leur Fils, à peine ſorti du Berceau, entre avec eux dans la tombe. D'où vient que la Poëſie qui a un tréſor d'images grandes & nobles, n'en a point déployé qui

ſoient dignes d'un ſujet ſi tendre & ſi douloureux ?

Epitaphe ſur le ſecond Dauphin.

¶ Voici un Epitaphe qu'une Dame a faite ſur le ſecond Dauphin.

Orné de toutes les vertus,
Qui jadis des Romains firent chérir Titus,
Je nâquis pour régner, & les Peuples de France,
Sur mon Régne fondoient leur plus douce eſpérance :
Mais le Ciel irrité contre le genre humain,
N'a pas laiſſé paſſer le ſceptre dans ma main.
Pour punir les François, il hâte mon trépas.
Le Trône fut pour moi cette terre promiſe,
Que le Seigneur fit voir autrefois à Moyſe ;
Je l'ai vu de bien près ; mais je n'y montai pas.

Les deux caractéres répandus dans le monde.

¶ Il y a deux ſortes de caractéres d'hommes répandus dans le monde ; des gens qui croient que la terre ne leur peut jamais manquer, d'autres qui croient toujours qu'elle va leur manquer. J'emploie ces expreſſions, parce que toutes triviales qu'elles ſont, elles rendent bien ma penſée. Les premiers ont une confiance aveugle dans leur deſtinée, l'adverſité paſſée ne leur laiſſe aucunes impreſſions, l'adverſité préſente ne les abat point, l'avenir les conſole toujours. Le charme de l'eſpérance ſe fait ſentir à eux

dans toute sa force. L'orage qui les menace, ne les effraye point, ils ont les yeux tournés vers le calme qui lui doit succéder. Les projets les plus flateurs leur paroissent vraisemblables; leur imagination fait leur félicité; les objets ne se présentent à eux que sous une face riante: sont-ils heureux? Oui, si on peut l'être.

Les autres ouvrent toujours leur ame à la crainte. Ils empoisonnent leur prospérité, l'adversité passée leur est toujours présente. Ils regorgeront de biens, ils croient toujours qu'ils vont leur échaper. Les premiers sont riches dans l'indigence, les derniers sont pauvres dans l'abondance: accablez-les de biens, d'honneurs, ils sont toujours troublés. Sont-ils malheureux? Oui, parce que les malheurs sont aussi réels & effectifs dans cette vie, que les bonheurs sont faux & imaginaires.

Repartie heureuse d'un Gascon.

¶ Le Baron des Adrets zélé Huguenot, célébre par sa cruauté, faisoit précipiter d'un Château bâti sur des rochers, les Catholiques qui tomboient entre ses mains. Ses Soldats qui étoient en bas recevoient au bout de leurs piques, en faisant de grandes

huées, ces malheureux qui tomboient. Un Gascon destiné à périr par ce supplice, prit sa course en présence du Baron des Adrets; mais sur le point de se précipiter il se ravisa, recommença le même manége & ne se jetta point. Le Barron irrité, lui dit: Veux-tu expédier? Voilà deux courses inutiles que tu fais. Ma foi, Monsieur, lui dit le Gascon, je vous le donne en quatre. Cette plaisanterie humanisa le Baron, il accorda la vie au Gascon.

Cruautés du Marquis d'Espinchal.

¶ Le Marquis d'Espinchal s'est signalé par plusieurs cruautés qu'il exerçoit impunément. Il y a eu de tout tems des gens qui dépouillant l'humanité, ont épousé la barbarie: ce sont des monstres plutôt que des hommes. Le Marquis d'Espinchal se noircit par deux meurtres qui le rendirent l'objet de l'horreur de tout le monde. Il paria qu'il enverroit deux hommes qui étoient en son pouvoir, l'un en Paradis, & l'autre en Enfer. Il en fit venir un à qui il présenta le pistolet, menaçant de le tuer, s'il ne renonçoit à sa Religion. Le premier ne fut point ébranlé. Le Marquis en fit un Martyr en lui cassant la tête. Il manda le se-

cond à qui il fit une pareille menace. Il lui montra le corps du premier. Ce dernier crut qu'il pourroit éviter la mort, en affectant de renoncer à sa Religion; mais à peine eut-il pris ce parti, que le Marquis le fit mourir du même genre de mort que son compagnon. Ces déteſtables exécutions auroient dû tramer la perte du Marquis; mais il ſe déroba au ſupplice qu'il méritoit; parce que pendant les déſordres de la minorité de Louis XIV. la Juſtice étoit ſans fonctions dans pluſieurs Provinces. Les Seigneurs qui avoient des Châteaux étoient à l'abri de l'autorité Royale qui étoit alors très-chancelante.

¶ Le Marquis ayant couvert de charbons ardens tous les carreaux d'une ſale de ſon Château, fit entrer dans cette Chambre deux bons Capucins à qui il avoit fait poſer leurs ſandales à la porte. Il goûta le cruel plaiſir de voir danſer ces Religieux qu'il repouſſoit, lorſqu'ils ſe préſentoient pour ſortir.

¶ Il donna une grande frayeur à un Huiſſier aſſez hardi pour lui ſignifier un Exploit dans ſon Château. Il le fit prendre par ſes gens qui le dé-

pouillerent & le jetterent dans une grande cuve pleine d'eau. Le Marquis avec un ſabre bien affilé, raſoit la ſurface de l'eau; & l'Huiſſier pour éviter le coup mortel, faiſoit le plongeon. Le Marquis s'étant diverti de la ſorte à pluſieurs repriſes, permit à l'Huiſſier de reprendre ſes habits & de s'en aller. Après s'être ſouillé par pluſieurs cruautés, il déteſta une vie ſi barbare. Il ſortit du Royaume, & on dit qu'il vêcut & mourut comme un Chrétien pénétré des principes de ſa Religion.

¶ Pourroit-on croire qu'il y ait eu des hommes dans qui la cruauté a été une paſſion violente, que cette paſſion ait été aſſez ingénieuſe pour leur faire goûter des plaiſirs extraordinaires, & leur faire inventer des raffinemens de Barbarie? Un Phalaris s'eſt plu à renfermer dans un Taureau d'airain des miſérables. Cet animal artificiel rougi par le feu, en les conſumant leur faiſoit pouſſer des cris, qui paſſant par la gueule & les narines de cette figure, imitoient les mugiſſemens des taureaux, & charmoient la cruauté du Tyran. On a attaché des corps vivans à des corps morts. Des

Rois d'Afrique se divertissent à couper des têtes à leurs sujets. Que ces excès sont honteux pour l'humanité ! Ils dégradent l'homme, & le mettent au-dessous de la bête.

¶ Le Sieur Pantouillet se voyant à vingt-cinq ans maître d'un bien considérable, résolut de ne se point marier. Il convertit tous ses immeubles en argent comptant ; pour ne point essuyer de banqueroutes, il garda chez lui tout son argent. Voici comme il calcula : La vie de l'homme, se dit-il à lui-même, est bornée à soixante-dix ans, toutes mes vues ne doivent pas aller au-delà de ce terme. Il distribua dans son imagination son argent en sommes égales qui devoient être dépensées chaque année. Ce partage étoit si juste que les soixante-dix ans expirés, il ne devoit rien rester au Sieur Pantouillet ; il exécuta ce plan avec la même habileté qu'il l'avoit conçu. Mais la nature lui fit pousser sa carriere plusieurs années au-delà du terme qu'il s'étoit prescrit. Il se vit dans sa vieillesse accompagné de la pauvreté ; c'est l'imprécation que l'Espagnol dans sa colere fait à son ennemi, *Puisse-tu devenir vieux & gueux,*

Homme vieux & gueux.

Pour enchérir sur cette malédiction, il faut ajouter *& infâme*. Le Sieur de Pantouillet réduit à mendier, avoit cette formule de demander l'aumône.

Ayez pitié, Messieurs, du pauvre Pantouillet,
Dont la vie est plus longue, hélas ! qu'il ne croyoit.

Plaisanterie d'un Payſan.

¶ Le Cardinal de Bonzi dans un cercle de belles Dames, reçut d'un Payſan un panier de fruits rares par leur beauté ; il fut très-content de ce préſent. Comme il vit que le Payſan conſidéroit les Dames avec attention, il lui demanda laquelle il choiſiroit pour épouſe, s'il avoit la liberté de faire un choix parmi tant de belles perſonnes. Le Payſan que la vue des Dames avoit frapé agréablement, ne conſultant que ſa hardieſſe, parcourut avec des yeux qui pétilloient de joie, tous ces beaux objets. Il ſe ſentit fixé par une Dame dont la beauté ſembloit impoſer ſilence aux autres. Il paroiſſoit même que le Cardinal avoit des attentions pour elle. Le Payſan qui obſerva tout cela, dit au Cardinal : Ma foi, Monſeigneur, je choiſirois Madame la Cardinale.

¶ Un ſot Pariſien eſt plus ſot qu'un ſot Provincial, & devroit plutôt être mis ſur le Théâtre ; il eſt incurable, parce qu'il eſt plein d'orgueil. Si Moliere eût mis au grand jour de la Comédie un Badaud de Paris, il l'auroit rendu auſſi célébre que Pourceaugnac. Bien des Bourgeois de Paris cachent un eſprit très-borné, à l'abri d'une fierté que leur inſpire la qualité de citoyen de la premiere Ville du monde. Ils ont vu le Louvre en naiſſant, ils ſont près de la Cour, ils ont un accent qui frape ſur-tout dans deux ou trois mauvais termes dont ils ſement leur diſcours, voilà leur mérite. Ils ſont à la ſource du bon & du beau, & ne le connoiſſent pas, voilà leur ignorance. Ils croient qu'on ne trouveroit pas ailleurs le moindre ruiſſeau de cette ſource, voilà leur ſimplicité. Ils ſe croient des originaux inimitables aux Provinciaux, ils ont raiſon. Ce tableau eſt de Damon.

Définition du ſot Pariſien.

¶ J'ai lu dans un récit de l'aſſaſſinat de M. N** qu'il reçut un coup près du cœur qui ne bleſſa point cette partie, parce que la crainte l'avoit tellement reſſerrée qu'elle n'occupoit point ſon eſpace ordinaire. Ainſi cet

Reſſerrement de cœur ſalutaire.

homme assassiné seroit mort s'il eût eu du courage. Nouvelle raison pour autoriser les poltrons.

Comment on met en prison une personne qu'on estime.

¶ Un Bourgeois de Paris gagna un lot considérable sous cette devise extraordinaire ? *Si j'ai un lot, je ferai mettre M. d'Argenson en prison.* Cet homme heureux expliqua ainsi son intention : J'ai, dit-il, un tableau de M. d'Argenson qui n'a point de quadre, j'ai voulu par ma devise m'engager à donner une belle bordure à ce tableau dont je fais un grand cas.

Juste application.

¶ On appliqua fort heureusement un Vers de l'Opéra à une femme fardée, à qui on conseilloit de fermer les rideaux de ses fenêtres.

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.

¶ Damon dit contre le fard qu'une belle Dame qui se farde, c'est un mauvais Peintre qui donne des coups de pinceau à un tableau qu'un excellent Ouvrier a achevé. Une femme laide qui a recours au même artifice, croit que l'art vengera l'injure que la nature lui a faite ; elle ne voit pas qu'il semble en épouser la querelle.

¶ Un Seigneur épousa une Dame qui accoucha de deux filles quatre mois après son mariage. Soyez les bien venues, Mesdemoiselles, leur dit-il, je ne vous attendois pas si-tôt. Bon mot du Duc de ....

¶ Un Normand nia en Justice un dépôt qui lui avoit été confié, & viola la religion du serment. Sa partie l'attendit à la porte du Palais pour l'accabler de reproches. Entre vous & moi, lui dit le parjure, je ne nie point le dépôt; mais quelle nécessité que les Juges soient instruits de nos affaires. Excuse d'un parjure.

SONNET

Sur une Montre donnée par un Amant à sa Maitresse.

Ressort ingénieux & subtil mouvement,
Qui cheminant toujours d'un pas imperceptible,
Imitez le dessein d'un malheureux Amant,
Qui souffre sans relâche une peine invincible.

Puisque de voir ma Belle, il ne m'est plus loisible,
A chaque heure du jour conte-lui mon tourment:
En lui faisant pour moi l'amour secretement,

Arrête sur le point qu'elle sera sensible.

Si ton sort & le mien sont en sa belle main ;
Ne crain rien contre toi de ce cœur inhumain,
Ton bonheur est si grand que je lui porte envie.

Car sa main tous les jours prompte à te secourir,
En voyant ta langueur te redonne la vie,
Et mille fois le jour, elle me fait mourir.

Railleurs confondus.

¶ C'est un plaisir souverain de faire taire un Railleur déterminé. Le Chevalier de.... en présentant Monsieur d'Ar.... chez une Ducheſſe, lui dit : Madame, voilà le Marquis de .... qui n'est pas si sot qu'il en a la mine. M. d'Ar.... répondit : Oui, Madame, & c'est la différence qui est entre Monsieur & moi.

¶ Un Railleur marié à une coquette, voulant déconcerter un Sçavant, lui dit : On te regarde comme un prodige de science ; je veux être deshonoré si tu sçais quelque chose parfaitement. Tu te trompes ; lui répondit le Sçavant ; car je sçais parfaitement que ta femme est une franche coquette.

¶ Une

¶ Une Bourgeoise fort laide qui querelloit une fille de condition qui avoit de la beauté, lui disoit, dans sa colere : Vous êtes une jolie Demoiselle. Celle-ci lui répondit : Pour vous, vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

¶ Un fanfaron qui avoit souffert patiemment une querelle que lui avoit faite un Officier, s'avisa de l'aller chercher dans un Caffé, & comme il ne le trouva point, il dit que s'il l'eût rencontré, il lui eût donné des coups de baron. Quelqu'un lui dit : C'est apparemment une restitution que vous voulez lui faire.

Bon mot d'Alphonse Roi d'Aragon.

¶ Qu'un bon mot est excellent quand il fait briller la grandeur d'ame de celui qui le met au jour ! Alphonse Roi d'Arragon, voyant qu'une Galere chargée de Matelots & de Soldats périssoit, commanda qu'on les allât secourir. Et comme il vit que le péril empêchoit qu'on n'exécutât ses ordres, il se mit lui-même dans une chaloupe pour courir au secours de la galere, & il dit à ceux qui lui représentoient le danger auquel il s'exposoit : J'aime mieux être le compagnon que le spectateur de leur mort.

Bon mot de Madame la Dauphine Victoire de Baviere.

¶ Louis XIV. dit à Madame la Dauphine Epouse de Monseigneur le premier Dauphin : Vous ne m'aviez pas dit, Madame, que vous aviez une sœur qui étoit très-belle. Ce Monarque parloit de Madame la Grande Princesse de Toscane. Madame la Dauphine répondit : J'ai une sœur qui a pris toute la beauté de la famille, mais j'en ai tout le bonheur.

Bon mot de Mademoiselle devenue Reine d'Espagne.

¶ Ce Prince ayant destiné Mademoiselle Fille de Monsieur, pour être Reine d'Espagne, lui dit : Vous voyez, Mademoiselle, je ne pourrois pas faire pour ma fille plus que ce que je fais pour vous. Cette Princesse qui aimoit Monseigneur le premier Dauphin, qu'elle auroit bien voulu épouser, répondit au Roi : Sire, il est vrai, mais vous pourriez faire quelque chose de plus pour votre Niéce.

Plaisante idée du Duc de Bourgogne.

¶ Ce Monarque ayant donné le choix au Duc de Bourgogne âgé de douze ans, des deux Compagnies de Mousquetaires, pour y faire l'exercice, ce jeune Prince préféra les Noirs, parce qu'il y avoit dans cette Compagnie des Princes : mais il eut lieu de se repentir de son choix. Etant venu à son tour demander l'ordre au Roi

avec un Mousquetaire Gris, le Sieur de Monpertuis ordonna à celui-ci de prendre la droite sur le Duc de Bourgogne, parce que la Compagnie des Mousquetaires Gris qu'il commandoit, le passoit celle des Noirs. Le Duc de Bourgogne fut un peu mortifié, le Roi même le railla, & lui demanda ensuite s'il ne vouloit point changer de Compagnie? Ce Prince dit pour concilier les raisons de l'honneur avec celles de son inclination, qu'il vouloit être Mousquetaire Gris & Noir, & que pour cela il prioit Sa Majesté de lui faire donner un cheval pie.

¶ On montroit à ce Prince âgé pour lors de quatre ans, les Statues de César & d'Alexandre. Pour satisfaire la curiosité qu'il témoigna, on lui fit le portrait de ces deux Héros, & on lui fit sentir la différence de leurs caractéres. On lui demanda ensuite auquel des deux il voudroit ressembler: Ni à l'un ni à l'autre, répondit-il, mais à Papa Roi. Bon mot de ce Prince.

¶ Un homme de qualité alla aux Petites-Maisons, il demanda à un fou quel mal il avoit? Le fou lui répondit: Le mal que nous avons s'ap- La folie change de nom chez les gens de qualité.

pelle vapeur parmi vous autres gens de distinction, ici on le nomme folie.

Discours militaire

¶ Le discours qu'un Soldat faisoit à ses camarades un jour de bataille, est bien dans le goût d'une éloquence militaire. Courage, Camarades, leur disoit-il, le Roi nous paye toute l'année pour un jour seulement. Le voici, acquittons-nous de notre devoir pour la gloire du Roi & pour la nôtre.

Vers de Poisson.

¶ Poisson présenta des Vers à Monsieur Colbert, qui lui valurent le succès d'une bonne Comédie, puisqu'ils lui procurerent l'emploi qu'il demandoit.

Ce grand Ministre de la paix,
Colbert que la France revére,
Dont le nom ne moutra jamais;
Hé bien tenez, c'est mon compere;
Fier d'un honneur si peu commun,
Est-on surpris que je m'étonne,
Que de deux mille emplois qu'on donne,
Mon fils n'en puisse obtenir un?

Cupidon de Praxitele.

¶ Le Grand Duc de Toscane a dans son cabinet un Cupidon qu'on croit être de la main du célébre Praxitele. Ce Sculpteur permit à la Courtisane Phrine de choisir de ses Ouvrages ce;

lui qui seroit le plus excellent. Elle se défia de son discernement ; & elle crut qu'elle devoit s'en rapporter à celui de Praxitele ; & afin qu'il ne dissimulât point, voici l'artifice dont elle se servit. Elle lui fit annoncer quelques jours après que le feu étoit à son attelier. Il s'écria d'abord : Qu'on sauve mon Cupidon préférablement à tout le reste. Aussitôt sur le champ alla chercher le Cupidon qu'elle emporta ; on prétend que c'est celui qui est à présent au Grand Duc. Il est fait avec tant d'art, que dès qu'on lui met un bandeau sur les yeux, on ne lui voit aucune trace des graces & des ris qui paroissent d'abord dès que le bandeau est ôté.

¶ Un jeune homme qui résistera à l'occasion de triompher de la pudeur d'une jolie femme, passera pour un sot. La Fontaine jette dans un conte un ridicule sur ceux à qui cette victoire échape. Je ne dis pas qu'il est surprenant que dans une Religion comme la nôtre, une pareille opinion tyrannise les esprits. Mais examinons de sentiment indépendamment de la Religion. Partageons toutes les femmes en deux classes, en sages & en coquet-

Faux préjugé contre la continence.

tés ; excluons les débauchées, dont il ne s'agit point dans cette thèse. A l'égard des sages chez qui la vertu & l'innocence sont sur le point de déserter, parce que le charme d'une passion violente secondée par des désirs vifs & inquiets prend le dessus, peut-on faire cas d'un homme qui dépouille une femme de la sagesse ? la hardiesse de cet homme, disons-le, son effronterie, son impudence doivent-elles mériter des éloges ? La foiblesse qu'il a de se laisser vaincre par la passion, est consacrée par de beaux noms, tandis que le courage & la fermeté d'un homme qui s'élève au-dessus des mouvemens de la nature, seront méprisés. La victoire de la chair sur l'esprit sera préférée à celle de l'esprit sur la chair. Quelle erreur, quelle extravagance ! Une belle femme veut se livrer aux désirs d'un homme, qui en se surmontant lui ranime sa pudeur mourante, & lui rappelle l'honneur de son sexe, & cet homme sera déshonoré ! Le flambeau qui doit éclairer l'Honnête-homme ne jette donc plus aucune lumiere. A l'égard des coquettes, elles méritent le mépris d'un Honnête-homme, les cœurs même

corrompus en conviennent. Un homme qui réſiſte aux occaſions qu'elles leur offrent, fait exactement la charge d'un Honnête-homme ; ſelon le monde, vaincre de pareilles femmes c'eſt une victoire honteuſe. Il n'y a pas une grande différence entre les avantages qu'on a ſur elles ; & ceux qu'on remporte ſur les femmes débauchées, le fond du cœur de ces deux eſpéces de femmes eſt également gâté. Dans les premieres, le venin n'a pas encore tout-à-fait gagné les dehors ; au lieu que tout eſt infecté dans les dernieres. Elles ont les mêmes principes de libertinage. Quelle gloire de vaincre une femme qui ne conſidere dans vous que vos richeſſes ; ou ſi elle eſt eſclave de ſon plaiſir, qui ne regarde dans vous que l'homme, & ferme les yeux ſur toutes vos autres qualités les plus brillantes ! Si l'on appelle Conquête l'avantage que l'on a de ſoumettre ces ſortes de femmes ; on peut être conquérant à bon marché. Il eſt certain que les Petits-Maîtres, je veux dire ceux-mêmes qui n'ont aucun principe de morale, mépriſent les coquettes, eſtiment ceux qui leur réſiſtent, ſe condamnent eux-mêmes,

lorſqu'ils ſe laiſſent éblouir par leurs charmes. Il n'eſt donc plus queſtion dans cette théſe que des femmes ſages. Revenons à elles. Les hommes ne s'accorderont-ils jamais avec eux-mêmes? Tandis qu'ils attacheront l'honneur des femmes à conſerver leur vertu, leur innocence, ils voudront attacher l'honneur des hommes à perdre ces tréſors-là. Y aura-t-il une autre morale pour la femme que pour l'homme? Non ſans doute, elle ſera toujours la même. Le libertinage prévaut dans l'homme. Le ſexe plus ferme conſerve ſes principes, il condamne ſes foibleſſes; l'homme veut autoriſer les ſiennes. Mais il n'apperçoit pas le contrecoup des éloges qu'il donne à la vertu des femmes. Que cette femme a été eſtimable juſqu'au moment qu'elle s'eſt laiſſée ſéduire? N'eſt-ce pas dire en même tems que l'homme qui l'a corrompue eſt mépriſable? Iroit-on juſqu'à ſoutenir que la vertu dans la femme conſiſtera à vaincre les mouvemens de la chair, tandis que la vertu de l'homme conſiſtera à leur obéir. Si cela eſt, je rens les armes.

¶ Une coquette, mais de ces coquettes dont tout le mérite est dans la plus belle écorce du monde, de beaux yeux, un beau teint, des traits piquants, une belle peau, une taille bien prise; voilà qu'elle étoit l'enveloppe de cette ame corrompue. Cette coquette, dis-je, écrivit à un grand Seigneur qu'elle le prioit de lui prêter quatre cens pistoles, qu'elle laissoit à son imagination le soin de lui prescrire la reconnoissance qu'elle devoit avoir. Le grand Seigneur qui étoit fort jeune, lui envoya les quatre cens pistoles, & lui manda qu'il la quittoit de la reconnoissance. Un Petit-Maître plein d'une curiosité vive, auroit volé au rendez-vous: mais un honnête homme fait aller à sa passion.

Belle leçon donnée à une coquette.

¶ Quel cas doit-on faire des éloges des Poëtes? Que ne louent-ils point? Madame Deshoulieres comptoit d'être récompensée des Vers qu'elle avoit faits sur la naissance d'un Prince; un Critique travailla à la désabuser.

Contre les Poëtes.

Pour immortaliser l'enfant qui vient de naître,
Et qui gouvernera dans soixante ans peut-être,

La Deshoulieres a fait cent Vers tant mal que bien.
Que lui donnera-t-on pour un si long ouvrage ?
Si j'en étois cru, mafoi, rien.
Pour immortaliser & sa chatte & son chien,
Elle en a bien fait davantage.

Sentimens de M. d'Arnauld sur une Tragédie.

¶ M. Arnauld après avoir lu la Phedre de Racine, dit : Cela est parfaitement beau. Pourquoi faisoit-il Hypolite amoureux ? Racine pouvoit-il se dispenser de nous représenter ainsi ce Héros, s'il vouloit en faire un personnage intéressant ?

¶ Un Poëte célébre * trouve que ce Vers de la belle description de cette Tragédie est excessif dans la bouche de Théramene.

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Défense de Racine.

¶ On est choqué, dit cet Auteur, de voir un homme accablé de douleur si recherché dans ses termes, si attentif à sa description. Ce jugement est extrêmement sévére. L'avare se prend par la main & se croit lui-même son voleur. Cela est-il vraisemblable ? Cependant on ne fait pas là-dessus le procès à Moliere ; il a eu le Parterre

* La Mothe Houdar.

pour objet, quand il a imaginé ce trait-là. Un Auteur Comique a la liberté pour faire rire, de hazarder quelques traits qui vont au-delà de la nature. De même un Auteur Tragique qui a bien exprimé une passion, peut la relever par des ornemens ingénieux. On ne doit pas abuser de cette liberté, c'est dans l'usage que l'on en fait, que le jugement doit éclater, & Racine ne sera pas accusé d'avoir poussé trop loin cette belle licence. Mais il faut, dit-on, imiter la nature, la suivre pas à pas. Si on vouloit garder cette régle dans sa rigueur, il ne faudroit point mettre nos Tragédies en Vers; parce que l'expression du Vers n'est point assez naturelle pour rendre nos passions. Les faire parler en Vers, n'est-ce pas leur faire parler un langage recherché? Cependant le Censeur de Racine pensera comme tout le monde, qu'une Tragédie en Prose seroit un monstre *. Tout doit fraper dans une Tragédie & conduire au grand. Il est pourtant impossible qu'il n'y ait des endroits qui doivent par la situation même d'une

* Il a néanmoins depuis soutenu qu'une Tragédie pouvoit être en Prose.

Piéce, & la liaiſon des Scénes être médiocres. Or ce médiocre ſe ſauve à la faveur de l'expreſſion du Vers. Ainſi la régle que l'on vient de citer ſouffre des ménagemens qui ſont même néceſſaires, afin qu'elle s'accorde avec les préceptes que l'art preſcrit pour les Ouvrages d'eſprit. Par exemple, ne dit-on pas qu'une Lettre familiere eſt l'image de la converſation? On ajoûte que l'on doit dans cet Ouvrage écrire comme l'on parle dans la converſation. Cependant qu'on choiſiſſe la Lettre la plus naturelle, on y trouvera toujours un certain art que l'on doit fuir dans la converſation, ſi l'on veut éviter d'être affecté. Cette régle doit donc être ſuivie, autant qu'elle peut s'accommoder avec la ſcience de bien écrire, & cette ſcience a ſes préceptes, qui ſont différens des régles de la converſation. L'on y autoriſera les hors de propos les plus extraordinaires; une Lettre ne ſouffrira pas cette licence. Que de plaiſanteries & peut-être de turlupinades paſſeront dans la converſation! ces ſaillies ſeront proſcrites dans une Lettre. Revenons ſur nos pas, cette matiere eſt ſi délicate qu'elle pourroit nous

échaper. Une raiſon qui favoriſe dans une Tragédie ces ornemens qui paroiſſent exceſſifs, c'eſt que les objets que l'on nous repréſente ſur le Théâtre ſont comme ceux que la perſpective nous montre dans une grande diſtance, ils doivent être chargés pour faire leur effet. Ils ne paroîtroient point, ſi on ſe contentoit en les repréſentant de ſuivre pas à pas la nature. Ce que l'on croit un défaut eſt une beauté de l'art, une fineſſe de la perſpective. Je rapporterai l'hiſtoire de deux Sculpteurs : ils travailloient chacun à une Minerve, dont on devoit choiſir la plus belle pour être placée ſur une colomne fort haute. L'un donna à ſa Minerve des traits délicats. Il aſſembla tout ce qui peut fraper dans un beau viſage, lorſqu'il eſt obſervé de près. L'autre au contraire, qui ſçavoit les régles de la perſpective, donna à ſa ſtatue des traits bruts, groſſiers & fort grands, qui choquoient d'abord la vue. Mais quand on eut placé ces deux ſtatues, l'art du ciſeau & les graces que le Sculpteur avoit répandues dans la premiere échaperent. Mais l'autre ſtatue au contraire produiſit un grand

effet, la distance adoucit les traits qui paroissoient grossiers. Minerve s'offroit aux yeux des spectateurs avec la beauté que l'on attribue à cette Déesse. Dans les régles de la perspective du Théâtre ces ornemens que l'on reproche à Racine, font un bel effet, à cause de la distance qui est entre le Théâtre & le spectateur. D'ailleurs, peut-on user plus sobrement que Racine des ornemens qu'une imagination aussi riche que la sienne lui fournissoit au-delà du besoin de ses piéces? De peur qu'on n'abuse du raisonnement que je viens de faire, & qu'un Auteur ne s'autorise à donner carriere à son imagination, je lui conseille de ne perdre point Racine de vue, sans que je le veuille conduire à un autre défaut; je veux dire à une imitation servile de ce célébre Tragique.

On pourroit encore faire d'autres réflexions sur la régle qui veut qu'on suive pas à pas la nature. Je me contenterai de dire que si on observoit cette loi exactement, on tomberoit souvent dans la bassesse. Il faut qu'un Auteur sçache choisir ce qu'il doit laisser dans la nature, & ce qu'il doit imiter.

¶ M. Nicole, si célébre par ses Ouvrages, n'avoit aucun talent pour la chaire ; cependant il composa un Panégyrique de Saint François de Paule, & le fit prêcher par un jeune Feuillant, qui avoit l'art de la déclamation, il invita à ce Sermon ses meilleurs amis, il eut le déplaisir que tous les connoisseurs, trouverent le Sermon très-mauvais, malgré la belle déclamation du Prédicateur : C'est dommage, disoit-on, ce jeune homme a de l'esprit, il s'est égaré, & a pris un mauvais modéle. Disgrace arrivée à M. Nicole.

¶ Dans un Village de Normandie un Matelot âgé de vingt-deux ans, & une Paisanne de dix-huit ans, fort jolie, tous deux orphelins, eurent envie de se marier. Ils allerent trouver le Curé de la Paroisse. Nous venons, dit le garçon, vous demander permission d'engendrer Chrétienté. Qu'est-ce que cela veut dire, répondit le Curé ? N'est-ce point que vous voulez vous marier. Hé oui, répondit le garçon. Je ne marierai point, reprit le Curé, de jeunes gens comme vous, s'ils ne sçavent leur croyance. Qu'est-ce que la Sainte Trinité ? La Sainte Trinité, Monsieur le Curé, c'est la Vierge Naïveté d'un Matelot.

Marie. Ne voilà-t-il pas de mes gens qui vivent dans une ignorance crasse de leur Religion ? Sçavez-vous combien il y a de Sacremens ? Bon, répondit le Matelot, est-ce mon métier ? demandez-moi plutôt combien il y a d'amarres dans mon bateau. Vous qui voulez vous marier, ajouta le Curé, sçavez-vous seulement ce que c'est que le mariage ? Est-ce à vous, Monsieur le Curé, lui répondit le Matelot, de parler de ces sottises ? Le Curé les renvoya, en disant, qu'il ne vouloit point charger sa conscience d'un pareil mariage. Hé bien, dit le garçon, nous nous passerons de votre cérémonie. Tu as raison, dit la Paysanne, qui avoit été muette jusques-là; si Monsieur le Curé nous eût épousé, cela tiendroit trop bien, au lieu qu'en nous mariant autrement, nous pourrons nous démarier quand la tête nous le chantera.

¶ La définition qu'un Auteur a faite de l'Alchymie en donne une véritable idée.

Définition de l'Alchymie.

Alchymia est casta meretrix quæ omnes invitat, & neminem admittit : est ars sine arte, cujus principium est scire, medium mentiri, & finis mendicare.

L'Alchymie eſt une chaſte Courtiſane qui invite tout le monde, & ne favoriſe perſonne ; c'eſt un art ſans art, elle vous érige d'abord en ſçavant ; enſuite en menteur, & enfin en mendiant.

¶ Un Chymiſte qui ſe vantoit d'avoir trouvé la ſcience de faire de l'or, demandoit une récompenſe à Léon X. Ce Pape lui fit donner une grande bourſe vuide, diſant que puiſqu'il ſçavoit faire l'or, il n'avoit beſoin que d'une bourſe pour le contenir. Bon mot du Pape Léon X.

¶ On a trouvé dans les Remarques de Dominique, quatre eſpéces de ris. Voici comme parle ce célébre Acteur. Il y a des rieurs qui rient continuellement ; ce ſont des perſonnes dont la rate eſt ſi délicate, que la moindre impreſſion leur excite des éclats de rire fort ridicules. Nous avons beſoin de ces gens-là pour faire valoir nos piéces. Il y a des rieurs qui rient comme les Sybarites ; ce ſont des perſonnes molles & efféminées, qui ſemblent en riant n'oſer trop ouvrir la bouche, de peur de ſe faire du mal ; c'eſt-là le ris ordinaire des Loges. Il y a des rieurs qui rient d'un ris Sardonien, qui eſt un ris forcé, fin & gro- Quatre eſpéces de ris.

tesque. On sçait qu'il y a une herbe nommée Sardonienne, qui force une bouche qui en est frotée à s'ouvrir, & y fait paroître une espéce de ris. C'est la maniere de rire des Petits-Maîtres qui embarrassent notre Théâtre. Il y a enfin des rieurs qui rient d'un ris qu'on peut appeller Mégarien, parce que le peuple de l'Isle de Mégare étoit fort sujet à la médisance : ce dernier ris est le pire de tous, parce qu'il a pour but la perte de l'honneur du prochain ; nos piéces ne tombent que par ces rieurs, ils se placent ordinairement au fond du Parterre. Dominique avoit raison d'étudier cette matiere, puisque la science de mouvoir les ressorts qui nous font rire étoit la science de sa fortune & de sa réputation. En remerciant Dieu des dons dont il a partagé l'homme, il devoit particuliérement le remercier de ce qu'il lui a donné la faculté de rire, la mere nourrice des Comédiens.

Ce célébre Comique se plaignoit de ce que le Seigneur l'avoit fait pour être fou malgré lui, Italien plutôt que François, Comédien & non pas Philosophe.

¶ Cléante homme de condition extrêmement riche & encore plus généreux, en comblant de bienfaits tous ceux qui paroiſſoient lui être attachés, ne s'appercevoit ni de la diminution de ſon bien, ni de l'abus que l'on en faiſoit. Ménalque ſon véritable ami, ſaiſit pour lui ouvrir les yeux un moment où il le ſçut ſans argent & fut lui en demander ſous prétexte d'une affaire, qui venoit de lui arriver. Cléante fâché de ne pas le donner ſur le champ, mais ſans inquiétude, lui dit de l'attendre un moment, il courut chez ces mêmes amis qu'il croyoit ne devoir jamais lui manquer, & ne trouva de toute part que des refus froids & polis. Cléante revint trouver ſon ami, la douleur peinte ſur ſon viſage. Raſſurez-vous, lui dit Ménalque, je n'ai beſoin de rien : je voulois vous ouvrir les yeux, ſur vos prodigalités : j'ai réuſſi, je ſuis content.

La pierre de touche de l'amitié.

¶ L'Archevêque de ..... avant que de prendre poſſeſſion de ſon Archevêché, fit une proteſtation pardevant Notaire contre le ſerment qu'il devoit faire pour s'engager à maintenir les priviléges du Chapitre de ſa Cathédrale. Après avoir prêté le ſerment,

Vaine proteſtation contre un ſerment.

il fa signifier sa protestation au Doyen du Chapitre, qui lui répondit, que cette protestation ne regardoit que Dieu, puisque c'étoit à Dieu qu'il avoit prêté le serment, qu'ainsi il ne la signifioit pas à la partie intéressée.

Plaisanteries du Maréchal de la Ferté.

§ Lorsque le Maréchal de la Ferté prit possession du Gouvernement de Lorraine, les Juifs le vinrent saluer. Il ne voulut pas d'abord les recevoir. Je ne puis, dit-il, les voir sans horreur, ils ont trahi mon Maître. On lui apprit qu'ils lui portoient un présent de quatre cens pistoles. Hélas! dit-il, lorsqu'ils ont trahi mon Maître, ils ne le connoissoient pas.

L'année suivante ils lui firent présent d'une bourse de jetons d'or, où on avoit gravé son Portrait d'un côté, & une Ville sur le revers. Le Maréchal en recevant ce présent demanda quelle Ville on avoit voulu représenter? Monseigneur, répondit l'un d'eux, c'est la Ville de Nanci. Vous vous moquez, dit le Maréchal: vous avez mis cette Ville dans un trop petit espace; on ne peut pas la discerner. Croyez-moi, prenez un plus grand terrein pour la faire graver, afin qu'on ne puisse pas s'y méprendre.

ces Juifs comprirent l'intention de ce Seigneur. Ils lui apporterent quelque tems après une bourse, non pas de Sols, mais de grandes Médailles d'or, où la Ville de Nanci étoit bien reconnoissable.

Quand ce Maréchal vouloit faire pendre quelque soldat, il avoit accoutumé de lui dire en le faisant arrêter : Corbleu toi ou moi, nous serons pendus. Il fit le même compliment à un Espion que l'on prit dans son camp. Lorsqu'on voulut conduire ce pauvre Diable à la potence, il demanda à parler au Maréchal, qui consentit qu'on le lui amenât. Dès que ce Général le vit, il s'écria : Bon ! ils en sont tous logés-là, quand ils doivent subir le dernier supplice, ils tâchent de prolonger leur vie par des discours frivoles. L'Espion dit au Maréchal : Vous vous souviendrez, Monseigneur, que vous m'avez dit, que vous ou moi, nous serons pendus. Je viens pour sçavoir si vous voulez l'être ; car si vous ne le voulez point, je vois bien qu'il faut que je le sois. Le Maréchal se prit à rire, & fit grace à l'Espion.

Bon mot contre un Juif.

¶ Un Juif étoit obligé le jour de la Fête-Dieu, de faire tapisser le devant

de la maison où il logeoit. Il donne ses ordres à un Tapissier qui lui loue une tapisserie pour cet usage, affecta de mettre au-dessus de la porte un Tableau qui représentoit un Christ en Croix. Le Juif après la Procession voulut faire ôter le Tableau à un Artisan Catholique, qui lui dit: Puisque vous l'avez pendu, c'est à vous de le dépendre.

Jolis Vers de l'Abbé Regnier.

L'Abbé Regnier a fait de fort jolis Vers, dont le refrein est: *Je le crois bien; je n'en crois rien.*

Que César autrefois ait subjugué la France,
Par sa sage conduite & sa rare vaillance,
Je le crois bien.
Mais qu'il eût entrepris d'en faire la conquête,
S'il avoit eu Louis en tête,
Je n'en crois rien.

Que des plus grands Héros & des plus grands Monarques,
L'on voye en Monseigneur briller toutes les marques,
Je le crois bien.
Mais que tel qu'il puisse être, il n'ait pas fort affaire,
Pour marcher dignement sur les pas de son Pere,
Je n'en crois rien.

Que maint Abbé chaque jour à la Messe,
A vec dévotion autour du Roi s'empresse,
Je le crois bien.
Mais qu'il ne songe au Bénéfice,
Autant ou plus qu'au Sacrifice,
Je n'en crois rien.

Aux beautés jeunes & fleuries,
Que tout soit agrément jusqu'aux minauderies,
Je le crois bien.
Mais que quand dans leurs yeux la jeunesse s'efface,
Ce qui fut agrément ne devienne grimace,
Je n'en crois rien.

Que l'on voye à la Cour dessus le teint des belles,
Briller l'éclat de mille fleurs nouvelles,
Je le crois bien.
Mais que souvent & leurs lys & leurs roses,
Ne soient des fleurs sur leur toilette écloses,
Je n'en crois rien.

Qu'Iris quand on lui dit qu'on l'aime,
En témoigne un chagrin extrême,
Je le crois bien.
Mais qu'elle ne fût pas ravie
D'avoir même chagrin tous les jours de sa vie,
Je n'en crois rien.

Traduction heureuse.

Un habile Traducteur rend la pensée de l'Auteur, qu'il traduit sans s'y attacher servilement; les agrémens qui sont propres à la langue de son original, il les convertit dans les graces de la langue qu'il parle. On peut citer pour modéle de la Traduction, peut-être la plus heureuse qui ait jamais été faite, ces Vers de l'Abbé Regnier qu'on avoit au commencement attribués à la Comtesse de la Suse. On mettra d'abord l'Italien du *Pastor-Fido* qui a été traduit.

Lege humana inhumana,
Che dai per pena de l'amar la morte.
S'el peccar é si dolce,
E'i non peccar s'i necessario, ô troppo,
Imperfetta natura,
Che repugni à la legge:
O troppo dura lege,
Che la natura offendi,

Si l'instinct & la loi par des effets contraires,
Ont également attaché,
L'un tant de douceur au péché,
L'autre des peines si severes?
Sans doute, ou la nature est imparfaite en soi;
Qui nous donne un penchant que condamne la loi;
Ou la loi doit passer pour une loi trop dure,
Qui condamne un penchant que donne la nature.

Le

Le Traducteur fait mieux jouer la penſée que l'Auteur Italien, & ce Jeu enleve. L'on ne ſçait ſi l'on n'aimeroit pas mieux avoir fait la copie que l'Original.

¶ Sobieski Roi de Pologne, montant à cheval pour ſecourir Vienne, vit la Reine toute en pleurs; le Prince leur fils qui étoit fort petit, étoit à côté d'elle. Le Roi demanda à cette Princeſſe pourquoi elle pleuroit? Je pleure, répondit-elle, parce que ce Prince n'eſt pas en état de vous ſuivre. Beau ſentiment de la Reine de Pologne.

¶ Ce Monarque dit en même tems au Nonce: Mandez au Pape que vous m'avez vu à cheval, & que Vienne eſt ſecourue. Beau ſentiment de Sobieski.

Après l'expédition il écrivit au Pape:

Je ſuis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu.

¶ Un Aveugle plein d'eſprit fut interrogé pour ſçavoir ce qu'il ſouhaiteroit de voir? Les couleurs, répondit-il: mais, lui demanda-t-on, n'aimeriez-vous pas mieux voir le Ciel? J'aimerois mieux, répliqua-t-il, le toucher. Judicieuſe réponſe d'un Aveugle.

Un Aveugle-né ne peut avoir aucune idée de la lumiere.

¶ Rohaut s'épuiſoit pour donner à un Aveugle-né une idée de la lumiere. Cet Aveugle l'interrompit au milieu de ſes beaux raiſonnemens : Attendez, Monſieur, dit-il, j'y ſuis. La lumiere n'eſt-elle pas faite comme du ſucre? Voilà comme les plus grands eſprits raiſonnent des objets qui ne tombent pas ſous les ſens.

Fontaine qui guérit de la faim & de la ſoif.

¶ Un cadet hérita d'une ſucceſſion opulente par la mort de ſon aîné. On lui apprit que le défunt extrêmement fatigué dans une chaſſe, ayant trouvé une Fontaine dont l'eau étoit extrêmement rapide, en avoit bu avec ſi peu de ménagement, qu'elle lui avoit occaſionné la maladie dont il étoit mort. L'héritier chaſſant dans le même endroit, ſe trouva au bord de la même Fontaine, il s'écria : Ah Fontaine! tu as guéri mon frere de la ſoif, & moi de la faim.

Parallele hiſtorique de trois freres Romains avec trois freres Grecs.

¶ Qui croiroit que la célébre Hiſtoire des trois Horaces eût été arrivée en Gréce long-tems auparavant, préciſément avec les mêmes circonſtances; y a-t il rien de plus étonnant? Voici l'Hiſtoire Romaine. Nous raconterons enſuite la Grecque, dont Plutarque eſt le garant.

Sous Tullus Hoſtilius Roi des Romains, la guerre s'alluma entre Albe & Rome, deux Villes qui pouvoient paſſer pour deux ſœurs, puiſque depuis long-tems, elles étoient amies, & que leurs familles étoient unies par une infinité d'alliances. Sur le point d'en venir à un combat général, on jugea à propos de conférer pour ménager un accommodement; comme on ne put pas s'accorder, on convint de choiſir dans chaque parti, trois perſonnes qui combattroient contre les trois autres, & que les vainqueurs rendroient leur Nation la maîtreſſe du parti oppoſé. Dans l'Armée de Rome, on choiſit les trois freres Horaces, & dans l'Armée d'Albe, les trois freres Curiaces; ils étoient tous à peu près du même âge & d'une égale force.

Ils entrerent en lice à la vue des deux Camps. Ils combattirent longtems ſans vaincre; deux des Horaces, après avoir bleſſé leurs trois Adverſaires, ſuccomberent. Il s'éleva de grands cris de joie dans l'Armée d'Albe. Le dernier Horace uſa d'un ſtratagême extraordinaire, afin de vaincre.

Voici comme le grand Corneille fait raconter par un Romain à Horace le pere, l'action d'Horace le Vainqueur.

Tous trois étant bleſſés, & lui ſeul ſans bleſſure,
Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il ſçait bien ſe tirer d'un pas ſi hazardeux.
Il fuit pour mieux combattre, & cette prompte ruſe
Diviſe adroitement trois freres qu'elle abuſe,
Chacun le ſuit d'un pas, ou plus, ou moins preſſé,
Selon qu'il ſe rencontre, ou plus, ou moins bleſſé,
Leur ardeur eſt égale à pourſuivre ſa fuite;
Mais leurs coups inégaux ſéparent leur pourſuite,
Horace les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne & déja les croit demi domtés;
Il attend le premier, & c'étoit votre gendre,
L'autre tout indigné qu'il ait oſé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paroître un grand cœur,
Le ſang qu'il a perdu rallentit ſa vigueur.
Albe à ſon tour commence à craindre un ſort contraire,
Elle crie au ſecond qu'il ſecoure ſon frere,
Il ſe hâte & s'épuiſe en efforts ſuperflus,
Il trouve en les joignant que ſon frere n'eſt plus;
Alors tout hors d'haleine, il prend pourtant ſa place,
Il redouble bientôt la victoire d'Horace,

Son courage ſans force eſt un débile appui,
Voulant venger ſon frere, il tombe auprès de lui;
L'air raiſonne des cris qu'au Ciel chacun renvoye,
Albe en jette d'angoiſſe, & les Romains de joie;
Comme notre Héros ſe voit prêt d'achever,
C'eſt peu pour lui de vaincre, il veut encor braver;
J'en viens d'immoler deux aux manes de mes freres,
Rome aura le dernier de mes trois Adverſaires,
C'eſt à ſes intérêts que je vais l'immoler,
Dit-il, & tout d'un coup on le voit y voler.
La victoire entre eux n'étoit pas incertaine,
L'Albain percé de coups ne ſe traînoit qu'à peine,
Et comme une victime aux marches de l'Autel,
Il ſembloit préſenter ſa gorge au coup mortel,
Auſſi le reçoit-il, peu s'en faut ſans défenſe,
Et ſon trépas de Rome établit la puiſſance.

Tous les Romains accoururent pour embraſſer le vainqueur, & avec mille & mille applaudiſſemens, ils le ramenent en triomphe; par honneur, il marchoit à la tête. On porte devant lui les dépouilles des trois Curiaces; ſa ſœur qui avoit été promiſe à l'un des vaincus, appercevant ſur lui l'é-

charpe de ſon Amant, qu'elle avoit faite de ſa propre main, pleure éperduement, appellant ſon cher époux à haute voix. Horace indigné de cette douleur, tout tranſporté de colere, paſſe à ſa ſœur ſon épée au travers du corps.

Ce meurtre parut ſi odieux, que tout victorieux qu'il étoit, les Duumvirs lui firent ſon procès, & le condamnerent à mort. Le Roi lui conſeilla d'en appeller au Peuple; ſon pere plaida ſa cauſe. C'eſt dans ce plaidoyer que le grand Corneille a ſignalé ſon éloquence; il fut abſous tout d'une voix.

Voici l'Hiſtoire Grecque. Thegée & Pharée, Villes d'Arcadie dans le Peloponneſe, preſque Iſle de la Gréce, après s'être fait la guerre fort long-tems & avoir perdu bien des Soldats, étant ſur le point de combattre, réſolurent pour épargner le ſang, de choiſir trois freres de chaque côté, qui vuideroient la querelle, & convinrent que le parti des vaincus ſe ſoumettroit entiérement à l'autre. Ceux de Thegée prirent les trois fils de Rheximaque, & les autres leur oppoſerent les trois fils de Démonſ-

trate. Ce combat où regnoient le courage & l'émulation se fit en présence des deux Armées, deux des fils de Rheximaque ayant été tués, Critolaüs qui étoit le troisiéme, prit la fuite ; comme les autres en le poursuivant vinrent à s'écarter, il se retourna, fit face & les attaqua seul à seul, & s'en défit l'un après l'autre ; il tua sa sœur, qui vint pleurer au milieu de son triomphe, & parmi les acclamations de la Ville, la mort de son Amant, l'un des trois qu'il avoit vaincus, & à qui elle avoit été promise : comme on lui faisoit son procès à cause de ce meurtre, sa mere obtint sa grace par ses larmes, ses raisons & ses prieres.

Deux événemens si semblables, ne tiennent-ils pas du prodige ? par quel enchaînement les mêmes circonstances, quoique singuliéres, se sont-elles retracées ? Dans toute l'Histoire on ne trouvera jamais un paralléle plus parfait.

¶ Caligula Empereur avoit un cheval, qu'il appelloit *incitatus ;* en termes de manége, cette expression signifie ardent. Ce cheval étoit parfait, il étoit incomparable pour sa vîtesse,

Cheval désigné Consul.

il s'étoit plusieurs fois fait admirer dans le Cirque. Caligula lui parloit comme à une personne raisonnable; il lui faisoit porter un grand collier de perles, ses housses étoient de pourpre, son écurie de marbre, & embellie d'un ratelier & d'une auge d'ivoire. Il avoit outre cela un superbe logis, & des Officiers afin de tenir table, & que ceux qui seroient invités en son nom, fussent traités magnifiquement. Caligula le prioit souvent à dîner, & alors il lui présentoit de l'orge d'or, lui versoit à boire dans une riche coupe; pour le combler d'honneur, il le désigna Consul; & il l'auroit été à la premiere création, si Caligula eût vêcu jusques-là; il fut assassiné auparavant par Chereas, Officier dans les Gardes Prétoriennes. Rome la Maitresse de l'Univers, se vit à la veille d'avoir un cheval pour Consul. Antonia mere de Caligula en parloit comme d'un monstre; elle disoit que la nature qui l'avoit ébauché, ne s'étoit pas donné la peine de l'achever.

Dissertation sur la chasteté de Lucrece.

¶ On s'est efforcé de ravir à Lucrece la gloire de s'être immolée à la chasteté conjugale. Les Critiques ont

trouvé à redire qu'elle se soit sacrifiée après avoir été abusée par Tarquin. Ils auroient voulu que le sacrifice eût précedé le crime. Arlequin dit là-dessus, qu'elle ne voulut se sacrifier qu'avec connoissance de cause. Afin de porter un jugement plus sûr sur cette grande action, il la faut rapporter telle que l'Histoire nous l'expose.

Collatin, mari de Lucrèce, dans un repas où étoient les trois fils du second Tarquin, exaltoit tellement le mérite de Lucrèce, qu'il l'a plaçoit au-dessus de toutes les femmes, & pour montrer, dit-il, que je n'impose point, il n'y a pas loin d'ici à Collatie, dans peu de tems nous y serons; vous verrez que rien n'égale sa beauté, si ce n'est celle de son ame; aussitôt les fils de Tarquin & les conviés montent à cheval. Sextus Tarquinius, l'un des trois fils, ne l'eût pas plutôt vue, qu'il en devint éperduement amoureux, & résolut à quelque prix que ce fût, de satisfaire sa passion. Peu de jours après il vint sur le soir à Collatie en l'absence du mari, accompagné d'un homme seulement. On le reçut avec toute sorte d'hon-

neur, il y soupa, on le conduisit à la chambre où il devoit coucher ; quand il jugea que tout le monde étoit assoupi, il alla à l'appartement de Lucréce qui dormoit, il l'éveilla en lui pressant la poitrine de la main gauche, & tenant son épée de la main droite, il lui dit : Ne faites point de bruit, je suis Tarquin, j'ai des armes, vous mourrez si vous criez. Lucréce épouvantée, ne voyoit aucun secours qui la pût garantir de la mort. Tarquin changea de langage, il parla comme un Amant tendre & passionné, il joignit les prieres aux menaces ; quand il la vit obstinée malgré la crainte de la mort, il lui dit : Votre résistance est vaine, si vous vous opposez à ma passion, je vous ôterai la vie, & je ferai trouver un Esclave mort dans votre lit, afin qu'on croye que vous avez été tuée dans le tems de votre adultére. Lucréce appréhendant d'être deshonorée après sa mort, céda à Tarquin. Sa pudeur fut la victime de l'incontinence de ce Prince, pour sauver son honneur elle le perdit. Dès le lendemain elle mande son pere, son mari, & leurs plus fidéles amis, & toute éplorée, voici ce qu'elle

leur dit, s'adreſſant à ſon mari : Un Etranger dans ton lit a pris ta place, ſi le corps a été ſouillé, l'eſprit n'y a aucune part. Ma mort te le prouvera, je vous conjure tous deux de venger un affront ſi cruel, c'eſt Sextus Tarquinius, qui en violant l'hoſpitalité, a commis le crime. On voulut en vain la conſoler, elle tira un poignard qu'elle tenoit caché, elle ſe le plongea dans le ſein, & elle tomba morte.

Examinons de près la chaſteté de Lucréce. Voici la fidéle hiſtoire des mouvemens de ſon cœur, qui ſe préſente à nous ſur le récit qu'on vient de faire. Il n'eſt pas étrange qu'elle ait réſiſté à Tarquin, lorſqu'il prit le perſonnage d'un Amant ; quand dans le fond elle auroit ſenti quelque penchant pour lui, ſon honneur l'auroit toujours empêchée de ſe livrer. On comprend bien que ce n'étoit pas une femme qui ſe rendît à une premiere attaque ; une Place bien fortifiée ne céde pas au premier effort, elle ne capitule qu'après un long ſiége. Tarquin change de rolle, fait entrevoir à Lucréce qu'il a un moyen pour la deshonorer ſans reſſource, ſi elle lui

réſiſte davantage : Je ſerai toujours, dit-elle dans elle-même, deshonorée ; il vaut encore mieux l'être en paſſant par l'épreuve de l'amour, que d'être deshonorée ſans cette épreuve. Imaginons-nous que dans la femme, l'amour pour l'homme eſt toujours logé au fond de ſon cœur, qu'il eſt toujours prêt à combattre contre l'honneur. Dans l'extrêmité où étoit Lucréce, l'amour qui perça ſon cœur de ſes traits les plus vifs, les détrempa d'un plaiſir exquis ; tandis que ſon honneur qui crioit à l'alarme, la déchiroit cruellement. Ce tourment eſt inſupportable dans une femme, à qui la ſageſſe eſt ordinairement un fardeau bien lourd, ſi elle trouve un moyen d'étourdir ſon honneur, elle écoute alors l'amour & s'y livre, entraînée par une curioſité qui la flate. D'ailleurs toutes les femmes ſont portées à aimer ceux qui les aiment violemment, ils ſatisfont leur vanité au ſouverain dégré.

Il eſt évident que Tarquin feignit d'employer la force, & que Lucréce pouvoit l'empêcher d'accomplir ſon deſſein ; mais il fit jouer les reſſorts de la crainte du ſcandale : il la menaça

de la dégrader de sa réputation de prude, son imagination grossit les objets, & se prêta à ce qu'on lui disoit; si elle eût eu une chasteté héroïque, elle n'auroit jamais succombée que par la derniere violence; sans délibérer elle auroit envisagé comme le plus grand de tous les malheurs, l'avantage qu'elle donnoit à son corrupteur. Après tout, elle aida elle-même à se laisser persuader; ainsi quoi qu'elle ait dit, son esprit fut du moins complice de la faute de son corps.

Après que la scéne fut jouée, l'honneur prit le dessus, & fit un vacarme horrible; il offrit Lucréce deshonorée à Lucréce entêtée de sa pruderie, lui présenta une vie chargée d'infamie, & la menaça d'être perpétuellement son bourreau; pour se délivrer de cette persécution plus cruelle que la mort, elle se poignarda. Sa réputation seroit entiere, si elle eût été vaincue par la force seule, ou qu'elle eût fait jouer le poignard auparavant: on peut la soupçonner d'avoir cédé à ce désir inquiet de gouter un plaisir offert par un Amant & un Prince; désir coloré de la crainte d'être deshonorée. Je suis persuadé qu'une

femme parfaitement chaſte, eſt l'unique ouvrage de la Religion.

Que dirons-nous de ce mari indiſcret, qui vante les charmes de ſa femme? Quoi! veut-il afin de perſuader ſon bonheur, faire naître l'envie de poſſeder le bien qui le flate le plus? eſt-ce que ſon bonheur eſt imparfait, ſi on ne le connoît point? l'idée qu'on aura qu'il eſt très-heureux, eſt-elle néceſſaire à ſa félicité? ſa folie l'a conduit à la perte de ſon bonheur. Maris qui avez de belles femmes, n'irritez pas la curioſité de vos voiſins, de vos amis; ne dévoilez pas par une langue indiſcrete, des beautés voilées par la modeſtie des habillemens. En un mot, contentez-vous d'être heureux, ſans autre confident que le lit nuptial, que le malheur de Gigés vous ouvre les yeux. Il fut ſi imprudent, qu'il confia à la vue d'un ami des tréſors, que l'on ne peut pas voir ſans en jouir tout auſſitôt dans le cœur, & ſans que le cœur ne faſſe mettre enſuite tout en uſage pour mettre le corps de la partie.

Menage, en parlant de Lucréce, a dit, qu'une femme ſi délicate ſur l'honneur, devoit mourir de ſa ſeule

douleur, sans nul autre secours.

Fœmina tam teneri consummatique pudoris,
Debuerat sola victa dolore mori.

Lucrèce, dit un autre Auteur, perdoit la vie avec plaisir, mais elle désiroit que la postérité rendît justice à sa vertu: elle avoit deux témoins de son innocence, son sang devant les hommes, & son esprit devant le Prince.

La Lucrèce Chrétienne, qui est la vraie héroïne de la chasteté, est Sophronie Dame Romaine, dont la beauté égaloit celle du soleil; comme on étoit prêt de l'enlever pour l'amener au tyran Maxence, qui avoit résolu de la violer, elle se tua pour sauver sa chasteté.

¶ Zisca Chef des Hussites, célébre par tant de victoires qu'il remporta, quoiqu'il eût perdu les deux yeux, étant malade à l'extrêmité, on lui demanda s'il ne vouloit rien ordonner touchant sa sépulture. Il répondit, que ma chair soit donnée en proie aux oiseaux & aux bêtes sauvages, & que de ma peau on fasse un tambour, qui soit toujours à la tête de l'Armée, le son n'en sera pas si-tôt entendu, que les ennemis fuiront; on fit ce qu'il dit, & ce qu'il dit arriva. Testament de Zisca.

Carinus ennemi du faste.

¶ Carinus Général des Romains, ayant soumis l'Armenie, & allant pour soumettre les Parthes, dès qu'il approcha de leur Pays, dit à ses Soldats: Camarades, faisons bonne chere, ne nous mettons point en peine, nous voici proche d'un bon Pays, où nous trouverons tout en abondance. Sur ces entrefaites, les Ambassadeurs des ennemis arriverent pour traiter avec Carinus; ils croyoient qu'il faudroit avertir le Général de leur arrivée, que ses principaux Officiers viendroient leur parler, que le jour de leur Audience seroit arrêté, & qu'ils ne seroient pas si-tôt congédiés. Ils furent très-surpris de trouver d'abord Carinus le Général, couché sur l'herbe; car en ce tems-là les Généraux ne faisoient pas tant de façons, ce n'étoit point à l'habit qu'ils vouloient être reconnus, moins encore à un long appareil d'un cérémonial incommode, mais au courage, aux grandes actions, à la conduite dans un jour de bataille; tel étoit celui dont nous parlons, qui pour lors avoit un gros habit rouge, & étoit assis sur le gazon avec les principaux Officiers; & au milieu d'eux une marmite pleine de pois au lard,

& encore un lard, qui à ſa couleur jaune, faiſoit connoître qu'il étoit rance. Si-tôt qu'il apperçut les Ambaſſadeurs, il les fit approcher, & ſans quitter ſa place: J'apprens, dit-il, que vous voulez me parler, c'eſt moi qui ſuis Carinus. Après qu'ils eurent expoſé leurs ordres, il ajouta: Si vous n'avez pas mangé, mettez-vous-là, & faites comme nous; ſi vous avez mangé, votre ſéjour ici eſt inutile, je vous commande de ſortir de mon Camp à l'heure même. Au reſte, vous direz à votre Roi, que ſi dès aujourd'hui, il ne ſe met dans ſon devoir, je rendrai ſon Pays auſſi nud qu'eſt m'a tête; en diſant cela il découvrit ſa tête chauve, & fit voir qu'il n'avoit pas plus de cheveux que ſur ſon caſque. Les Envoyés n'eurent pas plutôt fait leur rapport de ce qu'ils avoient vu & ouï, que chacun fut ſaiſi de frayeur, jugeant par-là à quelles gens ils avoient affaire. Le Roi ſur le champ en habit Royal, ſa Thiare en tête à la perſienne & ſuivi de toute ſa Cour, vint trouver Carinus, trop heureux de recevoir de lui la Loi, & d'en paſſer par où il lui plût.

Cette hiſtoire eſt tirée de la Haran-

gues de Sinesius au jeune Théodose; mais Sinesius aura confondu Carinus avec Carus Empereur, les Parthes avec les Perses, à qui Carus faisoit la guerre. Carus avoit un fils qui s'appelloit Carinus, que son pere associa à l'Empire, & qui ne lui survêquit pas long-tems. Cette simplicité ennemie du faste, est encore plus admirable dans un Empereur que dans un simple Général.

Festin d'Attila.

¶ Attila se croyoit au-dessus de la fortune; il traitoit d'esclaves ses Généraux d'Armée, & parloit en maître aux Souverains; Roi des Huns & des Scythes, sans parler de plusieurs peuples ses tributaires, il regardoit d'un œil de Conquérant le Pays des Médes, & celui des Perses; résolu ensuite de tourner ses Armées contre l'Europe, Maximin & le Rhéteur Priscus le vinrent trouver de la part de l'Empereur Théodose en qualité d'Ambassadeurs. Sa Cour étoit à un certain Bourg, & alors il avoit pour premier Ministre, Onesegie Scythe, l'un des plus grands Seigneurs de la Nation, & tout-puissant auprès de lui. Le Palais du Prince étoit sur une éminence fortifiée de Tours & fermée de murail-

les, le tout de charpente; mais si bien polie, & si bien travaillée, que la menuiserie n'est pas plus belle. Dans tout ce canton de la Scythie, il n'y a ni arbre, ni pierre propre à bâtir, pour en avoir il faut aller trop loin.

Ces Ambassadeurs étant arrivés & ayant fait leurs présens; quelques jours après, Attila les invita à dîner avec plusieurs autres Ambassadeurs. Le jour du festin, la Compagnie se tint debout devant le Prince à l'entrée de la Sale, & incontinent vinrent les Officiers du gobelet les coupes à la main, qu'ils présenterent à chacun des Envoyés, afin de boire à la santé du Roi, avant que de prendre leurs places, selon la coutume du Pays, & ensuite chacun alla s'asseoir. Quant à l'ordre des siéges, ils étoient rangés autour de la Sale, & de plusieurs tables, où quatre personnes pouvoient manger commodément à chacune.

La table d'Attila étoit au milieu de la Sale, & lui sur un lit; & proche de ce lit, il y en avoit encore un autre de parade, orné de riches couvertures, avec des draps de lin & des marches pour y monter, pareil à celui qu'on

prépare en Gréce aux nouveaux mariés le jour des noces.

Un peu en deçà du lit, étoit la table d'Onesegie, où il mangeoit dans une chaise à bras; il avoit avec lui deux des fils puînés d'Attila; l'aîné dinoit à la table de son pere, placé sur le même lit, mais bien au-dessous de lui; tant que le festin dura, il ne leva pas la vue par respect.

Lorsque tout le monde fut placé, aussi-tôt le grand Maître du gobelet entre, une tasse à la main, qu'il présente au Roi; le Monarque la prend, & sans s'amuser, il s'adresse au plus honorable Etranger, lui porte une santé; celui-ci en même tems se leve, & recevant une coupe d'un Officier qui étoit-là exprès, fait raison au Roi debout, tous les autres Ambassadeurs à leur rang en firent de même; c'étoit une cérémonie indispensable, chacun avoit son Officier de gobelet à part, qui le servoit.

Après qu'on eut bu ainsi à la ronde, Attila fit venir les grandes coupes, afin de boire encore à la Thracienne, & lui-même porta le défi; cette autre ronde achevée, les Officiers du gobe-

ret se retirerent, & l'on apporta de la viande exquise, qui fut servie sur toutes les autres tables que celles du Roi avec profusion, & dans de très-belles vaisselles d'argent, au lieu que sur la sienne on ne servit que de la viande commune, & dans des assiettes de bois. Telle étoit la modération de ce Prince, sa tasse n'étoit que de bois, non plus que ses plats, quoiqu'il fît boire tous les conviés dans des coupes d'or. L'habit d'un soldat & le sien n'étoit pas different, rien d'affecté ni à la garde de son épée, ni à tout ce qui servoit à lier sa chaussure.

A la fin du premier service, il fallut boire de même qu'on avoit fait au commencement, c'est-à-dire, avec pareilles cérémonies à la ronde, debout, à la santé & prospérité d'Attila; ensuite on apporta le second service, qui étoit de mets tout différens de ceux qu'on avoit servi. Ce festin dura jusqu'à la nuit, & finit par une brinde respectueuse comme les deux premieres. Alors la porte fut ouverte à deux Poëtes Scythes, qui vinrent chanter des airs nouveaux à la louange d'Attila sur ses victoires.

Après ces Poëtes, parut un bouffon

vêtu d'une façon bizarre, qui fit cent galimathias entremêlés de Goth, de Latin & de Hongrois, mais si plaisants, que chacun se tenoit les côtés à force de rire : cependant le Roi demeura toujours dans son sérieux, & aussi froid qu'auparavant, & ne changea de visage, que lorsqu'on lui amena le plus petit de ses fils nommée Isnac ; il le regarda d'un œil riant, & le prenant par la joue le tira doucement à lui. Un Ambassadeur témoigna qu'il étoit étonné qu'Attila ne fit paroître aucune tendresse aux autres Princes ; on lui dit à l'oreille que les Devins l'avoient assuré, qu'Isnac seul continueroit sa race, quoiqu'elle ne dût pas être de longue durée. Lorsqu'il congédia les Ambassadeurs de Constantinople, il leur fit sçavoir que si l'Empereur à l'avenir lui envoyoit d'autres personnes que des Sénateurs, il ne les écouteroit pas, qu'au lieu de vuider leurs différens à la plume & dans le cabinet, il les termineroit en pleine campagne & à coups d'épée.

C'est ainsi que parloit au plus grand Prince de la terre, un homme vêtu grossiérement & qui ne mangeoit que dans du bois.

¶ Henri IV. disoit qu'il y avoit dans les mains d'un Historien, une plume d'or qui donnoit l'immortalité à la vertu des Princes, mais qu'ils en avoient une de fer qui la donnoit à leurs vices. Belle pensée d'Henri IV.

¶ Sophocle Poëte tragique, fut étranglé par un grain de raisin à 120 ans; l'un de ses enfans qui en avoit 85. l'ayant accusé de démence; Sophocle lut devant ses Juges, des Vers excellens qu'il avoit composés; il leur dit ensuite: Connoissez Sophocle, si je le suis, je ne suis pas en délire, & si je suis en délire, je ne suis pas Sophocle. Sophocle se justifie d'être en démence.

¶ Les Grecs ne pouvoient point se soumettre à se prosterner devant le Roi de Perse, tant ils étoient jaloux de leur liberté. Ismenias Député des Thébains, se présenta à l'Audience du Monarque: on lui dit qu'il n'y seroit point admis, s'il ne se prosternoit devant lui. A cela près, dit-il, faites-moi lui parler. Il entra; quand il fut près du Trône du Roi, il laissa tomber son anneau de son doigt, il se baissa ensuite pour le ramasser, le Roi prit cette inclination pour un prosternement; il lui accorda ce qu'il lui deman- Adresse d'esprit d'Ismenias.

doit ; c'étoit une grace d'importance. L'esprit nous tire des pas les plus difficiles.

Adresse d'esprit de Monsieur de Chaumont, Ambassadeur de Louis XIV.

¶ L'Abbé de Choisi qui nous a donné son agréable relation du voyage de Siam, raconte que M. de Chaumont Ambassadeur de Louis XIV. en présentant sa Lettre au Roi de Siam, dans l'Audience que ce Monarque lui donnoit, laissa faire toutes les avances à ce Prince, qui sortit presque tout le corps de sa niche, pour pouvoir prendre la Lettre. Vainement, Monsieur de Constance, premier Ministre, crioit à M. de Chaumont : Avancez les bras. Cet Ambassadeur ne se prêta point à ce que voulut ce Ministre, qui dit ensuite qu'il avoit été fort embarrassé ; parce qu'il avoit eu deux grands Rois à contenter, le Roi de France & le Roi de Siam.

Fin du premier Tome.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

ABEILLES. Leur Roi n'a point d'aiguillon; pourquoi leurs piquures leur coutent la vie, 304

Absurdités. Comment on doit répondre à une absurdité grossiére, 196. *& suiv.*

Accouchement. Les douleurs de l'accouchement cédent aux plaisirs de l'*amour*, 274. *& suiv.*

Adrets. (le Baron des) Sa cruauté, 423. *& suiv.*

Adrien, Empereur, bon mot de lui, 14

Alchymie. Définition, qui en donne une grande idée, 448. *& suiv.*

Alcibiade. Vers extraits de cette Tragédie à la louange du Grand Prince de *Condé*, 66

Alphonse Roi d'Arragon, bon mot de ce Prince, 433

Amans. Vers que celui de la fille d'un Médecin adresse à sa cruelle Maitresse, 202.

Bon mot d'un, 274

Amans complaisans. Couplet sur un, 141
Ames. Généalogie des ames, 264-274
Amitié (l') sa pierre de touche, 451
Amour (l') voyez *Accouchement*. Il est une grande foiblesse, 325. *& suiv.*
Angloise Gasconne, 164
Année 1709. Traits sur cette cruelle année, 180. *& suiv.*
Application juste, 430
Arcy (le Marquis d') son discours sur les devoirs des Princes, 59. *& suiv.*
Arlequin, voyez *Dominique*.
Arnauld (M.) son sentiment sur une Tragédie, 442
Astrologie judiciaire. Traits sur cette science, 415. *& suiv.*
Astrologue. Comment deux se tirerent d'un malheur qui les menaçoit, 419. *& suiv.*
Attila. Description du festin où il invita des Ambassadeurs, 474. *& suiv.*
Avares voyez *Epitaphes*. Dire sur les avares, 134. Réponse de la fille d'un avare, qui ne pouvoit se résoudre à la marier, 141. Vers sur un avare, 253. *& suiv.*
Avarice. Traits d'avarice, 245-254
Aubert (M.) célébre Avocat. Sa présence d'esprit, 188. Ruse de Palais dans laquelle il réussit, 189
Aveugles. Judicieuse réponse d'un, 457. Voyez *Robaut*.
Auguste. Force prodigieuse de ce Roi, 146
Aumont (le Maréchal d') voyez *Henri IV*.
Avocats. Peinture d'un qui citoit les Loix à faux, 184. *& suiv.* Bon mot contre un Avocat intéressé, 255. Traits vifs de plusieurs, 355. *& suiv.*

Avertem, voyez *Sonnets*.
Ausone. Penſée de Martial qu'il a étendue & enrichie d'expreſſions plus vives, 205
Autorité paternelle. Fils qui s'en dégagent, 139. *& ſuiv.*

B

BARDOU. Vers de lui, 294
Balzac. Ce qu'il dit d'une petite riviere, 92. *& ſuiv.* ſur Montagne, 330
Barſabas. Exemples de ſa force prodigieuſe, 142-145
Barthelemi des Martyrs (Dom) application heureuſe d'un paſſage de l'Ecriture qu'il adreſſe à Pie IV, 117. *& ſuiv.*
Bataille de Coutras, d'Ivri, voyez *Henri IV*.
Gontaud de Biron Maréchal de France.
Bavière (Victoire de) Dauphine de France. Bon mot de cette Princeſſe, 434
Bautru. Traits & bons mots de lui, 83-87. Sa paſſion dominante, 83. Réponſe qu'il reçoit d'un Orateur qu'il avoit interrompu dans ſa harangue, 100
Bayard. Bon mot de ce Chevalier, 311
Bayle (M.) ce qu'il dit ſur l'Aſtrologie judiciaire, 415
Beauté, voyez *Deshoulieres* (Madame)
Bellegarde (le Duc de) voyez *Henri IV*.
Benoît XII. Son application heureuſe d'un paſſage de l'Ecriture, 119. Celle de *Benoît* XIII. 119. *& ſuiv.*
Benſerade. Louange bien noble qu'il donne à Louis XIV. 47. Célébre Sonnet de lui, 238. *& ſuiv.* Jolis rondeaux de lui, 378. Bon mot de lui, 379

Bernard (Mademoiſelle) ſa Requête à Louis XIV, 36
Bignon (l'Abbé) penſée heureuſe qu'il a miſe en œuvre, 219
Biron (le Seigneur de) voyez *Gontaud de* Biron, &c.
Boileau-Deſpréaux. Traits de louanges fort éclatans qu'il donne à Louis XIV, 53. Sa peinture de la façon dont Santeul recitoit ſes Ouvrages, 95. Bon mot de lui, 162. *& ſuiv.* Jugement ſur ce Poëte, 221-237. Ses Vers heureux, 223. *& ſuiv.* Satyre contre lui, 226. *& ſuiv.* Son peu de ménagement pour le Terence de notre ſiécle, 231. Il a oſé attaquer le grand Corneille, 233. Ce qu'il diſoit ſur ſes Ouvrages fait ſentir la vanité de la gloire d'un célébre Auteur, 237. Son jugement ſur Chapelain, 372. Pourquoi il a fait une Satyre contre les femmes, 377. Sonnets qu'il eſtime, 383. Sonnet de lui, 387. Vers de lui d'une grande force, 391. Voyez *Louis XIV*.
Bonzi (le Cardinal de) voyez *Sidobre* (M.)
Borin (le Comte de) ſes bons mots, 357. *& ſuiv.*
Boſquillon. Portrait qu'il fait de Louis XIV. 55. *& ſuiv.*
Boſſu. Réponſe d'un boſſu au reproche qu'on lui faiſoit, 156
Boſſuet. (M.) Riposte de ce Prélat, 305. Bon mot de lui ſur les Janſeniſtes, 331
Bouhours (le Pere) ce qu'il dit ſur une harangue d'Henri IV. à ſes troupes, 3. Vers ſur leſquels il ſe récrie, 204
Bouillon (le Cardinal de) application heu-

reuſe qu'il fait d'un paſſage de l'Ecriture, 118
Bouillon (Madame la Ducheſſe de) ſes bons mots, 129. *& ſuiv.*
Bourgogne (le Duc de) depuis Dauphin, Vers qui lui ſont adreſſés; autres à ſon Gouverneur, 53. Voyez *Novion.* (M. de) Plaiſante idée de ce Duc, 434. *& ſuiv.* Bon mot de ce Prince, 435
Bourſault. Son caractére, 217. Ce qu'il dit ſur les Vers, 241
Brébeuf. Jugement ſur ſes Vers, 239. *& ſuiv.* Voyez *Segrais.*
Bregi (Madame la Comteſſe de) ſa demande éloquente, 367. *& ſuiv.*
Brun (le) ſes Vers à un Médecin de ſes amis, 199. Son Epigramme ſur un Plagiaire, 356
Bruyere (la) ſon talent, 210. *& ſuiv.*
Burleſque (le) ſiécle où il étoit fort à la mode, 150
Buſſi-Rabutin. Sa requête à Louis XIV. 139. Sa traduction d'une Epigramme de Martial qu'il adreſſe au même, 44. de deux vers latins adreſſés au même, 53. Fauſſe démarche qu'il avoit faite, qu'il répare heureuſement, 211. *& ſuiv.* Stile fin & aiſé de ſes Lettres, 213. *& ſuiv.* Bon mot de lui, 274

C

CACOPHONIE, 356
Cailly (le Chevalier de) ſon idée plaiſante ſur un avare, 254. Ses vers ſur une léſine nouvelle; ſur un riche avare, 254

Camille, Dictateur. Sa harangue à ſes troupes, 3
Candale (le Duc de) mauvais payeur, 220. *& ſuiv.*
Caractéres. Les deux répandus dans le monde, 422. *& ſuiv.*
Carinus. Combien ennemi du faſte, 472. *& ſuiv.*
Caſtelas (Matthieu de) ſa fermeté, 159. Artifice de ſon valet, 159. *& ſuiv.*
Catinat (le Maréchal de) réponſe qu'il reçoit de Louis XIV. au remerciment du choix que ce Prince avoit fait de M. *Pucelle*, Conſeiller du Parlement, pour être Premier Préſident du Parlement de Dauphiné, 25
Caton Ce qu'il diſoit des Devins, 199
Chambre (l'Abbé de la) ſa traduction de quelques Vers de *Sénéque*, 399
Chanſon à manger, 371
Charlatanerie. Définition qu'en donna *Patin*, 201
Charles-Quint. Bon mot de lui, 208. *& ſuiv.*
Charleval. Vers naïfs de lui, 204
Château-Regnard, voyez *Henri IV*.
Chaſteté, voyez *Lucrece*. *Sophronie*.
Chaumont (M. de) adreſſe d'eſprit de cet Ambaſſadeur, 480
Chauri (les Députés de la Ville de) voyez *Louis XIV*.
Cheval qui rapporte comme un barbet, 160. Vers ſur ce cheval qui acquirent une penſion à ſon Maître, 161. Cheval reſpectueux, 161. Cheval déſigné Conſul, 463. *& ſuiv.*
Chevreau. Ce qu'il dit ſur Boileau-Deſpréaux, 234

Chriſtine (la Reine) ſa vanité flatée, 103. Sa réponſe à un Maire qui l'haranguoit, 104
Cinq-Mars & de Thou (Meſſieurs de) leur Epitaphe, 112
Clélie. Son portrait, 261-264. Ouvrage d'elle, 264. Sa réponſe vive à un Régent de Collége, qui avoit maltraité les Dames dans un diſcours public, 317-325. Réponſe qu'elle a faite pour une Actrice de l'Opéra à un Officier, 341 *& ſuiv.* Réflexion d'elle, 377
Cocher de Philippe II. Roi d'Eſpagne. Sa préſence d'eſprit, 209
Comédiens. Traits d'un Comédien, 308
Commiſſaires des guerres. Traits de pluſieurs, 410. *& ſuiv.*
Complimens. Contre les complimens, 282
Conception de la Vierge. (l'Immaculée) Trait qui jette un ridicule ſur les Catholiques qui ne croient pas ce Myſtére, 217
Condé (le grand Prince de) ſes bons mots, 61. *& ſuiv.* Son portrait, 85. *& ſuiv.* Voyez *Alcibiade. Henri IV. Vers.* Sa réponſe à un Maire qui l'haranguoit, 102. Réponſe qu'il reçoit d'un Orateur qu'il avoit interrompu, 103
Continence. Faux préjugés contre la continence, 437. *& ſuiv.*
Coquette ſurannée, voyez *Sanzeque*.
Coquettes. Belle leçon donnée à une, 441
Cordeliers. Origine de ce proverbe: Il ne faut pas parler latin devant les Cordeliers, 132. *& ſuiv.* Traits de quelques-uns d'eux, 308. *& ſuiv.*
Corinthus. *Non licet omnibus adire* Corin-

thum. Origine de ce proverbe, 134. *& suiv.*

Corneille (le Grand) sa traduction des beaux Vers de Santeul sur la Pompe du Pont Notre-Dame, 93. Son Quatrain à un Poëte qui avoit le talent de la déclamation, 241. Comment il fait raconter par un Romain à Horace pere, l'action d'Horace le Vainqueur, 460. *& suiv.*

Coulange (le Baron de) sa chanson sur la vieillesse, 281

Courcelle (Madame de) Sonnet pour elle, 384 *& suiv.*

Crillon, voyez *Henri IV.*

Criminels condamnés à la mort. Plusieurs traits sur eux, 402 - 406

Cupidon de Praxitele, voyez *Phriné.*

D

DAMES. Comment on doit répondre à leurs injures, 195. *& suiv.*

Damon. Vers badins de lui, 141. *& suiv.* Ses Vers sur un Abbé présomptueux, 181. contre un homme laid, 183. *& suiv.* sur un Misanthrope, 189. *& suiv.* au Marquis de Dorat, 242. *& suiv.* Epigramme de lui, 183. Peinture qu'il fait d'un Avocat qui citoit les Loix à faux, sous le voile d'une fable, 185 *& suiv.* Portrait qu'il fait d'un frere & d'une sœur, l'un filou, l'autre coquette, 242. Fruits de sa veine étant malade, 243. *& suiv.* Discours qu'il tient à son estomac, 244. Comment la fièvre le quitta, 244. *& suiv.* Ce qu'il écrit à un de ses amis qui prenoit plusieurs Officiers

son service, 350. *& suiv.* Sa décision sur cette demande de *Pascal* : Lequel seroit plus heureux, ou un Roi, qui toutes les nuits songeroit qu'il est Payſan, ou un Payſan qui toutes les nuits ſongeroit qu'il eſt Roi, 381. Ce qu'il dit contre le fard, 430

Dancourt. Voyez *Harlay* (M. de)

Dauphine (Madame la) voyez *Monſeigneur*, ſecond Dauphin.

Déclarations d'amour, 370. 396. *& ſuiv.*

Défauts. On ne doit jamais ſe moquer de perſonne à cauſe de ſes défauts apparens, 154-156

Demande, voyez *Bregi* (Madame la Comteſſe de)

Démoſthéne. Sa réponſe à ceux qui l'invitoient d'aller voir les Courtiſanes de Corinthe, 135

Députés de Dauphiné, voyez *Naïveté.*

Deshoulieres (Madame) ce qu'elle dit ſur le jeu, 153. Ses Vers contre la *raiſon*, 364. *& ſuiv.* ſur la fragilité de la *beauté*, 366. Belle peinture qu'elle a faite de la *mort*, 394. *& ſuiv.* Vers qui lui ſont adreſſés, 441

Deſpréaux, voyez *Boileau-Deſpréaux.*

Devins, voyez *Caton.*

Dévot. Faux-dévots, 314

Diable. Bon mot de lui, 217

Dialogue entre le François, l'Eſpagnol & l'Italien, ſur les abeilles qui entroient dans les armes d'Urbain VIII, 303

Diodore de Sicile. Sa louange au Dieu Oſiris, 60

Diſcours militaire, 436

Diſtique. Double miracle qui a donné lieu à un excellent diſtique, 131. *& ſuiv.*
Diſtractions, 275-277-379. *& ſuiv.*
Dominique, Arlequin de la Comédie Italienne. Traits fort plaiſans de lui, 203. *& ſuiv.* Bons mots de lui, 326. 414. & tour ſubtil, 326. Traits fort plaiſans dans le récit qu'il fait de l'adreſſe qu'il a eu d'échaper au dernier ſupplice, 405. *& ſuiv.* Nom qu'il donne à la *Mandille*, 414. Voyez *Ris.*
Dorléans, Avocat Général. Son application heureuſe d'un paſſage de l'Ecriture, 118
Dorure, voyez *Henri IV.*
Droit. Sur la ſcience du Droit, 335
Ducs. Bon mot d'un, 438
Duels, voyez *Edits.*
Dufrény. Ce qu'il dit ſur les Médecins, 199. *& ſuiv.*
Duperier. Vers de lui à la louange de Louis XIV, 54

E

ECRITURE-SAINTE. Applications heureuſes de quelques-uns de ſes paſſages, 116-120. Belles images tirées de l'Ecriture, 120. *& ſuiv.* Un de ces paſſages appliqué aux Médecins, 202
Edit des Duels. Vers ſur ce rigoureux Edit, 54
Eloquence & Poëſie. Leur harmonie, 389
Enfans. Sur les enfans, 345. *& ſuiv.*
Ennemis. Leurs réjouiſſances ſont équivoques, 157
Enrollemens ſubtils, 164. *& ſuiv.*
Epigrammes. Celle adreſſée à Louis XIV, 44

Epigramme sur un mauvais Versificateur, 283. sur Despréaux, 228. sur un stupide, 340. sur un *Prédicateur*, 349. sur un plagiaire, 350. contre les *femmes*, 377. Epigrammes latines, 204. Epigrammes sur un Auteur insipide, 327. *& suiv.*

Epitaphes pour Santeul, 98. Anciennes Epitaphes, 108-116. Epitaphes pour un *Gascon* pendu, 110. Autre dont la morale est exprimée bien noblement, 110. Epitaphe du monde, 111. sur un avare, 112. sur un pendu, 112. sur un Conseiller; un Musicien, 113. sur un Médecin, 201. sur M. de *Marca*, 207. sur l'Amiral *Ruiter*, 207. de Monseigneur second Dauphin, 422.

Equivoque, qui n'a de mérite que par le sang froid dont elle fut dite, 140. Réponse équivoque d'une *femme* qui venoit de perdre son mari, 170. Effet des équivoques, 334

Espernon (le Duc de) voyez *Verdelet*. Bon mot de lui sur Bautru, 85. Preuve de son extrême fierté, 102.

Espiégleries, 256-260

Espinchal (le Marquis d') ses cruautés, 424. *& suiv.*

Estrées (le Maréchal d') } voyez *Henri IV.*
Estrées (Gabrielle d') }

Evêques, voyez *Sanlecque*.

Excellens (l') coûte beaucoup, 158

Excuse ingénieuse, 373. *& suiv.*

Exécuteurs des hautes œuvres. Réponse plaisante d'un, 402.

Expression latine qui a un grand sens, 131. Celle qu'on applique à des gens d'esprit

d'une complexion délicate, 533

F

FALCONET, habile Médecin ; sa réponse à une Dame malade imaginaire, 205

Fard, voyez *Dæmon*.

Femmes. Bon mot sur une femme surannée, 83. Voyez *Verdelet*. *Sanlecque*. *Equivoques*. *Mari*. *Epigrammes*. Pourquoi celle d'un Médecin, qui est coquette est plus pardonnable qu'une autre, 200. Satyre contre elles, 376

Ferrer la mule. Origine de ce proverbe, 133

Ferté (le Maréchal de la) ses plaisanteries, 452. *& suiv.*

Feuillade. (le Duc de la) Traits de ce Duc, 305-308

Fieubet (M.) Vers latins de lui, 303

Fieux. (M. de) Doyen du Châtelet. Application heureuse qu'il fait d'un passage de l'Ecriture, 116. *& suiv.*

Folie (la) elle change de nom chez les gens de qualité, 435. *& suiv.*

Fontaine qui guérit de la faim & de la soif ; comment, 458

Fontaine (la) Epitaphe qu'il a faite sur lui-même, 108. Ce qu'il dit sur la réfutation des absurdités grossieres, 196. Deux sortes de Médecins, selon lui, 197. Ses distractions, 379. A quoi comparé, 381

Fontaines, voyez *Henri IV*.

Fontenelle (M. de) ses Vers pour être mis au bas du tableau de Madame du *Tort*, 206. Route qu'il s'est frayé, 292. Sonnet

de lui, estimé, 383. *& suiv.*
Fourbin (le Marquis de) belle action de lui, 138
François I. Ce qu'il disoit des grands *Capitaines*, 1. Vengeance qu'il tire d'un manque de respect pour lui, 208
Freres Romains. Parallele historique des trois freres Romains avec trois freres Grecs, 458-463
Friperie du Parnasse, 216

G

GALBA (Sulpitius) bon mot de lui, 275
Garde (l'Abbé de la) ses Epigrammes sur un Auteur insipide, 327. *& suiv.*
Gascons. Officier Gascon, qui, en mangeant, ne parloit que par monosyllabes, 122. Réponse d'un qui reprenoit dans la poche de celui qui l'avoit gagné au jeu l'argent qu'il avoit perdu, 122. Ce que disoit un Chevalier Gascon qui ne faisoit point son chemin dans le service, 123. Voyez *Epitaphes Naivetés. Reparties.* Réponse à l'absurdité d'un Gascon, 196. Ce que dit un, qui avoit laissé échaper un vent dans le moment où il faisoit une déclaration d'amour, 294. Pensée plaisante d'un Gascon, 341
Gassion. Bon mot de ce Maréchal, 371
Gibert (M.) fausseté de son opinion, qu'un Orateur qui plaît au peuple ne sçauroit déplaire aux Connoisseurs, 391. *& suiv.*
Gombaut. Vers naïfs de lui, 204
Gomès. Son Placet à Louis XIV, 45

Gontaud de Biron, Maréchal de France. Paroles qu'il adreſſe à *Henri IV.* à la bataille d'Ivri, 3. Sa réponſe fine à Henri IV, 210. Voyez *Henri IV.*

Grammont (le Comte de) ſes bons mots, 77-82. 331

Grandeurs humaines, voyez *Maynard.*

Grands Capitaines, voyez *François I.*

H

HAINAUT (M.) ſon Sonnet ſur Voiture, 382

Harangue remplie de pointes, 107

Harangueurs. Hiſtoire de pluſieurs, 98-107

Haveans. Voyez *Naïvetés.*

Harlay (M. de) Premier Préſident. Traits & bons mots de lui, 67. Sa réponſe au Corps des *Procureurs*, 67. aux *Comédiens*, 68. à une Marchande, 68. à une Marquiſe, 69. à une Dame de qualité, 69. à *Dancourt* célébre Comédien, 70. à un Conſeiller, à deux Magiſtrats, 71. à une Coquette, 76 Ce qu'il dit à un Pariſien qu'il avoit mandé, 72. à Louis XIV. ſans ſe déconcerter paroiſſant devant lui ſans perruque, 74. à un Page qui l'avoit inſulté, 75

Harlay de Chanvallon, Archevêque de Paris. Son éloge, 76. Sa préſence d'eſprit, 77

Henri III. Voyez *Henri IV.*

Henri IV, Roi de France. Ses bons mots & ſentimens, 1-22. Ce qu'il dit ſur le Maréchal de *Biron*, 1-21. Sa réponſe au Duc

de *Nevers*, 2. au Colonel de *Schomberg*, 4. au Duc de *Savoye*, 8. à *Nereſtan*, Gentilhomme, 10. Ce qu'il dit à la bataille de Coutras aux Princes de *Condé* & de *Soiſſons*, 2. ſur la réponſe de ce dernier, 21. à *Château-Regnard*, 2. à la bataille d'Ivri, 3. au Maréchal d'*Aumont*; à *Vaſvenne*; à Dom *Pedre*, Ambaſſadeur d'Eſpagne, 6. au Maréchal d'*Eſtrées*, 7. ſur les batailles qu'il avoit gagnées, 7. ſur des *Officiers* de Juſtice qui avoient délinqué, 7. à un Ambaſſadeur d'Eſpagne, 8. 10. 13. au ſujet d'un Capitaine qui avoit été Ligueur, 11. au Duc de *Mayenne*, 11. à un Prélat qui lui parloit de la guerre, 12. à l'occaſion de ſon Tailleur qui avoit fait imprimer un Livre, 12. à Sully ſur un Médecin, 12. & ſur un bon mot qu'il lui avoit dit, 16. au Nonce ſur un ballet qu'avoit donné la Reine, 12. aux Prévôt des Marchands & Echevins qui lui demandoient la permiſſion de mettre un impôt ſur les tuyaux des *Fontaines*, 13. au Marquis de *Rosni* jouant à la paume avec lui, 13. à un vieux Courtiſan, qui lui demandoit une grace, 14. étant chez Gabrielle d'*Eſtrées*, à l'occaſion du Duc de *Bellegarde*, 15. à un Officier criblé de coups, 17. à un autre borgne, boiteux & manchot, qu'il récompenſe, 17. à un mauvais Orateur, 18. à *Henri III.* fort chagrin d'avoir été excommunié, 19. en donnant le Collier de l'Ordre, 19. à un Préſident Normand, 20. ſur les Gaſcons, 20. ſur un Poëte, 20. ſur la Ligue, 22. Sa Harangue à ſes troupes, 3. Ce

qu'il écrivit à *Crillon*, 4. Sa réponse au même, 18. Voyez *Bouhours* (le Pere) *Gontaud* de Biron. Ce qu'il affectoit de dire souvent en présence de sa Cour, 5. Ce qu'il disoit, quand il ne pouvoit pas assister à la Messe les jours ouvriers, 9. à ses Confidens, 9. In-promptu de ce Prince, 14. Naïveté qu'il récompense, 14. Ce qu'il écrivit à une de ses Maitresses, 18. & à Gabrielle d'*Estrées* avant de livrer la bataille d'Ivri, 22. Vers qu'il écrivit au-dessous de ceux de M. de *Noailles*, 19. Effet de son Edit contre la *dorure*, 20. Sa patience, 22. Belle pensée de ce Prince, 479

Héros. Bel éloge d'un, mort jeune, 122

Histoires. Traits d'histoires singulieres, 208. *& suiv.*

Homme (l') universel, 218. *& suiv.*

Honorable homme. Par qui ce titre peut être pris, 218

Honoré (le P.) Capucin. Traits burlesques de ce Prédicateur, 147. *& suiv.*

Houdart de la Mothe (M.) sa déclaration d'amour à une Dame de haute considération, 370. Vers qu'il reprend d'une Tragédie de Racine, 442

Huet, Evêque d'Avranches; sa principale occupation, 197. Ce qu'il dit des Ouvrages de Montagne, 330

Huguenots. Ce qu'on dit d'un, qui se fit Médecin, 201

I

JANSENISTES. Comment on les a definis, 330. *& suiv.*

Jardinier de Bearn, voyez *Naïveté*.
Jean XXII. soutient l'opinion des Millenaires, 85
Jeux. Idées générales des jeux, 150-154. Pourquoi un homme sage ne se livre jamais à la passion du jeu, 152. Sur les jeux du sort, 368. *& suiv.*
Jeux de mots, 206. *& suiv.* 340
Impie. Langage que l'Ecrivain sacré lui prête, 120
Impôt, voyez *Henri IV*.
In-promptu, 14-413
Inscriptions pour le Louvre, 54 *& suiv.*
Intendans des Grands Seigneurs. Satyre sur eux, 350. *& suiv.*
Joueur (un) & un voleur ne s'enrichissent guere, 152. *& suiv.*
Journalistes de Trévoux. Leur réponse aux traits que Boileau-Despréaux leur avoit lancés dans l'Epigramme qu'il leur avoit adressée, 235. *& suiv.*
Iphis. Son caractére, 171. Plusieurs traits de lui, 172-177
Isarn. Son portrait, 412. Voyez *Pelisson*.
Isménias. Son adresse d'esprit, 479
Jugemens des hommes sur les Rois, leur tyrannie, 58
Jugement sensé rendu en Suisse, 338
Juifs. Bon mot contre un, 453. *& suiv.*
Ivrogne peint au naturel, 124

L

LABOUREUR (le) portrait qu'il fait du grand Prince de Condé, 65
Lainé, Partisan, Epigramme sur lui, 345

Lambert (Madame) ce qu'elle dit sur le jeu, 153
Langue. Remarques sur notre Langue, 388
Lederel (le P.) Jésuite. Sa belle peinture de la sympathie, 401
Léon X. Bon mot de ce Pape, 449
Lerida. Ses enrollemens subtils, 166-168
Lésine nouvelle, 254
Liancourt (le Sieur de) pensée qu'il a exprimée avec beaucoup d'art, 366. *& suiv.*
Ligue. (la) Voyez *Henri IV*.
Livres. Idée générale des Livres, 293
Lorraine (le Duc de) belle présence d'esprit de ce Duc, 255
Loteries. Origine de ce mot ; d'où ce jeu nous vient, 368
Louis XII. Sa valeur héroïque, 61. Bon mot de lui, 178
Louis XIII. Ce qu'il dit sur les longues harangues, 101. à un Orateur l'haranguant, 101. Comment harangué passant par une petite Ville de Languedoc, 105
Louis XIV. ses bons mots & sentimens, 23-33. Pourquoi on avoit besoin d'une grande fermeté, quand on l'haranguoit, 23. Ses réponses concises & heureuses partoient toujours de sa bonté ; Lettre qu'il écrit à M. de *Marsillac*, 23. Non content de s'être interdit la raillerie, il lui imposoit silence, 24. Preuve de la droiture de son cœur & de sa sensibilité, 24. Il avoit des phrases qu'il plaçoit avec beaucoup de justesse, 25. Ce qu'il dit à *Despréaux*, qui ayant fait son éloge lui présenta son Ouvrage, 26. Il avoit l'air fier & imposant, 27. Il n'admiroit que ce qu'il faut admirer,

27. Ses réponſes heureuſes, 28. Louanges délicates qu'il donnoit à ceux qui les méritoient, 28. Trait qui caractériſe ſa bonté, 30. Il avoit l'art de louer magnifiquement la vertu, 30. Voyez *Meſmes.* (M. de) Lettre où il ſe dépeint tel qu'il étoit, 31. Sa conſtance à ſouffrir, 32. Voyez *Placets. Requête.* Louanges données à ce Prince, 47-59. Il eſt aiſé de commencer à le louer, mal-aiſé de finir, 53. Son portrait, 55. Son avis ſur les plaintes d'un Partiſan contre M. de Harlay, 73. Ce qu'il fit & dit ſur l'aventure de ce Magiſtrat avec un de ſes Pages, 74. Comment harangué par les Députés de la Ville de *Chauni*, 105. Application heureuſe d'un paſſage de l'Ecriture à l'occaſion de la réception qu'il fit à Jacques II. Roi d'Angleterre, auquel il donna aſyle dans ſon Royaume, 117. Bel éloge de ce Prince, 137

Louvre. Inſcriptions pour ce Palais, 54. Vers latins ſur le Louvre & ſur *Paris*, 205

Lucrèce. Diſſertation ſur ſa chaſteté, 464

Luxembourg (le Maréchal de) ce qu'il dit à l'heure de la mort fait ſentir la vanité de la gloire d'un grand Général, 237

M

MADEMOISELLE, Reine d'Eſpagne. Bon mot de cette Princeſſe, 434

Madrigaux à la louange de Louis XIV, 47. à celle du grand Prince de Condé, 65

Magiſtrats. Bon mot d'un, 346

Main: En main mon pere en aura, origine de ce proverbe, 139
Malherbe. Epitaphe de lui, 109
Manceau (un) vaut un Normand & demi; origine de ce proverbe, 134
Mandille, voyez *Dominique*.
Marca (M. de) voyez *Epitaphes*.
Marguerite (la Reine) voyez *Mémoires*.
Mars qui trouva le secret de rendre raisonnable une femme emportée, 171
Mariage, voyez *Maucroix* (M. de)
Marsillac (M. de) voyez *Louis XIV*.
Martial. Imitation d'une de ses pensées, 205. Une de ses Epigrammes mise au bas du Portrait d'un Greffier en chef d'une Cour Souveraine, 205
Matelots, voyez *Naïveté*.
Maucroix (M. de) son avis sur le Mariage, 398
Maximin. Force prodigieuse de cet Empereur, 146
Mayenne (le Duc de) voyez *Henri IV*.
Maynard. Ses Vers sur la manie des *Grandeurs* humaines, 395
Méchatin: Plusieurs traits de ce Comte, 190-193
Médecins. De deux sortes, 197. Plusieurs traits sur eux, 198-202. Epithéte qu'on leur donne si libéralement, 402
Mémoires de la Reine Marguerite. Leurs premieres paroles imitées par Louis XIV, 26
Menage. Epitaphes de lui, 109. Ce qu'il dit en parlant de Lucréce, 470. *& suiv.*
Mercy (M. de) son Epitaphe, 110
Merigot, Vers de lui, 55

Mesmes (M. de) ce qu'il dit parlant de Louis XIV , 30. *& suiv.*
Messe , voyez *Henri IV.*
Ministres d'Etat. Bon mot d'un , 346
Misanthrope qui n'ouvroit la bouche que pour blâmer , 189. *& suiv.*
Miton (M.) ses bons mots , 329 - 333
Mœurs. Les trois grandes régles en cette matiere , 333
Moliere. Epitaphes pour lui , 115. Vers de lui sur cette proposition qu'on ne sçauroit être sçavant sans avoir de l'esprit , 193. Jugement sur quelques-unes de ses Comédies , 288-292. Voile qu'il a mis sur une ordure , 295. Sa Critique contre les Médecins , 407
Monde , voyez *Epitaphes.*
Monnoye (la) ses Vers sur un Avare , 154
Monseigneur premier Dauphin , fils de Louis XIV. Son éloge , 420
Monseigneur second Dauphin , petit-fils de Louis XIV. & Madame la Dauphine. Leur éloge , 420. Son Epitaphe , 422
Montagne. Ce qu'il disoit devenu vieux , aux jeunes gens , 283. Jugement sur ses Ouvrages , 330
Montal (le Comte de) bon mot de lui , 61
Monthléri (le Curé de) sa harangue au Roi d'Espagne , 105. récompensée , 106
Montre , voyez *Sonnets.*
Montreuil (l'Abbé) jolie Lettre de lui , 87. Son habit de friperie reconnu , 88. Impromptu de lui , 89
Morale déplacée , 409. *& suiv.*
Mort (la) en Arlequin , 136. Voyez *Desboulieres.* (Madame)

Mots recherchés, 407. *& suiv.*
Muſes proſtituées, 401

N

NAÏVETE'S, 204. 334. Naïveté d'un Jardinier de Bearn, récompenſée, 14. d'un Payſan, 163. d'un Juge ſubalterne, 279. de Juges d'un Préſidial, 281. d'*Heraclius*, 295. d'un Poëte *Gaſcon*, 297. de la Nation *Suiſſe*, 339. d'un *Soldat*, 359. des *Députés* de Dauphiné, 407. d'un *Matelot*, 447. *& ſuiv.*
Naſſau (Maurice de) bon mot de ce Seigneur, 372
Neveſtan, Gentilhomme, *Nevers* (le Duc de).... } Voy. *Henri* IV.
Nicolas III. Pape. Pourquoi voulant chaſſer les Médecins de Rome, ſon Conſeil s'y oppoſe, 201. *& ſuiv.*
Nicole. (M.) Diſgrace qui lui eſt arrivée, 447
Noailles. (M. de) Voyez *Henri IV.*
Noble (le) ſon caractére, 156. *& ſuiv.*
Normand, voyez *Manceau.*
Novion (M. de) Premier Préſident du Parlement. Son harangue à M. le Duc de Bourgogne dans ſon berceau, 104

O

OFFICIERS. Comment un ancien obligea Louis XIV. à lui rendre juſtice, 158
Officiers de Juſtice, voyez *Henri IV.*
Offre. On ne doit point accepter celle que

l'honnêteté inspire, 364
Ordinans. Histoire d'un, ignorant, 126. présomptueux, 127. d'un qui vouloit faire passer son ami fort ignorant, 127. *& suiv.*
Orléans (le Duc d') Régent de France. Ses sentimens héroïques, 60. *& suiv.*
Orphée. Pourquoi on lui rendit sa femme Euridice; pourquoi elle lui fut ravie, 397
Ouvrages d'esprit. Ceux qu'on peut appeller plutôt Ouvrages de corps, que des Ouvrages d'esprit, 215. Ceux qu'on doit lire une fois; & ceux qu'on doit lire & relire toute la vie, 293. Ce qui fait le prix de plusieurs, 376. *& suiv.*

P

PANTOUILLET (le Sieur) devient gueux parce qu'il vécut plus qu'il ne croyoit, 427. Sa formule de demander, 428
Paris, voyez *Louvre*.
Parisiens. Définition du sot Parisien, 429
Parisis & Tournois. Origine & valeur de ces monnoies, 134
Parjures. Excuse d'un, 431
Parodie sur une jeune fille déréglée, 136. Parodie heureuse de deux Vers de Corneille, 302
Pascal, voyez *Damon*.
Patin, voyez *Charlatanerie*.
Pays (le) son Placet à Louis XIV, 37-38
Paysans. Bon mot d'un, 139. *& suiv.* 170. 181. 277-279. Décision naïve d'un, 184. Ce qu'un Payſan dit de M. Huet uniquement occupé à l'étude, 197. Expression forte d'un, 281. Plaisanterie

d'un qui baise Madame la Cardinale, 418
Pedre (Dom) Ambassadeur d'Espagne, voyez *Henri IV*.
Pellisson (M.) son Dialogue d'Acante & de Pegase, 48. Traits burlesques qu'il nous rapporte, 150. Sa déclaration d'amour, 396. Devenu amoureux de Mademoiselle de Scudery, pourquoi préferé à Isarn qui l'aimoit aussi, 412. *& suiv.*
Pendu, voyez *Epitaphes*.
Pénitence, voyez *Tribunal* de la Pénitence.
Pensées morales & chrétiennes, 333. *& suiv.*
Perron (le Cardinal du) ses Vers sur l'enfant & la mere borgnes, 169. *& suiv.*
Perroquet qui parle à propos, 161. *& suiv.*
Petit (M.) son Madrigal à Louis XIV, 48
Philippe de Valois, ce qu'il mande à Jean XXII, 85
Philippe II. Roi d'Espagne. Son caractére, 209
Phriné, Courtisane; comment elle eut le *Cupidon* de *Praxitele*; où il est présentement, 436. *& suiv.*
Pie IV, voyez *Barthélemi* des Martyrs (Dom)
Pierrot de la Comédie Italienne. Son Placet à Monseigneur, 41
Placets au Roi Louis XIV, 33. 34. 38. 45. d'un homme d'affaire, 37. pour lui demander un Bénéfice, 43. 44
Plagiaires, voyez *Epigrammes*.
Plaidoyer singulier d'un mari contre sa femme, 351. *& suiv.*
Plaisant médiocre (le) est souvent préferé au serieux sublime, 101
Pluralité des mondes (la) jugement sur ce Livre, 292

Poëſie (la) ne ſouffre point le médiocre, 241. Caractére de la Poëſie latine moderne, 315. *& ſuiv.* Voyez *Proſe. Eloquence.*

Poëtes. Fauſſeté de cette maxime que la nature ſeule fait un Poëte, 301. *& ſuiv.* Contre eux, 441

Poiſſon. Vers qu'il préſente à M. Colbert, 436

Pologne (la Reine de) Beau ſentiment de cette Princeſſe, 457

Poncet (l'Abbé) Evêque d'Angers. Ses Vers ſur les réjouiſſances des ennemis, 157

Pontac (Madame de) Application heureuſe qu'elle fait d'un paſſage de l'Ecriture, 116

Poppe, Poëte Anglois. Tour qu'il donne à cette penſée qu'on ne ſçauroit être ſçavant ſans avoir de l'eſprit, 194

Portrait. Si on peut juger qu'un portrait eſt reſſemblant ſans avoir vu l'Original, 393

Poupée. Origine de ce mot, 366

Praxitele, voyez *Phriné.*

Précieuſes. Pluſieurs traits d'une, 285. Ce qu'on entendoit par ce terme, 289

Prédicateurs. Traits burleſques de pluſieurs, 147-150. Voyez *Epigrammes.* Traits de pluſieurs qui demeurerent court, 347. Plaiſanteries ſur ceux-ci, 349 *& ſuiv.*

Prévôts des Marchands, bon mot d'un, 16

Priſon. Comment on met en priſon une perſonne qu'on eſtime, 430

Procureurs, voyez *Harlay* (M. de) Ignorance d'un, 186. *& ſuiv.*

Proſe & Poëſie. Jugement ſur elles, 389

Proteſtation vaine contre un *Serment*, 451

Proverbes. Origine de pluſieurs, 132-139
Pucelle (M.) Conſeiller au Parlement, voyez *Catinat* (le Maréchal de)

Q

QUATRAIN, 141

R

RABELAIS. Jugement porté ſur lui, 157
Racine. Sa défenſe, 442. *& ſuiv.*
Railleurs confondus, 432. *& ſuiv.*
Raiſon (la) voyez *Deshoulieres* (Madame des) *Sonnets.*
Regnier. Epitaphe qu'il a faite pour lui-même, 113. Les *J'ai vu* de cet Abbé, 359. Sa jolie peinture ſur la caducité de la *vie*, 393. Ses Vers ſur la maniere de paſſer la *vie*, 400. Ses jolis Vers, dont le refrein eſt *Je le crois bien, je n'en crois rien*, 454. Sa traduction heureuſe d'un endroit du *Paſtor fido*, 456. *& ſuiv.*
Religion. Réponſe d'un homme qui troque ſa Religion contre une autre, 363
Renard. Ce qu'il dit ſur le Joueur, 152
Reparties. Excellente repartie, 128. Repartie heureuſe, 190. 308. d'un Gaſcon, 424
Répétitions en grace, 390. *& ſuiv.*
Réponſe fort naturelle, 371
Requêtes à Louis XIV. 33. 36. 39
Reſſerrement de cœur ſalutaire, 429. *& ſuiv.*
Richard (le Sieur) Comment il ſe défendit de ſervir de ſecond dans un duel, 153

Ris. Il y en a quatre espéces, selon *Dominique*, 449. *& suiv.*
Rohaut refuté par un *aveugle* sur son opinion qu'un Aveugle-né a une idée de la lumiere, 458
Rois, voyez *Jugemens*.
Rondeaux, 378
Rôni (le Marquis de) voyez *Henri IV.*
Rotrou. Ses Vers sur la tyrannie des jugemens des hommes sur les Rois, 58
Roture. Distinction à faire dans la roture, 217. *& suiv.*
Roubin. Son Placet à Louis XIV. sur la taxe des Isles, 34. *& suiv.*
Rue (le Pere de la) Jésuite. Sa devise fort heureuse sur M. Harlay de Chanvallon, 76
Ruiter (l'Amiral) voyez *Epitaphes*.

S

SABLIERE (Madame de la) Ce qu'elle dit, mécontente de ses Domestiques, 380. *& suiv.*
Sage-femme de l'Esprit, 92
Saigneur (le) Il est plus à craindre que la saignée, 412
Saint-Evremont. Jugement sur ce Poëte, 372
Saint Firmin. (Mademoiselle de) Ses Vers sur le *Gloria Patri*, 385. Son Sonnet sur cette question : Si J. C. avoit témoigné plus d'amour à sa naissance qu'à sa mort, 386
Salvien. Pensée morale de lui, 333
Sanguin de Peronne. Sa Requête à Louis XIV, 33. *& suiv.*

Sanlecque. Son Placet à Louis XIV. pour obtenir un Bénéfice, 44. Vers de lui sur une coquette surannée, 124. sur une *femme* mariée galante, 125. qu'il adresse à un *Evêque*, *la même & suiv.*
Sannazar à déployé sur Venise la magnificence de la Poësie Latine, 94. *& suiv.*
Santeul. Ses bons mots, 89. Vers fort heureux de lui, 91. sur la Pompe du Pont Notre-Dame, 92. pour la Fontaine des Quatre-Nations, 93. pour être mis au-dessous de la statue de Louis XIV. à la Place des Victoires, 94. Pensée de lui, 95. Voyez *Despréaux.* Epitaphes pour lui, 98
Santeul (Charles) Vers de lui, 92
Sarrasin. Sur le stile épistolaire, 374. Sonnet de lui, estimé, 383
Savoye. (Charles-Immanuel Duc de) Son inconstance, 135. Vers sur lui; ce qu'en a dit un Historien, 136 Voyez *Henri IV.*
Scarron. Epitaphes de lui, 110. 111. 112. Comment il envelope joliment une ordure, 295. Sa demande, Pourquoi on ne fait pas des Chansons à manger comme on en fait à boire, 375
Sçavant. On ne peut être sçavant sans avoir de l'esprit, 193. *& suiv.*
Schomberg (le Colonel de) voyez *Henri IV.*
Scuderi (Mademoiselle) Son Madrigal à Louis XIV, 47. Autre aux Poëtes sur les conquêtes de ce Prince, 48. Pourquoi elle préfere Pelliſſon à Isarn, tous deux amoureux d'elle, 413. In-promptu où elle explique ses sentimens au premier, 413. Pourquoi elle causoit familiérement avec

des Laquais, 414. Son bon mot sur un Financier, 414
Sculpteur aveugle, 241. *& suiv.*
Sculpteurs. Histoire de deux, qui travailloient chacun à une Minerve, 445
Segrais. Sa traduction d'un Vers de Virgile, 147. Segrais & *Brebeuf* se persuadent leurs opinions, 381
Sermens, voyez *Protestation.*
Sévigné. (Madame de) Son stile épistolaire, 214. Ses bons mots, *la même & suiv.*
Sidobre (M.) Doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier. Son harangue au Cardinal de *Bonzi*, 104
Simplicité d'un homme, 313
Sobieski, Roi de Pologne. Beau sentiment de ce Monarque, 457
Soissons (le Prince de) voyez *Henri IV.*
Soldats. Trait vif d'un, 208. Voyez *Naïveté.*
Sonnets. 238. 383. 388. Sur qui a été fait ce beau Sonnet : *Toi qui meurs avant que de naître*, 81. Sur la *Raison*, 365. sur l'*Avorton*, 382. sur une *Montre* donnée par un Amant à sa Maitresse, 431
Sophocle se justifie d'être en démence, 479
Sophronie, Dame Romaine, vraie héroïne de la chasteté, 471
Sosie. Pensée de lui dans Plaute, 91
Stile épistolaire. Son caractére, 374
Sublime enjoué, 391
Suisse (la) A qui cette Nation défere la dispensation de la Justice, 338. Voyez *Naïveté.*
Suisse politique. (le) Ce qu'il dit sur les réjouissances équivoques des ennemis, 157

Sulli, voyez *Henri IV.*
Suze. (la Comteſſe de la) Son éloge, 301
Sympathie, voyez *Lederel* (le P.) Jéſuite.

T

TABAC. Morale contre le tabac, 216
Tailleurs. Pourquoi ils ſont exclus de la Judicature en Suiſſe, 338
Termes. Nos termes décélent notre profeſſion, 179. *& ſuiv.*
Théophile, Poëte. Son ſentiment ſur cette penſée, qu'on ne ſçauroit être ſçavant ſans avoir de l'eſprit, 194. *& ſuiv.*
Thou (de) voyez *Cinq-Mars.*
Titus. Belle penſée de lui, 60
Tort (Madame du) Voyez *Fontenelle* (M. de)
Tour du bâton. Origine de ce proverbe, 133. & de celui-ci : *Tourner* caſaque, 135
Tournois, voyez *Pariſis.*
Traducteur. Quel eſt l'habile Traducteur, 456
Trait Gaſcon, 129
Traits naïfs, 204
Tribunal de la *Pénitence.* Bon mot dit dans ce Tribunal, 245
Trivulce. (le Maréchal de) Son Epitaphe, 114
Turenne (M. de) Belle louange de ce grand Capitaine dans la bouche d'un Soldat, 180
Turpin. Ses eſpiégleries, 256-260

V

VAGINAY. (M.) Ses bons mots, 283. & *suiv.*
Valets. Bon mot d'un, 359
Varenne, voyez *Henri IV.*
Vaudeville, 414
Vaugelas. Bon mot de lui, 162
Vendôme. (M. le Duc de) Caractere aimable de ce Duc, 66. & *suiv.*
Vents-coulis. Traits sur ce sujet, 294
Verdelet. Usage que M. le Duc d'*Espernon* a fait de ce mot, 84. & une *femme* suranée, 85
Vers. Ceux qui ont acquis mille écus à leur Auteur, 239. Vers naturels & délicats, 240. Vers Gascons, 300. Vers qui remportent un prix proposé par M. le Prince, 300. Vers sur un gros homme stupide, 358
Vie, voyez *Regnier.*
Vieillesse. Sur la vieillesse, 282. & *suiv.*
Villa-Mediana (le Duc de) Sa déclaration d'amour à la Reine Elisabeth, 370
Villeroy (le Maréchal de) Ce qu'il disoit âgé de plus de 80 ans à ceux qui le félicitoient sur sa santé, 283
Vin. Sa passion dure souvent jusqu'au tombeau, 123. & *suiv.*
Virgile. Application heureuse d'un Vers de ce Poëte, 146
Vœu dans le danger qui fut interprêté favorablement, 177 & *suiv.*
Voiture. Sonnet de lui, 237. & *suiv.*
Voleur, voyez *Jeneur.*

Z

ZISCA, Chef des Huſſites. Son Teſtament, 471

Fin de la Table des Matieres du premier Volume.

De l'Imprimerie de JOSEPH BULLOT, 1745.

APPROBATION.

J'Ai lu, par l'Ordre de Monſeigneur le Chancelier, la *Bibliothéque de Cour, de Ville & de Campagne*, & j'ai cru que les corrections & augmentations de cette Edition nouvelle ne déplairont pas au Public. A Paris, ce 4 Mars 1744. P. SIMON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé THEODORE LE GRAS, Libraire à Paris, Nous ayant fait expoſer qu'il déſireroit faire réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre : *Bibliothéque de Cour, de Ville & de Campagne.* S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire réimprimer l'Ouvrage ci-deſſus en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par

tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives à compter du jour de la date desdites Presentes ; faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contresçel desdites Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant que de les exposer en vente, l'Imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir led. Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou

empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier, notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre, Normande, & Lettres à ce contraire. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le quatorziéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent quarante-quatre; & de notre Régne le vingt-neuviéme.

Par le Roi, en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre onze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 291. fol. 246. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 17 Avril 1744.

SAUGRAIN, *Syndic.*

76770761

UHD